



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172473 8

*DM

MERCURE

Digitized by Google

M. C. C.



MERCURE DE FRANCE DÉDIÉ AU ROI, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES

CONTENANT

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits, Arrêts ; les Avis particuliers, &c. &c.

SAMEDI 1 SEPTEMBRE 1781.



A PARIS

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E

Du mois d'Août 1781.

P I È C E S FUGITIVES.

<i>Les Caprices ou la Mer</i>	3
<i>Fable</i>	3
<i>Saint-Mérice & Camille</i>	5
<i>Anecdote</i>	5
<i>Lettre aux Auteurs du Merc.</i>	49
<i>Quatrain à Mde la Com. ede</i>	
<i>d'Éroul. ...</i>	53
<i>Ode à Mde de Querl***</i>	97
<i>Épigramme d'un Financier</i>	102
<i>Idylle</i>	145
<i>L'Arc Vord; Fable</i>	149
<i>Enigmes & Logogryphes</i>	16

NOUVELLES LITTÉR.

<i>Éloge de Louis Dauphin de</i>	
<i>France; père du Roi</i>	18
<i>Du déplacement des Mers</i>	32
<i>Mémoires de Fanny Spingler</i>	36
<i>Jocaste; Tragédie</i>	55
<i>Essai sur les Principes de la</i>	
<i>Grèffe</i>	86
<i>Nouveaux Essais sur la No-</i>	
<i>bleffe</i>	104
<i>Le Page; Comédie</i>	116
<i>Éloge de Claude-Joseph Do-</i>	
<i>rat</i>	123
<i>Mylord d'Ambi; Histoire An-</i>	
<i>gloise</i>	127

De la Pulmonie, de ses symp-

tômes, &c. 118

Les Portraits, &c. 130

Théâtre de Société 154

Essai sur la Minéralogie des

Pyrénées 165

Mémoire pour servir à l'Hif-

toire de la Révolution opérée

dans la Musique 175

Conjurat-ion des Epsagnols

contre Venise 178

S P E C T A C L E S.

Dialogue entre un Amateur &

un Comédien 39

Comédie Françoisse 45, 94,

132, 183

Comédie Italienne 46, 95,

133

V A R I É T É S.

Lettre aux Auteurs du Mer-

cure 136

S C I E N C E S E T A R T S.

Procédé pour retirer l'Ar in-

flammable des Métaux 140

Invention du Sr Verret, pour

les Moullins à Sucre 186

Gravures 46, 142, 190

Annonces Littéraires 47, 96,

143, 191

A Paris, de l'Imprimerie de MICHEL-LAMBERT,
rue de la Harpe, près S. Oûme, 1781.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 1 S E P T E M B R E 1781.

P I E C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S E.

V E R S

*A. M. le Docteur PONSART, Médecin
Consultant de LL. AA. Celsissimes les
Princes de Liège & de Stavelot, &c.*

A mi quî, parcourant une route inconnue,
D'un Art cher aux humains embrasses l'étendue,
Reçois avec bonté l'hommage de mes vers:
Il prélude à celui que te doit l'Univers.
En réglant tes destins, la prodigue Nature;
De ses plus riches dons, te combla sans mesure;
Elle n'attendit pas que, sous le faix des ans,
La vieillesse courbât tes membres languissans:
Par son rare bienfait, au printemps de ton âge,
Des maîtres de ton Art tu ravis le suffrage.
Cette hydre qui, de l'homme enviant les plaisirs,

A ij

S'abreuve, se nourrit de pleurs & de soupirs,
 La goutte, sous tes coups demeure anéantie.
 Heureux par tes vertus, heureux par ton génie,
 Que pourroit contre toi le dépit des jaloux ?
 Tes succès te mettront à l'abri de leurs coups ;
 Et tes Écrits, connus jusqu'à l'autre hémisphère, *
 Étoufferont bientôt leur clameur téméraire.
 En écartant les maux de la société ,
 Tu marches à grands pas vers l'immortalité.
 Chez nos derniers neveux , étonnés de ta gloire ,
 Le respect & l'amour défendront ta mémoire.

O vous ! qui de la goutte éprouvez les rigueurs,
 Ponsart peut seul de l'Hydre étouffer les fureurs ;
 Contre-elle il a par-tout des armes toujours prêtes :
 Il ne la blesse point, il abat ses cent têtes.

(Par A. F. de Villers, ** Licencié ès Droits,
 Échevin de la Haute Cour de Malmedy.)

* Un Prince Étranger, vexé d'une goutte vague & habituelle, est venu exprès du fond de la Pologne, se mettre entre les mains de M. Ponsart, qui lui a procuré une guérison radicale l'an 1772.

** Il a été témoin, il y a deux ans, de la guérison radicale de deux personnes, qui depuis n'ont plus ressenti la moindre atteinte de goutte.



ROMANCE.



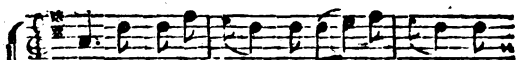
E-VI-TEZ, sen si - bles Berge-res, Sur-

tout le soir, Les bois, les vallons so - li-

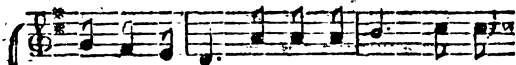
taires, Quand il fait noir. C'est-là sou-

vent qu'un Dieu vo - la ge. Dans un dé-

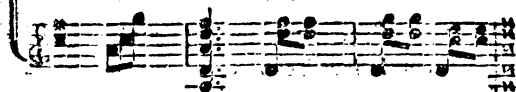
A iij



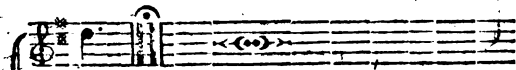
tour, Fait é-prou-ver son es-cla-va-ge;



Craignez l'Amour, Sur-tout le soir, Quand il



faire noir, Dans un dé-tour, Crai-gnez l'A-



mour.



ON ne peut, de ce traître aimable,
Sur-tout le soir, -

Braver le carquois redoutable
 Quand il fait noir ;
 Employant ses plus belles armes
 Dans un détour ,
 Il est toujours sûr de ses charmes :
 Craignez l'Amour.

SOUVENT pour tromper l'innocence ,
 Sur-tout le soir ,
 Il prend de la naïve enfance ,
 Quand il fait noir ,
 L'air doux , intéressant & tendre
 Dans un détour ,
 Alors comment vous en défendre ? -
 Craignez l'Amour.

TROMPÉS par ses douces caresses ,
 Sur-tout le soir ,
 Vous céderez à ses promesses
 Quand il fait noir ;
 Mais bientôt , tristes & plaintives
 Dans un détour ,
 Vous répéterez sur ces rives :
 Craignez l'Amour.

(Paroles de M. Lagache fils , Musique de
 M. * * * * .)



L E S M U S E S ,

Conte Anacréontique.

Les Muses sont quelquefois désœuvrées, alors elles s'ennuient comme les malheureux humains. Un jour que la vive Thalie ne savoit que faire (depuis quelque temps elle est plus oisive qu'autrefois), elle descendit au pied du Parnasse pour voir si elle n'y trouveroit pas quelque Amant qui vâlût la peine d'être écouté : cela amuse toujours une femme.

Thalie ne trouva pas ce qu'elle cherchoit, mais elle apperçut un enfant mal vêtu, demi-nud, qui couroit dans une prairie; ses cheveux blonds en désordre retomboient sur son visage, d'une main il les relevoit, de l'autre il prenoit des papillons, & leur perçoit la tête d'une épingle. Le malheureux papillon agitoit ses ailes en se débattant. Plus il paroïssoit souffrir, plus le méchant enfant rioit; mais quand il voyoit le papillon prêt d'expirer, il retiroit l'épingle, souffloit sur la plaie, & le moribond reprenant ses esprits & ses couleurs, s'envoloit plus gai & plus beau qu'auparavant.

Thalie, après s'être amusée à considérer cet enfant, lui demanda comment il pouvoit se plaire à un jeu si cruel. Ma belle

maman, lui dit l'enfant, c'est l'oisiveté qui en est cause. Tel que vous me voyez, je suis de bonne famille, mais j'ai été fort mal élevé; l'on ne m'a rien appris du tout; je ne fais que faire, & je fais du mal.

La vivacité & l'esprit qui brilloient dans les yeux de l'enfant intéressèrent Thalie. Si vous voulez, lui dit-elle, je prendrai soin de vous; j'ai des sœurs qui passent pour instruites, nous nous ferons un plaisir de vous enseigner tout ce que vous voudrez apprendre, & peu de temps nous suffira pour vous rendre le plus savant & le plus aimable des hommes: voulez-vous me suivre? Je le veux bien, reprit l'enfant, mais à condition que ces Dames dont vous me parlez ne seront que mes Précepteurs, & que vous seule serez Maman. En disant ces mots, il ramassa par terre un petit sac qui avoit l'air rempli de morceaux de bois, & le mettant sur son épaule, il dit à Thalie de lui donner la main. La Muse lui demanda ce qu'il avoit dans son sac. Ah! ce n'est rien, reprit-il, ce sont mes joujoux. Il se mit à chanter une chanson qui n'avoit ni air ni paroles, & tantôt sautant à pieds joints sur les buissons qu'il rencontroit, tantôt s'arrêtant pour demander à la Muse si elle ne savoit pas quelque nid d'oiseau, il arriva sur le haut du mont.

Le premier soin de Thalie fut de l'habiller magnifiquement; ensuite elle voulut se charger elle seule du soin de son éduca-

A v

tion. Savez-vous lire, lui dit-elle? Pas trop bien, reprit l'enfant; mais vous n'avez qu'à m'écrire ma leçon, je lirai bientôt votre écriture.

Thalie, qui l'aima bientôt plus qu'une mère n'aime son fils, craignit que ses sœurs n'en devinssent aussi éprises, & résolut de le leur cacher. Elle fit enclore un verger d'une haie vive, & le donna pour prison à cet enfant si chéri. C'étoit-là que dix fois le jour la Muse venoit lui donner leçon. Jamais écolier ne profita mieux; il suffisoit de lui dire une seule fois quelque chose, il la savoit à ne plus l'oublier. La pauvre Thalie lui apprit en peu de temps tout ce qu'elle savoit; mais en lui donnant la science elle perdoit le repos; sa tendresse devenoit chaque jour plus vive; elle soupiroit sans savoir pourquoi, & bientôt les leçons se passèrent à regarder l'écolier.

L'enfant s'en apperçut : Maman, lui dit-il, je suis bien sûr que vous m'aimez beaucoup, & cela m'encourage à vous demander une grâce. Pourvu que ce ne soit pas de me quitter, répondit Thalie, je jure de ne rien vous refuser. Ecoutez-moi, reprit l'enfant, vous portez toujours à la main un masque qui me paroît charmant, il rit d'une manière si gaie & si vraie, que j'en ai toujours eu envie. Si vous ne me le donnez pas, je vous préviens que j'en mourrai de chagrin; & qui en sera le plus fâché de nous deux? ce sera vous. Thalie voulut en vain lui repré-

senter que ce masque étoit la marque de la Divinité; quand je l'aurai, lui répondit l'enfant, ce sera la marque de votre tendresse pour moi, lequel aimez vous mieux? Le voilà, lui dit Thalie en soupirant, & le frippon d'enfant lui sauta au cou, & mit le masque dans son sac.

Ce n'est pas tout, ajouta-t'il, vous m'avez appris tout ce que vous savez, mais vous m'avez promis davantage. Plus je vous aime, plus je desiré que vous me teniez parole: je veux apprendre la musique, la danse, l'astronomie, la philosophie, toutes les sciences possibles, afin de vous devoir davantage & de vous plaire encore plus. Ayez la bonté de m'ouvrir le verger, pour que j'aie m'instruire auprès de chacune de vos Sœurs, je reviendrai bientôt me renfermer avec vous, & consacrer à votre amusement tous les talens que j'aurai acquis.

Qui n'auroit pas été séduite par un tel discours? La crédule Thalie ouvrit à l'enfant, & poussa la bonté jusqu'à le recommander à chacune de ses sœurs. Ce soin étoit inutile; elles l'aimèrent bientôt autant que Thalie l'aimoit; l'enfant couroit de l'une à l'autre, & se faisoit un jeu de tourner la tête aux filles de Jupiter. La grave Melpomène fut celle qui résista le plus; mais elle céda comme Calliope, comme Uranie qui avoient voulu se défendre. Pour Terpsicore, Euterpe & Polymnie, elles adorèrent l'enfant presque aussi-tôt qu'elles le virent.

A v j

Voilà donc les neuf Sœurs toutes éprises du même objet. Dès ce moment elles ne sont plus sœurs; la jalousie, l'envie, la méfiance entrent pour la première fois dans leurs ames; ces chastes filles qui n'ont jamais eu qu'un même sentiment, une même volonté, s'observent, se haïssent, se querellent; tout est en désordre sur le Parnasse, les Arts en oubli, les concerts interrompus. Pour comble de malheur, ce fut cet instant que choisit Minerve pour venir visiter les Muses.

Quelle est sa surprise en arrivant sur le Mont sacré! Au lieu des chants d'allégresse qui annonçoient toujours sa présence, elle trouve partout un silence profond: les Muses dispersées, rêveuses, solitaires, la reconnoissent à peine. Elle se plaint, elle menace; les neuf Sœurs se rassemblent, veulent chanter leur Protectrice, mais leurs voix ne sont plus d'accord; elles ont oublié leurs hymnes, aucune d'elles n'a son attribut. Melpomène avoit donné son poignard à l'enfant; & de peur qu'il ne se blessât, elle en avoit émoussé la pointe; Calliope lui avoit fait don de sa trompette, Euterpe lui avoit prêté sa lyre, Uranie son astrolabe; enfin les attributs des Muses étoient tous devenus les hochets d'un enfant.

Ce ne fut pas leur dernière honte; tandis qu'elles cherchoient à s'excuser, elles voient voltiger dans l'air ce fatal enfant; il tenoit à la main tous ses larcins: Adieu, leur dit-il

en riant, ne m'oubliez pas, je suis l'Amour :
il en coûte toujours quelque chose pour
faire connoissance avec moi.

La prudente Minerve fit alors un discours très-moral aux filles de Jupiter ; celles-ci l'écoutèrent avec respect, & s'excusèrent, en l'assurant que le coupable enfant avoit si bien caché ses ailes, que pas une d'elles ne les avoit apperçues.

(Par M. de F.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Aujourd'hui* ; celui du Logogryphe est *Molière*, où se trouvent *Loire, Elie, Rome, Riom, Roie, merle, lori, lire, miel, l'oie, Loi, lime, Jérôme, moire, moi & rime.*

É N I G M E . .

JE suis quand mon frère n'est pas,
Autrement je ne saurois être.
C'est en mourant qu'il me fait naître,
C'est en ressuscitant qu'il cause mon trépas.

(Par M. de Laroque, Capitaine en Second
au Régiment de Bassigni.)

L O G O G R Y P H E.

DANS mon entier, Lecteur, je n'ai rien que
d'austère;

Un de mes pieds ôté, je suis célibataire;
Avec quatre, je peux décider de ton sort,
Te mettre à la galère ou te donner la mort.

(Par Mde la Comtesse de Chauvigny de Blot.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*DISCOURS prononcés dans l'Académie
Françoise, le Jeudi 19 Juillet 1781, à la
Réception de M. de Chamfort, Secrétaire
des Commandemens de S. A. S. Mgr le
Prince de Condé. A Paris, chez Demonville,
Imprimeur Libraire de l'Académie Fran-
çoise, rue Christine, aux Armes de
Dombes.*

PARMI les talens que les succès appellent
aux récompenses Littéraires, il en est quel-
ques-uns que le Public semble désigner plus
particulièrement, sous le nom de talent
Académique. Cette dénomination particu-
lière paroît être au moins inutile; car les
plus grands talens sont sans doute les talens
les plus Académiques. Il est difficile cepen-

stant de croire qu'on ait adopté aussi généralement une nouvelle expression, sans y attacher des idées qui méritent d'être fixées avec précision ; & celle-ci est peut-être de ce genre. Parmi les Hommes de talent, il en est quelques-uns qui ne font qu'obéir, pour ainsi dire, à l'instinct qui les domine. Incapables de se replier sur eux-mêmes pour observer & pour diriger les procédés de leur esprit, ils répandent les beautés & les défauts sans savoir les distinguer eux-mêmes : ils produisent des morceaux qui sont admirés, & des ouvrages qu'on ne peut pas lire. Ils manquent de critique pour les Écrits des autres comme pour les leurs ; jugent peu, mais admirent ou méprisent beaucoup, & changent souvent de goût & d'opinion. Ils peuvent nuire au goût & aux Lettres même en méritant une belle place dans la Littérature.

Il est des esprits, sans doute, plus heureux qui, joignant la réflexion à l'instinct, pénètrent tous les secrets de leur talent, s'en rendent les maîtres, & les dirigent toujours à leur gré. Ils ne marchent jamais que dans des routes qu'ils ont reconnues d'avance, & où ils ont porté la lumière. Leurs productions reçoivent presque toujours toute la grandeur & la perfection à laquelle leur talent peut s'élever. Ils peuvent enrichir la théorie des Arts, des expériences de leurs travaux, & donner plus d'étendue aux prin-

cipés du bon goût , sans jamais les altérer & les corrompre. Voilà sans doute les Hommes de Lettres auxquels on reconnoît plus particulièrement le talent Académique. C'est à de pareils esprits sur tout que le dépôt de la gloire Littéraire d'une Nation doit être confié.

M. de Chamfort est un des Hommes de Lettres dont les Ouvrages ont le plus montré ce caractère. Les Ecrits même de sa première jeunesse annonçoient un esprit qui devoit s'étendre , & un talent qui devoit se perfectionner par la reflexion. On l'a toujours vu occupé à réunir ce bon goût, cet art du style qu'on admire dans les Écrivains du siècle de Louis XIV, & ces vues fines, ces résultats inattendus qui font le grand mérite de plusieurs Écrivains de notre siècle. M. de Chamfort a paru sentir de bonne heure que les premières idées que présentent les objets ayant été rendues par les premiers Écrivains, il n'y avoit plus de gloire à espérer que pour ceux dont l'esprit est assez pénétrant pour saisir les nuances légères des objets , & assez fort, assez étendu pour rassembler des résultats profonds d'idées; mais il a senti aussi en même-temps que le goût aimoit peut-être moins les idées acquises par la reflexion; qu'il falloit, pour ainsi dire, en cacher l'origine, ôter le langage philosophique à la philosophie, & lui faire parler la langue des arts ou celle du monde. Cet heureux ar-

tifice se remarque dans tout ce qui est sorti de la plume de M. de Chamfort; & dans les Éloges de Molière & de La Fontaine il a produit deux Ouvrages qui méritent d'être placés parmi les modèles du genre. Un autre avantage des talens de cette espèce, c'est de se porter dans plusieurs carrières sans se trouver étranger dans aucune. M. de Chamfort a fait deux petites Comédies; l'une est pleine d'intérêt, l'autre de gaieté; toutes les deux sont restées au Théâtre. Il a fait une Tragédie; & si le succès en a été contesté dans un temps où des Écrivains, qu'il est impossible de reconnoître pour des Hommes de Lettres, ont obtenu des succès sur la Scène Tragique, on n'a pu contester au moins à M. de Chamfort le mérite si rare d'y avoir parlé une langue qui rappelle souvent celle de Racine.

Le succès le plus difficile à obtenir, est peut être celui du Discours qu'un Homme de Lettres prononce en entrant à l'Académie; on veut qu'il se montre digne de sa place en la prenant, & que les remontrances même de sa reconnoissance prouvent que ce n'est pas un bienfait qu'il a reçu. Il ne s'agit pas seulement pour lui d'augmenter sa réputation, mais de défendre encore toute celle qu'il a déjà acquise. Cette situation est périlleuse; mais on ne doutoit point que M. de Chamfort ne fût en éviter les dangers. Il n'a point eu recours cependant, comme

plusieurs Récipiendaires , à quelque sujet important de morale ou de littérature ; M. de Chamfort a cru trouver un sujet assez riche dans le tableau des talens & des vertus de M. de Saint-Palaye ; & c'est déjà un bel hommage qu'il a rendu à son prédécesseur.

Il est fâcheux de commencer un extrait par des critiques ; cependant nous en avons à faire , & il nous tarde d'en être débarrassés. On a trouvé dans le début quelques phrases dont le sens ne se présente pas assez promptement à l'esprit du Lecteur.

« Il y a des bienfaits qui ne trouvent point d'in-
grats , mais il y a des bienfaiteurs qui craignent
l'effusion de la reconnoissance ; ce sont ceux qui ,
rassasiés d'hommages , *ne peuvent être honorés*
que par eux-mêmes , & c'est le terme où vous êtes
parvenus. »

Si M. de Chamfort a voulu dire, comme je le crois , que les talens qui ont déjà reçu beaucoup d'hommages ne peuvent plus être honorés que par eux-mêmes , on peut lui objecter que cette idée ne paroît pas juste. Les honneurs sont toujours dans l'opinion des autres, & dans les signes, dans les témoignages qui manifestent cette opinion. La vertu n'est souvent récompensée que par elle-même , elle est même toujours sa plus douce récompense ; mais le talent ne trouve point en lui-même les honneurs & la gloire qu'il ambitionne.

« Le tribut que vous négligez pour vous-
 » mêmes. vous le réclamez pour votre illustre
 » Fondateur, ce Ministre qui, *parmi ses titres à*
 » *l'immortalité, compte l'honneur d'avoir suffi à*
 » *tant d'éloges qui la lui assurent.* »

C'est par les titres à l'immortalité que Richelieu a suffi aux éloges qu'il a reçus à l'Académie, & ce n'est pas là une chose différente de ses titres à l'immortalité. Il a fallu sans doute beaucoup de finesse d'esprit pour croire même y appercevoir quelque différence. Mais des idées si fines, si difficiles à saisir, même à comprendre, sont rarement d'une grande justesse ; & M. de Chamfort le fait aussi bien que nous : ce n'est pas pour lui que nous faisons cette observation.

M. de Chamfort remarque, avec beaucoup de raison & de vérité, que les Récipiendaires ne se croient plus obligés à exagérer le mérite de l'Académicien qu'ils remplacent ; & que l'éloge qu'ils en font est le premier jugement de la postérité. Rien n'est plus juste ; mais il ajoute :

« Et sans vous écarter de cette bienveillance indulgente qui, pour vous, est souvent un plaisir,
 » toujours un devoir, une convenance ou un sentiment, vous avez dessiné d'une main sûre les proportions & les contours d'une statue, d'un buste,
 » d'un portrait ; attention désormais indispensable,
 » utile aux Lettres, utile même à la mémoire de
 » ceux dont la place paroît moins brillante ; car
 » quiconque exagère n'a rien dit, & celui qu'on ne
 » croit pas n'a point loué. »

Peut-être faudroit il, pour que ces idées fussent très-justes, que les statues, les bustes & les portraits marquassent la proportion du talent des hommes dont ils nous offrent les images; mais on représente Voltaire & Mornetquieu dans un portrait comme dans un buste & dans une statue, & nous avons vu la statue & le buste de plusieurs hommes qui ne méritoient pas même un portrait. Il nous semble que c'est aussi exagérer un peu de prétendre qu'on *ne dit rien quand on exagère*; on affoiblit ce qu'on dit, mais rien n'empêche qu'on ne dise quelque chose, si l'on exagère avec esprit; & quoique dans ce moment nous reprochions une exagération à M. de Chamfort, nous trouvons cependant que M. de Chamfort a dit quelque chose.

On a été fâché aussi de voir le Récipiendaire balancer un moment pour savoir s'il parleroit à la fois de l'honneur & de l'amour; & comment ne pas voir tout de suite qu'il ne devoit pas les séparer dans son Discours, puisque leur réunion formoit l'essence même de la Chevalerie; puisque, selon l'expression d'un Chevalier, rapportée par M. de Chamfort lui-même, *tout l'honneur de ce monde vient des Dames*? Les traits de l'honneur & de l'amour mêlés & confondus ensemble, sont faits pour prêter des charmes & de la beauté au style, comme pour élever les caractères & les rendre plus aimables. Il se peut cependant qu'il ne faille pas faire

sérieusement cette critique à M. de Chamfort; lui-même, un moment après semble, se jouer de l'embarras où il feint de se trouver.

« Question embarrassante, épineuse, dit-il, du nombre de celles qui s'agitoient autrefois dans ces Tribunaux appelés Cour d'Amour, où l'on portoit les cas de conscience de cette espèce. »

Ce défaut, si c'en est un, a une bien meilleure excuse encore; il a fourni à M. de Chamfort l'une des transitions les plus heureuses de son Discours: celle qui a amené l'éloge du Prince qui honoroit cette Assemblée de sa présence. Cet éloge n'a qu'un trait; M. de Chamfort étoit sûr qu'en ne faisant même que l'indiquer, il seroit achevé par les applaudissemens & les hommages du Public. Cette manière de louer est bien délicate.

Le morceau sur la Chevalerie, un des plus étendus du Discours, est plein de vues ingénieuses; il y en a même de grandes. Nous en citerons tout-à l'heure des morceaux; mais peut-être n'offrent elles pas un résultat assez net, assez facile à saisir. Probablement c'est moins à l'Auteur qu'au sujet qu'il faut s'en prendre, M. de Chamfort n'aura pas voulu combattre les idées aimables & brillantes que le mot seul de Chevalerie réveille parmi nous; il n'aura pas trouvé non plus dans cette institution de quoi justifier l'enthousiasme qu'elle inspire lorsqu'on la juge avec l'imagination seule, toujours si facile à

séduire. Il sera resté indécis, & ses résultats en seront devenus incertains.

Voilà bien des critiques, & nous convenons qu'elles sont sévères; mais il est des Ouvrages qu'on ne peut pas critiquer sans être difficile. On n'a pas besoin d'indulgence pour louer beaucoup celui de M. de Chamfort.

Le premier morceau que l'on remarque, est celui où le Récipiendaire parle de deux Ouvrages de M. de Saint-Palaye, qui ne sont pas publiés encore; l'un est une *Histoire des Variations successives de notre Langue*, l'autre un *Dictionnaire de nos Antiquités Françaises*.

« On verra dans le premier, dit M. de Chamfort, un idiôme barbare, assemblage grossier des idiômes de nos Provinces, se former lentement & par degrés presque insensibles; lutter, pour ainsi dire, contre lui-même; indiquer l'accroissement & le progrès des idées nationales par les termes nouveaux, par les changemens que subissent les anciens, par les tours, les figures, les métaphores qu'amènent successivement les Arts, les inventions nouvelles; enfin, par les conquêtes que notre langue fait de siècle en siècle sur les langues étrangères. On observera, non sans surprise, le caractère primitif de la Nation con- signé dans les élémens mêmes de son langage. On reconnoîtra le François défini en Europe, dès le huitième siècle, gai, brave & ambitieux. On verra les idées meurtrières de duel, de guerre, de combats, associées souvent dans la même expression aux idées de fêtes, de jeux, de passe-temps.

» de rendez-vous. Et quelle autre Nation que la
 » nôtre eût désigné, sous le nom de la *joyeuse* ,
 » l'épée que Charlemagne rendit si redoutable à
 » l'Europe ? »

M. de Chamfort se plaint ensuite de ce
 que la philosophie manque trop souvent du
 courage nécessaire pour se dévouer à ces re-
 cherches de l'érudition.

» Que n'ose-t-elle, en réunissant sous un même
 » point de vue le double objet des travaux de M.
 » de Saint-Palaye, notre ancienne langue & nos
 » antiquités, l'histoire des faits & celle des mots, se
 » placer entre-elles deux, les éclairer l'une par
 » l'autre, & poser un double fanal, l'un sur les
 » matériaux informes de notre ancien idiôme, l'au-
 » tre sur l'amas non moins grossier de nos premiers
 » usages. Là, qu'elle s'arrête & qu'elle examine ;
 » elle verra, comme de deux sources inépuisables,
 » se précipiter & descendre de siècle en siècle jus-
 » qu'à nous, le vice primitif de notre ancienne bar-
 » barie, dont elle pourra suivre de l'œil le décrois-
 » sement, les teintes diverses & les nuances variées
 » dans toutes leurs dégradations successives. Elle
 » verra l'erreur, mère de l'erreur, entrer comme
 » élément dans nos idées, par la langue même &
 » par les mots ; le mal, auteur du mal, se perpé-
 » tuer dans nos mœurs par nos idées ; la perfec-
 » tion philosophique du langage aussi impossible
 » que la perfection morale de la Société, & la
 » raison sera convaincue que la langue philosophique
 » projetée par Leibnitz ne se seroit parlée, s'il eût
 » pu la créer en effet, que dans la République ima-
 » ginaire de Platon, ou dans la Diète Européenne
 » de l'Abbé de Saint-Pierre. »

Ces idées nous paroissent nouvelles ; elles

sont d'un esprit qui a bien de la sagacité & bien de la philosophie. Mais les morceaux de ce genre sont ceux qui reçoivent le moins d'applaudissemens, par la raison que ce sont ceux qui ont le moins de juges. Il est même beaucoup de Lecteurs qui sont disposés à en faire peu de cas, en disant que c'est de la métaphysique. Nous convenons que ce ne sont pas les beautés les plus sensibles; mais ce sont, peut-être, celles qui donnent le plus de durée aux Ouvrages. Le progrès des lumières y répand tous les jours un nouvel éclat, & l'éclat des idées plus faciles à saisir, est souvent effacé par le progrès des lumières. On peut faire là-dessus une observation assez importante, ce me semble. Il y a aujourd'hui dans la conversation des hommes du monde, & même des femmes, une multitude d'idées qui paroissent naturelles, & qui étoient de la métaphysique il y a vingt ans. Ce qui n'a été découvert que par l'analyse des hommes de génie, devient au bout de quelques années une idée commune, une sensation, pour ainsi dire, de tous les esprits.

M. de Chamfort, qui avoit paru si embarrassé à parler à la fois de l'honneur & de l'amour, a fini par dire des choses charmantes sur l'amour, & de belles choses sur l'honneur.

« Et que dire encore de cette autre idée si noble,
 » si grande, ou créée ou adoptée par la Chevalerie,
 » de cet honneur, indépendant des Rois en leur
 » vouant

» youant fidélité; de cet honneur, puissance du
 » foible, trésor de l'homme dépouillé; de cet hon-
 » neur, ce sentiment de soi invincible, indomp-
 » table dès qu'il existe, sacré dès qu'il se montre,
 » seul arbitre dans la cause, seul juge de lui-même;
 » & du moins ne relevant que du ciel & de l'opinion
 » publique. »

Il est difficile de ne pas admirer la beauté de ces idées & de ces expressions, *puissance du foible, trésor de l'homme dépouillé, &c.* tous les traits de cette définition paroissent avoir été dictés par un sentiment profond de l'honneur.

M. de Chamfort rapporte plusieurs reproches que M. de Saint-Palaye fait à l'institution de la Chevalerie.

« Il voudroit trouver plus souvent dans les ames
 » de ces Guerriers quelques traits de cet héroïsme
 » patriotique noblement populaire, qui seul purifie,
 » éternise la gloire des grand Hommes, en la ren-
 » dant précieuse à tout un peuple, & fait de leur
 » nom, pendant leur vie, & de leur mémoire après
 » eux, une richesse publique, & comme un patri-
 » moine national. O du Guesclin! ce fut ta vraie
 » gloire, ta gloire la plus belle. O toi! qui, à ton
 » dernier moment, recommande le peuple aux Chefs
 » de ton Armée; ah! qu'un ennemi, qu'un An-
 » glois vienne déposer sur ton cercueil les clefs
 » d'une ville que ton nom seul continuoit d'assiéger,
 » qu'il ne veuille les remettre qu'à ce grand nom,
 » & pour ainsi dire à ton ombre, j'admire l'éclat,
 » les talens, la renommée d'un Général habile;
 » mais si j'apprends que ce même du Guesclin, ma-
 » lade, & sur son lit de mort, entendit à travers

Sam. 1 Septembre 1781.

B

« les gémissemens de ses Soldats & des Peuples ,
 « retentir dans la ville ennemie , assiégée par lui-
 « même , le signal des prières publiques adressées
 « au Ciel pour sa guérison ; si je vois ensuite la
 « France entière , je dis le Peuple , arrêter de ville
 « en ville , & suivre consterné ce cercueil auguste
 « baigné des larmes du pauvre..... Votre émotion
 « prononce , Messieurs ; elle atteste combien la vé-
 « ritable vertu , l'humanité laisse encore loin der-
 « rière soi tous les triomphes , & que le Ciel n'a mis
 « la vraie gloire que dans les hommages volontaires
 « de tout un peuple attendri. »

On ne sera pas surpris sans doute , en ap-
 prenant que ce morceau , plein d'une sensi-
 bilité si noble , a été l'un des plus applaudis
 à l'Académie. Cette belle expression : *que*
ton nom seul continuoit d'assiéger , rappelle
 peut-être deux vers de la Henriade ,

Et son nom , qui du Trône est le plus ferme appui ,
 Semoit encore la crainte & combattoit pour lui.

Mais l'imitation , si c'en est une , est très-
 heureuse , & la phrase qui termine le mor-
 ceau nous paroît bien supérieure encore.
 M. de Chamfort compare l'esprit de la Che-
 valerie à cet amour de l'ordre , à cette rai-
 son perfectionnée qui forme l'esprit des
 siècles éclairés ,

« Eh ! qui oseroit , dit-il , les comparer , soit dans
 « leur source , soit dans leurs effets ? L'un , l'esprit de
 « Chevalerie , ne portoit ses regards que sur un
 « point de la Société ; l'autre , cet esprit d'ordre &
 « de raison publique , embrasse la Société entière.
 « Le premier ne formoit , ne demandoit que des

11 Soldats ; le second fait former des Soldats , des
 12 Citoyens , des Magistrats , des Législateurs , des
 13 Rois ; l'un , déployant une énergie impétueuse ,
 14 mais inégale , ne remédioit qu'à des abus dont il
 15 laissoit subsister les germes sans cesse renaissans ;
 16 l'autre , développant une énergie plus calme , plus
 17 lente , mais plus sûre , extirpe en silence la racine
 18 de ces abus ; le premier , influant sur les mœurs ,
 19 demeuroit étranger aux lois ; le second , épurant
 20 par degrés les idées & les opinions , influe en
 21 même-temps & sur les lois & sur les mœurs ; enfin ,
 22 l'un séparant , divisant même les Citoyens , dimi-
 23 nuoit la force publique ; l'autre , les rapprochant ,
 24 accroît cette force par leur union. »

Le sujet fournissoit sans doute ce paral-
 lèle ; mais il n'y avoit qu'un esprit accou-
 tumé à méditer un sujet sous tous ses rap-
 ports , qui pouvoit l'y appercevoir. C'est ainsi
 qu'il est permis d'agrandir l'objet que l'on
 traite ; on paroît y avoir trouvé même ce
 qu'on y porte. Ces rapprochemens , ces pa-
 rallèles des mœurs & du génie de plusieurs
 siècles , peuvent avoir d'autres effets encore
 que celui de faire remarquer la sagacité &
 l'étendue de l'esprit qui les institue. C'est en
 comparant ainsi le sort de l'espèce humaine
 dans toutes les grandes époques , que l'on
 peut voir d'où naissent les biens & les maux ,
 les vertus & les vices ; c'est en observant
 comment le hasard & les circonstances l'ont
 toujours modifiée , qu'on peut apprendre à
 la modifier plus heureusement par la pré-
 voyance & par la sagesse. Tous les Législa-
 teurs devroient avoir sous les yeux un tableau

de l'humanité entière tracé ainsi par des Philosophes , avant d'oser graver une seule ligne sur les tables des Lois.

Le morceau du Discours de M. de Chamfort qui étoit attendu avec le plus d'impatience , étoit le tableau de l'amitié si connue de M. de Saint-Palaye & de M. de la Curne son frère ; & quoique ce soit un danger d'être ainsi attendu , c'est le morceau du Discours qui a eu le plus de succès. C'étoit aussi un avantage , il faut en convenir , d'avoir à reposer le cœur sur des sentimens doux , & sur des vertus touchantes , après avoir occupé long-temps l'esprit d'idées ingénieuses & de vues philosophiques ; mais cet avantage n'eût été qu'un inconvénient pour un homme qui n'auroit pas su trouver dans son talent la variété qu'il trouvoit dans son sujet,

« La tendresse des deux frères , dit M. de Chamfort, commença dès leur naissance, car ils étoient jumeaux , circonstance précieuse qu'ils rappeloient toujours avec plaisir. Ce titre de jumeaux leur paroissoit le présent le plus heureux que leur eût fait la Nature , & la portion la plus chère de l'héritage paternel ; il avoit le mérite de reculer pour eux l'époque d'une amitié si tendre, ou plutôt ils lui devoient le bonheur inestimable de ne pouvoir trouver dans leur vie entière un moment où ils ne se fussent point aimés. »

Il n'étoit guère possible de trouver un sen-

timent plus heureux dans cette première constance de la vie de deux frères.

« Une même demeure , un même appartement ,
» une même table , les mêmes sociétés réunirent
» constamment MM. de la Curne : peines & plaisirs ,
» sentimens & pensées , tout leur fut commun ,
» & je m'aperçois que cet éloge ne peut les séparer ;
» & pourquoi m'en ferois-je un devoir ? Pourquoi M.
» de la Curne ne seroit-il pas associé à l'éloge de son frère ?
» C'étoit lui qui secondoit le plus les travaux de M. de Saint-Palaye , en veillant
» sur sa personne , sur ses besoins , sur sa santé ,
» en se chargeant de tous ces soins domestiques ,
» qu'un sentiment rend si nobles & si précieux . Heureux
» les deux frères sans doute ! mais plus encore celui des deux
» qui , voué aux Lettres , & plus souvent solitaire ,
» arraché à ses livres par son ami , reçoit de l'amitié
» ses distractions & ses plaisirs , qui tous les jours
» épanche dans un commerce chéri les sentimens de tous
» les jours , qui ne voit aucun moment de sa vie tromper
» les besoins de son cœur ; enfin , qui n'a jamais connu ce
» tourment d'une sensibilité contrainte , aigrie ou combattue ,
» ce poison des ames tendres , qui change en amertume
» secrète la douceur des plus aimables affections ! De-là
» sans doute dans M. de Saint-Palaye ce calme intérieur ,
» cette tranquille égalité de son ame , qui , manifestée
» dans les traits & dans la sérénité de son visage ,
» intéressoit d'abord en sa faveur , devenoit en lui une
» sorte de séduction , & faisoit de son bonheur même
» un de ses moyens de plaire . Ainsi s'écouloit cette
» vie fortunée , sous les auspices d'un sentiment qui ,
» par sa durée , devint enfin l'objet d'un intérêt général .
» Combien de fois a-t-on vu les deux frères , sur-tout dans leur
» vieillesse ,

« partissant aux assemblées publiques, aux prome-
 « nades, aux concerts, attirer tous les regards,
 « l'attention, du respect, même les applaudisse-
 « mens ! Avec quel plaisir, avec quel empresse-
 « ment on les aidait à prendre place, on leur
 « montrait, on leur cédoit la plus commode ou la
 « plus distinguée, triomphe dont leur cœur jouis-
 « soit avec délices ; car, après la vertu, le specta-
 « cle le plus touchant est celui de l'hommage que
 « lui rendent les hommes assemblés ; & dans les
 « rencontres ordinaires de la société, on n'aperçut
 « jamais un des deux frères sans croire qu'il cher-
 « choit l'autre. A force de les voir presque insépara-
 « bles, on disoit, on affirmoit qu'ils ne s'étoient ja-
 « mais séparés, même un seul jour. Il falloit bien
 « ajouter au prodige, & leur union étoit mise dès
 « leur vivant au rang de ces amitiés antiques &
 « fameuses, qui passionnent les âmes ardentes, &
 « dont on se permet d'accroître l'intérêt par les
 « embellissemens de la fiction. »

Il n'est personne sans doute qui ne doive
 sentir que tout ce morceau respire le charme
 & la douceur du sentiment dont M. de
 Chamfort y trace le tableau. S'il étoit pos-
 sible de distinguer quelques traits particu-
 liers au milieu de l'impression qu'on reçoit
 de l'ensemble, nous remarquerions sur-tout
 cette phrase : *de-là sans doute dans M. de*
Saint-Palaye, &c. ; & cette autre, d'au-
 tant plus heureuse qu'elle ne semble être que
 le simple récit d'un fait, & *dans les rencontres*
ordinaires de la Société, &c.

M. de Chamfort, touché des vertus qu'il
 retrace, semble finir lui-même par y voir

quelque chose de surnaturel ; & lorsqu'il représente M. de Saint-Palaye perdant toutes ses facultés, son bonheur & sa raison même en perdant ce frère si chéri, ce prodige de l'amitié, il ne peut plus le peindre que sous les traits de l'imagination.

« Il n'est plus qu'une ombre, il aime encore ; & semblable à ces mânes, habitans de l'Elysée, à qui la Fable conservoit & leurs passions & leurs habitudes, il vient à vos Séances, il vous parle de son frère, & vous respectez dans la dégradation de la Nature le sentiment dont elle s'honore davantage. »

Pour peindre ainsi l'amitié, il faut l'avoir bien sentie ; & , comme a dit heureusement une femme, *c'est mettre le Public dans la confidence du secret de son ame & de son bonheur*. Dans la réponse, M. Séguier a remarqué aussi très-heureusement, que ce tableau appartenoit à l'Ecrivain qui avoit tracé sur la Scène le tableau de l'amitié de Mustapha & de Zéangir. Peut-être ce sentiment est-il bien plus difficile à peindre que les passions. Celles-ci, produites par des impressions faites sur les sens, ont aussi des signes frappans qui les manifestent au-dehors. L'amitié semble appartenir plus particulièrement à l'ame & s'y cacher davantage. Tous les hommes à peu-près éprouvent les passions ; il en est une sur-tout qui, obédant perpétuellement l'ame de ses images, a dû trouver beaucoup de peintres parmi

tous les hommes qui ne sont pas nés insensibles. L'amitié n'est guère que la passion des plus belles âmes, des âmes les plus délicates.

Enfin, malgré les critiques que nous nous sommes permis d'en faire, le Discours de M. de Chamfort nous paroît un des meilleurs qui aient été prononcés à l'Académie Française; & c'est aujourd'hui un grand éloge. Parmi les Discours de Réception prononcés depuis vingt ans, il en est quelques-uns qui sont d'excellens Ouvrages. Cela ne peut être contesté que par ceux dont le besoin & le métier est d'être toujours injustes.

M. Séguier a commencé sa réponse par justifier l'usage établi de consacrer une partie des Discours de Réception à célébrer, au nom de l'Académie, les talens qu'elle a perdus, & ceux qui réparent ses pertes. On a aimé à voir les usages de l'Académie défendus par un descendant du Chancelier célèbre qu'elle compte parmi ceux qui ont le plus protégé & favorisé son Institution.

En parlant du succès des premiers Ouvrages de M. de Chamfort, M. Séguier a fait une observation générale d'une grande vérité, & bien heureusement exprimée.

« L'expérience nous apprend que dans un siècle
 » de lumières, dans un pays où l'on peut dire que
 » l'esprit est une production du sol, où il abonde
 » de toutes parts, où l'habitude d'en montrer en
 » éclipse le plus souvent l'éclat, ce n'est pas un
 » avantage médiocre de se donner de bonne heure

une célébrité réelle, & de faire distinguer sa fortune au milieu de la richesse publique.

Parmi les morceaux de cette réponse, qui ont été le plus applaudis à la Séance de l'Académie, le portrait du génie de Molière est celui qui l'a été davantage; & l'on va voir qu'il ne perd rien à la lecture: c'est une chose rare après un succès obtenu devant le Public.

« Vous avez développé avec une sagacité peu commune les beautés originales de ce grand Peintre des ridicules & des vices, homme extraordinaire; qui a su donner à ses couleurs de l'éclat & de la vivacité, du mouvement & de la vie pour tous les temps, qui n'aura jamais rien à redouter des vicissitudes ordinaires chez un peuple changeant, où il y a tant de goûts fugitifs, tant de modes pour les idées comme pour les vêtemens; esprit inventif & fécond, qui seul a connu l'art d'attacher également & d'amuser le Spectateur par un fond de gaieté intarissable, réunie à un but moral, & toujours résultante de l'ordonnance de ses plans; en sorte que par la seule situation où il met ses personnages, les expressions les plus simples deviennent comiques, tout prend la teinte du fond; & les ris, qui ne font que suivre ordinairement les plaisanteries, précèdent le dialogue des Acteurs, & commencent à l'ouverture même de la scène. Génie robuste qui, au milieu des variations de plus d'un siècle, n'a dû sa consistance inaltérable qu'au soin particulier qu'il a pris de peindre toujours plutôt la Nature qui reste, que le moment qui passe, l'homme dans les mœurs plutôt que dans ses manières. Génie inimitable enfin, qui n'a son

« égal ni dans l'Antiquité ni dans les Nations
 « étrangères, & dont les desins sont si corrects &
 « si vrais, qu'on en a peut-être moins approché que
 « des chefs-d'œuvres de nos plus grands Poètes
 « tragiques. »

(Cet Article est de M. Garat.)

TRAITÉ des Négations de la Langue Française, in-12. A Paris, chez Guillor, Libraire de MONSIEUR, au Collège de Bayeux, rue de la Harpe. Conveniat verbo eui apponitur... Nisi aliquid efficitur redundat. Quintil. Liv. 8, Ch. 6.

AUCUN Grammairien n'avoit jusqu'ici traité des *Négations*; & il faut convenir qu'un Ouvrage sur cette matière, par l'abus que quelques Écrivains font des *Négations*, soit en les admettant lorsqu'il faut les supprimer, soit en les supprimant lorsqu'il faut les admettre, devoit absolument nécessaire. Par exemple, doit-on dire : Le Rhône impétueux remontera vers sa source *avant* que le Suisse oublie ou *n'oublie* la liberté ? Faut-il empêcher que l'économie s'introduise ou *ne s'introduise* dans la finance ? Les Visirs des Despotés *n'ont* pas ordinairement *plus* de probité qu'il faut ou qu'il *ne* faut. On *ne* peut être *plus* malheureux que je le suis ou que je *ne* le suis. Qui a su imiter Caton *plus* parfaitement que le fit ou *ne* le fit Brutus ? Personne a-t-il de *milleures* mœurs, ô Fabricius, que le sont ou *ne* le sont les

vôtres? Les Asiatiques, en se donnant des Maîtres arbitraires, ne pouvoient faire *pis* qu'ils ont fait ou qu'ils *n'ont* fait. Cela *n'est* pas *autrement* que vous dites ou que vous *ne* dites. Je ne puis parler de Caron *sans* que j'admire ou *sans* que je *n'admire* sa vertu. Il *s'en faut* de beaucoup que nous soyons ou *ne* soyons Citoyens comme Caron. Loin que sous un grand Roi on fasse ou l'on *ne* fasse des progrès vers le despotisme, c'est qu'au contraire il abolit la servitude. Nous *ne désespérons* pas, ô Titus, que vous veniez ou *ne* veniez à bout de nous rendre vertueux. Je *ne nie* pas, je *ne disconviens* pas que l'on doive ou *ne* doive préférer le bien général au bien particulier. Nous *ne désapprouvons* pas que vous lui rendiez ou *ne* rendiez ce service. Il *n'y a pas jusqu'à* Porcie qui combatte ou *ne* combatte pour la liberté, &c. &c.

L'Auteur, après avoir exposé toutes les phrases douteuses, tâche de les résoudre, tantôt par l'analogie qu'à la Langue Française avec la Latine, tantôt par l'usage seul, tantôt par des distinctions nouvelles, & qu'on ne trouve point dans les Grammaires, comme celle de l'interrogation par affirmation, & de l'interrogation par dubitation.

Quant à la division de son Ouvrage, son procédé est fort simple, & il a trouvé dans le texte que lui a fourni Quintilien pour son Epigraphe, les deux parties de son Traité, *conveniat verbo cui apponitur*: voilà pour

les cas où il faut admettre la Négation ; *nisi aliquid efficitur redandat* : voilà pour les cas où il faut la retrancher. Cette production nous a paru écrite avec clarté, & même l'Auteur a cherché à y jeter de l'agrément, afin que tout Lecteur pût l'entendre.

Sur la fin de son Traité, l'Auteur, après avoir fait voir que, grace à l'établissement de l'Académie Française, notre Langue est aujourd'hui la mieux fondée en principes de toutes les Langues modernes, relativement à la dégénération des Langues, a fait intervenir un Épisode qui réveille l'attention de ses Lecteurs par la manière honnête & décente dont il défend le système de l'Auteur des *Époques*, contre ceux qui l'ont attaqué si vivement.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

DANS la Séance publique du 25 du mois dernier, l'Académie Française a adjugé son Prix d'Éloquence à M. Garat, Avocat au Parlement. Le sujet de ce Prix étoit l'*Éloge du Duc de Montausier, Gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV.*

M. de la Cretelle, Avocat au Parlement, a obtenu l'*Accessit* d'une manière très-honorable. Deux Citoyens amis des Lettres, ayant appris que l'Académie regrettoit de n'avoir pas deux médailles à distribuer, ont offert le même jour à la Compagnie, sans

s'être concertés ; chacun une somme de six cent livres ; leur offre a été acceptée, & l'on a fait frapper une seconde médaille pour l'Auteur de l'*Accessit*.

M. de la Harpe a lu le Discours de M. Garat & plusieurs morceaux de celui de M. de la Cretelle, qui ont été fort applaudis. Nous rendrons compte incessamment de ces deux Ouvrages.

L'Académie a fait une mention honorable de deux autres Discours ; l'un ayant pour devise : *Vir justè verique tenax*, & dans lequel les Juges ont trouvé des choses bien vues, écrites avec élégance. L'Auteur de ce Discours est M. le Roi, ancien Commissaire de la Marine. L'Auteur du second Discours ne s'est point fait connoître ; il a pour devise : *Illi robur*. L'Académie y a trouvé aussi des morceaux dignes d'éloge.

Ceux qui ont concouru pour le Prix de Poésie n'ont pas été plus heureux cette année que la précédente ; aucune des Pièces envoyées au Concours n'a paru digne d'être couronnée. L'Académie en a témoigné ses regrets ; n'ayant en effet jamais proposé de sujet plus intéressant pour la Nation, plus digne de sa reconnaissance, ni plus fait pour exercer les talens de nos jeunes Versificateurs. Le sujet du Prix étoit : *La Servitude abolie dans les Domaines du Roi, sous le règne de Louis XVI*. Parmi les Pièces qui ont concouru, l'Académie en a distingué trois ; la première, a pour devise : *Je voudrais tout*

penſer & j'oſerois tout dire. Elle a pour Auteur M. de Carbon de Flins; c'eſt celle des trois où les Juges ont cru voir le plus de talent. La ſeconde a pour devife ce paſſage de l'Eſprit des Loix: Un chêne antique s'élève, l'œil en voit les feuillages, il approche, il en voit la tige, mais il n'en apperçoit point les racines, il faut percer la terre pour les fouiller. L'Auteur de cette Pièce ne s'eſt pas fait connoître. La marche en eſt languiffante, & le coloris a peu de force; mais elle a paru moins inégale que les deux autres, & l'Auteur a mieux vu & mieux traité le ſujet; c'eſt pour cette raiſon que l'Académie lui a donné la ſeconde place, quoiqu'on y trouve moins de vers dignes d'être cités que dans la troiſième Pièce. Celle-ci a pour devife: Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage; ſon Auteur eſt M. le Chevalier de Langeac.

M. Ducis a lu quelques fragmens de ces trois Pièces, dont le Public a paru très-fatisfait, ſur-tout des vers ſuivans de M. Flins:

Muſe, célèbre un Prince ami du Laboureur;
Bon, ſans avoir connu la leçon du malheur....

Il réforme ces Loix qu'arceſoit la raiſon,
Ces Loix dont l'art cruel, épiant ſes victimes,
Avant de les prouver oſoit punir les crimes.

Un Citoyen qui aime les Arts, qui les
cultive avec ſuccès, & qui voudroit les faire

servir à la gloire de sa Patrie, M. Davy de Chavigné, Auditeur des Comptes, a présenté à l'Académie l'Estampe d'un monument qu'il propose d'ériger pour consacrer le souvenir du bien que le Roi a fait à ses Peuples par l'abolition de la servitude. Il consiste dans un pont qui joindroit l'Île Saint-Louis à la Cité, & qui porteroit une inscription relative à cette heureuse abolition. L'Académie a cru devoir exposer dans la Salle d'Assemblée, l'Estampe qui représente ce monument de patriotisme, comme un hommage qu'elle rend autant qu'il est en elle, à son auguste Protecteur.

Avant d'annoncer les sujets destinés aux Prix de Poésie & d'Eloquence pour les Concours de 1782 & 1783, M. d'Alembert a lu des Réflexions historiques sur le Cardinal Dubois, Membre de l'Académie Française; personnage trop fameux, sans doute; puisqu'il prouve combien il est facile d'arriver aux grandes places par de vils moyens, & de réunir sur la même tête tous les honneurs d'une monarchie avec tout le mépris du Public. Mais; incapable de sacrifier à des devoirs de convention les droits imprescriptibles de la vérité, l'Auteur de cette notice n'a tenté ni de renverser ni d'affoiblir l'opinion trop légitimement établie contre le Cardinal Académicien. Sous les fleurs les plus brillantes de l'esprit, laissant toujours entrevoir l'austère sagesse du Philosophe, il a su démontrer qu'au faite de l'opulence & des dignités cet

homme n'en fut pas moins malheureux; qu'il alloit souvent se plaindre & gémir auprès de Fontenelle, dont il envioit le calme intérieur & la douce philosophie: leçon mémorable pour ceux qui placent leur bonheur dans la vanité.

Après cette lecture, on a publié le Programme suivant.

Prix de Poésie pour l'année 1782.

Le vingt-cinquième jour du mois d'Août 1782, Fête de Saint Louis, l'Académie Française donnera le Prix de Poésie, qu'elle a été obligée de remettre *.

Le sujet, le genre du Poème & la mesure des vers sont au choix des Auteurs.

L'Académie, sans proposer pour la troisième fois le sujet de *la Servitude abolie sous le règne de Louis XVI* **, n'entend pas cependant l'exclure, & désireroit même de le voir traité avec plus de succès que dans les deux Concours précédens.

On desire que la Pièce n'excede pas deux cens vers.

Le Prix devoit être, suivant l'usage, une Médaille

* Ce Prix, ainsi que celui d'Éloquence, est formé des fondations réunies de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, & Gaudron.

** Les jeunes Poètes qui désireroient de nouveaux faits sur cette matière, en trouveront dans les *Recherches Historiques sur la Main-Morte*, par M. l'Abbé du Tems. Elles sont imprimées à la fin de son Panégyrique de S. Louis, dont nous avons rendu compte dans un des derniers Numéros du Mercure.

d'or de la valeur de cinq cens livres ; mais à cause de la double remise du Prix, cette Médaille sera de mille livres.

Toutes personnes, excepté les Quarante de l'Académie, seront reçues à composer pour ce Prix.

Les Auteurs mettront leur nom dans un billet cacheté, attaché à la Pièce de Poésie qu'ils enverront ; & sur ce billet sera écrite la Sentence qu'ils auront mise à la tête de leur Ouvrage.

Ceux qui prétendent au Prix, sont avertis, que s'ils se font connoître avant le jugement, ou s'ils sont connus, soit par l'indiscrétion de leurs amis, soit par des lectures faites dans des maisons particulières, leurs Pièces ne seront point admises au Concours.

Les Ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de Juillet 1782, & ne pourront être remis qu'au sieur Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, aux Armes de Dombes : si le port n'en est point affranchi, ils ne seront point retirés.

L'Académie propose d'avance, suivant son usage, pour sujet du Prix d'Eloquence qu'elle donnera en 1783, *l'Éloge de Bernard de Fontenelle, de l'Académie Française, de celle des Belles-Lettres, & Secrétaire de l'Académie des Sciences.*



V A R I É T É S.

*LETTRE à M. ***, sur la Réception de
l'Orgue de Saint-Sulpice.*

LA réputation du célèbre Cliquot, auteur de cet Instrument, & celle de MM. les Arbitres, ont attiré la plus grande affluence à l'Eglise. Ce jour étoit un triomphe pour les grands talens, & une vraie fête pour les Amateurs des Arts.

Le buffet de cet Orgue est piquant par sa nouveauté, & admirable par la richesse de son architecture. On avoit craindre que la forme nouvelle donnée à cet Instrument ne fit tort à sa mécanique intérieure. Cette forme sans doute eût gêné tout Facteur qui n'eût connu que la routine de son Art ; mais il n'est pas de difficultés invincibles pour un véritable Artiste. M. Cliquot a combiné, étendu sa mécanique & multiplié ses mouvements en raison de la diversité des jeux qu'il avoit à placer, & de l'espace immense qu'il avoit à peupler de tuyaux & à soumettre à un seul point sous la main de l'Organiste, aussi a-t-on admiré la distribution intérieure de ce bel Instrument : elle est si bien entendue & si bien ordonnée, que tous les effets s'opèrent sans gêne, sans confusion, & qu'il est possible, en cas du plus léger dérangement, de remédier à tout sans embarras au moment même, & sans nuire à aucune des parties de ce grand tout. Cette nouvelle distribution a donné à l'Artiste l'occasion de prouver qu'il est aussi habile Facteur-Mécanicien que bon Facteur-Harmoniste.

On a remarqué avec étonnement que la qualité du son de cet Orgue, l'égalité de sa mélodie & la

bonté de son harmonie étoient aussi finies & aussi moëlleuses à ce premier essai que si l'Instrument eût eu vingt ans d'exercice, degré de perfection que l'on n'obtient ordinairement qu'après un temps considérable. Cet avantage précieux n'est pas assez senti; les Artistes lui préfèrent trop souvent un éclat bruyant qui fatigue l'oreille sans rien dire au cœur.....

Des Connoisseurs prétendent que malgré l'effet de cet Orgue, l'on ne jouit pas encore complètement de la qualité de son dont il est susceptible, non plus que de la plénitude de son harmonie; ils en accusent les figures colossales dont est orné le buffet; ils trouvent qu'elles voilent le son du grand Orgue; si cela est, c'est un mal sans remède, au moins la vue est elle bien agréablement dédommée des pertes que peut y faire l'autre sens. Mais en supposant que cet inconvénient existât réellement, il seroit bien à désirer que MM. les Architectes, que cette nouveauté pourroit séduire, se persuadassent bien de ce principe, que le buffet d'un Orgue doit être absolument subordonné à sa facture.

Les talens supérieurs de MM. Couperin, Balbâtre, Séjan & Charpentier, qui sont depuis longtemps en possession de plaire au Public, ont bien fait les honneurs de ce fameux Instrument. Il ne s'agissoit pas d'entrer en lice pour se combattre comme rivaux, mais de déployer leurs talens pour faire valoir l'Instrument qu'ils avoient à juger. Ils y ont parfaitement réussi; & le Public a su admirer en eux le génie qui commande, maîtrise, entraîne; le goût qui présente le plaisir sous mille formes diverses, & le sentiment qui fait parler aux grâces le langage le plus enchanteur.

Je suis, &c.

Signé, TRAVERSIER.

**RÉPONSE à la Lettre de Mde DE LA
HAYE, Directrice du Spectacle de Stras-
bourg, insérée dans le Mercure du 9 Juin.**

JE ne fais, Madame, si les Directeurs de Spectacle de Province auront plus d'égard à vos propositions qu'ils n'en ont eu à celles que je leur ai faites moi-même d'après vos avis. Je ne reçus presque aucune réponse aux offres que je leur fis il y a deux ans de la partition de l'*Infante de Zamora*, & d'une souscription pour les deux *Comtesses*, que vous me demandiez alors. Ce n'est pas que les Directeurs ne soient très-empressés, comme vous le remarquez, à se procurer le plus de nouveautés possible ; mais au lieu de les payer à l'Auteur ce qu'elles valent, ils aiment beaucoup mieux les tenir de l'infidélité de quelques Copistes ou de quelques Acteurs : en conséquence ils attendent qu'elles soient jouées dans quelques Villes, d'où ils puissent les avoir à vil prix. C'est ce qui est arrivé pour l'*Infante*, jouée sans ma participation, & avec un succès égal à celui de Strasbourg dans plusieurs grandes Villes, dont les Directeurs avoient refusé mes offres. Pour éviter cet inconvénient, je suis déterminé à ne délivrer les deux *Comtesses*, & à n'entreprendre le *Jaloux à l'épreuve*, que vous desirez, qu'après m'être assuré un nombre suffisant de souscriptions, dont la forme sera une simple soumission de prendre l'Ouvrage, adressée à moi-même ou à M. Houbant, Marchand de Musique à côté de la Comédie Italienne. De cette façon je n'aurai plus d'infidélités à craindre, puisque toutes les partitions seront délivrées à-la-fois, & ne le seront qu'après que la souscription sera remplie. Le peu d'espace m'empê-

che, Madame, de vous remercier de tout ce que vous me dites d'obligeant, & des soins que vous avez donnés à mes deux Ouvrages, qui vous doivent leur succès.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, FRAMERY.

GRAVURES.

Les *Vendangeurs*, en quatre Estampes d'environ 11 pouces de haut, sur 7 de large, représentant les scènes les plus intéressantes de la Comédie de ce nom. Prix, 4 livres les quatre. A Paris, chez l'Étiteur, rue du petit Pont, à l'image Notre-Dame.

Collection des Portraits des Hommes qui se sont rendus célèbres dans la révolution des treize États-Unis de l'Amérique Septentrionale, gravés par Prevôt, sur les dessins faits d'après nature par M. du Simitier, Peintre, format in-4°. Prix, 2 liv. chaque Portrait. A Versailles, chez Blaizot, Libraire, rue Satory; & à Paris, chez Chéreau, Marchand d'Estampes, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Les personnes, qui possèdent déjà cinq de ces Portraits, pourront retirer la seconde livraison composée des huit Portraits suivans qui remplissent l'objet de leur souscription; savoir, n°. 2. Le Baron de Stenben; n°. 3. Charles Thompson; n°. 7. Le Gouverneur Morris; n°. 9. Silas Deane; n°. 10. W. H. Drayton; n°. 11. J. Dickenson; n°. 12. Le Général Reed; plus, le Général Arnold, qui se vend séparément de la Collection des douze autres Portraits, mais au même prix. Comme on a déjà prévenu qu'il ne seroit tiré qu'un petit nombre d'exemplaires pour être distribués en France, & que les Planches passeroient ensuite à Phi-

ladelphie, on invite les personnes que cette Collection pourroit intéresser, à ne pas perdre de temps pour se la procurer.

M U S I Q U E.

CINQ, six & septième Cahiers du nouveau Journal d'Airs choisis, avec accompagnement de Harpe, par Hartmanns. Il paroît tous les mois un Cahier. L'abonnement est de 18 livres franc de port. On s'abonne à Paris, chez Perisse, rue Pavée-Saint-André, allée du Menuisier.

« *Trois Quatuors concertans pour deux Violons, Alto & Basse*, par M. Van Hôeff fils, Œuvre premier. Prix, 6 liv. A Paris, chez Cornouaille, montagne Sainte Geneviève, à côté du Séminaire de Laon. On trouve chez le même tous les Recueils des trente-six Ariettes d'Opéra, depuis le premier jusqu'au sixième inclusivement de 1781. Prix, 18 liv. chacun.

A N N O N C E S L I T T É R A I R E S.

HISTOIRE Générale des Provinces-Unies, par MM. Desjardins & Sellius. Ouvrage orné de six Cartes, tant pour la Géographie ancienne que pour la moderne, & pour les possessions de la République dans les autres parties du monde, de cinquante-six Portraits des Comtes de Hollande, Stadhouders & autres personnes illustres, pris sur les fameux Originaux de Titien, Rubens, Van-Dyck, Honthorst, Vischer, & de plusieurs autres figures représentant des Antiquités, Médailles, Vignettes, &c. 8 Vol.

in-4°. proposés à une diminution considérable. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

Pour mettre le Public dans le cas de se procurer cet Ouvrage, & le faire participer à l'avantage que le Libraire a rencontré en faisant cette acquisition, il propose de donner chaque Exemplaire, en petit papier, à 48 livres en feuilles, au lieu de 80 livres qu'il s'est vendu par souscription; & le grand papier à 60 livres, au lieu de 120 livres; le tout jusqu'au premier Décembre prochain, passé lequel temps cet Ouvrage sera vendu au même prix que précédemment.

Les personnes qui n'auroient que les premiers Volumes de cet Ouvrage, & qui desireroient de le compléter, paieront les Volumes du petit papier 7 livres, ceux du grand papier 9 livres en feuilles jusqu'à la même époque.

On trouvera des Exemplaires, soit brochés, soit reliés, en payant la relieure & la brochure séparément.

Blanche & Vermeille, Comédie pastorale en deux Actes & en prose, mêlée de Musique, représentée en 1781 par les Comédiens Italiens, *in-8°.* A Paris, chez Brunet, Libraire, rue Mauconseil.

Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, par M. Magnier, Curé au Diocèse de Beauvais, Volume *in-12.* Prix, 1 liv. 16 sols broché A Paris, chez Guillot, Libraire de Monsieur, rue de la Harpe, au Collège de Bayeux.

Tome XXIX de l'Histoire Universelle, nouvellement traduite de l'Anglois, *in-8°.* A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Tableau historique des quatre grands Hommes

exposés au Sallon du Louvre, par M. Turpin fils, Volume in-12. Prix, 2 livre 4 sols. A Paris, chez Monory, rue de l'ancienne Comédie Française.

Les Hommes illustres de la Marine Française, leurs Actions mémorables & leurs Portraits, par M. Graincourt, Peintre & Pensionnaire de S. E. Mgr le Cardinal de Luynes. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint Martin, la porte cochère au-dessus de S. Julien des Ménestriers, près du cul-de-sac de Glairvaux, onzième & douzième Cahiers, in-4°.

L'Ouvrage entier, orné de dix-sept portraits, se vend 36 liv. chez M. Graincourt.

Le nouvel Anacréon François, ou les après souper de Paphos, avec les airs notés, Brochure in-8°. Prix, 1 liv. 10 sols. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

T A B L E.

<i>V</i> ERS de M. le Docteur Pon- sart,	3	Traité des Négations de la Langue Française,	34
Romance,	5	Académie Française,	36
Les Muses, Conte Anacréon- cique,	8	Lettre à M. ***,	42
Enigme & Logogryphe,	13	Réponse à la Lettre de Mde de la Haye,	44
Discours prononcés dans l'Aca- démie Française,	14	Gravures,	45
		Annonces Littéraires,	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 1 Septembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 31 Août 1781. DE SANCY.

M E R C U R E

D E F R A N C E.

S A M E D I 8 S E P T E M B R E 1781.

P I È C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E.

V E R S

Faits à l'Assemblée ordinaire des Savans & des Artistes.

RAPPELÉS, réunis par d'illustres Mécènes, (1)
Enfin les Muses & les Arts,
Après maintes recherches vaines, (2)
Ont un asyle, un centre ouvert de toutes parts (3)
A l'essor des talens, aux élans du génie ;
Sans cesser d'être amis, les Artistes rivaux,

(1) Les Quarante Protecteurs de l'Établissement de la Correspondance.

(2) On sait tous les obstacles que cet Établissement a éprouvés.

(3) L'Assemblée ordinaire des Savans & des Artistes.

Sam. 8 Septembre 1781. C

Dans la plus parfaite harmonie ,
 Au tact du goût , ici soumettent leurs travaux :
 En ce lieu l'amant d'Uranie ,
 A l'élève de Phidias ,
 Tend la main & l'entraîne aux chants de Polymnie :
 Savant dans l'Art utile inventé par Pallas ,
 Un enfant d'Arachné , pour régler ses esquisses ,
 Au Disciple d'Euclide emprunte le compas.
 Pour obtenir de vous quelques regards propices
 En vous reproduisant vos traits ,
 De timides pinceaux vous offrent leurs prémices ,
 Grâces !... (1) & dans vos yeux attendent leur succès.
 Le crayon à la main , la fière Architecture
 Accourt aussi présenter ses projets ;
 Aux merveilles de l'Art la féconde Nature
 Y vient mêler encor ses plus rares bienfaits.
 Par une main (2) médiatrice
 Conduit à ce brillant hospice ,
 Dans sa langue (3) accueilli , le savant Étranger
 Se retrouve parmi des frères ;
 Et bientôt il veut échanger
 Ses chef-d'œuvres & ses lumières ;

(1) Allusion à l'entrée des femmes à l'Assemblée.

(2) M. de la Blancherie , Agent-Général de Correspondance pour les Sciences & les Arts.

(3) Allusion à l'Établissement des Bureaux de Correspondance , où l'on écrit & où l'on parle les principales langues de l'Europe.

On se parle , on s'entend des bouts de l'Univers. (1)

Une louable concurrence ,

(Nœud de tant d'intérêts divers)

Tourne au profit des Arts & de la bienfaisance.... (2)

Rassemblez-vous , Riches & Grands ;

Inscrits au temple de Mémoire ,

Voulez-vous que vos noms soient à l'abri du tems?

Aimez les Arts ; honorez les Savans ;

Affociez-vous à leur gloire.

Qu'on puisse dire un jour de vous :

Les Grands se sont montrés jaloux

De la gloire de leur patrie ;

Par leurs encourageans regards

Les Grands ont redonné la vie

Aux nobles enfans des Beaux-Arts :

Et par leurs soins , par leurs égards ,

La France est devenue un foyer du génie.

(Par M. Sylvain Maréchal.)

(1) Allusion aux moyens de Correspondance & à la Feuille Hebdomadaire.

(2) Allusion à la Classe des Associés audit Établissement.



LE MALHEUR DES FEMMES ,

Conte , imité de l'Allemand.

U N E ville fut autrefois
Prise d'assaut. (Dès lors , comme au temps où nous
sommes ,

La guerre avoit de fort beaux droits.)

Or , le vainqueur , charmé de ses exploits ,
Veut qu'au fil de l'épée on passe tous les hommes.

Dieu fait quels cris poussèrent vers le Ciel
Les épouses qu'alarme un ordre si cruel !

Figurez-vous entendre mille femmes
Crier toutes ensemble. On devine , je croi ,
Que c'étoit un beau train ! Mille ! pour moi , Mes-
dames ,

Deux seulement me font trembler d'effroi.

Le malheur commun les rassemble.

En désordre & de toutes parts ,

Les yeux en pleurs & les cheveux épars ,
Pâles & sans couleur , elles courent ensemble

Du Général embrasser les genoux ,

Et demander qu'on sauve leurs époux ,

Bon , me dira la critique importune ,

Quoi ! sur mille femmes , pas une

Ne se sentit du goût pour le veuvage ? — Non.

J'en suis surpris moi-même , & le dis sans façon.

Ah ! le bon temps ! qu'un tel exemple est rare !

Le Général, Chef d'un peuple barbare,
Ne le fut pas assez pour braver leurs douleurs.
Eh ! qui peut résister à des femmes en pleurs ?

Je n'aurois pas voulu , Mesdames ,

Être ce vainqueur triomphant.

Si j'avois vu tomber à mes pieds tant de femmes ,

J'aurois pleuré comme un enfant :

A chacune j'aurois fait rendre

Son cher époux , & même un autre par-dessus ;

Loin de rendre leurs pleurs & leurs cris superflus.

Le Général eut l'ame un peu moins tendre.

Mes Belles , leur dit-il : ... — Ah ! bon !

Un Général barbare... — & galant ! — pourquoi non ?

N'être pas né François , est-ce un mal sans remède ?

Le Général d'ailleurs savoit , quoiqu'étranger ,

Que l'on peut dire sans danger

Ma Belle , même à la plus laide.

« Mes Belles , leur dit donc le vainqueur , vos maris

« Sont dans mes mains : rien ne peut les défendre.

« Apportez-moi tous vos joyaux de prix

« Pour leur rançon , & je vais vous les rendre.

« Celle qui retiendra , plus avare que tendre ,

« Le plus petit de ses bijoux ,

« Verra sur l'heure expirer son époux. »

Quoi ! proposer qu'on se sépare

De ses bijoux ! ah ! le barbare !

Quoi ! les femmes en l'écoutant

C.ijj.

N'ont point frémi ? Quoi ! chacune à l'instant

N'est point tombée en défaillance !

Donner tous ces trésors dont le cœur est épris !

Tous leurs atours ! pour qui ? pour leurs maris !

Aucune pourrant ne balance ;

Tout fut apporté promptement ;

Et le vainqueur encore exigea le serment

Qu'on ne feroit aux maris nulle plainte

Pour avoir donné ses joyaux ,

Et que l'on n'emploiroit stratagème , ni feinte

Pour en acquérir de nouveaux.

Ce serment-là fut prononcé sans crainte ,

Même avec joie en des momens si doux ;

Puis à chacune on rendit son époux.

Je ne vous peindrai point avec quelle allégresse

Cette troupe fidelle accomplit le traité.

Comme chacune appelle , embrasse avec tendresse

Le mari qu'elle a racheté !

Enfin les ennemis abandonnent leur proie.

Puis ayant vu partir le Soldat inhumain ,

Chaque épouse saisit son mari par la main ,

Et droit vers sa maison s'achemine avec joie.

— Eh bien , est-ce la fin de votre histoire ? — Non.

Chaque femme parut , huit jours après la fête ,

Triste , chagrine en sa maison ,

Sans expliquer son mal , sans chercher guérison ;

Car le parjure alarme un cœur honnête.

Enfin , chacune en proie à sa langueur ,

Se met au lit, y cache sa douleur.

Tous les Médecins qu'on appelle
Opposent à leurs maux des secours impuissans.
Las ! en dix jours, sur mille il en mourut neuf cens.
Ah, maudit Général ! eh ! dis-nous donc laquelle,
Pour ceux qu'a vaincu ta valeur,
Est plus à craindre & plus cruelle,
Ou ta clémence ou ta rigueur ?

*Inscription pour le Portrait de M. DE ***.*

FILS vertueux d'un moderne Crésus,
Il trouva l'art d'illustrer sa naissance,
En ajoutant toujours à sa finance,
Sans rien ôter jamais à ses vertus.

(Par M. l'Abbé Morazain.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est la *Nuit* ; celui du
Logogryphe est *Carême* , ou se trouvent
Carme , *rame* & *arme*.



É N I G M E.

JE viens de voir dans le Mercure
 Un Logogryphe fait d'une étrange façon :
 Trois mots composent sa structure,
 Mais trois mots qui souvent ne font qu'une chanson,
 Tout galant qui dit : *Je vous aime*,
 Avec son air doux & flatteur,
 Ne pense pas toujours de même,
 Et sa bouche dément son cœur.
 Faisons en même genre une Énigme nouvelle;
 Mais choisissons trois mots qui, par arrangement,
 Forment les vœux de tout sujet fidèle;
 Trois mots, le cri du sentiment,
 Du zèle, de l'amour, de la reconnoissance;
 Trois mots connus sur-tout en France;
 Trois mots qu'avec transport on prononce souvent.
 J'en dis assez certainement
 Pour que chacun les reconnoisse.
 Répète donc, mon cher Lecteur,
 Ces trois mots si chéris que la vive tendresse
 A gravés de tout temps dans le fond de ton cœur.
 (Par M. de Cailhava, Gendarme du Roi.)



L O G O G R Y P H E.

Avec trois de mes pieds jamais aux Saints Autels
Je n'ai, d'un tendre amant & de la jeune Amante,
Venus pour se jurer leur foi pure & constante,
Uni le sort heureux par des nœuds solennels.
Avec un pied de plus je suis un animal,
Quoiqu'en mes jeunes ans, destiné par mon maître
A supporter la faim, la soif, les coups, le mal :
Pour un pareil destin, hélas ! devois-je naître ?
J'apporte le fracas, l'épouvante & la mort
Avec cinq pieds qui forment ma structure ;
J'appaise quelquefois la querelle & l'injure,
Fixant des Souverains la splendeur & le sort.

Mais, si l'on change mon office,
Tu peux m'employer, cher Lecteur,
A te rendre un autre service
Dont tu sentiras la douceur.
Cependant, de moi, Dieu te garde
Dans ces deux différens emplois.
Bon soir ; car peut-être il te tarde
De me tenir entre tes doigts.

(Par un Garde Moulin de Montfaucon,
près Paris.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANNALES Poétiques depuis l'origine de la Poésie Francoise. Tome XVIII^e. A Paris, chez les Éditeurs, rue de la Juilienne, vis-à-vis le corps-de-garde; & chez Mérimot le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1781.

IL faut convenir, avant de parler de ce dix-huitième Volume, que les Amateurs de la Poésie ont dû applaudir au projet de cette immense Collection. Si jamais dans une Nation on doit souhaiter un Recueil qui renferme ce qu'on a écrit de mieux en poésie, c'est au moment où les Poètes, en se multipliant, ont surchargé les bibliothèques de leurs volumineuses productions; au moment où les Lecteurs blasés, & par conséquent paresseux, aimeroient encore mieux renoncer à l'espoir de lire de bons vers, que de s'exposer au danger d'en lire une foule de mauvais. Voilà certainement l'époque où se trouve aujourd'hui la Littérature Francoise. La seule nomenclature de nos Poètes formeroit un vaste Dictionnaire; & l'abondance de nos richesses en ce genre nous a rendus dédaigneux. A la réserve de quelques uns, tels que Voltaire, Gresset, &c. on ne lit guères plus les autres Poètes,

quoique leurs noms soient connus & cités. Parmi ceux qui n'ont jamais eu de célébrité ou qui l'ont perdue, il se trouve sans doute des Pièces agréables, étouffées sous une foule d'inepties. Mais où sont les Lecteurs qui ont le courage de dévorer plusieurs Volumes d'ennui, pour trouver un petit nombre de bons ou de jolis vers ? Et voilà la fatigue qu'ont voulu nous épargner les Rédacteurs des Annales Poétiques.

S'il est vrai qu'un Recueil de ce genre soit devenu très utile aux Amateurs de la poésie, on peut dire avec autant de vérité qu'il nous manquoit jusqu'à ce moment. Celui qu'on attribue à Fontenelle, outre qu'il est très-incomplet, est fait avec la plus grande négligence, pour ne rien dire de pis. Quand on lit ce Recueil, on est souvent tout aussi étonné de ce qu'on y trouve que de ce qu'on n'y trouve pas ; & s'il est vrai que Fontenelle en soit l'Auteur, il faudra convenir qu'il étoit encore plus habile faiseur qu'il n'étoit bon juge.

La Collection des Annales Poétiques est faite avec plus de soin, & suppose de plus grandes recherches ; & quoiqu'elle nous ait donné lieu quelquefois à des observations critiques, nous croyons que ce travail ne sauroit être trop encouragé. Le Volume que nous annonçons renferme sept Poètes, *Boisrobert, Saint Amant, l'Étoile, Charpentier de Marigny, Sarasin, Malleville & Guillaume Colletet*. Presque tous ces Auteurs

sont plus connus par leurs noms que par leurs Ouvrages. Celui de tous qu'on lit le plus, c'est Sarasin, qui est remarquable surtout par l'élégance & une aimable facilité. Son églogue d'*Orphée*, qui est imitée de Virgile, offre des détails heureux; on y distingue sur-tout ces deux vers :

Le chien, qui de ses cris bat ces rives désertes,
Retint près d'aboyer ses trois gueules ouvertes.

Son Ode sur la bataille de Lens mérite aussi des éloges. Il n'a pas moins réussi dans le genre gracieux; & parmi ses Épigrammes, nous avons remarqué celle-ci, qui nous a paru pleine de sens.

Épitaphe de M. le Comte de Soissons.

Soissons, que son malheur armoit contre la France,
Près des murs de Sedan combattit en lion;
La Victoire en ce lieu couronna sa vaillance,
Et la mort le punit de sa rébellion.

Boisrobert a bien peu de vers qu'on puisse citer; on diroit presque que son plus grand talent étoit d'amuser le Cardinal de Richelieu.

Saint-Amant a de l'enjouement & de l'originalité. La Pièce intitulée, *Imprécation*, finit d'une manière piquante.

Charpentier de Matigny n'a presque rien fourni aux Annales Poétiques. C'est lui qui est Auteur d'une Ballade très-connue, dont

le refrain est : *Qu'on est sot alors que l'on aime.*

Le Colletet, dont il est ici question, n'est pas celui dont Boileau a parlé assez indiscretement dans ses Satyres, quand il a dit :

Tandis que Colletet, croqué jusqu'à l'échine,
Va mendier son pain de cuisine en cuisine.

La destinée de ce Poète est assez singulière. Il a joui de son vivant de la réputation la plus brillante ; & depuis sa mort il n'a trouvé place dans presque aucun Recueil Poétique. Il a pourtant fourni aux Éditeurs un très grand nombre de Pièces fort agréables. Voici un de ses Sonnets, intitulé : *Confession amoureuse.*

C'EST en vain que du cœur vous me voulez ôter
La folle passion que je n'ose vous taire ;
Quoique votre conseil me semble salutaire,
Mon père, je l'écoute, & ne le puis goûter.

Ce tyran des esprits qui me vient agiter,
Fais que j'éprouve en moi ce mal si nécessaire,
Qu'il n'est point de raison qui m'en puisse distraire,
Ni d'homme qui me fasse à ce Dieu résister,

Je confesse avec vous que, suivre de la sorte
L'aveugle mouvement d'une flamme si forte,
C'est un crime odieux dont je serai blâmé.

Mais avouez aussi, mon père, en récompense,

Qu'aimer comme je fais sans pouvoir être aimé,
C'est d'un péché si doux faire la pénitence.

Malleville passe pour avoir réussi dans le Sonnet. Ses rondeaux ne sont pas moins agreables; & nous sommes en cela de l'avis des Éditeurs, qui ajoutent que parmi nos anciens Poëtes, celui-ci est un des plus ingénieux. Il y a certainement de l'esprit dans la Pièce que nous allons citer, & qui est aussi originale par le fond que par le titre.

Sur une belle Gueuse.

PREDS nuds & toute échevelée,
Philis, en l'avril de ses jours,
Non moins belle que dévolée,
S'en va de porte en porte implorer du secours.

QUI la voit en ce point si pleine de tristesse,
Bénit sa rencontre & le lieu,
Et donne moins au nom de Dieu
Que pour l'amour de la Déesse.

QUOI que tu puisses demander,
Tu l'obtiendras, je t'en assure;
Philis, tes yeux si beaux ont droit de commander,
Au moment que ta voix humblement nous conjure.

QUI voudroit résister, résisteroit en vain
A l'effort de tes belles larmes:
Demander avec tant de charmes,
C'est demander les armes à la main.

TELS que luisent au ciel les superbes flambeaux
Des voiles de la nuit perçant l'ombre si noire ;
Telle plus brillante en sa gloire ,
Ta beauté luit au travers des lambeaux.

QUELLE main pourroit être close
A celle qui sur nous fait de si doux efforts ?
Qui pourroit nier quelque chose
A qui le ciel déploya ses trésors ?

LES soleils de tes yeux, dont la flamme est si claire ,
La fraîcheur de ton teint, la douceur de tes traits ,
Et tous les dons que Nature t'a faits ,
Obligeront la fortune à t'en faire.

JUSQUES dans nos ames tu fouilles ;
Et tes yeux si puissans, en leur douce langueur ,
Savent bien faire ouvrir & la main & le cœur ,
Et s'enrichir de nos dépouilles.

OU ton corps glorieux fait luire ses appas ,
Il répand une odeur céleste ;
Et lorsque loin de nous il détourne ses pas ,
Long-temps après le parfum nous en reste.

CHACUN juge à ton port & l'être & le pouvoir
Dont le ciel t'a favorisée ,
Et croit que tu t'es déguisée
Seulement pour nous décevoir.

Bien que ta pauvreté jusqu'à l'ame nous touche,
A peine en pourrois-tu le discours garantir :

Ta bouche s'oppose à ta bouche,
Et suffit pour te démentir.

Un rang de perles nompareilles
Compose l'ordre de tes dents,
Et de l'éclat de deux rubis ardens
Tu fais celui de tes lèvres vermeilles.

Cependant tu mets devant nous
Tout ce que l'indigence a de rigueurs extrêmes,
Et viens prier, presque à genoux,
Ceux qui sont prêts de te prier eux-mêmes.

Tout le monde te donne, & croit qu'à ta beauté,
Qui va régner avec estime,
Il acquitte plutôt un tribut légitime
Qu'il ne fait une aumône à ta nécessité.

Merveille plus digne d'offrandes
Que tu ne l'es de charités,
Tu ravis aux passans plus que tu ne demandes,
Puisque tu prends les libertés.

Tu fais ta récolte en ta course,
Par la vertu de tes charmes vainqueurs;
Mais tu commences par les cœurs,
Et puis tu finis par la bourse.

Des Stances intitulées, *de la Vanité du Monde*, prouvent encore que Malleville

n'étoit point sans talent pour le genre noble. Nous nous contenterons d'en citer une où il est question des Souverains.

Misérables mortels , aveugles que nous sommes ,
Jusqu'au trône des Dieux nous élevons des hommes
Qui doivent le tribut à l'empire du sort !
Tous leurs plus beaux rayons se changent en ténèbres
Et le sceptre qu'on porte en leurs actes funèbres ,
Augmente seulement la pompe de la mort.

Boisrobert est un de ceux qui figure le moins dans ce Volume, quoique ce fût réellement un homme de mérite. Les vers qu'on a insérés de lui, sans être bien brillans, ne sont pas dépourvus de talent poétique. Nous avons cru rencontrer quelques Pièces médiocres que les Éditeurs auroient dû rejeter. Qu'il nous soit permis de communiquer aux Éditeurs une réflexion qu'ils ont peut-être déjà faite avant nous : c'est qu'à mesure qu'ils s'approchent des jours brillans de notre poésie, leur choix doit devenir plus sévère. Telle Pièce qu'on auroit dû admettre avec éloge sous le nom de Villon, doit être rejetée avec mépris sous celui de Racan. Le Lecteur n'attend pas du premier ce qu'il est en droit d'exiger de l'autre. Les mines que les Éditeurs ont à fouiller désormais sont plus abondantes & d'une exploitation plus facile. Le goût leur fait un devoir d'être sévères ; & ils peuvent l'être sans s'appauvrir.

SUITE des Épreuves du Sentiment, par M. d'Arnaud. Tome cinquième, quatrième Anecdote, *Amélie*. Prix, 3 liv. broché. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue S. Jacques.

ON peut se rappeler d'avoir lu dans le *Courier de l'Europe*, N^o. 11, 6 Juillet 1779, l'aventure d'une jeune Angloise qui, sous un habit d'homme, osa chercher son amant à Philadelphie, où l'avoit appelé l'honneur de verser son sang pour la défense de la liberté. Arrivée en Amérique, elle demande, elle s'informe; elle apprend qu'il s'est livré un combat, elle vole au champ de bataille, elle cherche, elle regarde, elle trouve celui qu'elle aime expirant d'une blessure qu'il avoit reçue. Dans les transports de son amour & de sa douleur, elle suce sa plaie, elle veut étancher son sang; mais, hélas! la flèche qui l'a blessé est imbibée d'un venin mortel que les Sauvages ont coutume d'employer contre leurs ennemis; il meurt bientôt après douloureusement pénétré de la générosité de sa maîtresse qui, atteinte elle-même du poison qu'elle avoit sucé, mourut à son retour en Angleterre, dans le sein de sa famille, au village d'Hammerfwith, situé près de Londres. Telle est la malheureuse Héroïne du nou-

veau Roman de M. d'Arnaud. Il a su l'embellir des accessoires les plus touchans & les plus propres à répandre de l'intérêt sur une Anecdote déjà si intéressante par elle-même. Le retour de son Héroïne dans la maison de ses parens, à l'instant où, agités des plus cruelles inquiétudes, ils se préparoient à s'embarquer pour chercher leur fille dans le Nouveau-Monde, & le tableau des derniers momens de cette infortunée sont peints avec ces couleurs sentimentales, qui sont le caractère distinctif des productions multipliées de M. d'Arnaud. Il ne falloit rien moins que la fécondité de sa plume, pour développer avec une certaine étendue une simple Anecdote qui ne sembloit guère fournir que la matière d'une Romance. Aussi en avoit-elle déjà inspiré une charmante, que M. d'Arnaud a recueillie. Nous apprenons qu'elle est de M. le Chevalier de Langeac; elle nous paroît avoir tout le mérite dont le sujet & le genre de l'Ouvrage étoient susceptibles. La voici.

R O Z E T B E T Z I , Romance.

Le jeune Roz en Angleterre
Aimait l'innocente Betzi ;
Tous deux à la rigueur d'un père
Déroboient leur tendre souci.
Mais à Boston , pour ta querelle ,
Tout va s'armer , ô Liberté !

Roz alors n'est pas moins fidèle
A son devoir qu'à la beauté.

IL part, au premier cri d'alarmes ,
Il part sans prévoir de retour ;
Et baigné des plus douces larmes ,
Combien il en donne à l'Amour !
Vainement une voix chérie
Voudroit encor le rappeler :
A l'honneur , au nom de l'patrie ,
Son cœur brûlant peut s'immoler.

TREMBLANTE , à la douleur en proie ,
Betzi suit les pas d'un amant :
Soudain la voile se déploie ,
Dieux ! quel objet & quel moment !
Ses yeux se ferment ; on l'entraîne ,
Elle étend les bras vers les flots ,
Et le nom de Roz avec peine
S'échappe à travers des sanglots.

QU'ELLE regrette le délire
Où se consumoient de beaux jours !
En secret elle aime à relire
Tous les sermens de leurs amours.
Heureuse encore de les croire ,
Et plus sensible à son tourment ,
En rivale elle hait la gloire
Qui lui fait perdre son amant.

Aux jours , aux longs jours de l'absence
Elle ne peut s'accoutumer,
Plus épris , son cœur la devance
Aux bords où l'on vit pour l'aimer ;
Des mers elle franchit l'espace ,
Et sur l'Océan agité
Son œil cherche à fixer la trace
• Du vaisseau que Roz a monté.

ÉOLE *attendri* la seconde ;
Enfin , elle aperçoit le Port.
Sur les rives du Nouveau-Monde
Elle s'élance avec transport ;
Ses piés tremblans touchent la terre :
Elle se peint Roz en danger ,
N'ose parler , craint de se taire ;
Elle frémit d'interroger.

MILLE voix que l'écho répète ,
Des étendards ceints de laurier ,
Le bronze tonnant , la trompette ,
Tout annonce un succès guerrier.
Betzi frissonne , & vers la foule
Elle s'empresse de courir.
Mais ce peuple à grands flots s'écoule ,
Roz est encore à découvrir.

ELLE vole aux champs du carnage.
Sous la cuirasse d'un Soldat

Elle voit.... Dieux ! l'horrible image ;
 Roz est tombé dans le combat.
 Sur l'objet de sa triste flamme ,
 Sa douleur va se déposer ;
 Elle veut respirer son ame ,
 Et la retient par un baiser.

Ses lèvres pressent la blessure
 Où restoit le fer du vainqueur ;
 Un mouvement qui la rassure
 Attire sa main vers son cœur.
 Il palpite ; une main si chère
 De sa vie obtient le retour ;
 Roz enfin a vu la lumière ,
 Et c'est l'ouvrage de l'Amour.

FRAPPÉ d'une subite ivresse ,
 Qui peut de l'excès du malheur
 Passer aux bras de sa maîtresse
 Sans expirer de son bonheur ?
 C'est-là ce que Berzi doit craindre.
 Quels seroient, ô Dieux ! ses regrets !
 L'Amour même l'oblige à feindre ;
 Elle voile en pleurant ses traits.

Qui que tu sois, parle-moi d'elle ,
 S'écrioit Roz en soupirant.
 C'est Berzi qu'un amant fidèle
 Te recommande en expirant.

Betzi. . . . Tu la verras peut-être ;
Promets qu'à Londres, de retour ,
Tu diras que j'ai cessé d'être
En ne pensant qu'à notre amour.

A ces mots , troublée , attendrie ,
Dans un muet saisissement ,
Betzi ne tient plus à la vie
Que pour la rendre à son amant.
Un cri d'amour la fait connoître :
Roz encore a pu l'adorer.
Mais ce bonheur qui vient de naître ,
Hélas ! qu'il devoit peu durer.

Le glaive sous qui Roz expire
D'un venin subtil est armé ;
C'est la mort que Betzi respire ,
La mort sur son sein trop aimé.
Son amant qu'elle y vouloit suivre ,
Betzi le devance au tombeau ;
Pour l'aimer Roz a cru revivre ,
C'est lui qui devient son bourreau.

IL frémit , il pleure , il succombe ;
De ses mains veut se déchirer.
Vivant , de Betzi , de sa tombe ,
Rien ne pourra le séparer.
Sa voix n'est plus qu'un long murmure ,
Que le cri profond du malheur.

Il guérissoit de sa blessure ,

Il expira de sa douleur.

N. B. Amélie termine le cinquième Volume des Épreuves du Sentiment. Le Comte de Gleichen ouvrira le sixième.

DICTIONNAIRE des Merveilles de la Nature, par M. A. J. B. D. A Paris, rue & Hôtel Serpente.

PUISQUE la Nature est belle jusques dans ses caprices, il est permis sans doute de la surprendre dans son sanctuaire, & de soulever le voile qui la cache; mais si elle laisse voir au curieux tous ses prodiges, il s'en faut de beaucoup qu'elle l'initie dans ses mystères. Ici c'est une femme accouchant d'une fille, qui accouche d'une autre au bout de huit jours; à côté, deux souris qui, en naissant, se trouvent pleines de plusieurs autres; là, c'est un canard qui prouve dans une cuisine que Pilade a pu s'offrir pour Oreste sur les autels de la Tauride. D'un côté, c'est un homme qui mange en un seul déjeuner cent perches, dix melons, vingt livres de raisin, cent bec-figues & trente-trois douzaines d'huîtres; de l'autre, c'est un navet dont les feuilles, dressées en forme de palmes, forment le plus beau panache, & qui représente une femme nue assise sur ses pieds, les bras croisés au-dessus de la poitrine. Demandons à la Nature la cause de toutes ses bizarreries;

reeries; elle ne nous répondra que par des phénomènes encore plus extraordinaires. Eh bien ! comme s'il n'étoit pas déjà assez humiliant pour notre raison de ne rien entendre à ses secrets, l'indiscret qui a le courage de l'étudier, se fait encore un plaisir de lui prêter des miracles. Ainsi l'Auteur du nouveau *Dictionnaire* se déclare le protecteur de la *baguette divinatoire*. Il prétend que cette *verge d'Aaron* peut tourner naturellement sur les sources. Il est vrai qu'il l'a vue de ses propres yeux s'agiter entre les mains d'une Dame à Bourges sur de l'argent renfermé dans un buffet, au-dessus d'une pièce d'or, enfin sur tous les métaux, l'étain excepté. N'est-ce pas le chien de la Foire qui saute pour le Roi de France, le Roi d'Espagne, & n'a plus de jambes pour le Roi d'Angleterre ? Que penserons-nous de *de Mathurin* qui naquit à Blois en 1725, ayant dans les yeux deux cadrans peints *distinctement*, & où l'on comptoit facilement les heures tracées en chiffres Romains ? & de cet autre qui, à l'Hôtel-Dieu de Paris, faisoit lire *très-distinctement* dans ses yeux, *sit nomen Domini benedictum* ? Puisque M. A. J. B. D. nous assure que la mère du premier avoit eu un desir ardent de voir une montre, qui nous empêchera de conjecturer que la seconde avoit eu envie de regarder un écu de France ?

Il y a apparence que c'est pour appuyer l'ancien système de l'Abbé Nollet sur l'élce-

Sam. 8 Septembre 1781.

D

tricité, que M. A. J. B. D. nous donne comme un fait certain que la matière du tonnerre s'élève de la terre en même-temps qu'une pareille matière s'échappe de la nuée orageuse. Il s'agit pour démontrer l'identité de la matière électrique avec celle qui fait le tonnerre, & passe précisément sous silence les expériences les plus curieuses & les plus directes, celle du Professeur *Richman*, qui lui coûta la vie, & celle de M. de *Réaumur*. Bientôt après il oublie cette identité; car il paroît étrangement surpris que la foudre ait mis en fusion le fer d'une boîte à poudre à canon sans allumer la poudre. Le Physicien fait que la matière électrique fond les métaux, & qu'elle n'a jamais pu allumer immédiatement de l'amadou.

Nous croyons devoir avertir l'Auteur du *Dictionnaire*, que la mâchoire de son Curé de *Canlus*, Diocèse de Rieux, n'est pas plus électrique que la meule du gagne-petit, & que nous avons vu de nos propres yeux, oui, vu à Draguignan en Provence, M. le Chevalier.... tirer des étincelles de sa mâchoire en retirant brusquement la lame d'un couteau qu'il serroit fortement entre ses dents; & en vérité personne de la compagnie ne s'avisa de croire que ces étincelles étoient électriques.

Est-ce pour faire sa cour aux vieilles femmes que M. A. J. B. D. nous raconte que *Marguerite Kerdut*, née à la Bastide, près la Garonne, reprit à soixante-quatre

ans, de l'embonpoint, qu'elle n'avoit jamais eu ; que ses rides s'effacèrent, qu'elle n'eut plus besoin de lunettes, que sa bouche se garnit d'un double rang de dents pointues, que son sein se remplit, & qu'enfin ses mois revinrent ? Ah ! si le fait n'étoit pas attesté par des Gascons, que de femmes iroient se baigner dans la Garonne ! Mais puisque les Graces mêmes sont mortelles, rappelons-leur du moins que Mde Lullin reçut, le jour qu'elle eut cent ans accomplis, un bouquet de Voltaire, avec quatre vers encadrés dans une guirlande de fleurs très-bien peintes.

Nos grands pères vous virent belle :

Par votre esprit vous plaisez à cent ans ;

Vous méritez d'épouser Fontenelle,

Et d'être sa veuve long-temps.

Si nous ne cherchions qu'à amuser nos Lecteurs, nous rassemblerions sous leurs yeux tous les contes de notre laborieux Compilateur ; ils verroient un homme monter au haut d'un mur de trente pieds en s'aidant seulement des ongles de ses pieds & de ses mains, comme feroit une souris ; ils verroient un Curé, prononçant une Oraison funèbre, assurer à l'Assemblée que son Héros étant tombé dans l'eau à l'âge de dix-sept ans, n'en avoit été retiré qu'au bout de sept semaines, & qu'il mourut septuagénairé ; ils entendraient enfin une femme

Dij

qui parle & chante sans langue , & peut-être n'en seroient-ils pas plus surpris que le Seigneur Portugais qui fit ce Distique en présence de M. de Jussieu.

Non mirum elinguis mulier quod verba loquatur :

Mirum cum linguâ quod taceat mulier.

Mais nous ne pouvons & nous ne devons pas dissimuler que le *Dictionnaire des Merveilles* ne remplit pas le but qu'il exige ; il prouve que son Auteur se livre volontiers aux recherches pénibles ; il permet du moins de soupçonner qu'il n'est pas doué d'une critique très-profonde, & que la Physique ne lui est pas trop familière. Ayons encore le courage de dire tout haut qu'il pourroit être plus versé dans l'art d'écrire. Une *Relation* dans laquelle il s'y agit de ; il fut heureux que ; un arc-en-ciel lunaire qui a le malheur de devancer un accident fâcheux ; un Empereur qui a beaucoup de peine à ne point être enseveli sous les ruines d'une Ville détruite ; un garçon Boucher qui est le pendant de la ville de Charenton ; un laps de temps qui ne s'étend point à un quart d'heure , &c. Toutes ces fautes seroient-elles supportables, même dans un *Errata* ?



RÉFLEXIONS sur la Musique Théâtrale.
in-8°. de 36 pag. A Naples, & à Paris,
chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

IL suffit de jeter un coup-d'œil sur les querelles qu'ont occasionnées les Arts, pour s'appercevoir que moins l'objet des disputes a été connu, plus on s'est laissé entraîner à l'aigreur & à l'animosité. Depuis que MM. Gluck & Piccini sont venus enrichir de leurs talens notre Académie Royale de Musique, leurs compositions ont donné lieu à beaucoup d'Ecrits; & dans le nombre étonnant de Brochures & de Pamphlets qu'ont mis au jour les Partisans de ces deux célèbres Artistes, à peine en existe-t-il deux qui soient exempts des excès que fait naître presque toujours la fureur de l'esprit de parti. Avec le desir de prôner l'idole qu'il s'est créée, chaque Ecrivain laisse percer son humeur contre ceux qui n'ont point adopté son culte. Celui-ci, politique adroit & spirituel, distribue à propos ses sarcasmes, & se sauve, par une épigramme, de son impuissance à résoudre certaines questions. L'autre, trop emporté pour écouter aucun système de modération, tonne, éclate, & prononce ses oracles du ton d'un enthousiaste assis sur le trépied sacré; parle avec chaleur pour l'objet de ses hommages, & condamne sans retour tout ce qui n'est pas lui. Ce seroit en vain qu'on se promettoit

d'être utile à l'Art avec de tels moyens : l'homme qui veut réellement éclairer , propose de bonne foi ses idées , les discute avec sagesse , examine avec attention les opinions que l'on oppose aux siennes , se juge avec sévérité , revient sur ses erreurs , les avoue , & présente aux hommes qu'il a trompés sans le vouloir , le résultat de ses réflexions devenues plus justes. Il ne s'amuse point d'ailleurs à de vaines distinctions , à de petites subtilités capables d'en imposer aux sots , & d'épargner à son amour-propre la honte d'avoir eu tort : c'est au fond de la chose qu'il s'attache , c'est la principale question qu'il traite , & il ne passe aux questions accessoi res , qu'après avoir approfondi celles dont découlent toutes les autres. Il faut dire ici que dans le grand nombre de propositions qui ont été faites sur la Musique , il en a été agité plusieurs qui n'étoient point du ressort des Gens de Lettres , & qui ne pouvoient être conduites à une solution raisonnable que par des gens du métier , c'est-à-dire , par des Musiciens. Vraisemblablement l'Auteur d'Orphée & celui de Roland n'ont pas dû puiser de grandes lumières dans les Ecrits de ceux qui sont devenus , sans trop savoir pourquoi , leurs admirateurs ou leurs ennemis : & tout en rendant justice à l'Anonyme de Vaugirard , & à l'Auteur de l'Essai sur la révolution de la Musique en France ; ces deux illustres Compositeurs ont dû trouver extraordinaire qu'on imaginât , que le goût propre à rendre compte avec

esprit de ses sensations en Musique, pourroit tenir lieu de connoissances réelles dans cet Art. Si ce n'est pas pour instruire des Artistes qu'on écrit, pourquoi donc entretenir d'interminables querelles sur des objets indifférens à la plupart des Lecteurs ? Pourquoi s'arrêter à des discussions oiseuses, au lieu de s'occuper de celles dont il peut résulter quelque avantage ? En vain écrira-t-on des deux côtés pour tenter de donner la prééminence à l'Idole de chaque parti. Les hommes de génie ne sont pas & ne peuvent pas être jugés en dernier ressort par leurs Contemporains ; c'est la Postérité qui les place, en brisant les Arrêts qui, avant elle, ont été dictés par la prévention, l'enthousiasme ou la haine.

D'après ces observations, nous ne pouvons que blâmer l'Auteur du petit Ouvrage dont nous rendons compte, de s'être laissé emporter par son humeur, au point d'adresser à ce qu'il appelle *les Glukistes*, des expressions faites pour être bannies de tout Ecrit dicté par le desir d'être utile. En refusant les idées que l'Auteur des *Observations sur la Musique* a conçues de la Mélodie, il ne falloit pas se permettre des critiques qui pussent devenir personnelles. Il falloit sentir que de telles critiques devoient être interdites à tout homme honnête, puisque le talent d'exécution qui a fait regarder M. de C. comme un Amateur très-estimable n'appartenant point au Public, il ne sauroit être jugé publiquement. Il ne falloit pas non plus, après avoir mis cer

D iv

Ecrivain en contradiction avec lui-même, citer ces vers connus de Voltaire : *Souvent un air de vérité se mêle au plus grossier mensonge* : cette citation est incivile & dure ; & , quoique nous ne pensions pas comme certaines gens qui donnent aux Partisans de M. Gluck tous les avantages de la politesse , en accusant ceux de M. Piccini d'y avoir manqué sans cesse , ce qui est aussi mal fondé que malhonnête : nous condamnons hautement cette manière de juger , parce qu'elle annonce tout à la fois la partialité & la colère. A quoi bon aussi les épigrammes adressées foudroyamment à quelques-uns des Admirateurs de l'Auteur d'Alceste ? Pourquoi dire , en parlant de l'un d'eux , qu'il ne fait pas une note de Musique ? D'où l'Ecrivain le fait-il ? Si quelqu'un lui a fait le même reproche , il a eu tort sans doute ; mais pour répondre à une assertion inconséquente , faut-il être inconséquent soi-même , & s'exposer à des reproches désagréables ? Comment a-t-il encore imprimé d'une manière aussi générale , aussi affirmative , que la Mélodie de M. Gluck n'a ni proportions , ni liaison , ni dessin ? Quoi ! l'Auteur d'Orphée & d'Alceste n'a point de dessin dans sa Mélodie ! Quoi ! il n'y a point de dessin ni de proportions dans ce Morceau d'Iphigénie en Tauride : *O malheureuse Iphigénie ! Dans cet autre : Je t'implore & je tremble , ô Déesse implacable !* Quoi ! il n'y a point de dessin dans presque tous les morceaux qui composent le rôle

d'Iphigénie en Aulide , un des Personnages les plus parfaitement dessinés que la Musique ait portés sur la Scène? Personne ne croira que le Critique ait raison; & , sinon tout le monde , au moins la partie judicieuse des Amateurs , auroit pensé comme lui , s'il avoit simplement avancé ce qui a déjà été dit avec justice; que M. Gluck , en voulant suivre la marche de l'action , brise trop souvent ses motifs , néglige trop la Mélodie , & fait peut-être trop fréquemment le sacrifice des règles de son Art , au desir de servir l'Art dramatique.

La sévérité dont nous nous servons n'est que de la justice , nous osons le dire; & nous devons l'employer avec d'autant plus de raison , que le Critique dont nous examinons les idées a de grandes lumières sur la Musique , qu'il annonce beaucoup de goût & d'esprit toutes les fois qu'il traite une Thèse qui n'a avec l'Art qu'un rapport général. Nous serions fâchés que notre rigueur pût lui déplaire , & nous le prions de croire que dans notre manière de le juger , il n'entre d'autres causes que celles de la vérité , de l'amour du bien & du respect des Artistes. Après avoir satisfait à ce que nous croyons devoir à l'impartialité la plus rigoureuse , nous allons citer les morceaux estimables que l'on remarque avec plaisir dans ce petit Ouvrage.

On fait que, depuis long temps, la Mélodie proprement dite est un des moyens de

L'Art musical que l'on voudroit voir le plus souvent banni du Théâtre : *elle se complait, a dit quelqu'un, dans des écarts & dans de vagues erreurs.* Ce principe est faux sans doute. Que diroit-on d'un Ecrivain qui avanceroit que l'Eloquence ne se complait que dans un vain appareil de mots & dans des figures vagues laborieusement accumulées? On lui répondroit certainement qu'il a jugé l'Eloquence d'après de mauvais Auteurs, & on l'engageroit à étudier les bons modèles : on peut dire la même chose au sujet de la Mélodie, & renvoyer son Déracteur aux grands Maîtres Italiens. On lui demanderoit alors où sont les écarts & les vagues erreurs du morceau de Sacchini, *se cerca, se dice* ; de cet air sublime de Piccini, *se il Ciel mi divide.* Peut-être répondroit-il que ce n'est pas là de la Melodie, & il faudroit se taire par décence. Mais voyons comment l'Auteur des réflexions prend la défense de la Mélodie & des formes dont elle doit être embellie.

„ Le besoin d'*exprimer*, dit-il, ne peut
 „ dispenser les Arts de la nécessité de *plaire*,
 „ & réciproquement cette nécessité de *plaire*
 „ ne les affranchit pas du besoin d'*exprimer*.
 „ Mais si le plaisir & l'expression ne sont pas
 „ incompatibles, & doivent même être in-
 „ séparables, quels sont les liens qui les
 „ unissent l'un à l'autre? Ces liens sont les
 „ formes de l'Art. C'est à l'aide de ces for-
 „ mes, consacrées par le travail des grands
 „ Maîtres & par le suffrage des Nations inf-

» truites , qu'un Art plaît, & qu'il ex-
 » prime.... Que deviendroient les Arts, si
 » on leur permettoit de separer la beauté
 » des formes, & l'énergie de l'expression?
 » Le Laocoon seroit-il plus parfait, si, à
 » travers les symptômes de la souffrance,
 » la contraction des muscles, & tout ce
 » qui peut peindre les mouvemens les plus
 » horribles de la douleur extrême, on ne
 » demêloit pas le charme des proportions,
 » la beauté du faire & le choix de la belle
 » nature? »

Il faudroit être de la mauvaise foi la plus
 insigne, n'avoir aucune idée des Arts, igno-
 rer absolument ce qu'est le beau idéal, pour
 ne pas se rendre à l'évidence de ces propor-
 tions. C'est l'observation de ce principe in-
 contestable qui engagea Molière à faire une
 excellente Comédie de son Tartufe, dont
 quelques-uns de nos Modernes n'auroient
 fait qu'un Drame monstrueux.

A ce premier exemple pris de la Sculpture,
 l'Auteur des Reflexions en ajoute un autre que
 lui fournit l'Art dramatique. Il prend la belle
 tirade de Burrhus à Neron, dans la troisième
 Scène du quatrième acte de Britannicus; il en
 écarte tous les developpemens, toutes les
 transitions, & réduit à treize vers cette tirade
 que Racine a composée de cinquante-trois.
 Ce morceau ainsi arrangé n'est plus qu'un
 lambeau triste, sec & froid; c'est un sque-
 lette dégoûtant qui redevient un corps vi-
 vant, qui reprend tout son embonpoint,

quand on l'a rétabli comme il a été tracé par l'homme de génie. « Que fait, dit l'Observateur, le Musicien, lorsqu'il compose un air ? Un sentiment principal le frappe dans le Poëme ; il s'en pénètre , & son génie lui inspire à l'instant un motif énergique & propre à rendre ce sentiment principal. Il se remplit de ce motif , & bientôt la sensibilité l'entraîne. Semblable à l'Orateur, qui ne quitte son moyen victorieux que lorsqu'il en a tiré toutes les preuves dont il a besoin , il retourne ce motif , le ramène , le fait moduler , en varie , en renforce l'effet , établit , outre ces accessoires , celui des rapports qui ajoutent à l'énergie.... Que faisoit Racine , en composant *la Tirade citée* ? La même chose absolument que le Compositeur , &c. »

Cette comparaison nous paroît infiniment juste & susceptible de frapper tous les bons esprits, tous les esprits faits pour sentir que si la Peinture, la Sculpture, la Poësie, sont des Arts qui soumettent à l'observation de leurs principes ceux qui les ont embrassés, la Musique doit avoir le même empire sur les Compositeurs, & les soumettre à ses loix.

Qu'on ne croie pourtant point que l'Auteur des Réflexions condamne les libertés que le Génie se permet quelquefois ; il demande seulement qu'il se hâte bientôt de leur rapporter son hommage ; & en cela ,

on peut encore affirmer qu'il a raison. Mais il doit peut-être ajouter que le goût & le génie ne se réunissent pas toujours dans le même individu, & que le goût seul modère les écarts du génie, & le ramène à l'observation des règles.

En général, ce petit Ouvrage, malgré les reproches qu'on peut lui faire, annonce un homme instruit, imbu d'excellens principes de goût, nourri de la lecture des meilleurs Maîtres, & capable d'écrire d'une manière utile sur la Musique, quand il aura su calmer son enthousiasme, & mettre un frein à la fougue de son humeur. Que lui importent les observations d'une foule d'Amateurs qui, hors un homme, n'estiment rien? Chacun ne peut-il pas avoir son avis, & l'admiration exclusive que l'on accorde à tel Artiste, est-elle faite pour fixer le jugement de l'Europe savante? Il faut n'affectionner aucune secte, aucun parti; ne pas crier à la persécution du ton d'un persécuteur, écrire pour éclairer, & dans tous les temps, *parcere personis*. Les François d'ailleurs ne sont pas encore mûrs pour la Musique, peut-être ne le seront-ils jamais. De temps en temps on a vu la Nation prendre la manie pour le goût même de cet Art. Voici ce que nous trouvons dans *le Rendez-vous des Tuileries*, Comédie de Baron, représentée en 1685. " Je fais qu'il » est du bel air de faire l'Adorateur de la Mu- » sique; & je fais un de nos bons amis, » âgé de soixante ans, qui dernièrement me

« vint dire très-sérieusement que dans peu
 « il espéroit savoir solfier. » Cette épigramme
 sur la Musicomanie pourroit peut-être, mal-
 gré le laps d'un siècle, trouver plus d'une
 application.

(*Cet Article est de M. de Charnois.*)

**SUPPLÉMENT à l'Art du Serrurier, ou
 Essai sur les Serrures de combinaison,**
 publié par M. Feutry, de la Société phi-
 losophique de Philadelphie, Volume
in-folio, avec figures. A Paris, chez
 Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Ce nouvel Ouvrage répond parfaite-
 ment à la réputation que M. Feutry s'est
 faite par plusieurs Traités solides & métho-
 diques sur des objets utiles., après s'être
 distingué par des Ecrits de Littérature agréa-
 bles. Dans la Collection des Arts publiée
 par l'Académie des Sciences, celui du Ser-
 rurier se trouve décrit par M. Duhamel du
 Monceau; le Supplément nous paroît digne
 de ce premier Rédacteur, & c'est tout dire.

La plupart des Serrures de combinaison,
 qui sont analysées & dessinées avec exacti-
 tude, ont été présentées à la Société libre
 d'Émulation établie à Paris pour encoura-
 ger & récompenser les inventions qui ten-
 dent à perfectionner la pratique des Arts &
 des Métiers utiles; elle a déjà consacré
 depuis son institution la somme de deux

mille trois cent soixante-quatorze livres à gratifier les Artistes qui s'occupent avec beaucoup de zèle en ce moment à perfectionner l'Art de la Serrurerie, & s'est procurée par ce moyen une belle Collection de chef-d'œuvres en ce genre.

S P E C T A C L E S.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

C'EST en vain que les Chefs de l'Administration de l'Opéra ont multiplié les efforts pour rendre intéressans les Concerts qu'on a fait exécuter au Château des Tuileries, la Salle en a été constamment déserte. Cette tourbe de prétendus Connoisseurs, dont les endroits publics sont inondés, a continué de déclamer dans les cafés, mais elle n'a pas daigné descendre jusqu'à fréquenter des Concerts, qui présentoient des objets de comparaison dont on auroit pu tirer avantage. Les partis qui existent actuellement, peuvent être distingués en trois classes. La première est composée de quelques partisans de l'ancienne Musique Française : la seconde, de ceux qui suivent l'étendard Germanique ; & la troisième, du petit nombre d'amateurs qui ont pris dans l'Italie même, l'habitude & le goût de la Musique Italienne. M. Dauvergne, qui nous paroît s'être fait un devoir de ne rien fa-

crifier à l'esprit de parti, a réuni dans plusieurs Concerts les différens genres de Musique, qui sont aujourd'hui l'objet des querelles des prétendus amateurs ; tous les soins de cet Artiste estimable ont été inutiles, & ces Concerts ont été, s'il faut le dire, encore plus abandonnés que ceux qui furent donnés en 1763, lors du premier incendie de l'Opéra. Cette desertion a engagé l'Administration à recourir au moyen le plus propre à répondre à l'impatience du Public, & l'on a résolu de faire exécuter sur le petit Théâtre des Menus Plaisirs, les Ouvrages Lyriques, dont la représentation n'exige pas une pompe trop considérable. *Le Devin de Village*, *Myrtil & Lycoris*, *Théodore*, ont d'abord été exécutés ; & si le Public n'a pas témoigné en revoyant ces Ouvrages toute la satisfaction qu'il a montrée dans d'autres temps, on ne peut attribuer le peu d'effet qu'ils ont produit, qu'à la petitesse du local, & aux retranchemens qu'on a été obligé de faire ; tant dans l'Orchestre que dans les accessoires. Une chose digne d'attention, est le zèle & l'adresse des Maîtres du Théâtre & des Compositeurs de Ballets ; ils ont senti qu'un petit cadre ne pouvoit comporter qu'un certain nombre de personnages, & que la multiplicité des figures nuirait à l'effet des tableaux ; ils ont mis infiniment de goût dans le choix des sujets qu'ils ont admis ; les Artistes les plus distingués ont été employés dans les différens genres, & l'on ne peut que

les féliciter de ce qu'ils ont fait pour les Compositeurs & pour le Public. Parmi les divers Ouvrages qu'on a choisis , comme les plus susceptibles d'être représentés sur ce Théâtre, on a distingué *Écho & Narcisse*, Pastorale Tragique, en trois Actes, par M. le Baron de T . . . y , Musique de M. Gluck. Cette production qui , malgré les critiques qu'on en a faites dans quelques Journaux , & notamment dans celui-ci , est réellement digne de plusieurs éloges , a eu à cette reprise le succès le plus décidé. On s'est rappelé que lorsqu'elle fut représentée pour la première fois , des Amateurs distingués trouvèrent que le Musicien n'avoit eu d'autre tort que celui de proportionner sa composition au genre dans lequel il travailloit , genre trop foible pour le cadre dans lequel on le plaçoit , si l'on excepte le second Acte , dont l'effet est certain , quel que soit le Théâtre sur lequel on le représente. Le rôle de Cynire , chanté autrefois par M. Legros avec succès , a été chanté par M. Laïs , pour la voix duquel il a été arrangé. A une excellente méthode de chant , ce jeune Virtuose a réuni les qualités qui annoncent un Acteur ; du goût , de l'ame & du zèle. Nous ne cherchons point à lui donner de l'orgueil , mais nous l'engageons à ne pas perdre de vue le plaisir qu'il a donné au plus grand nombre des Spectateurs , les encouragemens dont l'ont honoré les véritables Amateurs, & sur-tout ce

qu'il se doit à lui-même, s'il veut mériter la réputation à laquelle il paroît digne de prétendre. Mlle Laguerre, dont les talens sont connus, a chanté le rôle d'Echo avec tous les moyens qui constituent une Chanteuse & une Actrice. Ses progrès dans l'art du jeu sont très-évidens, la reconnoissance des Amateurs du Théâtre doit être égale à ses efforts, & c'est avec un vrai plaisir que nous nous chargeons d'être leur interprète.

L'hymne à l'Amour, qui termine cet Opéra, a été redemandé par le Public, & il a été répété. Nous sommes éloignés de nous élever contre les hommages que le Public rend aux Artistes, mais nous répétons ici ce que nous avons déjà dit ailleurs. L'habitude de redemander des morceaux de musique est indigne d'un Théâtre aussi distingué que celui de l'Opéra. Elle peut amener des suites funestes à l'Art & aux Artistes; & de la part des Acteurs de ce Spectacle, c'est s'assimiler aux Acteurs forains que de céder aux instances de quelques extravagans qui affectent de n'avoir point assez entendu un morceau déjà exécuté cinquante fois. L'usage de répéter souvent les représentations du même Ouvrage dans le cours du même mois, doit bannir de l'esprit des Spectateurs l'incertitude de revoir bientôt l'objet qui a su leur plaire; & de pareilles demandes, qui ne sont jamais faites que de la part d'un certain nombre de personnes, annoncent plutôt l'esprit de parti & de cabale, qu'un véri-

table enthousiasme. On pourra contester cette assertion; mais elle est fondée sur une expérience acquise, & dont on ne donne point ici de preuves, parce qu'on respecte le Public.

COMÉDIE ITALIENNE.

ON vient de donner l'*Automate*, Comédie en un Acte & en prose, mêlée d'Arriettes, Musique de M. Rigel.

Un Tuteur qui veut épouser sa Pupille; une Pupille qui aime un jeune homme; un Amant inventif qui se fait transporter chez son rival, dans le costume d'un Automate qui parle, meut & chante à ressorts; un contrat qu'un Notaire gagné fait signer au Vieillard qu'on trompe; l'Amant déguisé une seconde fois sous le costume d'un Clerc de Notaire; le désespoir du Tuteur dupé, & la joie des autres Personnages qui se font un bonheur du chagrin du Vieillard: tels sont les ressorts de cette Comédie, dont le style est plus que foible, l'action sans vraisemblance, l'intrigue sans intérêt, & le dénouement usé.

Exiger d'un Musicien une composition digne d'éloges sur un sujet pareil, sur un sujet exécuté avec si peu de soin, ce seroit exiger l'impossible; & quel que soit le talent de M. Rigel, il ne peut produire des miracles.

Cette Comédie a néanmoins été applaudie; quelques situations bouffonnes, imitées d'un

canevas Italien , ont fait plaisir au peuple des Spectateurs. La charge des Théâtres du Rempart fait aujourd'hui le succès de certains Ouvrages qu'on admet sur les Théâtres Royaux ; retombons-nous donc dans la barbarie ?

SCIENCES ET ARTS.

*DÉCOUVERTE pour la Cure des Fleurs
Blanches , par le Sieur Broignard.*

IL est des maladies si communes, qu'on ne les regarde presque plus comme des maux , & qu'on néglige d'en chercher le remède. Les unes attaquent généralement l'humanité, d'autres les hommes seuls, & d'autres les femmes. De ce nombre sont les fleurs blanches, qui vicient la source de la génération & du plaisir.

Le sieur Broignard, connu pour la cure des hernies , a découvert un spécifique pour la guérison de cette maladie ; le voici :

Prenez une grosse poignée d'écorces de racines d'orme, que vous effilerez par petits morceaux ; ensuite faites les bouillir dans trois chopines de vin rouge jusqu'à la réduction d'une bouteille. Après que la liqueur sera un peu refroidie , passez-la au travers d'un gros linge avec une forte expression des racines ; il en résultera une liqueur gluante & très-savonneuse , dont on fera usage de la manière suivante : Faites tiédir dans un petit vase environ un demi-verre de cette liqueur , ensuite trempez un linge à diverses reprises pour en écouler pendant une

minute l'intérieur de la partie malade ; ensuite vous y en injectez avec une petite seringue trois ou quatre fois ; on réitère la même opération trois fois par jour , le matin , à midi & le soir avant de se coucher , jusqu'à la guérison parfaite.

Cette liqueur a la propriété de résoudre , déterger , rendre le ton , le ressort & de cicatrifier. Le sieur Brœgnard en a fait l'expérience sur six femmes de différens états , qui , fortement attaquées de ce mal , en sont parfaitement guéries , les unes depuis dix-huit mois , les autres depuis six.

Il n'a pas été employé de remède interne dans tout ce traitement , & l'Auteur s'en rapporte aux gens de l'Art pour y suppléer d'eux-mêmes si quelque circonstance le rendoit nécessaire.

G R A V U R E S .

CARTES générale de la Suisse , par Clermont. Prix , 3 livres. — *Frontispice du second Volume des Tableaux de la Suisse.* Prix , 3 livres , composé & dessiné par Moreau le jeune , gravé par Née. A Paris , chez Née & Compagnie , rue des Francs-Bourgeois. Le prix de la souscription de ce Supplément est de 24 liv. pour le texte , & 24 livres pour environ trente-six Estampes & Cartes. On paye moitié en souscrivant , & le reste en recevant l'Ouvrage.

Numéros cinq & six des Estampes représentant divers sujets du *Télémaque* , dédiées à M^{de} la Marquise de Villette , Dame de Ferney-Voltaire. — Le premier est l'arrivée de *Télémaque* dans l'Isle de *Calipso*. — Le second , les conseils de *Thermosiris* à *Télémaque*. — Le troisième , l'Amour parmi les *Nymphes de Calipso*. — Le quatrième , *Télémaque*

raconte ses aventures à Calipso. — Le cinquième, Vénus qui amène Cupidon au secours de Calipso. — Le sixième, les Nymphes de Calipso assemblées autour de Mentor, qui prennent plaisir à le questionner. Ces Estampes, très-agréablement exécutées, sont dessinées par Manuel, & gravées par Paris & de Mouchy; elles se vendent chez de Mouchy, Cloître Saint Benoît. L'Auteur prévient le Public que M. Cochin s'occupe actuellement à dessiner la suite de cette Collection, & qu'on en publiera quatre ou six dans le courant de l'année prochaine.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

ASTRONOMIE, par M. de la Lande, Lecteur Royal en Mathématiques, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Tome quatrième. A Paris, chez la Veuve Dessaint, 1781, 788 pages in-4°, avec figures. Prix, 12 liv.

Le grand Traité d'Astronomie que M. de la Lande publia il y a dix ans, se trouve complété par ce quatrième Volume. On y trouve des additions importantes pour les trois premiers Volumes; un grand Traité du Flux & du Reflux de la mer, & un Mémoire très-curieux de M. Dupuis, qui contient l'explication astronomique de la Mythologie.

Arrêts du Grand-Conseil de S. M. I. & R. séant en la Ville de Malines, recueillis par le Comte de Coloma & par J. B. Hony, 2 Volumes in-8°. A Paris, chez Mérigot le père, Libraire, quai des Augustins; & à Malines, chez Hanicq, Imprimeur.

L'Art de nager, avec des avis pour se baigner utilement, suivi d'une Dissertation sur les Bains.

orientaux, par Thevenet, Volume in-12, avec figures, quatrième Édition, corrigée & augmentée. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Traité des Erections des Bénéfices, par M. Labry, Docteur en Théologie, & Avocat au Parlement, Volume in-12. Prix, 2 liv. 10 sols broché, & 3 livres relié. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire, rue Christine.

Traité de la Séduction considérée dans l'ordre judiciaire, par M. Fourniel, Avocat au Parlement, Volume in-12. Prix, 2 liv. 10 sols broché, & 3 liv. relié. A Paris, chez Demonville, Imprimeur-Libraire, rue Christine.

Recueil de Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire des Règnes de Louis XIII & de Louis XIV, avec huit Portraits gravés en taille-douce, Volume in-12. Prix, 3 liv. broché. A Paris, chez Esprit, Libraire, au Palais Royal.

Histoire Naturelle de la France Méridionale, par M. l'Abbé Soulavie, in-4°. Tome III. A Paris, à l'Hôtel de Venise, Cloître Saint Benoît, & chez Quillau, Belin & Mérigot l'aîné, Libraires.

Rhétorique Françoisse à l'usage des Collèges, seconde Édition, Volume in-12. A Paris, chez Barbou, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, & Colas, Libraire, Place Sorbonne.

Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, n°. V, Romans du seizième siècle, sections 13 & 14, in-8°. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

On trouve à la même adresse les Tomes XI & XII de *l'Histoire de l'Eglise*, par M. Bérauld-Bercastel.

Liste de Parens, Amis & Connoissances résidens à Paris, désignés par ordre alphabétique de leurs

demeures , pour leur faire parvenir *Billets d'accon-
chement , de naissance , de mariage & autres Avis* ,
Ouvrage utile à toutes les familles Parisiennes ,
2 Volumes. A Paris, chez Lottin l'aîné , Imprimeur-
Libraire, rue S. Jacques.

La France illustre , ou le Plutarque François ,
par M. Turpin , troisième souscription, n°. 7 , con-
tenant l'Histoire du Cardinal Mazarin. A Paris, chez
Deslauriers, Marchand de Papier, rue S. Honoré,
près de la rue des Prouvaires.

N. B. Dans un des *Mercur*es précédens, on a
annoncé l'*Histoire de Fanny Spingler* en un Vo-
lume, cet Ouvrage est en deux Volumes in-12 ; il
se vend chez Knapen, Imprimeur-Libraire, Pont
Saint Michel.

C'est par erreur qu'on a annoncé que l'Ouvrage
sur la *Pulmonie*, par M. Jeannet des Longrois,
se vendoit chez l'Auteur, on ne le trouve que chez
Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers.

T A B L E

<i>V</i> ERS d'Assemblée ordinaire	<i>B</i> éflexions sur la Musique	
des Savans & des Artistes,	Théâtrale,	77
	Supplément à l'Art du Serru-	
Le Malheur des Femmes,	rier,	86
Conte,	Académie Roy. de Musiq.	87
Enigme & Logogryphe,	Comédie Italienne,	91
Annales Poétiques,	Découverte pour la Cure des	
Suite des Epreuves du Senti-	Fleurs Blanches,	92
ment,	Gravures,	93
Dictionnaire des Merveilles de	Annonces Littéraires,	94
la Nature,		72

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le
*Mercur*e de France, pour le Samedi 8 Sept. Je n'y ai
rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris,
le 7 Sept. 1781. DE SANCY.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 15 S E P T E M B R E 1781.

P I È C E S F U G I T I V E S E N V E R S E T E N P R O S E.

O D E A U X S O U V E R A I N S.

O u i , vous êtes des Dieux , mais sachez à quel titre
Zélés adorateurs de l'éternel Arbitre ,
Vous devez protéger son culte & ses autels ,
Désarmer l'injustice , enchaîner la licence ,
Venger la timide innocence ,
Et de l'oppression garantir les mortels.

S i de l'Être Éternel la puissance infinie
N'eût aux foibles humains fait présent de la vie ,
Que pour les accabler sous le poids des malheurs ,
Pourroient-ils , mandissant leur misère profonde ,
Bénir la parole féconde
Qui les eût appelés du néant aux douleurs ?

Régent, c'est protéger, gouverner & défendre.

Sam. 15 Septembre 1781. E

C'est mériter l'amour par l'amour le plus tendre ;
 Fonder sur la raison l'autorité des Lois :
 Tel un Roi , du Très-haut est l'image sacrée ;
 Et sous sa puissance adorée
 Tout est fécond , la terre & le peuple à la fois.

ROIS , symboles mortels du Monarque suprême ,
 Nos cœurs volent vers vous , consentez qu'on vous
 aime !

Favorisez des Arts l'effort industrieux ;
 Par des regards sereins rendez les champs fertiles ;
 Réprimez le luxe des villes ,
 Et brisez des Traitans l'orgueil ambitieux.

Le Commerce aux États assure l'abondance ,
 De la terre & du ciel répare l'inclemence ,
 Change en d'utiles biens de stériles trésors ;
 Que vos Nochers voguans sur les plaines de l'onde ,
 Soient les économes du monde ,
 Et que tout l'Univers accoure dans vos ports.

De vos augustes droits , défenseur intrépide ,
 Qu'un premier Tribunal où la Vertu préside ,
 De vos peuples soumis soit l'asyle sacré :
 Perdent-ils près de vous ce protecteur fidèle
 Ils tremblent qu'une main cruelle
 Ne les fasse gémir sous un joug abhorré.

Dans l'aurore des temps , l'innocente droiture

La modération, richesse la plus sûre,
Fixoient chez les humains les douceurs de la paix :
Le Très-haut régnoit seul sur ses enfans dociles,
Ses fûeaux étoient inutiles,
Et la Vertu par-tout appeloit ses bienfaits.

MAIS bientôt, infidèle à ce Monarque auguste,
L'homme devint pour l'homme un oppresseur injuste ;
La Liberté gémit & réclama ses droits ;
Jusqu'au trône des cieux elle se fit entendre ;
Et l'Éternel , pour la défendre ,
D'un glaive salutaire arma la main des Rois.

O vous donc , qui du Ciel exercez la puissance ,
Réglez-vous sur Dieu même & sur sa Providence !
Travaillez sans relâche à remplir ses desseins !
La force , la bonté , la sagesse sublime
Consacrant un Roi légitime ,
Font de ses justes lois les devoirs les plus saints.

TEL sur un être libre , intelligent , sensible ,
Est le règne adoré de ce Maître invisible ;
De son trône éternel la justice est l'appui.
Retracez à nos yeux sa douceur paternelle ;
Qu'il soit toujours votre modèle ,
Ou renoncez aux droits que vous tenez de lui.

MAIS vous, Peuples ; mais vous , ne jugez point vos
Maîtres !

Fussent ils des Tyrans , des Oppresseurs , des Traîtres.

Dieu seul peut déposer ces prévaricateurs.
 S'il permet leurs excès, c'est pour punir vos crimes ;
 Fléchi par vos pleurs légitimes
 Il brisera leur sceptre ou changera leurs cœurs.

APPLAUDIS à ton sort, ô France ! ô ma Patrie !
 D'un Monarque vainqueur la puissance chérie
 Maintient ta liberté par l'équité des Lois ;
 Les sublimes Vertus dans son ame imprimées,
 Et dans tout son règne exprimées,
 Sont la gloire du Trône & l'exemple des Rois.

(Par M. de Reganhac , qui va publier une
 Traduction en prose des Odes d'Horace ,
 avec des Poésies Lyriques.)

V E R S

A Mademoiselle THÉNARD , le lendemain
 de la représentation de Tancrède , où elle
 jouoit le rôle d'Aménaïde.

C O M B I E N d'Acteurs ont su de l'Art
 Atteindre l'heureuse imposture !

Mais ton talent, belle Thénard,

Est le secret de la Nature.

Hier , Aménaïde en pleurs ,

Darloit, & subjuguoit les cœurs :

Je vis l'Amour à qui tout cède,

Attendrir jusqu'à tes bourreaux,

Et donner au brave Tancrède
Tous les Spectateurs pour rivaux.

E N V O I.

Tu me trompois, galant Ovide,
Ainsi que toi, gentil Bernard!
Aimer, je crois, n'est point un art,
Ou c'est celui d'Aménaïde,
Ou c'est le tien, jeune Thénard.

(Par M. Cuinet d'Orbell.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Vive le Roi!* celui
du Logogryphe est *Canon* d'Artillerie & de
Seringue, où se trouvent *non* & *anon*.

É N I G M E.

NON, sans doute il n'est pas de plus pompeuse
gloire!

Je pare un Roi, le Prince & le Seigneur;

Je suis le prix d'une victoire,

Souvent celui de la faveur.

Ainsi flatté par ces brillans partages,

Chez le Bourgeois j'ai mêmes avantages;

Car le mérite & le rare talent

Me font un sort qui doit me plaire autant.

E il}

Mais on s'imagine peut-être

Que, dédaignant l'humilité,

Je suis tout à la vanité

Que je viens de faire paroître :

C'est une erreur ; & l'inconstant destin

M'attache encore au pauvre Capucin.

Ce triste emploi, comme on le pense,

Des miens n'est pas le plus chanceux ;

Et le beau sexe, en apparence,

Me rend mille fois plus heureux :

Oui, la brune & la blonde, & la jeune & la belle,

Usent de moi sans cesse, & *Lise* m'a sur elle,

A voir mon sort, tu croirois, cher Lecteur,

Qu'il est vraiment digne d'envie ;

Détrompe-toi, déplore mon malheur ;

Car j'ai, par fois, ôté la vie.

(*Par un Officier de Royal Étranger.*)

LOGOGYPHE.

Nous portons même nom,

Quoique d'espèce différente.

Le même habit nous sert chaque saison ;

La couleur est pourtant plus ou moins éclatante.

Nous habitons divers climats,

Chacun selon notre structure.

Lecteur, si tu ne m'en crois pas,

Consulte de Buffon le *Traité de Nature*.

Pour nous trouver plus aisément,
 De nos six pieds défais l'arrangement,
 Tu vois en eux les cinq voyelles;
 Un être domestique, & qui porte des ailes;
 Un perfide élément;
 Tissé dont peu se sert le modeste indigent;
 Ce mot dit avec assurance
 Pour attester la vérité;
 Un autre sans lequel on seroit Roi de France,
 Et qui maintient l'homme dans l'espérance
 D'une félicité.
 Ton cruel embarras me fait rire d'avance.
 (*Par M. le Chevalier Mejnard du Montelet.*)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

RECUEIL de Pièces Fugitives & de Contes nouveaux, deux Parties. Vol. in-12. A Londres, 1781; & se trouvent à Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

ON se permettra peu de réflexions sur cet Ouvrage : il suffit de transcrire pour mettre le Lecteur en état de l'apprécier.

Le prologue du premier Conte commence par ces vers,

Si j'en crois les conseils de mes jeunes amis,
 Au joug de l'éloquence Apollon est soumis,

E IV

Et désormais au style il faut que je me livre.

Ce conseil est fort bon, &c.

C'est un *style* un peu extraordinaire que de se livrer au *style*, parce que de jeunes amis conseillent qu'*Apollon* est soumis au joug de l'éloquence.

Il ne paroît pas d'ailleurs que l'Auteur fasse trop de cas des conseils de ses jeunes amis, car il déclare qu'ils voudroient en vain exiger de lui,

D'être lent à produire, & prompt à corriger.

Et sur cela il ne manque pas d'alléguer l'exemple de La Fontaine.

Quand le bon homme Jean bâtiſſoit pour les Grâces,
Tous ses vers à la fois couroient prendre leurs places,
Et l'on n'entendoit point sur un pénible étau
Le monotone ton d'un technique marteau :
Puissé-je comme lui passer de rose en rose
Surpasser maint Auteur qu'en secret on m'oppose,
Et rire le premier pour faire rire aussi, &c.

Nous ne croyons pas que ce soit toujours un bon moyen de *faire rire* que de *rire* le premier. Au reste, il est facile de sentir tout le mérite d'une pareille poésie sans qu'il soit besoin de commentaire.

On trouve dans ce même prologue une petite galerie de Portraits; il n'est pas question d'examiner comment & pourquoi ils y sont placés. Voici le premier de ces Portraits.

Mœris à peine échappe aux prisons du Collège,
 Que de ses sens éclos goûtant le privilège,
 Il présume, en chantant de vulgaires atours,
 Que personne avant lui n'a chanté ses amours ;
 Sans sortir de sa chambre il s'envole à Cythère,
 Il appelle son lit un trône de fougère ;
 Sous son bonnet de nuit, en bandeau transformé,
 C'est lui-même qu'il nomme où l'Amour est nommé.

Telle est la manière de peindre de notre
 Auteur ; il a dû s'écrier, comme le Corrège,
Son pittor anch'io.

Aux Portraits de ce Mœris, & d'un fade
 Lcidas, qui fait dire aux échos des sottises
 champêtres, succède celui d'Alcipe, Auteur
méchant ; enfin celui de Cléon, qui n'est ni
méchant ni fade.

Cléon n'est ni méchant ni fade,
 Et dans tous ses Écrits, tirade par tirade,
 Le bon goût se promène avec austerité
 Pour les marquer au coin de la postérité.

Voilà le *style* auquel l'Auteur se livre dans
 le prologue de la *Mort des Dieux*, Conte,
 qui seroit peut-être mieux intitulé, la *Mort*
des Lecteurs.

On lit plus volontiers les *Papillottes Sy-*
riques à la page 123.

Les Papillottes Syriaques, Conte.

Près du temple immortel que le grand Richelieu
 Consacra pour sa gloire à la gloire de Dieu,

E v

Je viens de rencontrer Ricaric le Critique,
Qui, s'approchant de moi d'un petit air caustique :
Vous allez donc, dit-il, en cornets de papier,
Envelopper le poivre ainsi que Pelletier,
Et faire un foible hommage à la rypomanie
De quelques méchans vers dépourvus d'harmonie ?
En vérité, Monsieur, -reprens-je au même instant,
L'amour propre est flatté d'un pareil compliment ;
Et le grand Despréaux, quoiqu'un peu votre maître,
N'auroit ni mieux écrit ni mieux parlé, peut être :
Du Parnasse François, Seigneur haut-justicier,
Il envoyoit aussi les gens chez l'Épicier,
Sans songer toutefois que le meilleur Ouvrage
Peut, au gré du hasard, servir à tout usage.
Ricaric aussi-tôt vers son Barbier Forbas,
A, sans répondre un mot, précipité ses pas :
Cet homme apparemment n'aime pas la réplique ;
Mais je l'ai poursuivi jusques dans la boutique ;
Et plus il s'écrioit : Monsieur, je reste ici,
Et plus je m'écriois : Monsieur, j'y reste aussi.
De quatre gros feuillets de Bibles polyglottes,
Déjà deux gros garçons ont fait des papillottes,
Et blasphémant gratis le nom sacré de Dieu,
Le coëffent pour six sols & de grec & d'hébreu.
Ah ! parbleu Ricaric, m'écriai-je avec joie,
Mon livre du beurrier peut bien être la proie,
Puisque le plus auguste & le premier de tous,
Sert à friser les crins d'un homme tel que vous.
Lors à mon Aristarque écumant de colère,

J'ai présenté bien vite un miroir salutaire,
 Et sur sa tête il lut en Syriaque écrit :
Heureux les gens bénins & les pauvres d'esprit.

L'idée de la *Confession de Thalie* paroît prise dans les premières Scènes de la *Cente-naire de Molière*, petite Comédie pleine d'esprit, de M. Artaud. Quoi qu'il en soit, cette Confession contient des traits heureux. Cependant l'Auteur, qui n'a pas cru nécessaire (comme il le dit lui-même) de s'asservir à l'ordre chronologique des Pièces qu'il passe en revue, devoit prévoir qu'on s'accoutumeroit difficilement à ce que Regnard, Baron, Dancourt, Destouches obtinssent les *faveurs de Thalie* avant Racine. On fait trop que Molière étoit contemporain de Racine ; que brouillé avec lui, il ramena par son suffrage le Public aux représentations des *Plaideurs* : trait de Molière presque aussi inimitable que ses Comédies.

Si l'Auteur consultoit de *vieux amis*, ils lui conseilleroient sans doute d'étudier les nuances qui séparent le bas du familier ; il ne paroît pas avoir une idée bien juste de ces nuances, si on en juge par le Dialogue suivant.

A Deux de Jeu, Conte.

Combien ce ruban-là, parlez, ma belle Dame ?
 Cent sols, mon beau Monsieur, je n'en rabattrai rien,
 Car il me coûte à moi quatre francs sur mon ame,

E vj

Comme il est vrai que vous êtes Chrétien

Et que je suis honnête femme :

En ce cas-là ce n'est pas fort certain ;

Car , voyez-vous , je suis athée :

Lors la Marchande , un peu déconcertée :

Parguienne , & moi ne suis-je pas catin ?

Le Conte , ou plutôt le mot suivant , est mieux tourné. Cependant nous observerons qu'il faut un terrible fond de gaieté pour en apporter à de pareils sujets.

L'Actrice mortifiée , Conte.

On alloit rompre un malheureux ,

Quand tout-à-coup une Actrice effrénée

Ayant en Grève une loge à l'année ,

Se mit à dire : oh ! comme il est peureux !

Le patient , déjà nud jusqu'aux hanches ,

La reconnut à son gentil parler ;

Et lui cria : Madame , on peut trembler

Quand on ne connoît pas ses planches.

Les Pièces Fugitives qui composent la seconde Partie du Recueil , ne sont pas indignes des Contes renfermés dans la première.

Épître à un de mes Amis , qui étoit sujet à l'ennui.

Tu répètes sans cesse , & tu crois , cher Hortence ,

Qu'à l'uniformité l'ennui doit sa naissance ;

Qu'il faut vivre au hasard si l'on veut vivre heureux ,

Et qu'une ombre de règle est un joug onéreux.

.
.

Est-ce un bonheur, ami, de languir par système,
Et de toujours subir, d'un air facétieux,
Les caprices fréquens d'un sexe impétueux ?
Loin de moi ce bonheur, loin de moi l'indolence
Et la grosse gaieté de la molle opulence.

Ce dernier vers rappelle un peu trop celui
du *Méchant*,

Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence.

Mais on doit le pardonner à l'Auteur, qui
n'a d'ailleurs aucun trait de ressemblance
avec Gresset.

Il n'est pas nécessaire de pousser plus loin
les citations de cette Epître à un *Ami*,
de MM. de P... & B..., qui avoit le mal-
heur, peu surprenant, d'être *sujet à l'ennui*.
Le Cardinal de Richelieu, toutpuissant &
malade, s'ennuyoit souvent. Ses Médecins
lui conseilloient alors une dose de Bois-ro-
bert. Comme nous ignorons si M. *Hortence*,
à qui s'adresse l'Epître, s'est trouvé soulagé
après l'avoir lue, nous n'oserions proposer
la même recette à nos Lecteurs.

Le Public prendroit sans doute beaucoup
d'intérêt aux Epîtres & aux petits Vers adres-
sés à MM *Beaunier, de Melun, Delêtre,*
Maître à Danser de la ville de Saintes,
Duyal de la Bucardière, Reifnier, Régnane

de Chaource, &c. ; mais les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de les insérer ici. Nous aimons mieux finir par transcrire une ou deux Chançons.

*Chançon sur nos Disputes Musicales, &c.**

A VOIR Messieurs les Glukistes
Avec Messieurs les Ramistes,
Et Messieurs les Piccinistes
Perpétuer leurs débats ;
Je crois voir les Jansénistes
Querellant les Molinistes,
Et chercher noise aux Thomistes
En se disputant le pas.

LES premiers, dont la manie
Dégénère en calomnie,
Trouvent Rameau sans génie,
Et soutiennent au procès
Que l'Auteur d'Iphigénie,
Du fond de la Germanie,
Apporte enfin l'harmonie
Aux imbécilles François.

LES seconds, que cela choque,
Disent que Gluck est baroque ;

* Nos *Disputes Musicales* seroient moins vives & plus utiles, si on ne s'obstinoit pas de part & d'autre, à donner son goût pour règle exclusive, ce qui prouve beaucoup d'amour-propre & peu de connoissance de l'Art.

Qu'en France , avant son époque ,
Le bon goût se décida ;
Et qu'il n'est point équivoque
Que Rameau , dont on se moque ,
L'avoit tiré de la coque
Avec les fils de Lédæ.

LES troisièmes , qui font clique
Pour Piccini le Comique ,
Par maint *bravo* fanatique ,
Voudroient le proclamer Roi ,
Et démontrer sans réplique
Que Rome est le centre unique
De l'excellente Musique ,
Aussi bien que de la Foi.

Où , par malheur , voilà comme
De ce trio qu'on renomme ,
On veut nous prouver en somme
Qu'un seul membre a de bons droits.
Ventrebleu , cela m'affomme :
Partageons plutôt la pomme ;
Pourquoi ne voir qu'un grand homme
Où nous pouvons en voir trois ?

*Chanson sur les Étrennes de Mercure ,
Opéra-Comique en trois Actes.*

Le Lundi , premier de l'An ,
Nos Étrennes de Mercure

Ont réussi foiblement , ture-lure ;
C'est ce que dit le Mercure ,
Robin ture-lure.

MAIS le Vendredi suivant ,
Moyennant mainte compure ,
On en parut fort content , ture-lure ;
C'est ce que tait le Mercure ,
Robin , &c.

BIEN est-il vrai que le plan
N'est point dans sa contexture
Neuf originairement , ture - lure ,
C'est ce que dit le Mercure ,
Robin , &c.

MAIS un tableau du moment
Fait excuser sa bordure
Quand le fond en est riant , ture - lure ;
C'est ce que tait le Mercure ,
Robin , &c.

ON y trouve cependant
Des couplets qui d'aventure
Sont faits agréablement , ture - lure ;
C'est ce que dit le Mercure ,
Robin , &c.

MAIS dans trois Actes de chant ,
Il en faut je vous assure ,

De liaison seulement , ture - lure ;
C'est ce que tait le Mercure ,
Robin , &c.

On voudroit également
Qu'une gaze plus obscure
Y voilât notre enjouement , ture - lure ;
C'est ce que dit le Mercure ,
Robin , &c.

MAIS au temps passé vraiment ,
Où l'oreille étoit moins pure ,
Le cœur étoit innocent , ture - lure ;
C'est ce que tait le Mercure ,
Robin , ture - lure.

En général , les Chansons nous ont paru les Pièces les plus agréables de cette Collection. Au reste , il faut avouer qu'on n'a jamais poussé plus loin qu'aujourd'hui la fureur , ou plutôt la foiblesse de *recueillir* & de publier toutes les bagatelles de société. Les Critiques ne peuvent rien contre cette épidémie.

L'esprit & le talent ne suffisent pas pour réussir dans les Pièces Fugitives , il faut encore un grand usage du monde ; le vrai ton de ces sortes de Pièces n'est réservé qu'à un très-petit nombre d'Auteurs.

Nous avons dans ce moment sous les yeux un Recueil manuscrit qui justifie notre opinion. Il est composé , presque en entier , des

productions de MM. de Boufflers, de Villette & de Parny. La manière de ces Auteurs seroit la critique la plus sûre de presque toutes les Pièces qu'on appelle Fugitives, si dans un extrait on se permettoit d'en rapprocher la comparaison. Le goût est le sentiment délicat des convenances en tout genre. Voilà ce qu'a dit M. d'Alembert, & ce que devraient retenir les jeunes gens qui cèdent trop volontiers à la démangeaison d'écrire.

DISCOURS sur la Vie & les Ouvrages de PASCAL, par M. L. B. Seconde Édition. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

PASCAL est un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la Nation Française, & dont la réputation a le moins souffert des changemens que le temps amène dans les opinions; aussi sa gloire est-elle fondée sur des titres réels. Les Provinciales sont un chef-d'œuvre de plaisanterie & de discussion. On trouve dans les Pensées de grandes vérités exprimées avec simplicité & avec force, & cette manière originale, aussi piquante dans ceux en qui elle est naturelle, que fatigante dans les hommes qui veulent se parer d'une originalité factice. On sçavoit qu'il étoit parvenu à inventer une partie des Éléments de la Géométrie qu'on refusoit de lui apprendre, & qu'il avoit rendu cette anecdote vraisemblable par les preuves qu'il

donna de son génie ; bien différent du Minime
 Magnan, à la jeunesse duquel on a fait hon-
 neur de la même sagacité, mais à qui il
 n'arriva plus de rien inventer. Il man-
 quoit une Edition complete des Œuvres de
 Pascal, & même ses meilleurs Ouvrages. Sa
 Théorie des combinaisons appliquée aux
 probabilités, & son Traité de la Roulette
 étoient d'une rareté extrême. Un Géomètre
 célèbre, qui est en même-temps un excellent
 Ecrivain & un Littérateur éclairé, a donné
 cette Collection complete en 1778 ; & il a
 placé à la tête un Discours sur la Vie &
 les Ouvrages de Pascal. C'est ce Discours, où
 l'Auteur a fait un grand nombre de change-
 mens importans, que l'on vient de réimprim-
 er. Cette réimpression doit être agréable au
 Public, qui doit chercher à connoître un
 homme à qui l'on vient de décerner une statue
 au nom de la Nation, & aux Gens de Let-
 tres, qui ont dans leurs bibliothèques les
 Provinciales & les Pensées, & à qui le reste
 des Ouvrages de Pascal peut être indifférent.
 Nous nous bornerons dans cet extrait à
 en citer quelques morceaux qui nous ont
 paru contenir des réflexions utiles. Pascal est
 trop connu pour entrer dans d'autres détails.
 L'Auteur parle de quelques Ouvrages de
 Pascal sur la Géométrie que l'on n'a pas pu
 recouvrer. " N'exagérons pas, dit-il, des
 " pertes, ou déjà réparées, ou aisément
 " réparables quant à l'objet essentiel, c'est-
 " à-dire, aux connoissances qu'on pourroit

» espérer de puiser dans ces Ouvrages. Con-
» sidérons que si on les retrouvoit aujour-
» d'hui, ils ne nous offriroient tout au plus
» que des vérités de détail, & non pas des
» secours pour avancer la Science. En effet,
» depuis le temps où ils furent écrits, les
» Mathématiques se sont enrichies d'une
» foule de découvertes; les méthodes sont
» devenues plus simples, plus faciles & plus
» fécondes. Les grands Géomètres de notre
» temps ne lisent pas Archimède, ni même
» Newton, pour y apprendre de nouveaux
» secrets de l'Art. Il y a dans ces recherches
» un progrès continuel de connoissances,
» qui, aux anciens Ouvrages, en fait succéder
» d'autres plus profonds & plus complets.
» On étudie ces derniers, parce qu'ils repré-
» sentent l'état actuel de la Science; mais ils
» auront à leur tour la même destinée que
» ceux dont ils ont pris la place. Il n'en est
» pas ainsi dans les Arts qui dépendent de
» l'imagination. Une Tragédie telle que
» Zaire sera lue dans tous les temps avec le
» même plaisir, tant que la langue Fran-
» çoise durera, parce qu'il ne reste rien à
» découvrir ni à peindre dans la jalousie
» d'Orosmane & la tendresse de Zaire.

» Le Poète & l'Orateur ont un autre
» avantage: leurs noms répétés sans cesse par
» la multitude, parviennent très-promp-
» tement à la célébrité. Cependant la gloire
» des Inventeurs dans les Sciences semble
» avoir un éclat plus fixe, plus imposant.

« Les vérités qu'ils ont découvertes circu-
 « lent de siècle en siècle, pour l'utilité de
 « tous les hommes, sans être assujéties à la
 « vicissitude des langues. Si leurs Ouvrages
 « cessent de servir immédiatement à l'ins-
 « truction de la postérité, ils subsistent
 « comme des monumens destinés à mar-
 « quer, pour ainsi dire, la borne de l'esprit
 « humain à l'époque où ils ont paru. »

Avant de faire l'histoire des Provinciales,
 M. L. B. entre dans quelques détails sur l'ori-
 gine des querelles qui, dans le siècle der-
 nier, & même dans le nôtre, ont troublé
 l'Eglise & le Royaume.

« Il est vraisemblable que les Jésuites au-
 « roient succombé dans leur poursuite contre
 « les disciples de Jansénius, si des hommes
 « tout-puissans dans l'Europe n'eussent eu
 « intérêt de se joindre à eux. Le Cardinal
 « de Richelieu, qui haïssoit personnelle-
 « ment l'Abbé de St-Cyran, avoit d'abord
 « tenté de faire condamner ses Ecrits par le
 « Saint Siège; mais il mit peu de suite & de
 « chaleur dans cette négociation: il n'étoit pas
 « homme à essuyer les lenteurs ordinaires à la
 « Cour de Rome pour un objet aussi fri-
 « vole à ses yeux que la censure de quatre
 « ou cinq propositions systématiques, ha-
 « sardées par un Théologien sans appui; il
 « trouva plus simple & plus commode de
 « faire enfermer l'Abbé de Saint-Cyran à
 « la Bastille.

« Mazarin, moins emporté, plus adroit

„ dans l'art de cacher & d'assurer les effets
„ de sa haine, porta en secret de plus rudes
„ coups aux Jansénistes; il étoit indifférent
„ au fond sur toutes les matières Théolo-
„ giques : il aimoit peu les Jésuites ; mais il
„ savoit que les Solitaires de Port-Royal
„ conservoient des liaisons avec le Cardi-
„ nal de Retz, son ennemi, qui l'avoit fait
„ trembler. Sans approfondir la nature de
„ ces liaisons formées anciennement, &
„ très-innocentes en elles-mêmes, il les
„ jugea criminelles, & pour s'en venger il
„ excita sourdement le Clergé à demander
„ la Bulle de 1656. Ainsi une question qui
„ ne devoit jamais être remuée, ou qui
„ auroit dû naître & mourir dans l'obscu-
„ rité des Écoles, acquit de l'importance,
„ & troubla l'État pendant plus de cent
„ ans, parce que les Défenseurs d'un Livre
„ inintelligible & destiné à l'oubli, étoient
„ les amis d'un Archevêque de Paris, qui
„ avoit voulu faire chasser le premier Mi-
„ nistre du Roi de France. Mazarin ne
„ prévint pas sans doute les funestes suites
„ de sa foiblesse à mêler l'autorité dans
„ une guerre Théologique dont il auroit
„ fallu ignorer l'existence; mais son exem-
„ ple doit être une grande leçon pour les
„ Souverains & les Ministres. »

„ M^{de} Perrier, sœur de Pascal, a donné
„ une vie de son frère. Il a paru il y a quel-
„ ques années une autre vie de Pascal assez
„ étendue, mais où il s'est glissé quelques

inexactitudes ; & c'est au Discours que nous annonçons qu'il faut recourir si l'on veut bien connoître cet homme célèbre. L'Auteur y a tout dit, ou mis à portée de tout deviner.

LA VENGEANCE DE PLUTON, ou
suite des Muses Rivales, en un Acte,
en vers & en prose, in 8°. A la Haye,
& se trouve à Paris, chez Gueffier, Im-
primeur-Libraire, rue de la Harpe, &
Conturier fils, Libraire, quai & près
l'Église des grands Augustins, au Coq.

DANS le cours d'une année ou à-peu-près, la mort enleva tout-à-coup aux Lettres & à l'humanité une foule d'hommes célèbres distingués dans tous les genres. Les uns moururent quelque temps avant, les autres quelque temps après Voltaire. Ces pertes multipliées ont donné à M. le Chevalier de C. l'idée de la Pièce dont nous allons parler. En vertu du pouvoir accordé aux Auteurs Dramatiques d'intervertir quelquefois l'ordre des événemens, il suppose que Voltaire est mort le premier, & que les Personnages qu'il a introduits dans son Drame sont morts dans l'espace de la même journée : ces Personnages sont Haller, Rousseau, Lekain & Garrick. Voici quelle est la fable de la Pièce.

Pluton est instruit par Mercure qu'Apollon, aidé du dieu Mars, a projeté de lui en-

lever Voltaire. Indigné de cet attentat, il appelle Atropos, & lui ordonne de le venger, en tranchant les jours des Écrivains & des sujets qui soutiennent encore sur la terre la gloire des Arts chéris par Apollon. Atropos, déjà instruite du projet des deux Divinités, venoit de commencer la vengeance de son maître en enlevant Haller à la Médecine. Tandis que ce Philosophe vient subir, sous les yeux de Pluton, le jugement de Minos, la Parque, fidelle aux ordres de son Roi, entraîne aux enfers Lekain, Garrick & Jean-Jacques Rousseau. Apollon, désespéré de la mort de ses plus chers favoris, vient implorer la clémence de Pluton. Il avoue qu'il avoit formé un dessin condamnable, mais qu'il est devenu coupable par excès d'amitié. Il renonce à son projet, & demande qu'au moins Garrick & Lekain lui soient rendus. Lekain répond par ces vers connus :

On ne voit point deux fois le rivage des morts ;
 Quand nous avons tous deux passé les sombres bords,
 En vain vous espérez que Pluton nous renvoie, *
 Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Le Dieu gémit; mais il ose espérer que Pluton, désarmé par son repentir, épargnera les amis qui lui restent encore sur le Parnasse François, sur-tout d'Alembert &

* Racine, Phèdre, Acte II, Scène V.

Buffon. Le dieu des enfers y consent ; mais Apollon demande un bienfait plus précieux pour son cœur ; il dit :

ANTOINETTE & LOUIS , imitant les Césars,
 M'ont souri du haut de leur trône ;
 On voit fleurir autour de leur double couronne
 L'olive de Minerve & la palme des Arts.
 Protège, tu le peux , leurs belles destinées !

J'implore cette grâce encor.

Pluton se rend à ses desirs, & lui promet de faire durer leurs années autant que celles de Nestor. Tandis que l'on se dispose à conduire les ombres illustres aux champs Élysées, Apollon fait exécuter par sa suite un Ballet qui termine la Pièce.

Ce cadre est fort ingénieux ; il amène naturellement l'éloge des grands Hommes, sur la tombe desquels M. le Chevalier de C. a voulu jeter quelques fleurs. Nous allons parcourir rapidement les différentes Scènes qui présentent le tableau des talens qui ont distingué chacun d'eux. Ces tableaux prennent un nouveau degré d'intérêt par la manière dont ils sont faits. On aime à entendre des Artistes estimables faire eux-mêmes leur apologie dans le séjour de la vérité. Il en résulteroit peut-être un peu de monotonie au Théâtre ; mais à la lecture ce moyen devient piquant & agréable : d'ailleurs, M. de C. y a jeté toute la variété dont i étoit susceptible. Haller paroît le

Sam. 15 Septembre 1781.

F

premier. *Quels furent tes travaux*, lui dit Minos, *raconte-m'en l'histoire.*

H A L L E R.

J'instruisis tour-à-tour & charmai les humains;

Ami de tous les Arts & de la tolérance,

Je fus presque chez les Germains

Ce que Voltaire fut en France.

Clio me plût toujours : cette Divinité,

Récompensant *mes soins*, *mon assiduité*,

Ouvrit à mes regards les archives du monde,

Et mon œil philosophe y lut la vérité

Que ma plume libre & féconde

Transmit à la postérité.

Bientôt.

.

.

Bientôt je fus plus sage, & j'étudiai l'homme.

Dans ce dédale obscur, par un effort nouveau,

Appuyé des secours d'une heureuse science,

Je portai le double flambeau

De la raison & de l'expérience.

Sur le luth de l'indare, en vers nobles, heureux,

Je chantai les Alpes antiques;

Et ces monts, qu'Annibal avoit rendu fameux,

Vont l'être plus encor, grâce à mes *Cantiques*.

J'éveillai de ces monts les sensibles échos,

Je leur fis répéter ces plaintes admirées,

Ces vers plus touchans & plus beaux

Que j'allois soupírer sur les tristes tombeaux

De mes épouses adorées.

Le vice dans mes vers fut toujours combattu ,

D'horreur à son aspect mon ame étoit saisie ;

Je revêtis enfin & parai la vertu

Des atours de la Poésie.

Ce portrait de Haller nous paroît bien fait ; & les nuances , qui composèrent , si nous pouvons le dire , la physionomie de son talent , nous semblent bien saisies. Il étoit possible sans doute de s'étendre davantage sur un pareil sujet ; mais les ressources que présente une Scène Dramatique sont bien inférieures à celles que peut offrir un Éloge académique. Le style de cette tirade est simple sans manquer d'élévation. Nous n'aimons point ce vers , *récompensant mes soins , mon assiduité* ; car outre qu'assiduité est triste en vers , ce n'est pas le mot propre. Une maîtresse peut récompenser l'assiduité ou les assiduités de son amant. Une Muse comme Clio échauffe , récompense le courage de celui qui l'implore. L'expression *cantiques* nous paroît aussi ne point convenir à l'Ode de Haller ; elle peut convenir à une Ode sacrée , & non pas à une description des Alpes , quoiqu'on remarque souvent dans celle-ci des sentimens très-religieux.

Lekain succède à Haller. Sa modestie d'abord l'engage à se défendre d'avoir mérité les éloges qu'on lui a prodigués sur la

terre. Pluton lui ordonne d'être sincère dans un séjour où la sincérité est un devoir. Après avoir parlé de Baron & de Dufresne, ainsi que des avantages particuliers que ces deux Acteurs célèbres devoient à la Nature, il continue :

Moins fortuné , du ciel je ne reçus qu'une ame ;
Ce fut mon seul trésor , mais elle étoit de flamme :
Elle fut mon seul maître , & me tint lieu de tout ;
Seule , elle m'enseigna tous les secrets du goût ,
Seule , elle m'instruisit des finesses d'un rôle ,
Me fit seule accorder le geste & la parole ,
A tous mes traits enfin donnant de la grandeur ,
Elle seule en beauté transforma ma laideur .
Ma voix n'avoit d'abord ni grâce ni souplesse ,
Seule , elle en adoucit l'âpreté , la rudesse ;
Fallut-il exprimer la clémence , l'amour ,
Le dépit , la fureur ? ma voix fut tour-à-tour
Tendre , soumise , fière , ironique , terrible ,
Elle acquit tous les tons. En ce moment horrible ,
Où cédant aux soupçons qui déchirent son sein ,
Orosmane poursuit , un poignard à la main ,
Les jours infortunés d'une femme innocente ;
Concentrée , étouffée , & pourtant menaçante ,
Elle n'eut plus , glaçant les cœurs & les esprits ,
Que des *rugissemens* , des sanglots & des cris ;
Mais même en déployant toute *sa violence* ,
Elle fut moins sublime encor que mon silence , &c.

Ces vers & d'autres , qu'il seroit trop

long de citer, ne peuvent avoir été tracés que par un admirateur de Lekain, par un homme qui a souvent éprouvé ces émotions profondes que le grand Comédien fait partager aux Spectateurs sensibles. Il est certain que le foyer du talent de Lekain étoit dans son ame, & que c'est là qu'il a puisé ces traits sublimes qui le rendoient maître de tous les esprits qu'il remuoit, pour ainsi dire, à son gré; mais M. le Chevalier de C. a tort de lui faire dire que son ame *seule* lui donna la connoissance de tous les ressorts qu'il faisoit mouvoir pour développer le caractère du Personnage qu'il avoit à représenter. C'est à tort qu'il ajoute que son ame *seule* lui donna tous les secrets du goût, & l'instruction des finesse des rôles. La conversation des Littérateurs les plus distingués; la lecture de tous les grands Écrivains qui apprennent à connoître l'homme & ses passions; l'étude de la Nature & de tous les Arts qui concourent à donner plus de noblesse & de vérité aux représentations théâtrales, à en augmenter l'illusion; le travail le plus opiniâtre, tant pour parvenir à assouplir son organe, à s'en rendre le maître, que pour donner à ses formes & aux différens développemens de son corps toute la grace, toute la souplesse, toute l'énergie dont le bon goût fait une loi à l'Artiste de s'enrichir : voilà les moyens dont Lekain s'est servi pendant vingt ans, & qui lui ont fait atteindre le dernier degré de la sublimité du

talent tragique. Son ame a fait le reste, & elle a fait beaucoup; mais nous croyons que M. de C. devoit dire quelque chose des détails dans lesquels nous sommes entrés. Nous pensons même que cela étoit indispensable dans un temps où l'Art Dramatique est en proie à une foule d'avantageux, qui, sans éducation, sans étude, nourris d'amour-propre & d'orgueil, indociles à tous les avis, incapables de toute réflexion, s'élançant dans une carrière autrefois honorée par ceux qui la parcouroient, & dans laquelle on pourroit à peine aujourd'hui distinguer dix personnes dignes d'y mériter des succès. Nous observerons encore que si Lekain a mérité le reproche d'avoir *rugi* dans plusieurs rôles, il n'est pas adroit de présenter ces *rugissemens* conlaminables, comme une des marques distinctives de son talent. Lekain d'ailleurs avoit renoncé de bonne heure à ces moyens dont il avoit reconnu la fausseté, & il étoit devenu naturel sans sortir des conventions de l'Art. De tous les modèles de goût, Lekain, considéré comme Acteur, a peut-être été le plus parfait. Il ne falloit pas non plus parler de *la violence* de sa voix; il falloit parler de la vérité, de la variété, de la force de ses accens, & de l'expression par laquelle ils étoient toujours animés; & puis *violence* se prend toujours en mauvaise part. Nous nous sommes un peu appesantis sur cet article; mais nous avions à parler de Lekain, & nous répéterons ici avec Lucien:

Le souvenir d'un bon repas est un régal pour un homme affamé.

Une ombre folâtre, gaie, plaisante, qui rit de tout, s'amuse de tout, se moque de tout, une ombre se présente, c'est celle de Garrick. On l'interroge, elle répond comme les deux autres, & fait elle même la peinture de son talent. La Tragédie, la Comédie lui étoient, dit-elle, également familières. Hier parfait dans Othello, Garrick ne l'étoit pas moins le lendemain dans un Petit Maître.

De l'Art, dans ce passage incroyable & soudain,
J'offrois *la diverse merveille* ;
Car le Falstaff * du lendemain
Étoit l'Othello de la veille.

Nous n'entendons pas ce que veut dire *la diverse merveille* : si l'Auteur se fût servi d'un pluriel, son idée devenoit claire, mais il a été gêné par la rime, & cette gêne l'a rendu obscur. *S'il est ainsi*, dit Minos,

S'il est ainsi, jamais personne autant que toi
N'eut le don de charmer & la Cour & la Ville.

GARRICK.

Oui, si je n'avois point là-haut laissé Préville,
Qui, moins universel, est plus parfait que moi.

Il faudroit avoir vu Garrick sur le Théâtre de Londres pour décider jusqu'à quel point

* Personnage très-ridicule des *Femmes Joyeuses de Windsor*, Comédie de Shakespéar.

pouvoit s'étendre l'universalité qu'on lui suppose ici. Cette universalité a été contestée par des personnes instruites, & qui ont suivi les représentations de son Théâtre pendant des années; elle a aussi trouvé des défenseurs; ce qui, pour des François, laisse la question indécise. Quant à la perfection du talent de M. Prévile, elle est attestée par toute la France; & une pareille unanimité de suffrages justifie l'éloge que M. de Curières a donné à cet illustre Comédien.

Nous ne ferons qu'indiquer la Scène dans laquelle M. de C. a placé Rousseau. Nous ne connoissons rien de si difficile que de porter sur cet homme extraordinaire un jugement dégagé de toute espèce de prévention. Il est d'ailleurs du petit nombre de ces génies originaux sur le mérite desquels la postérité seule a le droit de prononcer sans retour. Ses querelles avec des hommes célèbres, sa misanthropie, son courage, sa véracité lui ont fait une foule d'ennemis qui, nés, pour la plupart avec des talens réels, & déjà honorés d'une grande réputation, ont cherché à se venger de lui en le peignant sous des traits peu capables d'inspirer l'estime. Les nuages que l'on a jetés sur les qualités de son ame, se sont étendus jusques sur ses Ouvrages; en conséquence le Philosophe qui écrivoit pour être utile, a souvent été accusé de n'écrire que des paradoxes, & d'être l'apôtre d'une mauvaise morale. Sa cendre fumoit encore, & la haine vomissoit sur son tombeau

tout ce qu'elle a de fiel & de fureur. Plaignons les persécuteurs & les admirateurs exagérés. Souvenons-nous des qualités éminentes de cet homme immortel; n'oublions pas à quels malheurs il a été en butte, les persécutions qu'il a éprouvées, gémissons sur la foiblesse naturelle à l'humanité, puisqu'elle a causé en partie les chagrins de Rousseau, & gardons le silence jusqu'au moment où la vérité, dégagée des ombres qui la couvrent encore, le fera connoître tel qu'il fut. En attendant cette époque, le Citoyen de Genève jouira d'une gloire assez brillante. Ses Ouvrages sont dans toutes les mains; de jour en jour on apprécie mieux ses talens. Quand on élève quelques reproches contre lui, quand on ose nier qu'il ait eu des vertus, les larmes qu'il fait répandre à ses Lecteurs répondent à ses accusateurs de la manière la plus victorieuse: elles attestent, malgré les erreurs dont il fut coupable, sans doute, puisqu'il étoit homme, que dans l'ame de l'Auteur d'Émile, le génie ne fut que le compagnon des vertus, & qu'il les a peintes sous les couleurs les plus vraies, parce que personne ne les a plus adorées que lui, & n'en a mieux senti les charmes.

(Cet Article est de M. de Charnois).



HISTOIRE de l'Église, dédiée au Roi,
par M. l'Abbé de Bérault-Bercastel,
Chanoine de l'Église de Noyon, in-12,
Tomes XI & XII. A Paris, chez Mou-
tard, Imprimeur-Libraire, rue des Ma-
thurins.

L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE de M. l'Abbé Fleury n'auroit rien laissé à désirer sur cette matière, si l'Auteur y avoit mis la dernière main, & qu'au mérite d'une critique judicieuse, d'une simplicité touchante, d'une onction qui édifie, il eût joint plus de précision, de pureté & de force. La compilation du Père Fabre, son Continuateur, écrite d'un style aisé, mais sans correction & sans élégance, n'a fait qu'augmenter les regrets du Public. Bonaventure Racine a encore moins réussi que les deux Écrivains dont il a entrepris d'abrégger l'Histoire. Si ses neuf premiers Volumes ont mérité quelques éloges, les quatre derniers ont déplu aux Lecteurs impartiaux par de longs détails sur les querelles du Jansénisme, & par un zèle fanatique pour la cause des Solitaires de Port Royal. Nous ne parlerons point de l'Histoire Ecclésiastique de l'Abbé de Choisy, qui n'a ni le ton ni la gravité du genre, & où les galanteries des Cours se mêlent aux récits les plus édifiants, qui d'ailleurs n'ont ni assez d'exactitude ni assez d'étendue. La difficulté de

l'entreprise n'a point découragé M. l'Abbé de Bérault; on doit sans doute lui savoir gré de ses efforts; mais c'est à ceux qui ont déjà lu ses dix premiers Volumes, de juger s'ils ont eu le succès qu'on pouvoit en attendre. Les deux nouveaux que nous annonçons renferment ce qui s'est passé depuis 1088 jusqu'en 1245. Le Livre trente-quatrième commence ainsi : “ Le relâchement
 „ de la discipline & la dépravation des
 „ mœurs sont les effets naturels de l'igno-
 „ rance & de l'oubli des saintes règles. On
 „ doit beaucoup moins s'étonner des abus
 „ établis dans les trois siècles qui vont ser-
 „ vir de matière à la troisième Partie de
 „ cette Histoire, qu'on y doit admirer la
 „ pureté constante de l'enseignement public,
 „ & les exemples de vertu qui ne cessèrent
 „ de troubler la coupable sécurité de ceux
 „ qui s'en écartoient. C'est là le point fixe
 „ qu'il ne faut jamais perdre de vue en ob-
 „ servant les différentes innovations & les
 „ scandales que va produire l'obscurcisse-
 „ ment des anciennes maximes. On verra
 „ légitimer en quelque sorte les divisions
 „ de l'Empire & du Sacerdoce; les Souve-
 „ rains & les Grands s'arroger les droits des
 „ Evêques; les Papes étendre le pouvoir des
 „ clefs aux choses les moins spirituelles, &
 „ faire la guerre aux Empereurs; les Peu-
 „ ples Chrétiens ériger en exercices de zèle
 „ & de vertu l'effusion du sang infidèle, y
 „ mêler celui de leurs frères errans; des

» Schismatiques de la Grèce & des Hérétiques d'Occident se croiser même pour la
 » défense des biens & des droits temporels
 » des Eglises; les pèlerinages succéder à ces
 » croisades multipliées, & le rachat pécuniaire des pénitences aux pèlerinages; les
 » Pasteurs *errer* comme les Peuples loin de
 » leurs enfans en Jésus-Christ & de l'Eglise
 » leur Epouse; les Papes enfin fixer leur
 » séjour dans leur pays natal, & laisser
 » Rome en butte aux attentats de la rivalité
 » & de l'intrusion. »

Ce tableau, l'un des plus soignés de l'Auteur, auroit pu être tracé avec plus de netteté, de force & de correction; on *n'érige point en exercices de vertu l'effusion du sang infidèle*, quoiqu'en le répandant on croye faire une chose agréable à Dieu. Qu'entend M. l'Abbé de Bérauld par les *frères errans* des Peuples Chrétiens? Cette expression, consacrée par l'usage pour désigner les Hérétiques séparés de la communion Romaine, paroît avoir ici le même sens qu'à l'endroit où il est dit qu'on verra les *Pasteurs errer comme les Peuples loin de leurs enfans en Jésus-Christ*; c'est-à-dire, elle signifie que les Pasteurs, considérés soit comme croisés, soit comme pèlerins, n'étoient pas moins vagabonds que leurs ouailles; d'ailleurs, pour suivre l'ordre des événemens il ne falloit pas séparer dans ce tableau historique les courses des Pasteurs de celles des simples fidèles, placer les voyages

des premiers après le rachat pécuniaire des pénitences ; c'est, dans le sens même de l'Auteur, les placer sous une époque où l'Europe étoit guérie de la fureur des croisades ou des pèlerinages, & par conséquent c'est intervertir l'ordre naturel du tableau : enfin, les Papes qui, en fixant leur séjour dans leur patrie, *laisseront Rome en butte aux attentats de la rivalité & de l'intrusion*, semblent annoncer des faits qui ne sont pas encore arrivés, tandis qu'à l'époque de l'élection d'Urbain II, Rome étoit déjà en proie à la faction de l'anti-Pape Guibert, & que Victor III étoit mort au mont Cassin. Le Volume onzième de M. l'Abbé de Bérault est divisé en trois Livres. Les événemens les plus remarquables qu'on y trouve sont l'entrée du Pape Urbain II à Rome, & l'expulsion de l'anti-Pape, l'affoiblissement du schisme en Allemagne, la fondation de l'Ordre des Chartreux & des Antonins, l'affaire du Roi Philippe & de Bertrade, le Concile célébré à Clermont par le Souverain Pontife, le commencement des Croisades, les malheureux succès de Gautier sans-avoir, & de Pierre l'Hermite, la réduction de Jérusalem, & la royauté de Godefroi de Bouillon, les revers de l'Empereur Henri IV, les entreprises de Henri V contre l'Eglise, l'établissement de Fontevrault, les commencemens de Saint Bernard & de Saint Norbert, la condescendance de Paschal II dans l'affaire des Inves-

titures, le Concile de Latran tenu à ce sujet, & les suites de cette Assemblée, la réconciliation de Henri V avec le S. Siège, le premier Concile général de Latran, les démêlés entre Saint Bernard & Pierre le Vénérable, les commencemens de l'Ordre hospitalier de Saint Jean de Jérusalem & de l'Ordre Teutonique, le schisme d'Anaclet, le deuxième Concile général de Latran, la publication de la seconde Croisade, les malheurs des Rois Conrad & Louis le jeune en Orient, le divorce de ce dernier Prince & d'Eléonore, l'élévation de Frédéric Barberousse à l'Empire; enfin la mort de Saint Bernard arrivée le 20 Août 1152.

« Toutes ses grandes œuvres, dit M. l'Abbé de Bérault, ou plutôt celles de l'Eglise, dont il fut le mobile aussi bien que le phénomène le plus inconcevable de son siècle, la perfection de ses Ecrits, chef-d'œuvre dans un temps barbare, & qui l'ont fait nommer comme par exclusion pour les temps à venir, le dernier des Pères de l'Eglise, le peignent de couleurs qu'on ne pourroit qu'affoiblir en y ajoutant. » Si l'on a dit de Saint Bernard qu'il avoit été le dernier Père de l'Eglise, il étoit inutile d'ajouter *comme par exclusion pour les temps à venir*; au reste, sans craindre d'affoiblir l'éloge de l'illustre Abbé de Clairvaux, l'Auteur pouvoit le tracer d'une manière plus intéressante. Un Historien doit peindre sans doute par des faits; mais il ne

doit pas négliger de rassembler les principaux traits des personnages célèbres, de faire connoître en peu de mots leur caractère & les titres qui leur assurent l'admiration & la reconnoissance de la postérité. Les portraits sont en quelque sorte à l'histoire ce que sont les peroraisons à l'éloquence; l'Orateur doit en finissant resserrer son sujet pour lui donner plus de force, & le faire pénétrer plus avant dans l'esprit de ceux qui l'écoutent; l'Historien qui a décrit les actions d'un grand Homme doit, pour ainsi dire, en prendre l'esprit pour en laisser une image dont la vue rappelle sans effort les traits qui le caractérisent. Sans avoir la concision de Tacite, la finesse, l'énergie, la vérité de son pinceau, on peut du moins tenter quelques essais d'après les modèles d'un aussi grand Maître: par exemple, M. l'Abbé de Bérault eût terminé la vie de Saint Bernard d'une manière plus satisfaisante, s'il eût emprunté les termes de l'Auteur de l'Abbrégé chronologique de l'Histoire de France, dont on a dit avec tant de raison que c'étoit l'Ouvrage le plus court & le plus plein sur cette matière. Voici comment le Président Hénault parle de Saint Bernard: « Ses con-
 » seils étoient reçus comme des ordres du
 » ciel; il avoit été donné à cet homme ex-
 » traordinaire de dominer les esprits; on
 » le voyoit d'un moment à l'autre passer
 » du fond de son désert au milieu des
 » Cours, jamais déplacé, sans titre, sans

» caractère, jouissant de cette considération
 » personnelle qui est au-dessus de l'auto-
 » rité ; simple Moine de Clairvaux, plus
 » puissant que l'Abbé Suger, premier Mi-
 » nistre de France, & conservant sous le
 » Pape Eugène III, qui avoit été son Disci-
 » ple, un ascendant qui les honoroit l'un
 » & l'autre ; cependant, S. Bernard n'étoit
 » pas un aussi grand politique qu'il étoit un
 » saint homme & un bel esprit, ses Ser-
 » mons sont des chef-d'œuvres de senti-
 » ment & de force. »

Revenons à l'Ouvrage de M. l'Abbé de Bérault ; nous y avons trouvé quelquefois de l'ordre & de la clarté, mais peu de nouvelles recherches & de critique. Ce qui nous a paru le caractériser, c'est un grand zèle pour les progrès de la Religion & de la vertu. En rendant hommage aux louables intentions de l'Auteur, on ne sauroit dissimuler qu'il ne possède pas l'art d'écrire ; il a rarement le mot propre, il est froid & sec ; nous y avons remarqué un très-grand nombre de fautes de style : par exemple, *proférer tout d'une voix la même clameur, faire grande estime* ; souvent même les constructions de ses phrases ne sont pas françoises. En parlant des reliques de S. Antoine, apportées de Constantinople par un Seigneur du pays nommé Gosselin, qui les plaça dans la terre de la Motte près de Vienne, il dit : *Étant mort subitement, elles passèrent à ses héritiers*. Ses expressions sont quelquefois

familières, pour ne rien dire de plus; ainsi les légèretés de Pons, successeur de Saint Hugues, Abbé de Cluny, firent autant de tort à son Ordre qu'elles lui occasionnèrent à lui-même *de déboires & de ridicules. De si loin qu'il put voir la Ville, il marcha nuds pieds.* Ives de Chartres ne voulant point approuver le divorce de Philippe avec Berthe, répondit au Roi qu'il n'avoit aucune connoissance de la décision des Evêques à ce sujet, & qu'à moins d'en avoir toute la certitude convenable, il n'approuveroit point par sa présence une action *si raisonnablement suspecte.* Guillaume, Roi d'Angleterre, indigné de ce qu'Anselme, Archevêque de Cantorbéry, s'étoit soumis au Pape Urbain, *donna pour un attentat fait à sa Couronne de reconnoître un souverain Pontife en Angleterre sans sa permission.* M. de Bérault paroît avoir beaucoup de prédilection pour une tournure à peu près semblable. Le Pape S. *Anaclet donna les Primats pour établis dans l'Eglise dès son origine.* Siméon, Patriarche de Jérusalem, que tous les monumens donnent pour un homme d'un grand sens, &c. Les plus grands excès commis par les Croisés furent l'effet du zèle mal entendu d'une multitude confuse d'environ deux cent mille hommes de pied, sans Chef & sans aucune teinture de discipline. Nous savions bien qu'on pouvoit dire, n'avoir pas la moindre teinture des Lettres, mais nous ne connoissions pas la

teinture de la discipline des troupes. Pierre l'Hermite distribuoit ce qu'on lui donnoit de meilleur, ne mangeoit que du pain & ne buvoit que de l'eau, *mais sans affectation, & avec la piété judicieuse qui convenoit à un génie de cet ordre.* Hugues de Grenoble voulut se retirer parmi les Chartreux *de corps & d'effet*, comme il y étoit toujours de cœur & d'esprit. Nous ne finirions pas si nous rapportions toutes les tournures vicieuses, les expressions impropres ou trop familières que nous avons trouvées dans le onzième Volume dont nous rendons compte. Si nous faisons moins de cas de cet Ouvrage, où règne un ton de candeur & de vérité, nous n'aurions pas pris la peine d'en relever les défauts.

Le 12^e. Vol. est aussi divisé en trois Livres. Les objets les plus intéressans qu'on y trouve, sont l'orgine des différends de Frédéric avec les Papes, le Décret de Gratien, l'ancienneté du droit de Régale, les événemens de la seconde Croisade, les querelles de S. Thomas de Cantorbéry avec Henri II, Roi d'Angleterre, le troisième Concile de Latran, les victoires de Saladin, l'affaire de Philippe Auguste & d'Issemburge ou Ingerburge, l'élevation de Baudouin, Comte de Flandre, à l'Empire d'Orient, les exploits des Croisés de Languedoc sous Philippe Auguste, Louis VIII & Louis IX, le quatrième Concile général de Latran, les Instituts de S. Dominique & de S. François, la pre-

nière expédition de S. Louis dans la Palestine, & la convocation du Concile général de Lyon en 1245. Chacun des deux Volumes que nous venons d'annoncer est terminé par la Table des Ecrivains Ecclésiastiques & des principaux Conciles. Le style du dernier nous a paru un peu moins défectueux que le précédent; il y a même quelques morceaux assez bien écrits. Nous invitons l'Auteur à ne point perdre de vue cette maxime de l'Horace François :

Sur-tout qu'en vos Écrits la Langue révérée
Dans ses plus grands excès vous soit toujours sacrée,

VARIÉTÉS.

RÉPONSE à M. PIERRE ZÉPHIRINET,
ancien Meûnier à Montmartre.

QUOIQUE je ne sois pas, Monsieur & ancien Confrère, un homme célèbre, & sans avoir l'honneur d'être connu de vous, permettez-moi de répondre à la Lettre que vous avez fait insérer dans le Mercure de France, N°. 29 du Samedi 21 Juillet 1781.

Vous déprimez les meules de pierre comme très-pernicieuses, à cause de la nécessité de les repiquer de temps en temps. Je conviens avec vous de cette nécessité; mais j'ajoute que les plus fortes piquures ne sont pas les meilleures. Un Meûnier entendu ne les pique que légèrement, avec la plus grande douceur possible. en y formant des dentelures que nous appelons rayons ou luisans plus ou moins larges,

suivant l'usage des pays. D'après cette précaution, la meule supérieure, appelée courante, étant bien dressée & resfeurée, soit à la tenapure ou au pouce, ne peut produire aucune émanation pierreuse dans la farine par le frottement de ces globes. Des accidens de cette nature ne pourroient avoir lieu que dans le cas où il se rencontreroit dans le bled quelque corps étranger, tels que clous, fers, cailloux, grès, gravier ou autre chose semblable par la faute des particuliers qui négligent de le cribler.

Quant aux cavités des meules, que nous appelons éveillures, vous devez savoir comme moi que lorsqu'elles sont une fois remplies par la fleur du premier bled, qui doit être de celui du Meünier, c'est pour jusqu'au temps qu'il y a nécessité de relever ladite meule pour la repiquer. J'avoue que si, par la négligence ou le manque d'attention du Meünier, il laissoit ribler son moulin, dans ce cas les parties imbroyées gâteroient infailliblement la plus belle farine, dont l'usage seroit dangereux; mais ces accidens sont si rares, qu'il faut bien se garder d'en conclure, comme vous, que les pratiques de chaque moulin avalent tout ce qui manque aux vieilles meules. Qui veut trop prouver, souvent ne prouve rien.

Peut-être me répondrez-vous à cela, mon cher Confrère, que mon génie borné reste, comme celui des autres, dans l'ornière de la routine, dont il est impossible de le faire sortir. Je souhaite de tout mon cœur que M. du H.... à qui vous adressez votre Lettre, & dont les talens sont connus, saisisse l'importance de l'idée que vous ne faites qu'indiquer. C'est à ses lumières que j'en appelle; & d'après son sentiment, s'il vous est favorable, je vous promets, malgré mon petit génie de Chauny, de faire tous mes efforts pour me tirer de l'ornière de la routine, & de frayer le chemin à mes Confrères. J'y suis en

quelque sorte plus intéressé qu'un autre; car, sans prévention, je suis un des plus forts Meuniers de la Picardie, puisque je fais mouvoir journellement seize meules de pierre, qui me coûtent 400 liv. la pièce, sans la voiture & le placement.

Aussi jaloux qu'un autre du bien public & de mon intérêt particulier, j'adopterois volontiers votre méthode, si j'étois persuadé de ses avantages par une démonstration complète; mais rien n'est moins clair que votre idée de réforme. Quelle est, je vous prie, *la matière solide quelconque* dont vous prétendez former *la meule dormante*, c'est-à-dire, *celle de dessous*? Vous n'en déterminez point la nature & l'espèce; c'est une énigme que vous proposez, dont le mot reste à sous entendre & à deviner. Le surplus des moyens que vous indiquez n'est pas plus susceptible d'intelligence, & comporte des dangers plus considérables que ceux qu'il vous plaît d'imputer aux meules ordinaires.

En effet, *si nous broyons habituellement un quinzième à-peu-près des parties terreuses & sablonneuses qui se trouvent nécessairement dans le caput mortuum des meules de pierre*, croyez-vous de bonne-foi que les émanations de fer soient plus saines au corps humain, les frottemens étant les mêmes? C'est sur quoi il seroit à propos de consulter la Faculté. En attendant sa décision, souffrez que je m'en rapporte, pour l'exécution de votre projet, au jugement de M. du H...

Je suis de tout mon cœur, Monsieur & ancien Confrère,

Votre très-humble Serviteur,
LOUIS BAUDRY, Fermier
des moulins de Chauny en
Picardie & autres lieux.

G R A V U R E S.

PONT de Louis XVI, Monument projeté en mémoire de l'abolition de la servitude dans tous les Domaines de Sa Majesté, pendant la guerre entreprise pour la liberté du commerce & des mers.

Ce Pont est destiné à servir d'entrée aux Ports au Bled & de la Grève, & à joindre l'Isle Saint Louis à la Cité. A Paris, chez Chereau, rue des Mathurins, aux Piliers d'or.

Horatius Coclès, Estampe de 27 pouces de largeur, sur 20 pouces de hauteur, gravée dans la manière du lavis, d'après le dessin au bistre de le Barbier l'aîné, Peintre du Roi, par Ph. L. Parizeau. Horatius Coclès soutient seul les efforts de l'armée de Porfenna, & donne aux soldats Romains le temps de couper le pont derrière lui ; ensuite il passe le fleuve à la nage, & rentre dans Rome. A Paris, chez Ph. L. Parizeau, rue de Savoie, la quatrième porte-cochère à droite en entrant par la rue des grands Augustins. Prix, 6 livres. Le sujet de cette Estampe, dont le dessin est actuellement exposé au Salon de l'Académie Royale de Peinture, est très-intéressant. On pourroit tirer un parti fort avantageux de la manière dont elle est gravée pour rendre les grandes suites de compositions qui sont susceptibles d'un effet piquant, & qui, gravées au burin, entraînent nécessairement un travail aussi long que pénible & dispendieux.



ANNONCES LITTÉRAIRES.

THOMAS BRUNET, Libraire, rue Mauconseil, vient d'acquérir l'Édition de *Molière, Drame*, par M. Mercier, Volume in-8°, grand papier, de 234 pages d'impression, qu'il vend 12 sols en feuilles, & 14 sols broché.

La France illustre, ou le Plutarque François, par M. Turpin, in-4°, troisième souscription, n°. 7, contenant l'Histoire du Cardinal Mazarin. A Paris, au Bureau de l'abonnement, chez Deslauriers, Marchand de Papier, rue S. Honoré, à côté de celle des Prouvaires.

Cours complet d'Agriculture Théorique, Pratique, Économique & de Médecine Rurale & Vétérinaire, suivi d'une Méthode pour étudier l'Agriculture par principes, ou Dictionnaire d'Agriculture, par une Société d'Agriculteurs, rédigé par M. l'Abbé Rozier, in-4°, Tome premier. A Paris, rue & Hôtel Serpente.

Physique du Monde, par M. le Baron de Mavritz & par M. Gouffier, Tome II, in-4°, accompagné d'un Volume de Cartes & de Tables relatives aux Planètes. A Paris, chez Didot le jeune, Cellot, Quillau, Mérigot le jeune, Nyon l'aîné & Barrois le jeune, Libraires, quai des Augustins.

Principes de Morale, de Politique & de Droit public, puisés dans l'Histoire de notre Monarchie, ou Discours sur l'Histoire de France, dédiés au Roi, par M. Moreau, in-8°, Tome XII. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

Tome LXXX du Journal des Causes célèbres

de toutes les Cours du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées. A Paris, chez M. des Essarts, Avocat, rue Dauphine, à l'Hôtel de Mouy, & Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins.

Considérations sur les Finances, avec des Réflexions sur la nécessité de comprendre l'Étude du Commerce & des Finances dans celle de la Politique. seconde Édition, Volume in-12. Prix, 1 liv. 10 s. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins. — On trouve à la même adresse, 1°. les *Ouvrages anciens & nouveaux sur les Abeilles*, & un *Traité sur l'Éducation des Animaux qui servent d'amusement à l'homme* : 2°. *Théorie & Pratique du Commerce de la Marine*, traduite sur la seconde Édition de l'Espagnol de D. Ustariz, Volume in-4°. Prix, 8 liv. broché.

Fautes à corriger dans le dernier Mercure.

Page 81, ligne 8, avec justice, lisez : avec beaucoup de justesse. Page 83, lignes 16 & 17, l'évidence de ces proportions, lisez : de ces propositions. Page 86, ligne 3, pourroit peut-être, lisez : pourroit encore.

T A B L E.

<i>Ode aux Souverains</i> , 97	<i>La Vengeance de Pluton</i> , 119
<i>Vers à Mlle Thénard</i> , 100	<i>Histoire de l'Eglise</i> , 130
<i>Enigme & Logogryphe</i> , 101	<i>Réponse à Mr Pierre Zéphirinet</i> , 139
<i>Recueil de Pièces Fugitives & de Cont s nouveaux</i> , 103	<i>Gravures</i> , 142
<i>Discours sur la Vie & les Ouvrages de Pascal</i> , 114	<i>Annonces Littéraires</i> , 142

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 15 Septembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 14 Septembre 1781. DE SANCY.

M E R C U R E

D E F R A N C E.

S A M E D I 22 S E P T E M B R E 1781.

P I E C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S E.

V E R S

De Consolation d'une Veuve à une Veuve.

E G L É , dis-moi, quels sont tes vœux.
Dis-moi si Vacluse t'appelle.
Nous allions souvent dans ces lieux
Voir régner la saison nouvelle.
Qu'irons-nous faire en ce séjour ?
Comment dans notre peine extrême
Jouir des rayons d'un beau jour ?
Ah ! sont-ils passés sans retour ,
Ces beaux jours , ces jours où l'on aime ?
Quand on perd l'objet de ses vœux ,
Tout languit ; il n'est pas possible
D'ouvrir son cœur à d'autres feux ,

Sam. 22 Septembre 1781.

G

Et l'on croit rester insensible ;
Les pleurs se fixent dans nos yeux ;
Tout nourrit notre inquiétude.
Mais ce chagrin, ce trouble affreux
Enfin se change en habitude ,
L'habitude en un calme heureux ;
Notre peine n'est plus si rude ;
Nos pleurs qui coulent sont plus doux ,
Et dans le cœur je ne fais quoi murmure ;
On donne un regret à l'époux ,
Un souvenir à la Nature.

Tu connus la tendre Zelmis.
D'une vive douleur elle donnoit des preuves.
Et tous ces fidèles amis
Qui viennent consoler les Veuves,
Chez elle n'étoient point admis.
Elle renfermoit ses alarmes ,
Elle se coëffoit à l'écart ,
Pleuroit, & sur la glace où se peignoient ses charmes
A peine porroit un regard ,
Relevant ses cheveux sans art ,
Interdite , éperdue & belle de ses larmes.
L'art insensiblement se glisse dans les nœuds
Qui soutiennent sa chevelure ;
Et l'abandon de ses cheveux
Semble de jour en jour lui servir de parure.
Le temps amène d'autres goûts,
L'ami de son mari lui semble

Un consolateur assez doux.

La douceur de pleurer quelquefois les rassemble.

Dans le cabinet de l'époux

Ils soupiroient un jour ensemble :

Elle mettoit sa main dans la main de Damis ;

Mais un tourment secret semble agiter Zelmis.

« Zelmis, expliquez-vous ! quelle peine est la vôtre ?

» Qui peut troubler votre repos ? »

Les époux étoient peints sur deux petits tableaux,

Placés à côté l'un de l'autre.

Elle s'émeut, Damis aussi.

« Ah ! dit Zelmis, quand je fus peinte ainsi,

» Je ne m'attendois pas à de telles disgrâces. »

Elle étoit peinte sans atours,

Ayant sur le sein deux Amours,

Et souriant comme les Grâces.

Zelmis, en rougissant, détache son portrait,

Et veut briser la mignature :

« Ah ! ciel ! que faites-vous ? Laissez cette peinture. »

Damis combattoit son projet,

Et Zelmis cherchoit à se rendre.

« Hélas ! dit-elle, avec un regard tendre,

» Je la laisse aux mains d'un ami ;

» A côté d'un époux chéri

» Je n'oserois plus la suspendre. »

ÉGLÉ, qu'en penses-tu ? J'en ai long-temps douté.

Il falloit que l'ami lui parût bien aimable ;

Et peut-être est-ce un conte à plaisir inventé ;

G ij

Mais si le fait est véritable,
 Zelmis étoit à son printemps;
 Et d'un peu d'indulgence on ne peut se défendre,
 Églé, quand on n'a que vingt ans,
 Et qu'on a comme elle un cœur tendre.

(Par M. D* * *, d'Aix.)

*A Madame la Marquise DE COIGNY,
 au sujet de l'invitation qui m'étoit faite
 de venir à la Campagne où elle étoit.*

LE TROUBADOUR ET UN PASSANT,

D I A L O G U E.

(La Scène est à la Campagne.)

L E P A S S A N T.

VIENS chez nous, gentil Troubadour.

L E T R O U B A D O U R.

A prodiguer mes chants je renonce en ce jour.

Las! il n'est plus de prud'homme,
 De bon goût, de chanson jolie,
 De traits naïfs peignant naïf Amour.

L E P A S S A N T.

Que dis-tu?

L E T R O U B A D O U R.

C'en est fait, je brise ma guitarrre.

LE PASSANT.

Ah! plutôt, répons-toi de ton courroux bizarre.

LE TROUBADOUR.

Écoute : si tu peux m'indiquer un château
Où règnent loyauté , joyeuseté , simplicité ,
Et qui m'offre l'accord nouveau
Des vertus & de la richesse.

LE PASSANT.

Eh bien!

LE TROUBADOUR.

Je veux encore y trouver à chanter
Quelque Beauté riante & printannière ,
Aux yeux charmans , au cœur sincère ,
Plaisant à tous sans s'en douter ,
Même en raillant naïve & débonnaire ,
Lisant , pensant , sachant goûter
Romans , Histoire , Politique ,
Beaux vers , tableaux exquis , ravissante musique. ...
A ce prix , guide-moi , je cède à ton conseil.

LE PASSANT.

Viens donc , & sans délais suis mes pas à Courteil.
(Par M. Stélie.)



*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Cordon*, pris dans toutes les acceptions; *cordons* bleu, *cordons* rouge, *cordons* noir, *cordons* qui ceint plusieurs Religieux, *cordons* à l'usage des femmes, & *cordons* qu'envoie le Grand-Seigneur pour faire mourir les Grands; celui du Logogryphe est *Oiseau*, ou se trouvent *ois*, *eau*, *soie*, *oui* & *si*.

É N I G M E.

JE suis né, cher Lecteur, dans le sein des forêts;
Dans mes divers emplois j'ai différens succès.
Tel brigue mon honneur, qui toute la journée
Me voit avec dédain changer de destinée.
De la pompe funèbre, ornement malheureux,
De deux jeunes époux je rends le sort heureux.
En toutes les saisons simple dans ma parure,
Sur mon habit léger paroît la bigarure.
Hydropote éternel, mes pas en sens divers
Me font comme un ivrogne aller tout de travers;
Et malgré mes bienfaits, avec un bout de corde,
Ami, je suis pendu, las! sans miséricorde.
(Par M. le Double, Curé de Coligni, en Laonois.)

L O G O G R Y P H E.

LECTEUR, je suis François, & depuis ma naissance
Je n'ai pu faire un pas sur les terres de France;
J'ai pourtant près d'un siècle, & n'ai pas visité
Mes sœurs, que l'on y trouve en grande quantité.
Contente du bonheur de voir souvent mon Maître,
Je renonce à celui de jamais les connoître.
L'on me compte dix pieds : en les décomposant
Tu trouveras d'abord un animal rampant ;
Le nom d'un poids connu ; trois notes de musique,
Et l'élément léger si cher à l'asthmatique ;
Ce qu'un Palefrenier place sur les chevaux ;
Ce qu'on fait en dormant ; le contraire de faux ;
Un grain qui naît sous l'eau, que dans l'Inde on
savouré ;
Un présent de la mer ; enfin ce qu'elle entoure.
Adieu, mon cher Lecteur, je prends congé de toi ;
Peut-être quelque jour je te verrai chez moi.
(*Par Mlle Julie R. . . ., de Boudouire.*)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ÉLOGES de Charles de Sainte-Maure , Duc de Montausier , Pair de France , Gouverneur du Dauphin , fils de Louis XIV , par MM. Garat & la Cretelle. Épigraphe de M. Garat (qui a remporté le Prix de l'Académie Françoisé , en 1781 :)

Jamais l'air de la Cour , & son souffle infecté ,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.

VOLT. Henr.

Épigraphe de M. la Cretelle (qui a obtenu l'Accessit :)

Je vais à la Cour , & j'y dirai la vérité.

MONTAUSIER lui-même.

A Paris, chez Demonville , Imprimeur-
Libraire de l'Académie Françoisé , rue
Christine, 1781. in-8°.

MESSIEURS GARAT & LA CRETELLE,
(l'estime publique ne séparera plus ces deux
noms) donnent aux Lettres un spectacle rare
& presque nouveau, celui de deux rivaux
qui s'aiment. Le vaincu , (si ce titre est fait
pour l'un d'eux) applaudit hautement au
triomphe du vainqueur ; manière de plus de
s'y associer. Il semble que ce soit pour eux

que M. de Voltaire ait fait ces beaux vers :
Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les Arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les
miens.

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes , ces sapins qui s'élèvent ensemble ,
Un suc toujours égal est préparé pour eux.
Leur trône inébranlable & leur pompeuse tête
Résiste en se touchant aux coups de la tempête ;
Ils vivent l'un par l'autre , ils triomphent du temps.

Ces deux jeunes Maîtres en éloquence ,
accoutumés , sur-tout le premier , à enrichir le Mercure de morceaux excellens de critique & de philosophie , vouloient , dit on , s'y juger réciproquement & nous devons regretter qu'ils ne l'aient pas fait. Quelle sagacité l'œil pénétrant du goût , l'œil plus perçant encore de l'amitié , ne leur eussent-ils pas donnée pour découvrir & développer les beautés l'un de l'autre ! c'eût été à la fois un morceau précieux de critique Littéraire , & un beau monument élevé à l'amitié. Mais peut-être ont-ils craint que cette amitié même ne rendît leur jugement suspect. C'est contre l'amour-propre des autres Auteurs qu'il faut être en garde , c'est contre la générosité de ceux-ci qu'il faut y être ; l'un eût voulu descendre de son char de triomphe & y faire monter son rival , l'autre eût voulu s'enchaîner au char du vain-

G v

queur. C'est avec le plus sincère regret que nous les remplaçons dans une fonction qu'ils auroient si bien remplie, & d'une manière si nouvelle. Nous n'avons eu connoissance de leur projet qu'en apprenant qu'ils s'en étoient défaits. Au reste, la malignité du Public, si pourtant le Public est si malin, n'aura rien à gagner ici, & nous n'aurons guères que des éloges à donner aux deux Orateurs.

Si nous comparons d'abord l'impression générale qui reste des deux Discours, il nous semble qu'on trouve dans le premier des vues plus grandes, & cependant plus sages, plus mesurées; dans le second, des idées plus fortes & plus fortement exprimées. Chez M. Garat, plus d'ordre, des transitions plus heureuses, qui mettent les choses plus à leur place, qui les enchaînent & qui en augmentent l'effet; dans M. la Cretelle, les objets sont plutôt placés les uns après les autres qu'ils ne naissent les uns des autres; M. Garat paroît plus maître de son sujet; M. la Cretelle plus entraîné par les objets, plus obéissant à l'impression qu'il éprouve; d'un côté, de plus beaux développemens, des tableaux plus finis; de l'autre, des mouvemens plus vifs, des traits plus forts, des coups de pinceau plus fiers; M. Garat a plus de correction, un style plus pur, un goût plus sûr; M. la Cretelle, plus d'emportement & de chaleur, les négligences, quelquefois les familiarités heureuses de Bossuet, comme dans ce mot : *“ prenons garde à nos*

» *paroles* devant le plus irréconciliable ennemi du mensonge & de la flatterie. » M. Garat, sous des formes plus oratoires, a plus de philosophie; M. la Cretelle, sous des formes plus philosophiques, a quelquefois peut-être une éloquence plus originale; M. Garat est toujours M. Garat, un bel esprit profond, un penseur éloquent, un digne Disciple de Montesquieu; M. la Cretelle, par sa franchise un peu sauvage, par son ton passionné, par son audace, par ses exagérations même, a peut-être plus le ton de son sujet; c'est, pour ainsi dire, *le Montausier de l'Eloquence*. Enfin, nous ne serions pas étonnés qu'on dît de ces deux Discours :

L'un est plus beau, plus achevé,

Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Si nous passons de l'ensemble aux détails, nous en avons de trois espèces différentes à comparer.

1°. Les morceaux correspondans.

2°. Les morceaux opposés, c'est-à-dire, où les Auteurs ont pris des routes, & quelquefois des opinions différentes.

3°. Les morceaux que l'un a traités avec soin & que l'autre a négligés ou omis entièrement.

I°.

Un des premiers morceaux qui se présentent à comparer dans les deux Discours, est le portrait du Cardinal de Richelieu : « de

G vj

» cet homme , dit M. Garat , qui étendoit
» la gloire de la Nation , en attaquant sa
» liberté ; qui donnoit de la grandeur à des
» hommes dont il vouloit faire des esclaves ;
» qui eût eu peut-être toutes les vertus d'un
» Roi si on lui eût laissé la puissance ab-
» solue , qui détruit communément toutes
» les vertus ; de cet homme enfin , qui dût
» être odieux aux Grands , dont il combat-
» toit les prétentions en violant les Lois ;
» qui ne mérita jamais d'être aimé de la
» Nation , dont le bonheur ne parut jamais
» entrer pour rien dans ses desseins , mais
» qui dut plaire souvent à une Noblesse Mi-
» litaire , parce que son génie concevoit des
» plans qui ne pouvoient être exécutés que
» par des Héros.

» Louis XIII , dit M. la Cretelle , n'eut
» d'autre part à son propre règne , que de
» donner l'exemple de la soumission aux
» volontés de son Ministre ; de ce Ministre ,
» qui subjuga dans l'ame de son Maître
» jusqu'à la haine ; qui eut un vaste génie ,
» chercha la gloire , fut dépositaire de la
» Puissance Royale , mais qui ne les fit jamais
» servir qu'au maintien de sa grandeur ; qui
» opprima la France pour abaisser l'Au-
» triche ; apprit aux Grands à tout craindre ,
» aux peuples à tout supporter ; qui ne vit
» jamais dans les Lois que des instrumens
» serviles entre les mains de l'homme puis-
» sant ; qui leur imposoit silence devant ses
» volontés , ou leur commandoit de prêter

» leurs formes & leurs noms à ses ven-
» geances , & qui ne devra qu'à la recon-
» noissance des Lettres , d'échapper peut-
» être à la renommée de ces tyrans , qui eu-
» rent des grandes qualités. »

Cet exemple est un des plus propres à faire connoître d'abord le caractère distinctif & la manière particulière des deux Orateurs. M. la Cretelle jette un regard ennemi sur les injustices & les violences du Cardinal de Richelieu , il se livre à toute son indignation , nulle considération n'en affoiblit le témoignage , n'en adoucit l'expression ; son ame se décharge d'un sentiment pénible en l'exhalant.

M. Garat , plus tranquille , plus calme , prend la balance , il examine tout à charge & à décharge , il fait des rapports plus fins , des contrastes plus ingénieux ; M. la Cretelle accuse Richelieu , M. Garat le juge. Tous deux , il faut l'avouer , ont jugé bien rigoureusement le Cardinal Mazarin. M. Garat est au moins sévère à son égard , M. la Cretelle , (osons le dire) est injuste. Ce Ministre de paix , qui , en entrant dans la carrière , commença par séparer deux Armées au moment où elles en venoient aux mains ; cet homme , dont le Ministère sert d'époque à deux des plus importans Traités qui aient ramené pour un temps la paix parmi les hommes ; * ce Mazarin , qui , né pour paci-

* Le Traité de Westphalie & celui des Pyrénées.

fier tout , & au-dedans & au-dehors, dissipa ; presque sans violence , tous les orages élevés contre lui , & s'assura les respects de ceux qui l'avoient le plus outragé , un tel Ministre mérite quelques ménagemens. M. la Cretelle a raison de regarder comme le plus grand des crimes celui de prolonger & d'éterniser par l'éducation l'enfance des Rois ; & , il a fait sur ce sujet une phrase à retenir , mais il n'a pas assez examiné si elle devoit être appliquée au Cardinal Mazarin , & si au contraire ce Roi distingué entre tous les Rois par le talent de régner , ne devoit pas en partie ce talent aux leçons & aux exemples de Mazarin.

La fourberie , dont on ne peut le laver , étoit son défaut , & non pas *son seul talent* , comme le dit M. la Cretelle avec trop d'exagération.

Quand tout est dit sur ces deux Ministres , (Richelieu & Mazarin) dont on a tant parlé , dont on parlera tant encore , il faut en revenir à ce que M. de Voltaire en a dit dans la Henriade , c'est-là l'éternelle vérité.

Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels ,
Enfans de la Fortune & de la Politique ,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ;
Mazarin , souple , adroit & dangereux ami ;
L'un fuyant avec art & cédant à l'orage ,

L'autre aux flets irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du peuple & tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

Revenons à Montausier. Le moment où il mène le Dauphin dans des chaumières n'étoit pas de nature à être négligé par des Orateurs sensibles. M. Garat amène ce morceau d'une manière supérieure, à la suite d'un autre où il examine le parti qu'on peut tirer du séjour même de la Cour pour l'éducation des Princes. Il se fait cette objection :
« Est-ce à la Cour que le Prince pourra
» s'attendrir à l'aspect des malheureux qu'il
» doit soulager ? Il répond : Ne croyons
» point que Montausier... ait voulu éloigner de l'Héritier d'un grand Empire les
» leçons sacrées de la pitié. Mais pensez-vous que les malheureux soient si éloignés d'une Cour ? Ah ! le plus puissant
» Monarque n'en est séparé souvent que par
» l'enceinte des Courtisans qui les lui cachent : ils environnent son palais, & on
» les repousse ; si les louanges de la flatterie
» & les chants de la volupté se taisoient un instant, les gémissemens & les cris du
» malheur porteroient la douleur & l'effroi
» autour des trônes. »

Il peint ensuite le contraste du luxe de quelques hommes, & de la misère de tous.
« C'est, dit-il, l'impression de ce contraste

» qui a inspiré les plus grandes pensées aux
» hommes de génie, & les plus grands des-
» seins aux hommes d'État. Elle a renversé
» & élevé des Gouvernemens..... Elle fait
» verser des larmes à un jeune homme, à
» l'aîné des Gracques, qui traverse les cam-
» pagnes de l'Italie; & Rome, déjà cor-
» rompue, espère revoir encore la sainteté
» de ses premières institutions. Si, dans tous
» les pays & dans tous les siècles elle n'a-
» voit pas tourmenté certaines ames, les
» droits du genre humain seroient dès long-
» temps perdus, & il ne resteroit plus sur
» la terre que les crimes des tyrans & les
» malheurs des esclaves.»

Voilà par quelle superbe route M. Garat nous fait passer du palais de Versailles aux chaumières; mais pour le reste du tableau, c'est dans M. la Cretelle qu'il faut le voir, c'est lui qui en a été le plus fortement ému.

« Ils sortent un jour de ces magnifiques
» jardins de Versailles, que les Arts vien-
» nent de créer pour l'orgueil du Roi, &
» qui semblent une victoire de sa puissance
» sur la nature même. . . . Ils apperçoivent
» des chaumières : elles couvrent l'étendue
» du Royaume ; les palais y brillent de loin
» en loin, & encore les chaumières les
» pressent-elles de tous côtés. Ah ! qui peut,
» dit le Prince, habiter ces tristes & dégoû-
» tantes demeures ? — Monseigneur, en-
» trez, & vous allez le savoir. Alors, à l'as-
» pect de ces murs délabrés, de ces meubles

„ vils & grossiers, de cette chétive nourri-
 „ ture du pauvre qui manque souvent à ses
 „ besoins, de cette famille desséchée par
 „ le travail & la faim, le Gouverneur
 „ s'écrie : *Voyez, Monseigneur, c'est sous*
 „ *ce chaume, c'est dans cette misérable re-*
 „ *traite que logent le père, la mère, les*
 „ *enfans, qui travaillent sans cesse pour*
 „ *payer l'or dont vos palais sont ornés, &*
 „ *qui meurent de faim pour subvenir aux frais*
 „ *de votre table.* Son ame, profondément
 „ blessée de tout ce désordre moral des
 „ grandes sociétés, de ce contraste de l'ex-
 „ trême opulence & des besoins extrêmes,
 „ ne peut plus contenir sa douleur. Il la ré-
 „ pand toute entière dans ce jeune cœur,
 „ que tant d'objets déchirans ouvrent à la
 „ pitié; & dans une sainte indignation, il
 „ lui parle des avantages attachés à son
 „ rang, comme d'une sorte de crime dont
 „ il avertit sa conscience. Ah! ce n'est pas
 „ avec d'industriels ménagemens, c'est avec
 „ cette énergie qu'il faut parler aux Rois de
 „ leurs dettes envers les peuples. Que cette
 „ terrible vérité retentisse encore une fois à
 „ leurs oreilles superbes & délicates! qu'elle
 „ aille troubler la fausse joie des Cours, &
 „ flétrir toute leur pompe! Je leur adresse
 „ ici, au nom de tous les malheureux, ces
 „ belles paroles. „

Ici l'Auteur répète les paroles de M. de
 Montausier; & on ne peut lui savoir trop
 de gré de cette répétition, hasardée peut-

être, mais éloquente, qu'une profonde sensibilité a pu seule lui inspirer.

On peut comparer encore les deux rivaux, les deux amis dans plusieurs grands morceaux correspondans, tels que celui où la peste ravage le Gouvernement de M. de Montausier, celui où Montausier est mis en parallèle avec Turenne au sujet de l'embrâsement du Palatinat, & du refus que fit Montausier de prêter son Ministère à une pareille violence; celui enfin où Montausier est fait Gouverneur du Dauphin. M. la Cretelle nous paroît supérieur dans le premier tableau, par le rapprochement heureux des Éloges de Mde de Montausier & de l'Évêque de Marseille (M. de Belsunce) unis avec l'Éloge de Montausier. M. Garat nous paroît reprendre toute sa supériorité dans le parallèle de Montausier & de Turenne, & les deux Orateurs nous paroissent à peu-près égaux; c'est-à-dire, tous deux excellens dans le troisième tableau.

Ils nous paroissent encore à peu près égaux dans deux morceaux bien importans : l'un est la peinture de la lutte perpétuelle de Montausier contre le vice, qui, pour s'insinuer dans l'ame du jeune Dauphin, emprunte toutes sortes de formes, & corrompt jusqu'à l'ingénuité de l'enfance; l'autre est le moment de cette conjuration universelle des courtisans qui accusent Montausier de mettre en danger la santé du Dauphin par l'excès du travail & la continuité des exer-

eices , & le jugement que Louis XIV prononce entre les Courrifans & le Gouverneur de son fils.

II°.

M. de Voltaire, en comparant Racine & Pradon , a observé que c'étoit lorsqu'ils disoient les mêmes choses qu'ils étoient le plus différens l'un de l'autre ; on peut observer au contraire que M. Garat & M. la Cretelle ne sont peut-être jamais plus semblables l'un à l'autre , plus faits pour mesurer leurs forces & l'étendue de leurs ressources , que lorsqu'ils sont opposés l'un à l'autre , & qu'ils soutiennent des opinions contraires. Nous n'en citerons qu'un exemple. Les deux Orateurs examinent si l'Héritier du Trône doit être élevé à la Cour ; ils se partagent sur cette grande question.

« Cet Enfant qui doit régner , dit M. la
 » Cretelle , est élevé au milieu de la Cour.
 » Sa foiblesse repose dans un berceau ; mais
 » ce berceau est déjà entouré d'adorations ;
 » c'est le trône de son enfance. Personne ,
 » après le Souverain , n'est servi avec plus
 » d'appareil , & ne reçoit plus d'hommages.
 » Il marche , on se prosterne ; il bégaye
 » quelques mots , on écoute avec respect ;
 » il se fâche , on tremble ; il pleure , on diroit
 » que l'ordre du monde est interrompu.
 » On veut l'instruire ; mais qu'auroit-il à
 » apprendre ? Est-il un enfant ? Est il un
 » homme ? N'est-il pas un Dieu ? On ose

» quelquefois lui parler de ses devoirs ;
» mais tout ce qui l'environne ne lui retrace
» que ses droits & sa puissance. Rois ! c'est
» ainsi que l'étiquette des Cours a réglé l'inf-
» truction de votre jeunesse ! Peuples, c'est
» ainsi que l'on forme vos Maîtres.....

« Quelle doit donc être l'éducation de
» l'Héritier du Trône ? Celle d'un homme
» d'abord , ensuite celle d'un Roi. Il faut
» qu'il passe par tous les événemens qui
» peuvent lui donner des idées saines , des
» sentimens humains ; qui peuvent exercer
» son courage , développer son génie , af-
» fermir sa vertu. Tirez-le donc de la Cour ;
» transportez-le dans une solitude ; environ-
» nez-le de la misère publique , & non de
» la magnificence du Trône ; cachez - lui ,
» s'il se peut , sa naissance ; privez-le de
» tout ce qui pourroit lui être dangereux ,
» même des caresses & de l'amour de sa
» famille : il n'est pas né pour elle , mais
» pour un Empire. Il viendra un temps où
» vous pourrez l'amener à la Cour , lui dé-
» voiler son rang , lui en faire véritablement
» comprendre & les devoirs & les dangers ,
» & lui bien persuader que ni la nature ni
» la raison n'ont établi que l'on pourroit
» gouverner les hommes sans des talens ,
» sans des vertus.

» Dans le temps de Montausier , on ne
» connoissoit pas encore ces vérités , qui
» sont aujourd'hui dans tous les bons es-
» prits ; & il ne les apperçut pas lui-même :

« c'est un véritable malheur. Il les eût pré-
 » sentées, n'en doutons point, à Louis XIV.
 » lui-même, c'est-à-dire, au Roi le plus
 » jaloux de la majesté du Trône, & elles
 » auroient de plus cette grande autorité. »

M. Garat ajoute ce que M. la Cretelle
 auroit dû dire, peut-être : « Et l'on eût vu
 » l'exemple mémorable pour l'Univers, d'un
 » Prince sortant de la Cour de Louis XIV,
 » pour apprendre à régner. »

Mais comme M. Garat n'adopte point ces
 » idées; il ajoute :

« N'y auroit-il donc aucun avantage à
 » élever un enfant près du Trône même où
 » il doit régner un jour, & un homme du
 » caractère de Montausier ne pourroit-il
 » faire tourner à l'instruction de son Élève
 » tout ce qu'un pareil séjour peut avoir de
 » dangereux & de funeste ? L'ame d'un
 » jeune homme ne peut-elle pas s'agrandir ?
 » ses idées ne peuvent-elles pas s'élever &
 » s'étendre au milieu de tous ces objets
 » qui lui parlent sans cesse de la grandeur
 » des destinées qui l'attendent, & de l'éten-
 » due des devoirs qui lui sont imposés ?
 » Tandis qu'on lui fera chercher dans l'His-
 » toire le tableau des Règnes & des Em-
 »pires, faudra-il détourner ses regards de
 » l'exemple d'un règne qui passe sous ses
 » yeux, & dont il peut contempler les évé-
 » nemens du pied du Trône même qui les
 » dispense ? Quelles instructions plus tou-
 » chantes & plus persuasives que celles

« qu'on reçoit de la gloire ou des malheurs
 » d'un père !..... Dans ces palais superbes ,
 » où tout semblera vouloir lui faire oublier
 » qu'il est homme, il sentira , ou il verra
 » plus d'une fois que si les Princes sont
 » exempts des besoins de la nature , ils ne
 » le sont pas de ses maux ; & cette leçon ,
 » la seule qu'on ait permis à la nature de
 » leur donner, doit avoir bien plus de force
 » auprès d'un Trône. »

; Voilà la question parfaitement traitée , &
 le Lecteur est à présent en état de pronon-
 cer , ou plutôt de reconnoître qu'il ne faut
 pas prononcer légèrement sur un point si
 délicat. M. la Cretelle avoit l'avantage d'une
 opinion, appuyée de toute la faveur de la
 philosophie moderne , & il l'a bien fait
 valoir ; il falloit que M. Garat trouvât des
 raisons en faveur d'un usage qui n'en avoit
 point d'autres, peut-être , que la routine ,
 & il y a réussi.

III°.

Enfin , il y a des parties du sujet qui ont
 échappé à l'un des deux Orateurs , ou qui
 n'ont été qu'entrevues par l'un & que l'autre
 a traitées à fond. Ici, M. la Cretelle nous
 paroît plus riche que M. Garat ; il a traité
 avec liberté, avec convenance, avec adresse
 l'article de l'abjuration de Montausier, dont
 M. Garat n'a point parlé ; il a présenté un
 tableau plus complet de la tendresse mu-
 tuelle de M. de Montausier & de Julie d'Ann

gennes ; il a mieux peint aussi l'hôtel de Rambouillet ; il a rapporté, avec toutes les réflexions convenables, la Lettre de M. de Montrausier sur la Prise de Philisbourg ; article entièrement omis par M. Garat. Il a fait enfin un parallèle d'Henri IV & de Louis XIV, qui n'est point dans M. Garat, & qui n'étoit pas peut-être absolument essentiel au sujet, mais qui est trop beau pour que nous ne le rapportions pas ici.

« Combien le bon Henri fut plus grand
 » dans la simplicité & la familiarité de ses
 » mœurs ! il ne voyoit dans ses premiers
 » Sujets que les anciens compagnons de ses
 » victoires, & toutes les expressions de
 » l'amitié sortoient continuellement de sa
 » bouche & de son cœur.... Louis parut
 » dédaigner l'exemple de la popularité de
 » son aïeul. Ce Roi, chéri entre tous les
 » autres comme le meilleur ami du peuple ;
 » le portoit vraiment dans son cœur ; on
 » s'assuroit d'un bon accueil en lui en par-
 » lant ; il le cherchoit toujours au milieu
 » de ses fêtes, & dans ses jours de bonheur,
 » par sa bonté attirante & paternelle, il
 » relevoit l'humanité de cette dégradation
 » où l'avoit fait tomber la tyrannie féodale.
 » Louis renouvela, en quelque sorte, ce
 » crime de la barbarie par l'orgueil de sa
 » magnificence. Toute cette grandeur dont
 » il marchoit environné, toute cette infle-
 » xible dignité de son maintien sembloient
 » dire au peuple : *Adore, mais n'approche*

» *pas*. Je le remarque avec douleur ; mais
 » je dois à l'humanité d'exprimer cette
 » plainte , jamais il n'a reçu lui-même la
 » prière du pauvre , jamais il n'a adressé une
 » parole à un homme du peuple. »

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir
 d'orner encore cet extrait du morceau où
 M. la Cretelle représente Montausier amoureux.

« Il connut l'Amour , & l'Amour servit à
 » sa gloire , & même à sa vertu. Ne croyez
 » pas qu'il amollisse les ames fortes , il ne
 » fait que les adoucir , & souvent il les
 » perfectionne. Malheur aux grands carac-
 » tères dans qui l'Amour n'est pas venu dé-
 » truire cette première roideur , qui est un
 » excès , un danger , un écart ! il faut que
 » l'homme fonde sa sagesse sur sa nature ;
 » il faut qu'il laisse attendrir son cœur ,
 » qu'il y éprouve des combats , des dou-
 » leurs , des foiblesses ; il faut qu'il en triom-
 » phe ; mais il faut aussi qu'il les ait con-
 » nues. Il y a des vertus , ainsi que des ta-
 » lens , que l'Amour seul peut nous donner ;
 » mais quel noble & doux triomphe pour
 » la beauté de régner sur ces grands cou-
 » rages , d'entrer pour quelque chose dans
 » leurs généreux desseins , de les douer de
 » l'heureux don des Grâces , & de mettre
 » sa foiblesse sous la protection de tant de
 » fierté , de puissance & de gloire ! »

M. Garat , de son côté , a rapporté quel-
 ques traits qu'on ne trouve point dans M. la
 Cretelle ,

Cretelle, comme le mot de Louis XIV à M. de Montausier, qui lui annonçoit des revers que les Courtisans cherchoient à lui dissimuler : *Monsieur de Montausier, je vous entends, mais je sais quel cœur vous avez pour moi.*

Mais c'est sur-tout dans les réflexions, qu'il faut chercher ce que M. Garat a de propre & de caractéristique; elles sont presque toujours distinguées par la réunion de l'éclat & de la profondeur. Telles sont celles où il expose la manière dont la Cour d'un Monarque devrait être composée (p. 11 & p. 18.)

« Si des hommes du caractère de Montausier, dit-il, environnoient toujours les Trônes, on ne trouveroit point dans la Vie des Princes de ces scandales qui forcent l'Histoire à devenir secrète & clandestine, qui l'obligent, pour ainsi dire, à se cacher elle-même; elle, dont la fonction & le devoir est de tout révéler.

Mais le suprême mérite de M. Garat est d'avoir su finir par le morceau le plus pensé de tout son Discours, & qui contient les leçons les plus utiles pour son siècle.

Montausier mourut dans un âge très-avancé, sans avoir vu sa faveur se démentir.

« Il est donc vrai que quelquefois au moins on peut terminer l'éloge d'un grand Homme sans parler de ses malheurs & des triomphes de l'injustice! presque tous les hommages que l'éloquence a rendus dans ce Lycée aux hommes qui ont ho-

Sam. 22 Septembre 1781.

H

» noré la Patrie , ont fini par des larmes
» répandues sur leur destinée. On a vu
» l'Hôpital & Sully terminant leurs jours
» dans la retraite & dans la disgrâce ; Des-
» cartes fuyant la persécution de pays en
» pays, & ne trouvant d'asyle que dans un
» tombeau élevé sur une terre étrangère ;
» Fénelon pratiquant ses dernières vertus ,
» exilé d'une Cour où il avoit toujours
» adouci la vérité par les grâces de son
» génie ; & Montausier , qui n'a jamais rien
» ôté à la vérité de ce qu'elle a de terrible
» pour les méchans, termine dans une Cour
» sa longue carrière , pleine d'honneurs &
» de prospérités. O spectacle encourageant
» pour l'homme de bien !..... L'Éloge de
» Montausier est encore celui de Louis
» XIV..... En voyant dans la Vie de Mon-
» tausier le respect de ce Monarque pour la
» vérité , le Censeur le plus sévère de sa
» renommée oseroit-il effacer le titre de
» *Grand* de sa statue ? Ah ! les vertus qu'il
» encouragea dans Montausier seroient en-
» core plus nécessaires de nos jours , & on
» ne les a point vu reparoître.... Les Arts
» & le Génie ne peuvent sauver de sa déca-
» dence une Nation où les caractères s'affoi-
» blissent. Eh ! que de Peuples on voit dans
» l'Histoire, retombant dans la barbarie des
» mœurs, éclairés encore de toutes leurs
» lumières ! Nous ne voulons plus que des
» qualités qui nous rendent aimables ; mais
» n'oublions point que les vertus douces

» sont les dernières qui paroissent dans les
 » Sociétés, & qu'elles touchent à l'époque
 » de la corruption & de la honte des Peu-
 » ples. Rappelons-nous que c'est dans les
 » siècles de l'héroïsme, au milieu des vic-
 » toires, & dans les temps où les âmes
 » étoient vraies, parce qu'elles étoient for-
 » tes, que le François a mérité la réputa-
 » tion du peuple le plus aimable de l'Eu-
 » rope; & si nous ne voulons pas perdre
 » cette réputation, disons-nous sans cesse
 » que pour conserver même nos grâces, il
 » faut conserver nos vertus; & que si le
 » talent de plaire peut suffire à un homme
 » privé, une Nation, pour être aimable,
 » doit encore avoir de la grandeur. »

Après nous être livrés au plaisir d'admirer
 de telles beautés, prendrons nous *la triste*
diligence du Censeur & la pédanterie du Jour-
 naliste, pour dire à M. la Cretelle que si les
 négligences & les familiarités de Bossuet
 réussissent quelquefois par le contraste, sou-
 vent aussi c'est malgré ces défauts qu'il réussit,
 & qu'on doit toujours craindre de mettre
 contre soi ces fautes faciles à sentir, faciles
 à relever, & dont les sots font d'autant plus
 de bruit que leur goût & leurs lumières ne
 s'étendent que jusques là? Prendrons nous la
 liberté d'avertir M. Garat d'éviter le retour
 un peu trop fréquent d'une même forme
 d'exclamation : *que ce courage est rare! que*
ses regrets sont touchans! que sa douleur est
longue & profonde! qu'il faudroit peu con-

noître la vertu ! qu'il mérita bien ce nom ! que la France eût été heureuse ! que cette scène étoit digne d'être offerte ! qu'elle commençoit dignement, cette éducation ! qu'elle étoit propre à fonder l'Empire du Gouverneur !..... &c.

L'avertirons-nous encore d'avoir le petit soin d'éviter la fréquence des *hiatus*, surtout de ceux qui sont formés par le redoublement de la même voyelle, & sur-tout de la lettre *A* ? « Mazarin *a* apporté de » l'Italie, &c. Il leur paroîtra *aspirer*, &c. » Il *a* assez de grandeur, &c. Cet homme » qu'on *a* accusé d'être dur, &c. La posté- » rité ne lui *a* accordé, &c. »

Il est clair que quand on est forcé de s'arrêter à de semblables minuties, on n'a pas de véritables fautes à relever.

Nous ne devons point oublier de dire que deux Anonymes ont fourni le second Prix que l'Académie regrettoit de n'avoir point à donner au Discours de M. la Crestelle.



CATHÉCHISME *sur les Morts apparentes , dites Asphyxies , ou Instruction sur les manières de combattre les différentes espèces de Morts apparentes , par demandes & par réponses , fondée sur l'expérience , & mise à la portée du Peuple ; imprimé & publié par ordre du Gouvernement , par M. Gardanne , Docteur en Médecine. Vol. in-8°. A Paris , chez Valade , rue des Noyers , 1781.*

RENDONS hommage au Citoyen qui préside à la Police de cette Capitale ; c'est à lui qu'on est redevable de l'idée de cet Ouvrage , ainsi que d'une multitude d'établissmens dont l'influence s'étendra peu-à-peu jusqu'aux extrémités du Royaume , & qui même pénétrèrent déjà chez les Nations étrangères. * Après avoir mérité , dans le Tribunal où il siégeoit dès sa première jeunesse , la réputation du premier Criminaliste de France , il veut se signaler encore dans un Ministère tout différent , & beaucoup plus difficile. Chargé de veiller sur un million d'hommes , parmi lesquels fermentent toutes les passions , tous les vices , tous les élémens du désordre , il s'occupe nuit & jour à y main-

* En 1779 , l'Impératrice-Reine fit demander à M. le Noir , Lieutenant-Général de Police , un *détail des Établissmens de la Ville de Paris*. On peut consulter l'Ouvrage qui est imprimé sous ce titre , & qui a paru l'année dernière.

tenir l'harmonie & la sécurité; * on le voit descendre dans les plus minutieux détails des affaires sans rien perdre des vues élevées & profondes de l'homme d'État; les ingrats qu'il multiplie chaque jour, loin d'endurcir son cœur, semblent lui donner une nouvelle activité pour le bien; au moindre accident on le voit voler où sa présence peut ajouter au zèle de ceux qu'il associe à ses travaux: rien ne lui est indifférent, si ce n'est peut-être son intérêt personnel; & en ce point, nous ne craignons pas d'être contredits par aucun de ceux qui sont à portée d'observer de près le désintéressement & l'inépuisable bonté de ce Magistrat. C'est sous ses auspices que paroît l'Ouvrage dont nous allons rendre compte. Il ne doit pas être rangé dans l'ordre des Livres d'agrément ou de simple Littérature, qui n'intéressent qu'un petit nombre d'hommes; il est fait pour le pauvre comme pour le riche, pour l'ignorant comme pour le savant, pour toutes les classes d'individus qui composent le Public. L'Auteur a jugé convenable de lui donner la forme du dialogue ou d'un catéchisme, parce que cette manière d'instruire se grave plus aisément dans la mémoire. *Les demandes & les réponses,*

* Les Ouvrages souterrains qu'il fait exécuter dans l'étendue des quartiers S. Marceau, S. Jacques, S. Germain & sous les grandes routes qui y aboutissent, formeront un monument digne de l'ancienne Rome.

observe M. Gardane, *m'ont facilité le moyen de me faire des questions expressément pour le peuple.* " Je me suis interdit les détails de
" théorie; & quand ils m'ont paru indis-
" pensablement nécessaires, je les ai ren-
" voyé aux notes, sans oublier de les mettre
" à la portée de tout le monde. Sur routes
" choses je me suis attaché à décrire les pré-
" cautions qu'il falloit prendre, tant pour
" connoître les lieux infectés par les mof-
" fetes, que pour en retirer ceux qui s'en
" trouvent incommodés; l'expérience ap-
" prenant tous les jours que le plus grand
" nombre des personnes tombées en asphy-
" xie, ne devoient ce malheur qu'à l'igno-
" rance ou à l'excès d'un zèle imprudent. "

L'Auteur distingue les causes de l'Asphyxie suivant l'ordre des saisons où l'on a coutume de les observer. Ainsi, le printemps étant la saison où l'on remue le plus souvent les terres, soit pour bâtir, soit pour faire des excavations, soit pour creuser des puits & des fosses, ou pour les nettoyer, il a cru devoir placer dans cette partie de l'année, l'Asphyxie provenant de ces sortes d'agens méphytiques.

On se baigne en été, il ronge, on étouffe dans les manufactures à feu, les fours, les verreries, les étuves, les calles des vaisseaux, les églises, les salles de spectacle, les hôpitaux, les prisons, & même en plein air, à certaines heures du jour; il étoit donc également naturel de placer dans ces trois

H iv

mois de l'année les morts apparentes qui proviennent de ces causes.

Il en est de même à l'égard de l'automne, saison des fruits, des récoltes, des vendanges & de la plus grande partie des substances qui entrent en fermentation pour reproduire l'Asphyxie.

Enfin, l'on chasse en hiver, & l'on s'enferme, on brûle du charbon de toute espèce, où la nécessité fait endurer les plus grands froids; la mort apparente naît de ces deux agens, quoiqu'opposés; c'étoit donc encore sous les trois derniers mois de l'année qu'il convenoit de ranger les funestes effets de l'Asphyxie.

Rien de plus simple que ces divisions. Les Curés dans leurs prônes pourroient en offrir le tableau au peuple, ou l'afficher pendant le cours de chaque saison, ce seroit sans doute un moyen très-efficace de prévenir un grand nombre d'accidens. On y joindroit la manière de traiter cette maladie, qui se réduit à éloigner d'abord l'Asphyxié de la mofette; à le dépouiller aussi tôt de ses vêtemens; à le chauffer, si la mort apparente vient d'une immersion, dans un liquide quelconque; à le rafraîchir s'il a été surpris par un air méphytique, & sur toute chose, à ne point remplir sa bouche d'un liquide superflu; à le transporter dans un air libre & pur; à le bien nétoyer des odeurs qui pourroient conserver l'odeur méphytique, à souffler de l'air dans les narines, à jeter de l'eau fraîche

sur tout le corps, & principalement sur le visage; à le rapprocher ensuite du feu par gradation, à se garantir soi même, par les précautions les plus soigneuses, du danger de partager son accident lorsqu'on a été à son secours, sans avoir détruit la vapeur qui l'avoit fait périr.

Afin de mettre le Public à portée d'apprécier le mérite & l'importance du travail de M. Gardanne, nous allons en transcrire un morceau pris à l'ouverture du Livre.

Asphyxies causées par la combustion des corps, tels que le charbon ordinaire, la braise, le charbon de terre, la tourbe, & même par le trop grand feu.

Demande. Quels sont les secours contre ces sortes d'Asphyxies?

Réponse. Ce genre d'Asphyxie, ainsi que toutes celles que produisent les moffetes en général, doit être combattu par des moyens rafraîchissans; ce qui diffère essentiellement du traitement des noyés, qu'il faut réchauffer sans cesse. Cependant comme on a vu que les personnes noyées dans l'eau chaude, le vin & autres liquides semblables, ne devoient pas être autant réchauffées que celles qui se noient dans l'eau froide; de même il y a telles moffettes dont l'effet ne doit pas être combattu par un traitement absolument rafraîchissant. Ces modifications seront indiquées en traitant de chaque moffete en particulier.

D. Y a-t-il des précautions à prendre en secourant les personnes frappées par la vapeur du charbon?

H v

R. Pour le moins autant qu'en allant au secours des noyés. Vous en jugerez par le terrible exemple du Boulanger de Chartres, qui perdit ses deux fils, sa femme & sa servante dans une cave où il avoit imprudemment entassé de la braise de son four. Deux de ses voisins y périrent encore, pour avoir été imprudemment au secours de ces infortunés. Une circonstance remarquable, c'est que la servante, retirée de la cave par le moyen d'un croc, respira quand elle fut en plein air ; mais on la saigna tout de suite, & *elle mourut sur la place.*

D. Indiquez-moi ces précautions le plus tôt possible ?

R. Vous avez déjà vu celles qu'en général il est nécessaire de prendre pour toutes les moffetes. Une chose qu'il faut bien retenir, c'est qu'indépendamment du renouvellement de l'air par le moyen d'un brasier allumé, on doit encore alors en changer la nature en répandant de l'eau chaude ou froide ; l'eau étant le véritable spécifique contre les moffetes. C'est pourquoi si c'est dans une chambre que la moffete s'est formée, n'y entrez pour en ouvrir les portes & les fenêtres, & y établir un courant d'air, qu'en tenant en main un arrosoir ou un broc plein d'eau, avec lequel vous la répandrez par le moyen d'une espèce de goupillon.

D. Mais si l'accident arrive dans une cave ou dans quelque autre lieu profond ?

R. Si ce lieu ne renferme pas des matières combustibles, après y avoir donné entrée à l'air extérieur par le plus d'ouvertures qu'il sera possible d'y pratiquer, descendez-y un brasier allumé, & mettez-y de l'eau en évaporation dans des vaisseaux larges d'ouverture, ou inondez-le d'eau froide. Ce n'est pas autrement que l'on vint à bout de détruire la vapeur meurtrière de la cave de Chartres.

Ce moyen est encore celui que l'inventeur des

poëles hydrauliques emploie , en plaçant au-dessus du poêle un vase d'eau qui s'évaporant sans cesse balance & détruit l'effet de la vapeur du charbon. *

D Après avoir chassé ou détruit la vapeur du charbon de l'endroit profond qu'elle infectoit, peut-on y descendre impunément ?

R. Non ; vous devez encore prendre les mesures indiqués au Chapitre III pour les moffetes en général, de peur que la moffete ne soit pas encore absolument détruite. Un homme périt dans la cave de Chartres quand on la croyoit désinfectée.

D. Celi étant, si l'on ne pouvoit pas détruire assez promptement la moffete, il faudroit donc laisser périr la personne qui en a été frappée sans aller à son secours ?

* A propos de ces poëles hydrauliques, il est nécessaire de prévenir que la chaleur humide qui résulte de cette manière de chauffer les appartemens, n'est pas saine, & peut donner lieu à des affections scorbutiques, surtout parmi les enfans. On prévient ce fâcheux effet, en posant sur un carreau des fenêtres un petit ventilateur de fer-blanc, & sur-tout en mêlant quelques cuillerées de vinaigre à l'eau échauffée par le poêle. Ce n'est pas non plus sans danger que l'on chauffe les bains avec le cylindre, & qu'on place de la braise sous la table. C'est par cette cause que le Marchand & la Marchande de Modes de la rue S. Honoré, à la Corbeille galante, périrent il y a quelques années, & qu'au Séminaire de S. Magloire, M. l'Abbé Briquet de la Vaux, fut également frappé d'Asphyxie. La braise, mise sous la table, produit le même effet.

On se garantit d'accidens, dans le premier cas, en conduisant à l'air libre la vapeur du cylindre, par un tuyau en forme d'entonnoir ; & dans le second, en mettant un petit vase plein d'eau & de vinaigre sur le feu.

H vj

R. Sans doute ; & ce parti, quoique violent, est préférable, par la raison qu'il vaut mieux ne perdre qu'un seul homme que d'en perdre plusieurs. Dans cette cruelle nécessité, on auroit recours à l'usage du croc pour l'en retirer, & l'on continueroit les moyens de détruire la moffete, jusqu'à ce qu'ils eussent eu leur entier effet.

D. Quels sont ceux de rappeler à la vie un Asphyxié par la vapeur du charbon ?

R. Une fois que vous l'avez retiré du lieu méphitique, il faut l'en éloigner le plus que vous pourrez, le dégager avec promptitude de ses hardes, jarretières, col, & l'ayant mis entièrement à nud, le bien laver avec de l'eau & du vinaigre, & l'asseoir sur une chaise en plein air, la tête soutenue dans sa position naturelle, de manière que le corps ne puisse vaciller. Ensuite vous l'envelopperez d'un drap exactement fixé sous le menton, comme un linge à barbe, & vous répandrez de l'eau fraîche sur ce linge. Sur toutes choses ayez l'attention de lui jeter avec force & sans relâche de l'eau très-froide sur le visage, principalement sous le nez, ce que vous exécuterez commodément avec un verre ordinaire.

D. Faut-il continuer cette opération pendant long-temps ?

R. Jusqu'à ce que vous apperceviez quelques signes de vie, ce qui n'arrive quelquefois qu'après plusieurs heures. Afin de ne pas interrompre ce secours, ayez toujours à vos côtés des seaux pleins d'eau fraîche, que d'autres assistants auront soin de remplir à mesure que ce fluide sera prêt à manquer, & faites-vous remplacer dans cette opération pour qu'elle puisse être pratiquée long-temps sans interruption & avec vigueur.

D. Quels sont les premiers signes auxquels on connoît que l'Asphyxié revient à la vie ?

R. Les signes de ce retour sont d'abord de petits hoquets, le serrement & le sifflement des narriues. A mesure que les hoquets se succèdent, le serrement des dents & des mâchoires augmente, & alors le malade rejette de temps en temps par la bouche des glaires épaisses & écumeuses, quelquefois même il vomit des matières noires; enfin ce vomissement est suivi plus ou moins tard d'un tremblement universel, qui est l'avant-coureur du retour de la respiration.

D. A cette époque faut-il continuer de jeter de l'eau froide au visage de l'Asphyxié?

R. Non : dans ces premiers momens, quand vous vous appercevrez des hoquets, & que l'Asphyxié aura la bouche entr'ouverte, profitez au plus tôt de ces changemens pour placer entre les dents de petits morceaux de bois tendre arrondis, de liège ou de racine de réglisse, afin d'empêcher que les mâchoires ne se resserrent avec plus de force, comme la chose ne manqueroit pas d'arriver sans cette précaution. En même-temps mettez quelques grains de sel de cuisine sur la langue, & introduisez dans les narriues des mèches de papier roulé, imbibé d'alkali volatil.

Ce n'est qu'après avoir exécuté promptement toutes ces choses que vous reprendrez le plus tôt possible la projection de l'eau froide au visage, pour la continuer jusqu'à ce que le malade ait donné des preuves de connoissance, qu'il ait poussé des cris, & qu'il commence à articuler quelques mots.

D. A cette époque, les accidens sont-ils entièrement dissipés?

R. Non : quand la parole est revenue, l'Asphyxié est presque dans le délire, il a les yeux ouverts, saillans, & ne distingue aucun objet. Le retour de la connoissance suit d'assez près cet état, qui n'est pour ainsi dire que momentané. Alors le malade se

plaint d'une douleur à la nuque & d'un tressaillement de cœur qui rend son pouls intermittent, ou bien d'un grand froid répandu sur sa personne, qui ressemble assez à celui des fièvres d'accès. Ce froid est remplacé par la chaleur, accompagnée d'un assoupissement plus ou moins considérable, & suivie d'une foiblesse & d'un accablement de tout le corps, toujours relatif à la violence de l'attaque & au tempérament du malade.

D. Que faut-il faire contre ces nouveaux symptômes ?

R. Cessez de jeter de l'eau au visage, & à mesure que la connoissance subsistera & se fortifiera, transportez le malade dans un lit légèrement bassiné, & essayez le avec des serviettes chaudes. Ensuite vous vous ferez aider par une autre personne, dont une lui frictionnera le corps, & l'autre, les extrémités, en mettant sous son nez de l'esprit volatil ammoniacal, & lui faisant avaler quelques cuillerées de la potion suivante : Prenez eau-de-vie, six cuillerées à bouche, alkali volatil, trente gouttes. Donnez de cette potion par cuillerée à café, à un demi-quart-d'heure de distance d'une cuillerée à l'autre.

D. Faut-il que la chambre soit chaude & fermée ?

R. Gardez-vous en bien ; au contraire ayez grand soin d'entretenir un courant d'air dans la chambre du malade, afin que son rétablissement soit durable. Consultez d'ailleurs le traitement de ceux qui sont revenus d'Asphyxie, indiqué à la fin de cet Ouvrage.

D. Si malgré tous ces soins l'Asphyxié venoit à retomber dans son premier état, que faudroit-il faire ?

R. Vous recommenceriez la projection de l'eau froide, & vous la continueriez, comme je l'ai déjà prescrit.

C'est ainsi que M. Gardanne a traité toutes les parties de son sujet. Plus jaloux d'être utile que d'étaler un savoir fastueux, ou des mots scientifiques, il ne paroît jamais avoir d'autre but que de mettre sa doctrine à la portée du commun des hommes; de dissiper leurs erreurs, de les prémunir contre les dangers auxquels ils s'exposent, & d'offrir les moyens de les en délivrer lorsqu'ils sont devenus les victimes de leur imprudence. Afin d'inspirer plus de confiance à ses Lecteurs, il leur indique les sources dans lesquelles il a puisé ses leçons, & fait connoître ce qu'on doit de reconnoissance à l'Académie, qui s'est occupée de cette matière avec le plus grand zèle, ainsi que MM. Pia, Morand, Vicq d'Azir, Maret, de Villiers, Parmentier, Laborie, &c. & surtout M. Cadet de Veaux, en faveur de qui Sa Majesté vient de créer la place d'Inspecteur-Général des objets de Salubrité pour la Généralité de Paris.

Pour faciliter l'acquisition de ce Catéchisme, & empêcher qu'on n'y introduise des erreurs en le contrefaisant, le Sieur Valade l'offre au prix modique de 12 sols. Il prévient les personnes charitables qu'il les passera à un plus bas prix, si l'on en prend une douzaine d'exemplaires à la fois.



SPECTACLES.

COMÉDIE FRANÇOISE.

SI les Nouveautés ne sont pas fréquentes à ce Théâtre, les remises des anciens Ouvrages ne sont pas rares. Les Comédiens aiment mieux remuer leur ancien répertoire que de chercher à l'enrichir de quelques Pièces nouvelles. Une telle conduite peut avoir des motifs; il est naturel de le croire, & prudent de ne le pas examiner. La remise de l'*École des Amis*, Comédie de la Chaussée en vers & en cinq Actes, n'a pas fait une grande sensation. Le but moral de cet Ouvrage est assez bien apperçu, mais la marche en est triste & lente, & tous les caractères ne sont pas bien saisis. Il y a du comique dans les rôles de Dornane & d'Aramont; deux amis comme on en voit tant :

L'un d'eux n'est qu'un bon homme ardent, officieux,
Qui tracasse & qui veut toujours être de fête;
L'autre n'a que du faste & du vent dans la tête.

Le véritable ami, le modèle de l'amitié est parfaitement dessiné dans le personnage d'Ariste. Celui-ci ne parle point; il agit, il sert, il rétablit les affaires de Monrose, que l'imprudence & l'indiscrétion des deux

premiers avoient dérangées presque sans ressource ; il sollicite sous son propre nom les grâces que son ami n'a pu obtenir , mais c'est pour les lui remettre ; enfin il lui rend sa fortune , le bonheur & sa maîtresse. Les caractères de Monrose & d'Hortense sont un peu romanesques , ainsi que les situations dans lesquelles l'Auteur les a placés. Ce défaut est celui qu'on reproche à la Chaussée le plus généralement & avec le plus de raison.

Cette Comédie a été jouée avec soin. M. Molé a mis du pathétique dans le rôle de Monrose ; M. Vanhove, beaucoup de vérité dans celui d'Ariste. Le personnage de Dornane a été rendu fort agréablement par M. Fleury, dont le talent pour la Comédie prend chaque jour un nouvel essor. Le rôle d'Aramont est un des plus avantageux qu'il y ait au Théâtre ; il a été joué par Monsieur Desfarts. De vieux Amateurs que nous aimons à consulter , nous ont assuré que ce rôle commença autrefois la réputation du Comédien Fierville , qui le rendoit d'une manière supérieure.



COMÉDIE ITALIENNE.

LE 2 Septembre on a donné pour la première fois, *Richard*, Parodie de *Richard III*, Tragédie.

Le mérite de ce petit Ouvrage, que nous devons à la plume de M. Parisau, seroit plus vivement senti, si la Tragédie qui en a fourni le sujet étoit plus connue par les représentations, ou bien si elle étoit imprimée. Les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas d'en citer tout ce que nous pourrions y trouver d'agréable pour nos Lecteurs. Nous nous contenterons de leur offrir une partie de la Scène où Richard reste seul, après avoir été raillé par Richmond, qui s'est fait reconnoître : & quelque chose du dénouement.

Demandez - moi

Pourquoi,

Pourquoi Richmond m'échappe;

Mais sur-tout en ce danger-ci,

Pourquoi j'ose rester ici.

A I R : *Je suis un Luron.*

Je m'en suis douté :

Parsembleu, je reste

Pour être agité

Des fureurs d'Oreste;

Car

J'ai déjà la migraine fort.

Et j'aurai le transport.

A I R : *Triste Raison.*

Raison, qu'est-tu ? Je sens foiblir la nôtre ;
Ah ! loin de nous un regret mal-adroit ;
En la perdant , je pers bien moins qu'un autre ;
Un autre aussi perd bien moins qu'il ne croit.

La mienne est éclipfée tout-à-fait : essayons
de lier deux idées ensemble. (*avec emphase.*)

*La gloire est un jour par sorti du sein des ombres. **

Ah ! c'en est fait , je ne fais plus ce que je dis.

A I R : *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

En ce châtiment mérité ,
Oh ! faveur imprévue !
J'apperçois la postérité ,
Très-peu de gens l'ont vue.

A I R : *Ma Grand'mère étoit peinte.*

L'un m'y livre aux pleurs , aux sanglots
Dans une Tragédie.
Affublé d'airs & de grelots ,
L'autre me parodie ;
Mon œil qui confond
Tragique & bouffon ,
Est d'une perfidie ,
Qu'à peine je peux
Distinguer des deux
Quelle est la Parodie.

* Vers de la Tragédie de Richard III.

Il n'est guères possible de trouver dans nos anciennes Parodies une Scène plus piquante & plus comique. Une idée fort originale est celle du Dessinateur, qui vient se placer sur le devant du Théâtre, pour faire un croquis de la situation où Élisabeth est sur le point d'être poignardée par un Soldat de Richard.

A I R : *De Rémonde.*

L'attitude me seconde ;
Le beau groupe , il est complet ;
Et pour peu que j'y réponde

Richmond paroît à la tête de ses Soldats , & se prépare à fondre sur les Troupes de Richard. Le Dessinateur , troublé , continue sur le même air.

Milord ! Milord ! s'il vous plaît !
Ne dérangez pas le monde ,
Laissez chacun comme il est.

R I C H M O N D .

A I R : *Vaudeville du Maréchal.*

Cher ami , ne t'alarme pas ;
Ton art a pour moi des appas ;
Mais l'attitude n'est pas neuve ,
Et tu pourras la retrouver , &c.

Cette Parodie fait beaucoup d'honneur à l'esprit de M. Parifau. Presque tous les couplets sont bien faits , coupés avec infiniment

d'adresse , terminés par des idées fines , & portant avec elles des épigrammes relatives aux défauts de la Pièce parodiée. Nous croyons que M. Parisau annonce assez de connoissance du Théâtre , pour que nous ayons le droit de l'engager à mériter des succès plus dignes d'un homme de Lettres , par des Ouvrages d'imagination.

Au Mercure prochain les autres articles de ce Spectacle.

V A R I É T É S.

M. D'ALEMBERT ayant envoyé au Roi de Prusse, de la part de l'Auteur, une excellente Pièce de Vers Latins sur la Mort de l'Impératrice-Reine, composée par M. Luce, Bourfier du Collège de Louis-le-Grand, ce Prince a chargé M. d'Alembert de remettre de sa part au jeune Écolier une gratification, pour l'aider & l'encourager dans ses Études. Ainsi le grand Frédéric, qui a appelé dans son Académie plusieurs Étrangers du plus grand mérite, & qui depuis près de trente années honore d'une pension M. d'Alembert, dont il a été le premier & long-temps le seul Bienfaiteur, protège & favorise les Lettres & les Sciences au-dedans & au-dehors de ses États, & ne dédaigne pas même d'animer les talens naissant qui se distinguent ailleurs que chez lui.

M. Luce a étudié cette année au Collège de Louis-le-Grand, sous M. Selis, Professeur de Seconde au même Collège, excellent Littérateur, connu par des Ouvrages estimés, & non moins recommandables par ses qualités personnelles que par ses talens.

G R A V U R E S.

LA Fête du Saint - Sacrement, la Fête de Saint-Louis Prix, 3 liv. chacune. Ces deux sujets font partie de la suite des fêtes de l'année dessinées par M. Cochin pour le Missel de la Chapelle Royale de Versailles ; ils sont gravés avec soin par M. Lucien, & se trouvent à Paris, chez Chéreau, rue des Mathurins, au coin de celle de Sorbonne.

Le pain des Anges, le pain des hommes. Prix, 2 liv. chacune. Ces deux sujets allégoriques au Sacrement de l'Eucharistie font aussi partie de la suite des Fêtes de l'année dessinées par M. Cochin pour le Missel de la Chapelle Royale de Versailles ; ils sont très-bien gravés par Mde Lingée, & se trouvent chez elle, rue S. Thomas, Porte S. Jacques, maison de M. Prevost.

La Mécanique appliquée aux Arts, aux Manufactures, à l'Agriculture & à la Guerre, Ouvrage orné de cent vingt Planches, par M. Berthelot, Ingénieur-Mécanicien du Roi, Tome I, in-4°. A Paris, chez l'Auteur, rue de Saintonge au Marais, & Demonville, rue Christine.

M. Berthelot est déjà connu très-avantageusement du Public ; c'est à lui qu'on doit l'invention des nouveaux affûts de canon qui ont été adoptés dans toutes les Villes de guerre & sur les Ports de France, adoption qui prouve la supériorité des talens de ce Mécanicien ; les objets décrits dans ce Volume sont diverses espèces de Moulins, de Grues, de Machines propres à piloter, à scier le bois & les pierres, des Martreux, des Soufflets pour les forges & fourneaux, &c. objets qui ont pour but des

travaux usuels. Les Artistes & ceux qui sont à la tête de grands établissemens trouveront dans cet Ouvrage non-seulement des modèles de machines, mais des idées propres à en construire d'autres par l'application des principes de l'Auteur.

MUSIQUE.

RECUEIL d'Airs, avec accompagnement de Violon & Guitare, par M. Delaunay, Amateur. Prix, 3 liv. A Paris, chez la Veuve de la Gardette, rue du Roule, & aux adresses ordinaires.

Premier Recueil de six Duos pour deux Violons composés pour des Commensans, par Prot Chamin, de la Comédie Française, Œuvre III. Prix, 6 liv. A Paris, chez Maillard, rue Geoffroy-l'Angevin, maison neuve de M. Caffier, & chez Bérault, près l'ancienne Comédie Française, ainsi qu'aux adresses ordinaires.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LETRES du Chevalier de Saint-Alme & de Mademoiselle Melcourt, par Mlle de ***, Volume in-12. A Paris, chez Delormel, Esprit & la Veuve Duchesne, Libraires.

Lettre de M. l'Évêque de Saint-Omer au Clergé de son Diocèse sur les Études ecclésiastiques, in-4°. A Paris, chez Simon, Imprimeur-Libraire, rue Mignon.

Essai sur l'Apocalypse, ou Explication littérale & historique de la Révélation de l'Apôtre Saint Jean, avec des Remarques sur le Système de M. Pastoris.

2 Volumes in-12. Prix, 4 liv. broché. A Paris, chez Durand, Libraire, rue Galande.

Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris à un Médecin du Collège de Londres, Ouvrage dans lequel on prouve contre M. Mesmer que le magnétisme animal n'existe pas, Brochure in-8°. Prix, 1 livre 4 sols. A Paris, chez Jombert l'aîné, Libraire, rue Dauphine.

Réflexions sur le Corps de la Maréchaussée, adressées en forme de Lettre à l'Auteur intitulé: *Défense du Système de la Guerre*, où, après avoir réfuté les idées de cet Auteur, concernant l'établissement & l'emploi des Troupes pendant la Paix, on examine s'il seroit expédient de supprimer la Maréchaussée, pour confier le maintien de l'ordre public à nos Régimens, Volume in-8°. A Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

T A B L E.

<i>V</i> ERS de Consolation d'une	parentes, dites <i>Asphyxiées</i> ,	
<i>Veuve à une Veuve</i> ,	145	173
<i>A Mde la Marquise de Coigny</i> ,	148	184
<i>Enigme & Logogryphe</i> ,	150	186
<i>Éloges de Charles de Saint-Maure</i> ,	Duc de Montausier,	190
152	<i>Musique</i> ,	191
<i>Cathéchisme sur les Morts ap-</i>	<i>Annonces Littéraires</i> ,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercuré de France*, pour le Samedi 22 Sept. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 21 Sept. 1781. DE SANCY.

MERCURE

DE FRANCE.

SAMEDI 29 SEPTEMBRE 1781.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

L'HOMME ET LE TEMPS,

Fable.

ON raconte qu'un homme appeloit à grands cris
Le Temps, ce vieillard indocile.
Le Temps enfin parut; & qui fut bien surpris ?
Ce fut notre homme: eh bien! je viens en ton asyle
Dit le vieillard, savoir ce que tu veux de moi;
Tu fatigues le Ciel par tes cris, & pourquoi?
Pourquoi? répondit-il, la demande est plaisante;
Tu n'es jamais, selon mes vœux,
Que trop long ou trop court: je languis dans l'attente
D'une fortune très-brillante,
Et qui pourra me rendre heureux.
Je te demande, ô Temps impitoyable !
Que jusqu'à mon bonheur précipitant ton cours,
Sam. 29 Septembre 1781. I

Rapidement tu passes sur les jours
Qui retardent encore cet instant agréable,
Mais je t'implore vainement ,
Sourd à ma voix , à ma prière ,
Il semble que dans la carrière
Tu marches au contraire un peu plus lentement,
Je ris de ton extravagance ,
Répliqua le vieillard , que me demandes-tu ?
A peine de ces biens tu seras revêtu ,
Que la mort avec insolence
Viendra trancher tes jours : elle compte mes pas ;
Si ton nombre est complet , tu n'échapperas pas.
Crois-moi , l'ami , fais mieux ; du Temps apprends à
vivre.

Il est peu de momens qu'on ne puisse égayer.
Jouis , sans desirer le moment qui va suivre ,
Incertain si le Ciel veut t'en gratifier.

L'on rencontre souvent l'homme de cette Fable ;
Je vois chaque jour son semblable ,
Et je crois que le monde est plein
De ces gens qui toujours vont desirant demain :
Arrivés à demain , ils en veulent un autre.
Croyant dans l'avenir trouver un meilleur sort ,
Ils voudroient abrégier le temps que suit la mort ,
La mort qu'ils craignent tous. Quelle erreur est la
vôtre ,
Mortels inconséquens ! un seul plaisir présent
Vaut mieux que mille en espérance ;

Le premier est à vous incontestablement,
Les autres n'y sont pas, voilà la différence :
Peut-être même, hélas ! n'y seront-ils jamais :
Vivez sans y compter, pour mourir sans regrets.

(*Par M. le Comte de la Rouë.*)

L E S A F F I C H E S ,

Conte , imité de l'Allemand.

ON sonnoit la première Messe au Couvent de..... — Quoi ! déjà sept heures , s'écria Louise !.... & il n'est pas encore venu ! elle ne savoit plus à quoi s'occuper ; le déjeuner étoit prêt. Elle veut se mettre à son filet , l'inquiétude enchaîne ses doigts. Elle quitte l'Ouvrage , prend un Livre..... mais ce ne sont tout au plus quē des caractères qui se peignent à ses regards.

On devine que Louise aimoit. Elle attendoit Dorval , qui étoit arrivé la veille à minuit d'un voyage de quelques semaines. Dorval a coutume de venir déjeuner avec Louise & sa mère, & il ne paroît pas aujourd'hui. Toute autre que Louise auroit trompé le temps à l'aide de son miroir. On auroit tâché d'être bien jolie ; depuis que Dorval étoit parti , on ne l'avoit pas été. Pour qui développera t'on ses charmes , si ce n'est pour son amant ? C'est ainsi que la vanité auroit un peu calmé les impatiences

de l'Amour. Mais Louise n'est point vaine ; elle est belle & simple comme une rose qui s'entrouvre aux premiers rayons du jour.

Mais quel obstacle retient Dorval ? La fatigue seroit-elle la cause de ce retard ? Le voyage étoit long ; il ne s'est peut-être pas assez ménagé en revenant vers sa Louise. Louise sentoit comme elle se seroit hâtée à sa place. Mais il est temps de faire connoître Dorval à nos Lecteurs.

Ses parens , qui n'étoient pas riches , lui firent prendre une profession contraire à ses goûts ; il avoit suivi le barreau ; mais à leur mort , ayant quitté la ville , pour diminuer ses besoins , il chercha à la campagne un asyle où il pût se livrer à son amour pour le repos. Il le trouva dans la maison de Mde Dumousséau , mère de Louise , qui s'étoit retirée dans un village , se disant veuve d'un Officier mort à l'Armée.

A peine fut-il entré dans cette paisible habitation , qu'il gagna l'estime de tout le monde. L'amitié suivit l'estime de près ; & bientôt vous eussiez dit que c'étoit le fils de Mde Dumousséau & le frère de Louise.

L'amour du repos n'étoit pas le seul motif qui l'avoit exilé de la ville. Des chagrins de cœur avoient eu encore plus de part à cette résolution. Dorval avoit déjà aimé ; mais , trompé , sacrifié à la richesse , il s'étoit bien promis de ne plus s'exposer à être le jouet du caprice & la victime de l'intérêt. Le premier & l'unique objet qui avoit enchaîné

son cœur, l'amour le lui avoit présenté comme l'ornement de son sexe; en le perdant, il étoit naturel qu'il abjurât pour toujours l'amour de ce sexe qu'il ne pouvoit plus estimer.

Il porta dans sa retraite un cœur ulcéré par la haine & le ressentiment, un cœur qui se sentoit né pour l'Amour, & qui se voyoit forcé d'y renoncer. Cependant, au milieu de sa solitude, abandonné comme à lui-même, il promenoit avec regret ses yeux sur le passé, il s'étonnoit du vuide de son cœur; il sentoit bien qu'il manquoit quelque chose à sa tranquillité. Il avoit été trompé, & peut-être n'osoit-il s'avouer, qu'il voudroit bien encore s'exposer à l'être. Mon ressentiment est juste, s'écrioit il; je dois haïr, je dois fuir à jamais ce sexe perfide; mais il ne pouvoit étouffer une voix secrète qui lui disoit: il est encore, il est des cœurs vertueux, capables d'aimer & dignes d'être aimés. Il en venoit quelquefois jusqu'à pardonner à l'objet qui l'avoit trahi. Il ne s'en prenoit qu'à la séduction, & il commençoit à excuser un sexe trop foible par lui-même, & exposé encore à mille dangers.

Le temps n'étoit pas la seule cause de son indulgence; les charmes ingénus de la jeune Louise y avoient beaucoup plus contribué. Les vertus aimables de M^{de} Dumousséau l'avoient consolé; elles avoient dissipé son chagrin; & la candeur & la beauté de sa fille avoient ramené dans son cœur le desir &

l'espoir d'être heureux. Mde Dumousseau avoit vu naître cette inclination ; & son cœur y avoit applaudi. De jour en jour celui de Dorval sembloit s'épanouir davantage. Chacun des charmes que l'âge ou l'éducation faisoient éclore chez la tendre Louise, étoit pour lui un nouveau lien qui l'attachoit plus fortement. Si l'expérience & le malheur n'avoient pu défendre Dorval contre l'Amour, quelles armes pouvoit lui opposer la jeune & sensible Louise ? Ce cœur naïf étoit peu propre à dissimuler ses sentimens. Elle les laissa voir avant de s'en être apperçue elle-même. Que dis-je ? Elle sembla venir au-devant de Dorval avec toute la sécurité de son innocence, & lui apporta son cœur avec une naïveté si franche, que ce seul trait auroit touché Dorval, fût-il demeuré insensible jusqu'alors.

Enfin, cet amant fortuné ne soupire plus qu'après le moment qui doit mettre le comble à son bonheur. L'amour, l'amour seul occupe tout son esprit, remplit toute son ame. Il ne pense, il ne respire que pour sa Louise. Rien ne manque à son bonheur que le plaisir d'être tout à elle. Un événement inattendu vint confirmer son espérance ; c'est la mort d'une vieille tante, que le hasard avoit enrichie depuis peu par un fort héritage, & dont enfin Dorval alloit hériter à son tour. Il étoit parti pour aller recueillir cette succession. Le voilà de retour !.... & il ne paroît point !

Tandis que la tendre Louise se livre aux plus tristes idées, un bruit se fait entendre; on descend.... Ah! le voilà! — Non, ce n'est pas lui; il voleroit.... c'est le lourd Philippe, son valet!.... n'importe, entrez, Philippe. Votre maître n'est donc pas encore levé? — Il ne s'est pas encore couché. — Comment? — Pendant toute la nuit il a.... que fais-je, tout ce qu'il a fait! il a soupiré, pleuré; il s'est mis à écrire; il a tout déchiré; il a ouvert la fenêtre, l'a refermée.... Il s'est tordu les mains, s'est promené, s'est assis, s'est agité sur sa chaise.... Voilà tout ce qu'il a fait jusqu'au jour. Alors il m'a dit d'avertir M^{de} votre mère qu'il desiroit lui parler en particulier; elle étoit sortie, & je viens voir si elle est revenue. — Mais, Philippe.... ô ciel!.... — Depuis quinze jours il est de même.

Quel coup de foudre pour la tendre Louise! voilà donc le succès d'un voyage, d'où ils avoient attendu tout leur bonheur. Elle continue d'interroger Philippe; mais pendant le séjour de Dorval à Wesel (c'est-là qu'il devoit recueillir sa succession) Philippe avoit été absent plusieurs jours. A son retour, il avoit trouvé son maître enfermé, seul, livré à la plus sombre tristesse; & qui ne lui avoit parlé que pour lui donner son congé.... on n'avoit plus de pain à lui donner.

A ce récit, l'infortunée Louise demeure comme anéantie.... Que lui est-il donc arrivé?.... Par quel accident?.... Qu'il m'ex-

plique ce mystère , je veux le voir , lui parler , à l'heure même.... ou je meurs.... Philippe est obligé de monter , & de prier Dorval de descendre.

Il revient.... Dorval ne peut se rendre auprès d'elle.... Il espère qu'elle voudra bien le lui pardonner. M^{de} Dumoussseau arrive. Louise éperdue se jette dans ses bras en sanglotant.... Il ne peut venir me parler , s'écrie-t-elle.

Cette bonne mère reste immobile d'effroi. Elle cherche à interpréter cet événement. Son imagination alarmée lui présente les images les plus sinistres. Elle se jette dans les bras de sa fille , la presse contre son sein , & lui dit , du ton le plus triste : c'est moi , Louise , c'est moi qui ai fait ton malheur. Me pardonneras tu , ma fille ?

Ce discours fut un nouveau coup de foudre pour le tendre cœur de Louise. Ma fille , continua M^{de} Dumoussseau , il faut enfin vous révéler des secrets que j'ai cru devoir vous cacher pour ne pas affliger votre tendresse. La violence de mes parens , qui vouloient me faire épouser un jeune homme indigne d'eux & de moi , m'a rendue coupable & malheureuse. J'allai me jeter dans les bras d'un Officier qui étoit en quartier d'hiver à Wesel , qui m'avoit parlé d'amour , & qui avoit su me rendre sensible. Il me donna le titre de son épouse. Mais hélas ! ce cœur que j'avois cru digne de mon amour , n'avoit brûlé que pour ma fortune.

Il s'étoit flatté de se réconcilier avec mes pères par l'entremise de ses supérieurs. Mais quand il vit son espoir déçu par l'inflexibilité de mon père, qui me déshéritait, & qui fit passer en mourant tous ses biens au jeune homme qu'il avoit voulu unir à mon sort, mon cruel époux ne cacha plus ses sentimens sous une fausse tendresse ; le dégoût suivit le repentir ; la haine s'y joignit bientôt ; enfin il eut l'injustice & la cruauté d'armer la calomnie contre mon innocence ; le mensonge parla plus haut que la vérité ; mes juges furent trompés, peut-être séduits ; un divorce déshonorant fut le prix du plus tendre amour ; je quittai Wesel pour me réfugier ici sous un nom supposé. C'est à Wesel que Dorval vient de passer trois semaines ; il y a sans doute appris mon histoire ; ainsi, ma fille, ce sont mes fautes & mes malheurs qui t'ont perdue malgré moi.

Les craintes de Mde Dumousseau ne paroissent que trop fondées. La calomnie qui l'avoit fait condamner avoit pu la poursuivre encore ; & la conduite étrange de Dorval étoit sans doute une suite de l'indignation & du mépris qu'il avoit conçus. Louise étoit prête à succomber à sa douleur ; elle ne put soutenir l'idée de perdre à jamais l'unique objet de son amour, un amant qui étoit tout pour elle. Dans ce profond accablement la raison n'avoit aucun empire sur son cœur ; il étoit fermé à toute espèce de con-

solation.... Étoit-il possible de se représenter l'image d'un avenir sans Dorval?... Il entre enfin ; voit sa Louise éperdue, mourant ;... L'amour le fait tomber à ses pieds. Il presse ses mains de ses mains tremblantes ; un trouble subit s'empare de son âme. L'amour , le désespoir l'agitent tour-à-tour ; & la vûe de ce qu'il aime lui rend l'idée de le perdre mille fois plus accablante.

Louise revient à elle ; elle fixe ses yeux languissans sur ceux de Dorval.... Un rayon consolateur pénètre dans son âme.... elle sent qu'elle vit encore.... mais peut-être , hélas ! pour détester la vie , pour pleurer son amant.... Qui pourroit donc les désunir?.... L'histoire malheureuse de sa mère se retrace alors à son souvenir.... Mais quand tout seroit conforme à la vérité , Dorval devroit-il l'en aimer moins ? Elle jugeoit d'après son cœur.... la calomnie , l'infortune n'auroient rien pu sur elle.... sur son amour. Pénétrée de ce sentiment , elle jette sur lui un regard d'attendrissement & d'amertume , & s'éloigne en pleurant , sans qu'il fasse le moindre effort pour la retenir.

Voilà Dorval seul avec Mde Dumoussieur. Ils demeurent tous deux dans le plus profond silence , & à peine osent-ils se regarder. L'infortunée mère de Louise attendoit en tremblant que Dorval l'accablât de reproches. Le remords & la honte l'avoient tourmentée long-temps ; mais jamais elle n'avoit souffert ce qu'elle souffroit alors ; & la

crainte ne cauſoit pas moins d'agitation dans ſon cœur que n'en avoit cauſé dans celui de Louiſe le deſeſpoir de l'amour.

Qu'on juge de ſa ſurpriſe lorſque Dorval, après avoir recueilli ſes eſprits, vola dans ſes bras avec toute la tendreſſe filiale qu'il avoit coutume de lui témoigner, & au milieu de ſes ſanglots verſa dans ſon ſein le ſecret fatal qu'il craignoit de dévoiler.

Dans les derniers jours de mon ſéjour à Weſel, lui dit-il, je me ſuis occupé à examiner les papiers de la défunte, ſur leſquels je n'avois pas encore jeté les yeux. J'en ai trouvé un qui renverſe tout l'édiſice du bonheur que l'amour avoit élevé. C'eſt une lettre du parent dont ma tante avoit hérité; elle eſt adreſſée à elle-même. Par cette fatale lettre, il lui preſcrit de faire des recherches ſur une famille qu'il a, dit-il, dépouillée de ſes biens; & ſi elle exiſte encore, il ordonne qu'on lui reſtitue ſa fortune. Je n'ai pu balancer un inſtant.... j'ai fait ce que vous auriez fait à ma place, & malgré.... tout ce qu'il va m'en coûter, j'ai fait avertir par les Papiers Publics cette famille de venir prendre poſſeſſion d'un bien ſur lequel je n'ai plus de prétentions.

De quel poids affreux M^{de} Dumouſſeau ſe ſentit ſoulagée à cette nouvelle ! la joie, l'admiration pour la nobleſſe d'âme de ce vertueux jeune homme, la crainte de le perdre, lui qu'elle aimoit comme ſon fils, qui alloit le devenir; (car elle devoit néceſ-

fairement lui accorder ce titre, si elle vouloit conserver sa chère Louise) tous ces sentimens réunis ne laissent point de place à la curiosité, & ne lui permettent point d'entrer avec Dorval dans de plus grands détails. Elle est trop effrayée du triste parti qu'il veut prendre. Le dessein de Dorval étoit de se défaire du peu de bien qui lui restoit, & d'entrer au Service étranger. Elle mit tout en usage pour l'en détourner; mais que pouvoit-elle lui dire que l'amour ne lui eût déjà dit, & à quoi la raison n'eût déjà répondu?

Dans l'espérance flatteuse de cette succession, Dorval avoit moins ménagé son bien. Quelques créanciers le pressoient vivement. D'ailleurs, soit éloignement pour ses anciennes occupations, éloignement qu'augmentoit encore l'obstination avec laquelle il s'étoit opposé au zèle de ses amis & de ses protecteurs, soit méfiance de ses talens, tout lui persuadoit qu'il n'avoit plus rien à prétendre dans sa patrie, & qu'il ne s'y produiroit jamais avec avantage.

Cependant, M^{de} Dumousseau s'étoit hâtée d'aller tout apprendre à sa fille; & au plus douloureux effroi avoit succédé le plus tendre intérêt. Louise n'avoit jamais pensé ce qu'elle sentoît alors, qu'elle pouvoit encore aimer davantage son cher Dorval.... Mais hélas!.... son malheur étoit trop grand pour qu'elle pût croire à quelque moyen d'y remédier. Elle connoissoit Dor-

val , & savoit ce qu'elle en devoit attendre ; aussi ne vouloit-elle pas le voir. Elle pleuroit son malheur en se couvrant le visage de ses mains , lorsque Dorval , après avoir tout arrangé pour son départ , entra chez elle.... Quel moment ! qu'on se figure ces deux amans , s'aimant plus que jamais , muets , se tenant embrassés comme dans un instant qui concentroit toute l'éternité de leur amour. Ils ne se parloient que par leurs soupirs & par leurs larmes , lorsque la mère entra subitement , tenant en main une affiche & une lettre du seul de ses amis de Wesel , qui sût sa retraite & ses malheurs.

Avez - vous jamais vu sur le rivage une mère dans les bras de laquelle on remet son enfant qu'elle croyoit enseveli sous les flots ? Telle représentez-vous la mère de Louise. Dorval , lisez , s'écrie-t'elle , lisez : — C'est l'avis à la famille dont je vous ai parlé. — Eh bien.... Dorval ! Louise ! mes enfans ! Dieu !.... nous sommes ces héritiers....

Finissez cette scène , âmes capables de la bien sentir.

(*Par M. Friedel , Professeur des Pages
du Roi en survivance.*)



*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *Goupillon* ; celui du Logogryphe est *Versailles*, où se trouvent *ver*, *livre*, *re*, *la*, *si*, *air*, *selle*, *rève*, *vrai*, *ris*, *sel* & *Isle*.

É N I G M E.

UN sage ingénieux m'éleva des autels ;
Son cœur discret m'adoroit en silence.
Aujourd'hui d'entre les mortels
On me chasse avec arrogance.
Dans les Couvens on me croit exilé,
Avec frère *Hippocondre*, auprès de Sœur *Discrète*.
Quelle erreur ! dans ces lieux mon ennemi fêta
Veille sans cesse à me rompre la tête.
Les Sots toujours, les Savans quelquefois,
Gagnent à suivre mes lois.
Et pour me faire mieux connoître ;
Car je hais les longs discours,
Si près de moi paroît un petit maître,
Je me retire pour toujours.

(Par M. Verninac.)



LOGOGRAPHIE.

JE ne suis pas facile à deviner ,
Tant j'ai l'encolure hypocrite.
Il est pourtant bon de me désigner ;
Car je n'ai point d'autre mérite
Que de tromper les gens ,
En leur prodiguant de l'encens.
Mais le plus sage me méprise.
Ma première moitié présente , de l'Église
Le Chef Souverain ;
Je mange l'autre avec mon pain.

(Par M. Benoist , de Dourdan.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

CLÉMENTINE & DÉSORMES, * *Drame en cinq Actes & en prose*, par M. Monvel.
A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques.

CE Drame, comme nous l'avons dit, a eu beaucoup de succès, c'est à-dire, qu'il a été fort applaudi aux représentations. Le

* On alloit imprimer cet Article, quand des raisons particulières s'y sont opposées. Après avoir donné aux circonstances ce qu'elles exigeoient, on le publie parce qu'on s'y est engagé & parce que la cause du goût en a fait un devoir.

Peuple des Spectateurs, blâmé sur les Ouvrages raisonnables, a besoin, pour être ému, de rencontrer des situations violentes, des tableaux bien douloureux, bien cruels. A ce Spectacle, son goût endormi se réveille ; les secousses qu'il éprouve soutiennent son attention ; & il appelle intérêt l'effroi que lui causent les Scènes révoltantes qu'on fait passer sous les yeux. C'est à cette disposition du plus grand nombre des esprits qu'il faut attribuer le succès des Ouvrages de ce genre qu'on a représentés depuis quelque temps. Nous en connoissons peu dont les divers incidens portent avec eux un caractère d'horreur aussi marqué que celui dont nous allons rendre compte, & les détails dans lesquels nous entrerons en fourniront la preuve.

ACTE PREMIER. " Désormes, Intendant de M. de Sirvan, ouvre la Scène par un monologue, dans lequel il fait connoître le dessein qu'il a formé de fuir Clémentine. Julie, Gouvernante de celle-ci, vient l'inviter à se rendre chez sa maîtresse, que le chagrin accable. M. de Sirvan, son père, a résisté à son désespoir & à ses larmes. Il veut absolument qu'elle épouse un homme qu'elle ne connoît pas. C'est le fils d'un Président au Parlement de Grenoble ; quant à son nom, c'est encore un mystère. Désormes, après cette conversation, promet à Julie de voir Clémentine : la Gouvernante sort. Autre monologue dans lequel Désormes apostrophe son père absent & lui reproche son aveuglement pour une

marâtre cruelle qui l'a voué au malheur. On lui annonce deux Fermiers de M. de Sirvan, qui lui apportent une partie du prix de leurs Baux. Il en reçoit le montant, leur en donne quittance, & les congédie. Troisième monologue, dans lequel il se propose de ne pas voir Mlle de Sirvan, mais de lui écrire. Elle arrive au moment même. Scène entre les deux amans, qui fait connoître en partie la situation & la naissance de Désormes. Fils d'un homme qui tient un état distingué dans une des premières villes du Royaume, il a été la victime de la haine d'une belle-mère, & chassé de la maison de son père. Ayant appris, par des voies indirectes, qu'on vouloit attenter à sa liberté, il a quitté son pays, est arrivé au château de Sirvan, a vu Clémentine, l'a aimée, s'est fait présenter chez M. de Sirvan, & y a été reçu comme Intendant. Là, il a vainement attendu une circonstance qui lui permît d'aspirer à devenir son gendre. Les deux infortunés forment, en pleurant, le dessein de sacrifier leur tendresse au devoir. Désormes reste encore seul; & dans un quatrième monologue, se propose de remettre à Julie une lettre pour Mlle de Sirvan, & de partir ensuite. Il entend une chaise de poste; elle amène le père de l'époux qu'on destine à Clémentine; il prend une dernière résolution, celle de porter à sa caisse l'argent qu'il vient de recevoir, & d'en renvoyer la clef à M. de Sirvan. Julie vient lui apprendre qu'il est

dans l'appartement que doit occuper M. le Président qui vient d'arriver. A ces mots il rejette dans un secrétaire les sacs dont il s'étoit chargé ; relève le bureau sans le fermer , y laisse la clef , remet sa lettre à Julie , & se retire. Un vieux Domestique , nommé Saint-Germain , attaché à Valville , fils de M. de Sirvan , vient demander à Julie si elle a vu son jeune maître. Son père le demande depuis une heure , pour lui ordonner de monter à cheval le lendemain à cinq heures , & d'aller au devant de son futur beau-frère , M. de Franval le fils..... *Car , dit il , on sait enfin le nom de cet époux si long-temps inconnu. Une affaire d'honneur l'obligeoit de se cacher , elle vient d'être accommodée , tout mystère est désormais inutile.* Julie n'a point vu Valville. Saint-Germain va servir à table , & Julie court auprès de sa maîtresse. »

Avant de faire aucune observation sur cet Acte , nous croyons devoir donner l'analyse du second.

« Dans la première Scène , Clémentine est en proie au plus affreux désespoir , sa raison commence à s'égarer , son amour pour Déformes est plus violent que jamais , & l'idée de devenir la femme de M. de Franval lui en est plus insupportable. L'arrivée de M. de Sirvan & de M. de Franval le père interrompt ses plaintes ; le premier lui ordonne de se retirer ; M. de Franval , fatigué du voyage , se retire de son côté pour aller se reposer , & M. de Sirvan , avant de se rendre à son appartement , ordonne à Valville

de partir le lendemain à cinq heures. Valville, demeuré seul, est apperçu par son Domestique, qui lui témoigne sa surprise de le trouver debout, & si tard. Après plusieurs questions, auxquelles il répond à peine, il avoue qu'il a joué & perdu mille louis, dont neuf cens sur sa parole; que son joueur est un Officier étranger qui part à quatre heures du matin, & qui attend son argent à trois. Le seul moyen qu' imagine Saint - Germain dans une telle circonstance, est de tout avouer à M. de Sirvan. La dureté de celui-ci détourne Valville de choisir ce parti. Dans un mouvement douloureux, sa main touche involontairement la clef du secrétaire de Désormes; il ouvre ce secrétaire, voit les sacs, les regarde avec avidité, referme le bureau, s'en éloigne, y revient, & finit par proposer à son Valet de l'aider à emporter l'argent qu'il y a vu. Ami de Franval le fils, qui vient d'hériter du bien de sa mère, il lui racontera son histoire, & remplacera cette somme sur le champ. Saint-Germain se récrie contre une pareille horreur, remonte à son maître ce qu'une telle ressource a d'odieux, & se jette à ses genoux. La nécessité a endurci Valville, il menace le vieux Domestique de le tuer à ses yeux, il le charge de plusieurs sacs, prend quelques rouleaux, & sort avec lui en frémissant. »

LES expositions de nos Pièces modernes sont ordinairement marquées à deux défauts; elles sont ou lentes ou forcées, & méritent au moins l'un des deux reproches. Celle-ci

les mérite tous deux. 1°. Ce n'est qu'à la septième Scène du premier Acte que Désormes fait réellement connoître sa situation, son état, ses malheurs; ce n'est qu'à ce moment que Clémentine fait aussi connoître sa résolution d'immoler sa tendresse à la volonté de son père, & que le Spectateur est instruit de ce qui doit, au moins en apparence, être le sujet, & fournir l'action du Drame: c'est-là enfin, quoiqu'un peu tard, que l'on croit appercevoir quelques développemens nécessaires. 2°. Ce que Désormes dit à Clémentine, il devrait le lui avoir dit cent fois. Comment supposer qu'une fille bien née, sensible & vertueuse, se soit livrée à l'amour d'un inconnu, d'un homme qui cache son nom & sa naissance, d'un aventurier enfin? Pour inspirer de l'intérêt, il faut que Clémentine aime Désormes avec connoissance de cause, qu'elle sache qu'il est digne d'elle, non-seulement par ses qualités, mais encore par la naissance. Et depuis quand un amant aussi tendre que Désormes a-t'il des secrets pour l'objet aimé? Sa délicatesse d'ailleurs, dont il parle si souvent, ne devoit-elle pas lui faire une loi d'instruire son amante de tout ce qui le concerne? Nous ne disons rien de son nom qu'il lui cache, même dans la déclaration qu'il lui fait sous les yeux du Spectateur, non plus que du nom de l'époux futur de Clémentine, qu'on ignore dans la maison jusqu'au départ de Désormes, & qu'on apprend immédiatement après. On apperçoit dans

cette petite ruse l'embarras & les besoins de l'Auteur ; mais voici qui est bien pis. Le premier Acte & le second, jusqu'à la dernière Scène exclusivement, ne présentent encore qu'une partie de l'exposition. La dernière Scène du second Acte l'achève, comme on va voir. Le premier Acte a fait penser au Spectateur que le sacrifice des deux amans seroit le motif de l'action, point du tout : elle roule sur le vol que fait Valville. Ce vol, les soupçons qu'il fait naître, les malheurs qui en résultent, voilà les véritables ressorts de l'action. Et que dire de ce vol, de cette affreuse situation, où un fils de famille, dans la crainte d'essuyer les premiers éclats d'une colère qu'il a justement méritée, descend jusqu'à commettre une action infâme, jusqu'à en rendre complice un vieux Domestique, dont il maîtrise les volontés. Quel spectacle que celui d'une Scène où le Valet joue le rôle de l'homme vertueux, tandis que son Maître, élevé dans les principes de l'honneur, dégrade son âme par un égarement qui annonce un homme vil & lâche ! François, mes amis, mes frères, qu'est devenu votre génie, puisque vous applaudissez à des tableaux de cette nature ? Valville compte sur son ami, dira-t-on, & qu'importe ! c'est avec de pareils calculs, avec de telles espérances que tant de malheureux ont fait dans le sentier du crime les pas qui les ont conduits à l'échafaud.

ACTE III. « Clémentine a reçu la lettre de Désotmes ; son délire & son désespoir en ont augmenté ; Julie cherche en vain à la con-

foler. M. de Sirvan vient ajouter à son trouble. Désormes a fait remettre à celui-ci la clef de sa caisse, il ne sait ce que veut signifier une pareille conduite. Un Domestique lui annonce qu'il est parti, qu'on l'a rencontré dans la ville, faisant ses adieux à un ami. Les soupçons de M. de Sirvan s'accroissent, il ouvre le secrétaire, & s'écrie : *Je suis volé ! ah ! le malheureux !* Un Domestique propose de courir après Désormes. *Non*, dit M. de Sirvan, *laissez ce misérable aller chercher ailleurs la peine due à sa bassesse.* Clémentine, dans son délire, parle à son père de Désormes, & lui remet la lettre qu'elle en a reçue. A cette lecture, M. de Sirvan devient furieux, & il ordonne qu'on se hâte de suivre les pas du scélérat. Nouveau désespoir de Clémentine, nouveaux éclats de son père, dont les cris effraient & amènent M. de Franval, qui entraîne son ami dans son appartement, tandis que les Domestiques conduisent Clémentine dans le sien. »

ACTE IV. « M. de Franval engage M. de Sirvan à ne point suivre le premier mouvement de sa colère, & à s'assurer si Désormes est coupable. On annonce que Clémentine est tombée dans l'état le plus affreux. Les deux amis sortent pour voler à son secours. De l'autre côté les Domestiques amènent Désormes échevelé, les vêtements déchirés ; un d'entre-eux l'insulte & l'outrage. A la vue de M. de Sirvan, Désormes court à lui ; veut parler ; il est interrompu par les reproches les plus humilians ; il les repousse avec fierté. On le

menace de l'échafaud , il s'indigne , pense à son père , & pleure. Son désespoir augmente à la vûe de Clémentine , qui vient encore prendre sa défense auprès de M. de Sirvan. Celui-ci , toujours inflexible , écoute à peine M. de Franval , dont la voix frappe Désormes , qui s'écrie , en le regardant : *c'est lui , juste Dieu !* Pendant le reste de la Scène , où la malheureuse amante parle toujours en faveur de son amant , M. de Franval examine Désormes de l'œil le plus curieux. Un évanouissement de Clémentine redouble la fureur de M. de Sirvan , qui éclate en nouveaux projets de vengeance. Franval reste seul avec l'accusé , Il l'interroge , Celui-ci ne lui répond point , mais sa pantomime laisse voir ce qui se passe dans son âme. (*Dans toute cette Scène le jeu de M. Molé étoit sublime.*) Enfin , il répond lorsque M. de Franval lui demande si son père vit encore , & il en résulte une reconnoissance entre les deux Interlocuteurs. M. de Franval retrouve dans Désormes le fils qu'un second mariage a banni de son cœur , Sa seconde femme , en mourant , a déclaré ses injustices ; il frémit de l'abyme dans lequel sa foiblesse a conduit son fils , il se propose de l'arracher au sort qui le menace. »

L'ANALYSE de ces deux Actes prouve absolument ce que nous avons avancé , que le vol fait l'action de la Pièce. En vain , pour donner le change , l'Auteur prête d'abord à M. de Sirvan la résolution de laisser fuir Désormes avec son prétendu vol , & ne l'en fait changer que

sur la lecture de la lettre de cet infortuné ; mais que dit cette lettre ? Accuse-t-elle Désormes ? Qu'y dit-il ? *Adieu pour jamais ; oubliez-moi , votre bonheur en dépend.... Votre image.... me fera respecter des jours qui vous ont été chers.... Vous m'aimez , & je vous perds.* Qu'est-ce que cela prouve ? qu'il est aimé , voilà tout. Est-ce le séducteur que M. de Sirvan cherche à punir ? Rien ne prouve la séduction. *Je ne suis plus ton père ,* dit-il à Clémentine , *je n'ai jamais donné la vie à celle qui a choisi l'objet de son amour parmi ces êtres avilis , destinés à périr un jour avec ignominie.* Et sur quoi M. de Sirvan suppose-t-il que Désormes est un de ces êtres avilis ? Sur ce qu'il a pris la fuite ; sur ce qu'un Domestique lui a dit que sans doute Désormes a du déposer dans le secrétaire l'argent qu'il a reçu des Fermiers. C'est sur cette assertion subalterne , que , sans aller préliminairement à la caisse , M. de Sirvan croit au vol. Quel tissu d'absurdités ! ce M. de Sirvan est ici cent fois plus fou que la folle Clémentine , & c'est un fou furieux ; on va lui voir tout à l'heure un autre caractère.

La situation de Désormes ramené , insulté par les Domestiques , outragé par M. de Sirvan , couvert d'opprobre par un frénétique , est le spectacle le plus horrible que l'on puisse présenter à des gens délicats. Qu'on observe que si le vol n'eût pas été fait sous les yeux du Public , le Spectateur indécis auroit pu hésiter sur l'intérêt que l'accusé

l'accusé lui inspire, qu'on auroit pu un moment craindre qu'il ne fût coupable, & que les angoisses sous lesquelles on le voit prêt à succomber, auroient alors paru moins cruelles. Mais l'Auteur semble avoir cherché à tourmenter gratuitement les Spectateurs. Il les a mis au fait de tout; ils savent que Désormes est innocent; & néanmoins c'est après les avoir privés de l'intérêt de curiosité, une des plus heureuses ressources de l'art, qu'il leur offre l'homme vertueux écrasé sous le poids d'une accusation aussi flétrissante que fausse, devenu la victime & la proie de tout ce que la haine & la vengeance peuvent avoir de fureur. Quel tableau! de pareilles situations sont-elles faites pour attacher? Ne sont-elles pas faites au contraire pour porter le désespoir dans l'âme? Le moyen de faire aimer la vertu, d'engager les hommes à en suivre les lois, n'est pas de la présenter comme impuissante à sauver ceux qui la chérissent, de la persécution des méchans & de l'inconséquence des gens sans caractère. Oui, malheureusement l'innocence est trop souvent la victime de la perfidie & des apparences; mais quelle vérité désolante? & s'il est quelquefois nécessaire de la rappeler à la mémoire des hommes, est-il besoin d'accumuler toutes les horreurs, & de rendre la leçon affreuse & insupportable?

La reconnoissance de Franval père & de Désormes est d'un genre neuf, piquant, & qui, au Théâtre, produit beaucoup d'effet;

Sam. 29 Septembre 1781.

K

mais ce genre même est dangereux, en ce qu'il peut ramener la Comédie à la Pantomime; ce qui seroit d'autant plus fâcheux, que le Public regarderoit bientôt comme inutiles tous ces beaux développemens, par lesquels l'Auteur, en prouvant que le cœur humain lui est connu, en facilite l'étude aux Spectateurs ou à ses Lecteurs. La reconnoissance dont nous parlons est pourtant susceptible d'autres reproches. Elle est longue & dénuée de vraisemblance en un point. Tout changé qu'est Désormes, il a quitté son père dans l'âge où l'homme est formé; or, onze ans ne peuvent l'avoir rendu assez méconnoissable pour que ces mots, *Dieu! c'est lui!* dont Franval est frappé au point de s'écrier: *Que dit-il? Quelle surprise à mon aspect!* ne lui expliquent pas une partie du mystère. Qu'on ajoute à cela que M. de Franval vient de recevoir les derniers soupirs de la belle-mère de Désormes; que celle-ci lui a dévoilé tous ses torts, toutes ses injustices; & que dans ce cas, M. de Franval doit éprouver des remords, qui, dans une circonstance comme celle-ci, ne peuvent que le conduire à reconnoître un fils, dont l'idée doit l'occuper sans cesse.

ACTE V. "On ne désespère pas de la vie de Clémentine. Saint-Germain revient; il précède Valville, qui arrive avec M. de Franval fils; on lui rend compte de ce qui s'est passé dans son absence; il s'écrit en sortant avec précipitation: *Ah! Dieu! ah! juste Dieu!*

Scène entre Déformes & Clémentine, où celle-ci reprend l'espérance & la raison en apprenant que son amant est fils de M. de Franval. La Scène suivante présente un tableau déjà connu & réchauffé du Père de Famille. M. de Sirvan amène un Exempt pour arrêter Déformes, Clémentine s'évanouit, l'amant se jette dans les bras de son père. Franval fils s'élance l'épée à la main entre l'Exempt & Déformes, en s'écriant: *C'est mon frère! il n'est point coupable....* Saint-Germain & Valville tombent aux genoux de M. de Sirvan, & font l'aveu de leur faute. M. de Sirvan confondu, ne sait comment réparer ses torts. Il fait à son fils une leçon beaucoup trop foible, en proportion de ce que l'on peut appeler son crime. *Et vous*, dit-il à Saint-Germain, *vous*, *avoir eu la foiblesse!....* Je l'ai vu naître, dit le vieux Domestique en pleurant: mot de situation, plein d'énergie & d'effet. Franval fils abandonne à son frère tous les droits qu'on lui a donnés sur Clémentine, & tout le monde est heureux.

C'est une chose bien extraordinaire que le caractère de ce M. de Sirvan qui, annoncé comme un homme dur & terrible, l'est toujours à contre sens, & qui pardonne à son fils avec la plus grande facilité une faute qui a mis sa fille aux bords de la tombe, & presque conduit un honnête homme sur un échafaud. Quel exemple que celui d'un pardon si légèrement accordé! & quels fu-

nestes effets ne peut-il pas produire sur de jeunes fous qui , en se rendant coupables des mêmes excès , auront été encouragés par l'espoir d'en obtenir facilement la grâce.

• Nous ne nous étendrons pas sur tous les vices de ce Drame , que nous sommes encore étonnés d'avoir vu représenter sur le Théâtre de la Nation. Si l'on excepte le sacrifice que les deux amans veulent faire de leur amour mutuel , en l'immolant au devoir & à l'honneur , sacrifice même qui n'est qu'indiqué , cet Ouvrage respire la morale la plus dangereuse. La folie de Clementine , qui commence avec la Pièce , & qui finit avec elle , est encore d'une invraisemblance qui passe toutes les bornes de la liberté qu'accordent les conventions Dramatiques. Enfin , la plus grande partie de l'effet que produit cette Pièce , résulte d'une multitude de Scènes Pantomimes , qui ne prouvent pas un grand effort de génie. Mais ce ressort est un de ceux que l'on emploie aujourd'hui le plus volontiers ; celui qui séduit le plus souvent le Public , & qui renouvellera , comme l'a très-bien dit M. de Chamfort : *qui renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains ; la Comédie changée en simple Pantomime , dont il ne restera rien à la postérité , que le nom des Acteurs , qui , par leurs talens , auront caché la misère & la nullité des Poètes.*

(Cet Article est de M. de Charnois).

*HISTOIRE Abrégée de la Ville de Saint-
 Quentin & de ses Franchises*, par M.
 Hordret, ancien Avocat aux Conseils.
 A Paris, chez Dessain junior, Libraire,
 Quai des Augustins; & à Saint-Quentin,
 chez F. T. Hautoy, Imprimeur Libraire
 du Roi, 1781. gros in 8°. de 508 pages.
 Prix, 5 liv. relié.

LE point de vue le plus favorable sous lequel on puisse envisager ces volumineuses Histoires de Provinces & de Villes, dont notre Littérature paroît surchargée, est celui de matériaux qui peuvent fournir des traits & des anecdotes à l'Histoire Générale, & la réformer sur de certains détails dont la discussion ne peut convenir qu'à l'Histoire particulière. Sous cet aspect la prolixité même devient une sorte de mérite; car des matériaux ne sauroient être trop étendus ni trop féconds; & il vaut mieux pour celui qui doit les employer, avoir à réduire qu'à étendre. Ces sortes d'ouvrages ont encore un intérêt, particulier, à la vérité, & borné, mais qui n'en est que plus fort pour ceux qu'il concerne: chaque lieu croit s'ennoblir par ses rapports avec l'Histoire générale du pays dont il fait partie.

Cette Histoire de la Ville de S. Quentin, est née d'un procès que cette Ville a soutenu dans ces derniers temps pour la défense de son franc-aleu, attaqué par le Receveur du

K ij

Domaine, & dans lequel elle a été maintenue par un Arrêt du Conseil, du 29 Mai 1775, comme elle l'avoit été en toute occasion, & nommément sous Louis XIV, en 1693.

Ainsi cet Ouvrage est moitié une Histoire, où les faits concernant la Ville de Saint-Quentin sont rapportés, moitié un *Factum*, où les privilèges de cette Ville sont discutés & défendus.

Les privilèges sont fondés sur des titres, & les titres sur des faits; ainsi la partie contentieuse a entraîné la partie historique, & l'Auteur nous paroît avoir saisi avec le zèle d'un compatriote & d'un savant l'occasion & le prétexte de remonter sur tous les points aux origines les plus reculées, & d'embrasser tous les entours de son sujet.

Saint-Quentin, qu'on croit avoir été du temps des Gaulois la Samarobriua, ou Ville bâtie sur la Somme, dont Cicéron & César ont parlé, se nommoit, sous les Empereurs Romains, *Augusta Viromanduorum*; Saint-Quentin y prêcha la foi, & y souffrit le martyre l'an 302; son corps jete dans la Somme, & enfoncé dans la vase, y fut, dit-on, trouvé sain & entier cinquante-quatre ans après, par une Dame Romaine, nommée Eusèbe, qui le fit inhumer dans une Chapelle. S. Eloi, Evêque de Noyon, fit rendre à ce corps des honneurs particuliers en 641; il distingua par une tombe le lieu de sa sépulture; il augmenta considérablement la

Chapelle où S. Quentin étoit enterré, & qui avoit déjà été fort augmentée par les Evêques du Vermandois, ses prédécesseurs. Fulrad, Abbé de Saint-Quentin, du temps de Charlemagne, en fit une Basilique, qui fut ruinée cinquante-neuf ans après par les Normands; Hugues, fils naturel de Charlemagne, successeur de Fulrad, fit élever au Saint un mausolée de marbre en 825. C'est vers l'an 885 que la Ville a pris le nom de S. Quentin.

Nous avons parlé des Evêques du Vermandois; ces Evêques, selon notre Auteur & selon la plupart des Savans qui ont traité des origines de S. Quentin, résidoient dans cette Ville & non pas à Vermand, qui n'a jamais été qu'un Village, & qui a reçu son nom du Vermandois, au lieu de le lui avoir donné. Il faut voir les preuves de cette assertion dans l'Ouvrage même & dans les Auteurs qu'on y trouvera cités. Le premier de ces Evêques du Vermandois se nommoit Hilaire: il vivoit vers l'an 365; il eut treize successeurs depuis cette époque jusqu'en l'an 531, que S. Médard, le dernier de ces Evêques, né à Salency, près de Noyon, où il institua la Fête de la Rosière, transféra son siège à Noyon, soit par amour de la patrie, soit par d'autres motifs qu'on ignore; ces motifs avoient vraisemblablement la sûreté pour objet; car on observe que Noyon passoit alors pour une des meilleures places du pays, & que S. Quentin n'est devenu une place forte qu'en 884,

sans doute à l'occasion des ravages des Normands. L'Eglise de S. Quentin, privée de ses Evêques, conserva les droits pro-épiscopaux, & n'en a été dépouillée qu'en 1703, par un Arrêt du Conseil du 18 Août, confirmé par un autre Arrêt rendu en 1718.

Les Chefs de l'Eglise de S. Quentin, qui succédèrent à S. Medard, prirent d'abord le titre d'Abbés, & le Chapitre celui de *Cænobium Monasterium*, ce qui ne doit ni surprendre, ni persuader que ce Chapitre ait changé de nature ou de forme. Longtemps avant Charlemagne, & même encore après lui, il y avoit peu de distinction entre les Chanoines & les Moines; les uns & les autres avoient des Abbés pour Chefs, un monastère ou cloître, un réfectoire & un dortoir communs; un vêtement uniforme. La seule différence qu'il y eût entre eux, étoit que les Chanoines ne se conformoient qu'aux canons; ce qui les faisoit nommer *Chanoines*, au lieu que les Moines faisoient profession de suivre une règle plus austère à laquelle ils s'obligeoient par des vœux; ce qui les faisoit nommer *Religieux* ou *Réguliers*.

Les Abbés de S. Quentin joignirent quelquefois le Gouvernement Civil au Gouvernement Ecclesiastique, & furent à la fois Abbés & Comtes.

Mais les premiers Comtes héréditaires du Vermandois descendoient de Charlemagne par Pépin, Roi d'Italie, & par Bernard,

son fils, à qui Louis, dit le *Débonnaire*, fit crever les yeux. Pépin, fils de Bernard, eut le Comté de Vermandois, & fut la tige des Comtes héréditaires de ce pays. Adèle, fille unique d'Héribert IV., dernier Comte de Vermandois, de la race de Pépin, épousa Hugues, fils de Henri I, Roi de France, aventurier illustre qui mourut comblé de gloire à Tarse en Cilicie, des blessures qu'il avoit reçues dans la première croisade. Raoul, fils de Hugues, eut un fils & deux filles qui ne laissèrent point d'enfans. Philippe Auguste reunit le Comté de Vermandois à la Couronne en 1214.

Charles VII, par le Traité d'Arras, conclu en 1435, abandonna S. Quentin & le Vermandois au Duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon. Louis XI les recouvra en 1470 par les soins du Connétable de Saint-Pol; ce Connétable le trahit dans la suite, & se retira dans les Etats du Duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, fils de Philippe-le-Bon. Louis, pour obtenir que le Connétable lui fût remis, céda, en 1475, la ville de Saint-Quentin au Duc de Bourgogne; mais ce Duc ayant été tué l'année suivante devant Nancy, les habitans de S. Quentin chassèrent les Bourguignons, & se remirent d'eux-mêmes sous l'obéissance du Roi de France.

Les guerres continuelles de la Maison d'Autriche & de la Maison de France menaçoient souvent S. Quentin. Il pensa être surpris par les Flamands Autrichiens le 26

Juin 1486. Les ennemis étoient déjà dans la place, ils furent repoussés par la valeur des habitans. La mémoire de cet heureux événement est célébrée tous les ans à Saint-Quentin le 27 Juin, par une Procession solennelle.

Cette ville fut encore assiégée par les Autrichiens en 1536, sous le règne de François I, & la valeur des habitans força encore les ennemis de lever le siège. Cet événement arriva le 10 Août 1536.

Les Autrichiens furent plus heureux en 1557, sous les règnes de Philippe II & de Henri II; ils gagnèrent la bataille de Saint-Laurent, & prirent S. Quentin, qu'ils gardèrent jusqu'à la paix de Câteau Cambresis, en 1559. Depuis ce temps S. Quentin n'a point cessé d'être à la France.

Les privilèges de cette Ville sont principalement fondés sur une Chartre, qu'on croit être d'Albert I, Comte héréditaire du Vermandois, qui commença de régner en 943, & qui mourut en 983. Cette Chartre fut confirmée par Philippe-Auguste, par Philippe-le-Hardi & par Philippe-le-Long, Rois de France.

L'Auteur de cet Ouvrage en a consacré les deux derniers Chapitres à l'Histoire Littéraire, non-seulement de la ville de Saint-Quentin, mais même de toute la Picardie. Le dernier Chapitre est de sa part un monument de reconnaissance & de piété envers Nicolas & François Desjardins, ses oncles.

tous deux Principaux & Professeurs de Rhétorique au Collège de S. Quentin, & sous lesquels l'Auteur a fait ses études; il nous donne leurs Poésies tant latines que françoises; ses intentions sont louables, mais les vers sont médiocres; & on ne lit avec plaisir que six vers latins de Santeuil, qui ne sont rapportés ici que parce qu'ils ont été traduits, ou plutôt foiblement imités en vers françois par les deux Desjardins.

Ces vers ont pour sujet la prise de la ville de S. Quentin par les Espagnols, en 1557, & ils sont cependant à la louange des habitans, qui signalèrent en cette occasion leur valeur & leur constance; & qui, en se faisant prendre d'assaut, & en s'immolant sous les ruines de leur ville, sauvèrent le reste de la Province. Voici ces vers qui, près d'un siècle & demi après l'événement ont été gravés en lettres d'or au frontispice de l'hôtel-de-ville.

*Bellatrix, i, Roma! tuos nunc objice muros:
Plus defensa manu, plus nostro hac tincta cruore
Mania laudis habent: furit hostis & imminet urbi.
Civis murus erat; satis est sibi civica virtus.
Urbs memor audacis facti dat marmore in isto
Pro Patriâ casos æternum vivere cives.*

L'Ouvrage de M. Hordret peut, en totalité, être mis au rang des Livres utiles; il a de la clarté, de la méthode; on peut y puiser de l'instruction: mais (ne trompons point

Kvj

le Public) il est mal écrit, & réunit la double prolixité de l'érudition & de la discussion polémique.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL des Sciences Morale, Économique, Politique & Diplomatique, ou Bibliothèque de l'Homme d'État & du Citoyen, mis en ordre & publié par M. Robinet, Censeur Royal, Tome XVIII, in 4°. A Paris, chez l'Éditeur, rue de la Harpe, à l'ancien Collège de Bayeux, 1781.

CE Volume commence par un excellent Mémoire de M. Muret, Docteur en Médecine, sur l'usage d'enterrer les morts dans l'enceinte des Villes & dans les Eglises. Nos Temples sont pavés de cadavres; l'on y respire la mort, & l'on ne peut y travailler au salut de son ame sans risquer de perdre la santé du corps. La raison a fait sentir les inconvéniens de cet usage barbare. Nous voyons que depuis quelques années le Gouvernement s'occupe des moyens de l'abroger. A l'article *Esclave* on a discuté la question s'il est permis d'avoir en sa possession des Esclaves, & de s'en servir comme tels dans les Colonies de l'Amérique; & comme malheureusement le fait prononce pour l'affirmative, on traite de l'achat des Esclaves en Afrique, de leur transport dans les Colonies, de leur sort, de la meilleure manière de les

gouverner pour leur bien-être & le profit de leur Maître. L'article *Espagne* présente le tableau historique & politique de cette Monarchie; on y entre dans un très grand détail sur le Commerce & les Finances. Le Ministre public trouvera au mot d'*Estrades*, un abrégé des négociations de cet habile homme, placé à juste titre au nombre des plus célèbres Négociateurs. L'article *État* est très-étendu; on y considère l'homme dans l'*état de nature*, dans l'*état moral, civil & politique*; on fait voir combien il importe aux Princes de prendre une connoissance exacte de leurs *États*; on leur indique les moyens d'acquérir cette connoissance, & d'en faire usage dans l'Art du Gouvernement; on traite aussi des attentions nécessaires pour la conservation des nouveaux *États*: suit un Mémoire sur l'utilité des *États Provinciaux*, où cette matière est envisagée relativement à l'Autorité Royale, aux Finances & au bonheur des Peuples; enfin, au titre *États de l'Empire* on trouve ce qui concerne les Membres du Corps Germanique. Sans citer d'autres articles, nous pouvons dire que ce Volume soutient avantageusement la réputation des précédens, & partage les justes louanges que nous leur avons données.



S P E C T A C L E S.

COMÉDIE ITALIENNE.

ON ne peut qu'applaudir au discernement dont MM. les Comédiens Italiens viennent de faire preuve, en remettant sous les yeux du Public un Ouvrage de leur vieux Répertoire, l'*Apparence Trompeuse*, Comédie de Guyot de Merville, en un Acte & en prose.

Dorimon aime Florise, dont il est aimé sans le savoir. Libre par la mort d'un premier époux, celle-ci craint de contracter de nouveaux engagements. Ariste, un ami commun, un vieillard de soixante-dix ans, a toute la confiance de Florise, qui lui écrit souvent. Les lettres, toujours soigneusement fermées, excitent la curiosité d'une Soubrette, dont l'orgueil est en outre piqué du ton discret que sa Maîtresse prend avec elle. En conséquence une de ces lettres est décachetée par la curieuse, & le titre de mari, donné au bonhomme Ariste, lui fait présumer qu'il a contracté un mariage secret avec Florise. Elle en instruit Dorimon, dont la fureur est interrompue par les propositions qu'Ariste vient lui faire de le servir auprès de son amante. Il est facile de se peindre sa surprise & son indignation; il dissimule néanmoins, & ib.

accepte les services du vieillard. Florise, vaincue par les remontrances d'Ariste, consent à faire l'aveu de sa tendresse; un contrat de mariage, dressé d'avance, reçoit les noms de Dorimon & de la Veuve. Le jeune homme éclate, & montre la lettre avec laquelle il croit confondre ce qu'il appelle l'imposture de Florise & d'Ariste; mais on lui répond par un éclat de rire. Le nom de mari n'étoit qu'un badinage, une pure plaisanterie; Dorimon rougit, demande son pardon & l'obtient.

Cette petite Pièce est un des meilleurs Ouvrages de Guyot de Merville. Le plan nous en a semblé bien conçu & bien exécuté. L'incident qui en forme le nœud, est simple, naturel & motivé avec beaucoup d'adresse. Le dialogue est facile & agréable. On n'y trouve point de clinquant, point de faux bel esprit, point de perflilage; on y remarque au contraire de la vérité, le style de la conversation familière, mais relative aux convenances Dramatiques; & voilà ce qui nous paroît infiniment plus digne d'éloges que ce ton sautillant & maniéré, que cette recherche de mots précieux qui donnent de l'éclat à certaines idées, & qui produisent ce qu'on nomme aujourd'hui des traits. S'il y a quelque chose à blâmer dans ce joli Ouvrage, c'est le dénouement. On le prévoit trop tôt, & c'est un vice sans contredit. Le subtil Fontenelle a prétendu qu'un dénouement n'étoit pas vicieux, quoiqu'il fût prévu par les Spectateurs, quand il étoit imprévu par les Pers.

sonnages. Nous oserons dire que nous ne sommes pas de cet avis. Il est sans doute intéressant que les Acteurs d'une intrigue éprouvent quelque embarras sur la manière dont ils en sortiront; mais il est plus essentiel encore que les Spectateurs l'ignorent; car c'est l'attention de ceux-ci qu'il faut fixer, c'est leur curiosité qu'il faut soutenir; & quand on leur a ou tout appris ou tout laissé deviner, que devient l'intérêt, & par conséquent le plaisir? On le demande aux Observateurs. Ce n'est pas qu'il n'y ait des circonstances où un Auteur puisse admettre un dénouement de cette espèce, parce que si d'une part il fait appercevoir la fin de son intrigue, de l'autre il peut cacher les ressorts qui y conduiront; mais ce moyen est toujours très-délicat, & nous paroît susceptible de n'être habilement employé que par des hommes doués d'un génie fécond en ressources comiques & capables de suppléer, par le charme des incidens, aux pertes de la curiosité. Au surplus, nous soumettons ces idées à la critique des gens éclairés.

Le Samedi premier de ce mois, M^{de} *Chevalier* a débuté dans l'emploi des Duègnes.

Nous n'avons pas été médiocrement surpris de la réception qu'a faite à cette Actrice une partie du Public, le premier jour de son Début. On ne l'avoit pas encore entendue, & on lui témoignoit déjà de l'humour. Dédou-

magée de cet accueil par les applaudissemens des gens honnêtes, elle n'a pu cependant éloigner d'elle une certaine timidité, un chagrin qui a dû nuire beaucoup au développement de ses moyens. On peut certainement lui reprocher des défauts ; un jeu un peu trop déborder, une vivacité quelquefois excessive, un vice d'articulation assez apparent, qui peut néanmoins se corriger avec de l'étude ; mais on lui doit aussi des éloges. Sa voix, sans être absolument nette, n'est pourtant point désagréable, son débit est vrai, & généralement bien entendu ; elle a une belle connoissance de la Scène, & une gaieté très-franche. Avec ces qualités, qu'elle peut encore perfectionner, Mde Chevalier se consolera sur d'autres Théâtres de la rigueur qu'elle a éprouvée ici ; rigueur dont nous ne chercherons pas les motifs, parce que peut être seroit-il trop chagrinant de les trouver.

Peines d'un côté, plaisirs de l'autre : ainsi va le monde. Pour Mde Chevalier, la carrière avoit été semée d'épines ; pour Mde Reymond, elle a été couverte de fleurs. Ce que nous avons dit de l'accueil fait à la première de ces Actrices, prouve que nous sommes éloignés de blâmer les encouragemens donnés à la seconde. Aux titres de Débutante & de jolie femme, Mde Reymond joint un titre plus intéressant encore pour les Amateurs du Spectacle : son nom. Fille

& Élève de M. Molé, elle a dû être reçue avec indulgence; & le Public peut concevoir de son talent des espérances que nous verrons, sans doute, remplir. Si nous avons remarqué des défauts dans cette jeune Adeptre, nous devons dire qu'ils ne sont pas de la nature de ceux qu'on ne corrige point. Nous nous tairons sur ce qu'il y a d'embarras dans sa manière d'être en Scène; elle manque d'usage, & c'est tout dire: mais nous l'engagerons à moins multiplier ses gestes, à éviter, à la fin de sesphrases, la répétition de certains coups de tête, dont quelques-unes de nos Soubrettes lui ont donné l'exemple; à se balancer moins souvent sur ses hanches; enfin, à ne point avoir l'air de deviner ce que ses Interlocuteurs ont à lui dire, avant qu'ils aient parlé. Au reste, elle a déjà des qualités heureuses. Son jeu est animé; on y voit de l'esprit, de la finesse; sa physionomie a de la mobilité, de l'expression. Son débit est quelquefois un peu saccadé, mais il ne manque ni de justesse ni d'intelligence. Ces heureuses dispositions, & le nom de son instituteur, nous font présumer que bientôt on verra ses défauts diminuer & son talent s'accroître.



VARIÉTÉS.

IL nous est tombé entre les mains une Lettre adressée à M. de Voltaire par M. l'Abbé Paulian, qui a fait depuis le *Dictionnaire anti-philosophique*, Ouvrage dans lequel M. de Voltaire est traité avec beaucoup de mépris. Nous avons cru que nos Lecteurs ne seroient pas fâchés de la connoître. M. de Voltaire avoit demandé au Libraire de M. l'Abbé Paulian un Exemplaire du Dictionnaire de Physique. L'Auteur lui écrivit la Lettre suivante.

M O N S I E U R ,

Il est bien flatteur pour moi que le plus beau génie de ce siècle veuille jeter les yeux sur quelqu'un de mes Ouvrages. Je suis fâché que la troisième Édition du Dictionnaire que vous demandez ne soit pas encore finie. Dès que ce Dictionnaire, augmenté d'un Volume, paroîtra, j'aurai l'honneur de vous en faire hommage. J'espère qu'il sera moins indigne que celui-ci de vous être présenté. En attendant je vous prie d'accepter un Exemplaire de mon Traité de paix entre Descartes & Newton. S'il mérite votre approbation, je suis assuré qu'il méritera par-là même l'immortalité.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

PAULIAN, ancien Professeur de Physique du Collège d'Avignon.

 SCIENCES ET ARTS.

*LETTRE de M. JULE DE LA FOSSE aux
Auteurs du Mercure.*

L'IMPORTANCE des Longitudes en mer, a toujours attiré les regards des Puissances & des Savans. MM. de l'Académie Royale de France, d'Angleterre, de Hollande, &c. nous ont donné des preuves de leur attachement; mais les machines appuyées sur les principes n'ayant point répondu aux vues de MM. de la Marine, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un Citoyen de s'appliquer à une découverte qui, en donnant la facilité de se transporter dans toutes les parties de notre Globe, assure encore la vie de million d'ames obligées, par diverses circonstances, à parcourir cette plaine liquide qui enveloppe la terre.

Si les travaux que l'Auteur a faits, d'après MM. les Académiciens, peuvent être utiles, & mériter l'approbation d'un Corps aussi respectable, ce sera à vous, Monsieur, qu'il en aura l'obligation, puisque vous aurez coopéré à son intention en insérant dans votre Mercure cette Lettre; mais comme une découverte de cette nature emporte avec elle des connoissances particulières, il prend la liberté de donner un Extrait de la cause fondamentale de la construction de son Instrument; il a vu que s'il étoit possible d'avoir un rapport exact du temps & des espaces parcourus en Latitude, on pourroit avoir les degrés de Longitude; aussi a-t-il, pour cet effet, toujours conservé pour base de son Instrument le sextant. On sait qu'il est composé princi-

galement d'un alidade en cuivre, dont les degrés marqués sur son ouverture, subdivisent ceux qui sont sur le limbe du grand arc de cercle; au centre de la tête de cet alidade est adaptée une platine ronde de cuivre divisée en quatre parties, représentant les quatre points cardinaux, Nord, Sud, Est & Ouest. Au point Ouest s'élève perpendiculairement un cylindre de cuivre qui sert à rappeler une platine ronde de même métal, mais évidée à angle droit, dont un des côtés répond en ligne droite à 215 degrés du limbe du sextant; de sorte que l'autre côté de l'angle se trouve parallèle au diamètre de la platine portant le cylindre: sur cette platine est arrêté un rapporteur posé excentriquement, mais dont le centre porte un alidade semblablement divisé au grand; en dessous de la première plate-forme est une aiguille de métal, dont l'extrémité va porter sur un quart de cercle situé au-dessous du miroir de l'horizon des degrés relatifs à ceux trouvés par la Latitude, lesquels donnent la valeur de la Longitude obtenue par le temps employé à parcourir les degrés de Longitude; par ce moyen on voit qu'en supposant partir par les 180 degrés Nord de ma Latitude, & arrivé à 88 environ Nord-Ouest, je trouve que pendant cet abaissement j'ai parcouru 90 degrés de l'Équateur; ainsi j'ai cette proportion; ma Latitude est à ma Longitude comme 88 environ est à 90.

Pour appliquer cette découverte sur la Carte, l'Auteur a fait un compas qui porte à une de ses jambes un quart de cercle divisé en minutes par un onius portant des degrés semblables au grand alidade. On voit que cette ouverture donne des degrés de Longitude proportionnels à ceux de la Latitude: or, posant sur la Carte les degrés de l'Équateur que donne l'ouverture du compas d'après les degrés observés en Latitude, on aura des dis-

tances proportionnelles & relatives aux différentes mesures dont les degrés de Longitude sont susceptibles; mais ces degrés étant plus ou moins grands, & le cercle de la boussole dont on a la coutume de se servir étant divisé en parties égales, il n'est pas possible de suivre cette division; aussi le même compas porte au centre de son mouvement une vis qui sert à arrêter le centre d'une boussole non-divisée, pour recevoir une division relative à celle trouvée, & pour la donner; à l'extrémité du quart de cercle adapté au compas, il s'élève à angle droit une rainure dans laquelle glisse une pointe qui se meut par une vis de rappel à raison du diamètre des boussoles, faisant parcourir par une des branches du compas les degrés du quart de cercle; la tête de ce compas fait tourner la boussole d'une quantité relative à chaque degré parcouru sur le cercle; & comme les degrés augmentent ou diminuent, ces distances tracées sur la platine de la boussole sont donc inégales, mais relatives à l'objet proposé.

Si le vaisseau avoit toujours un mouvement uniforme, ces deux Instrumens suffiroient pour satisfaire nos desirs; mais comme il est sujet à des dérives occasionnées par une infinité de causes étrangères à notre objet, nous nous abstiendrons d'en donner l'explication; nous dirons seulement qu'il a composé une sorte de loch en pendule, dont la division du cadran étant de 210 minutes au lieu de 60, porte encore au lieu de 12 heures 42, ce qui donne le rapport de 210 à 60 comme 42 à 12; ainsi l'aiguille des heures étant supposée à 1 heure, elle répond en même-temps à $3\frac{1}{2}$ de la division 42, & celle des minutes se trouve alors sur 210; mais comme l'aiguille des secondes parcourt en une minute la révolution entière, il s'ensuit qu'en une minute elle parcourt aussi les 210; or si une minute répond à 3 minutes $\frac{1}{2}$ de l'Équateur, il faut

qu'une minute d'observation de Latitude réponde à $\frac{1}{2}$ de Longitude. L'Auteur sent parfaitement qu'un exposé aussi bref ne peut donner qu'une idée foible de cet Instrument; mais il ose se flatter que les Savans voudront bien l'honorer de leur présence. Il demeure rue Grenier Saint Lazare, chez M. Cayrel, Négotiant, maison de M. Hazon.

G R A V U R E S.

HISTOIRE NATURELLE, ou *Exposition de toutes ses parties*, gravées & imprimées en couleurs naturelles par M. Gautier d'Agory, cinquième fils.

Règne minéral, seconde Livraison, composée de dix Planches, Prix, 15 liv. pour les Souscripteurs, & de 20 liv. pour les Personnes qui ne voudront point souscrire. A Paris, chez MM. Belu & Compagnie, Marchands Merciers, rue de l'Arbre-Sec.

Exposition anatomique des organes des sens, jointe à la Neurologie entière du corps humain, & Conjecture sur l'Électricité animale, avec des Planches imprimées en couleurs naturelles par M. d'Agory père, Volume in folio. A Paris, chez Demonville, Libraire, rue Christine.

A N N O N C E S L I T T É R A I R E S.

DICTIONNAIRE de Physique, par M. Sigaud de la Fond, 4 Vol. in-8°. Prix, 24 livres reliés. A Paris, rue & hôtel Serpente.

Éloge funèbre de Messire Claude Léger, Curé de Saint-André-des-Arts, prononcé en l'Eglise de

cette Paroisse, le 17 Août 1781, par M. l'Évêque de Senez, in-4^o. Prix, 1 livre 10 sols. A Paris, chez Didot l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Pavée-Saint-André des-Arts.

Mérigot le jeune, Libraire, quai des Augustins, vient d'acquérir le restant des Exemplaires de *l'Oraison funèbre de M. le Comte du Muy*, prononcée aux Invalides, le 24 Avril 1726, par M. de Beauvais, Evêque de Senez, Brochure de 83 pages. Prix, 1 liv. — On trouve aussi chez le même Libraire *l'Oraison funèbre de M. Charles de Broglie*, Evêque, Comte de Noyon, Pair de France, aussi prononcée par M. l'Evêque de Senez, le 7 Juillet 1778. Prix, 1 liv. 4 sols.

Nouveaux Éléments d'Arithmétique, d'Algèbre & de Géométrie, suivis d'un Traité de la Sphère appliquée à la Géographie, Volume in-12. Prix, 3 liv. 12 sols relié. A Paris, chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinier.

T A B L E.

L'HOMME & le Temps ,		<i>Sciences Morale , &c.</i>	128
<i>Fable ,</i>	193	<i>Comédie Italienne ,</i>	230
<i>Les Affiches , Conte ,</i>	195	<i>Variétés ,</i>	235
<i>Enigme & Logogryphe ,</i>	206	<i>Lettre de M. Jule de la Fosse ,</i>	
<i>Clémentine & Désormes ,</i>	209		236
<i>H'istoire abrégée de la Ville de</i>		<i>Gravures ,</i>	238
<i>de Saint-Quentin , &c.</i>	221	<i>Annonces Littéraires ,</i>	ibid.
<i>Dictionnaire Universel des</i>			

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 22 Septembre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 21 Septembre 1781. DE SANCY.

JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 18 Juillet.

LA Cour a expédié ces jours derniers un Courier à Londres; il porte, dit-on, des instructions à M. de Sinolin, pour faire, de concert avec les Ministres de Suède & de Danemarck, des représentations sur la guerre que l'Angleterre a déclaré aux Provinces-Unies. On ne se flatte pas qu'elles produisent plus d'effet que celles qui ont été faites précédemment; mais l'intérêt que les Puissances neutres prennent aux événemens actuels, prépare à l'influence qu'elles auront sans doute sur la paix qui sera conclue.

Le commerce de la rhubarbe que le Gouvernement s'étoit approprié jusqu'à présent, sera libre & permis à tout le monde l'année prochaine, en payant certains droits à l'Etat qui sont fixés dans un Edit qui vient d'être publié.

1er. Septembre 1781.

2

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 2 Août.

LES vaisseaux de notre Compagnie Asiatique, le *Roi de Danemarck* & le *Disco*, sont revenus de la Chine après une traversée de 6 mois & quelques jours; ils ont apporté quantité d'étoffes de soie, de toiles de coton, de sago, de gallinga, de rhubarbe, de tuttenaga, de radix china & de thé. La vente de cette riche cargaison se fera dans le mois de Septembre prochain. D'après le rapport de ces vaisseaux, il est resté à Canton un navire Danois qui y étoit arrivé en 1779; deux autres y étoient arrivés en 1780, & commençoient déjà à prendre leur chargement, lorsque l'un d'eux, la *Sophie-Frédérique*, a sauté en l'air; tout l'équipage a péri à l'exception d'un seul homme qui s'est sauvé. Ce vaisseau avoit déjà les trois quarts de son chargement. L'empereur de la Chine, avant le départ de nos navires, avoit condamné à l'esclavage deux gros Négocians de ses sujets qui se trouvoient en arriére de quelques millions dont une partie étoit due au fisc. Ils avoient de grandes relations avec la Compagnie Angloise des Indes.

A L L E M A G N E.

De VIENNE , le 5 Août.

ON attend l'Empereur dans cette Capitale le 10 de ce mois ; il a pris sa route par Huningue , Fribourg , Inspruck & Clagenfurth.

Selon des dépêches de notre Ambassadeur à Pétersbourg , le Grand-Duc & la Grande-Duchesse doivent se mettre en route à la fin de ce mois ; & on se flatte de les voir ici à la fin de Septembre. On ignore le séjour que L. L. A. A. H. feront dans cette Ville ; on leur prépare au Palais les appartemens de feu l'Impératrice-Reine.

L'Empereur a écrit la lettre suivante au Comte de Kollowrath.

» Le Chancelier de Cour & d'Etat, le Prince de Kaunitz, s'est adressé à moi, suivant l'ordre, pour être maintenu dans le paiement des 13000 florins qui lui étoient assignés pour son entretien annuel, & j'ai accordé sa requête par un consentement conçu en ces termes : — *Les services que vous m'avez rendus & que vous continuez de me rendre, sont aussi précieux que votre manière de penser, & vos qualités sont rares. Comme vous êtes au nombre de ceux qui sont dans le même cas, ce n'étoit que pour me fournir une nouvelle occasion de pouvoir vous donner, par une distinction manifeste, une nouvelle preuve de ma sincère estime & amitié. Conformément à cela, j'envoie en ce moment les ordres nécessaires à la Chancellerie. — En conséquence, vous en ferez rapport de bouche ou par écrit au Prince de Kaunitz, & vous pourvoirez à ce qui est requis, de*

façon que les 13000 florins soient , comme auparavant , payés à l'avenir à ce Prince ».

De HAMBOURG, le 12 Août.

LA rencontre des escadres Angloise & Hollandoise dans les mers du Nord , & le combat sanglant qui en a été la suite , paroît devoir faire regretter aux premiers de s'être donné cet ennemi de plus , dans un tems où ils en avoient assez sur les bras ; ils viennent d'apprendre par une expérience cruelle qu'ils ont eu tort de le mépriser. On ne doute pas que ce combat & son issue qui a été favorable aux Hollandois , malgré la grande supériorité des Anglois , n'influent sur les Conseils de la République , & ne leur donnent plus d'activité. Cet événement , du moins , peut appuyer efficacement les représentations que les Puissances neutres s'étoient déterminées à faire encore à la G. B. sur sa conduite avec la Hollande.

L'accession du Roi de Prusse à la neutralité armée , confirme l'Europe dans l'espoir consolant , que malgré les efforts de la politique de la Cour de Londres , le feu de la guerre ne s'étendra pas davantage , & que le Continent , du moins , n'y prendra aucune part. L'espérance de le voir éteindre sur les mers se soutient toujours , mais on ne peut se flatter de le voir réaliser aussi-tôt qu'on le désireroit. Ce n'est qu'après une campagne active & dans laquelle les succès ne seront

pas balancés , que l'on pourra entamer les négociations qui doivent ramener la paix.

Selon nos lettres de Constantinople , les démarches des Russes dans la Crimée , donnent des inquiétudes à la Porte ; elle croit s'appercevoir que sous le prétexte d'étendre leur commerce , ils visent à former des établissemens durables dans cette presqu'île ; le Kan des Tartares les favorise ; & le Grand-Visir , dont l'attention est fixée sur ce qui se passe de ce côté , a déposé plusieurs Gouverneurs des Provinces voisines , suspects d'entretenir des intelligences secrètes avec les Russes & avec les Tartares. C'est pour réprimer quelque révolte que le Capitan Bacha a détaché de sa flotte quelques vaisseaux vers la mer Noire , l'Archipel & l'Egypte. Il se rendra lui même par tout où sa présence sera nécessaire.

« Un homme qui étoit perclus de la moitié du corps , écrit-on de la Bavière Autrichienne , a été guéri de cette paralysie par l'effet du tonnerre , qui étant tombé le jour de la St-Jean , circula autour de son lit. Il fut très-surpris , après l'orage , de se trouver en état d'agir & de se lever sans aucun secours. Si ce fait est vrai , il est naturel d'en attribuer la cause à l'électricité que le malade a subie ».

I T A L I E.

De LIVOURNE , le 2 Août.

LE 24 du mois dernier on a vendu ici à l'encan , 210 ballots de mouffeline des

Indes , apportées dernièrement en Europe par nos vaisseaux , & la valeur en a été portée à 300,000 piastres de notre monnoie.

Il a été publié , il y a quelques jours , écrit-on de Mantoue , une Ordonnance de l'Empereur adressée à tous les Couvens de la Lombardie Autrichienne de l'un & de l'autre sexe , par laquelle il leur défend d'entretenir , quant à leur régime , aucune correspondance avec les Généraux de leur Ordre qui résident à Rome ; leur enjoint de ne relever à cet égard que des Supérieurs , Evêques & Archevêques des lieux où sont situés leurs Couvens. — De pareils réglemens ont lieu dans tous les Etats héréditaires. On dit que plusieurs Supérieurs , avant le départ de l'Empereur , lui représentèrent que ces innovations , en fait de discipline ecclésiastique , avoient déjà produit de la fermentation dans bien des Cloîtres , & qu'ils craignoient qu'il n'en résultât bien des désordres & des émigrations. Je fais , leur dit l'Empereur , après les avoir écoutés , qu'il y a des lieux où ces réglemens , qui vous causent tant d'appréhension , n'existent pas. Je n'empêche pas qu'on aille y vivre en vrais Moines. Si vous avez des Religieux qui aient ce desir , vous pouvez leur dire que je leur permets d'aller où ils voudront ; je tâcherai d'attirer à leur place des cultivateurs utiles & laborieux. — On dit que S. M. I. a écrit à Rome une lettre pleine d'expressions les plus affectueuses , mais en même-tems les plus pressantes , pour insister sur ce que l'on détermine , de la manière la plus précise , les limites entre l'autorité spirituelle & la temporelle , qui ont causé tant d'orages dans la Chrétienté.

On assure que les Religieux mendiants vont être réduits à 3000 dans le Royaume de Naples , où l'on en compte actuellement

16,000; ils y ont 700 Couvens, dont 466 seront supprimés, de sorte qu'il n'en resteroit que 234, qui nourriroient chacun 12 individus. Il paroît que cet arrangement n'aura lieu, qu'en attendant l'exécution d'un autre plan, suivant lequel tous les Corps Religieux seront réduits à deux Ordres.

« On assure, écrit-on de Rome, que l'Electeur Palatin désirant établir dans ses Etats de Bavière, une cinquième langue de l'Ordre de Malte, a fait représenter au Pape que les revenus des Réguliers se montant à 700,000 florins, son intention est d'en tirer les sommes nécessaires pour fonder deux grands Prieurés & 30 Commanderies. On assure que voulant concourir aux vues de ce Prince, le S. Pere a chargé le Prélat Bellisoni, son Nonce à Cologne, de se transporter sur les lieux, pour prendre connoissance de toutes choses, & faire passer au Saint-Siège un plan d'institution qui puisse obtenir sa sanction ».

ESPAGNE.

De CADIX, le 3 Août.

LA petite flotte arrivée de Montevideo, sous l'escorte de deux frégates, a apporté du tabac, du cuivre, beaucoup de cuirs, de la laine vigogne, & quantité de barriques de suif. C'est la première fois que nous voyons arriver de Buenos-Ayres de cette dernière denrée, d'une utilité si journalière; auparavant nos Colons établis dans les vastes plaines de la Plata, se contentoient d'assommer leurs bœufs & d'en enlever le cuir;

aujourd'hui ils se sont apperçus que cette chasse pouvoit leur fournir d'autres richesses aussi précieuses, & ils ont fait du suif, de la graisse, qu'ils abandonnoient auparavant aux bêtes sauvages; on peut juger de ce qu'ils ont fourni cette année, & de ce qu'ils pourront en fournir dans la suite, par les 4 ou 500,000 cuirs que cette flotte a apportés.

On attend avec impatience des nouvelles de l'expédition du Duc de Crillon; on sait seulement que son convoi arrêté par le calme à l'entrée de la Méditerranée, a été forcé de relâcher à Carthagène. On se flatte que ce retard n'aura aucune suite fâcheuse: s'il faut en croire des avis qu'on a de Minorque, il y a eu une émeute dans cette île; les Habitans se sont soulevés contre la garnison; ils en ont été punis sévèrement, puisque 20 d'entr'eux ont, dit-on, été pendus, & les autres dépouillés de leurs armes. Si ce fait est vrai, cette disposition des Habitans, qui doivent être encore plus aigris par la punition de leurs chefs, sera très-favorable à M. de Crillon.

D. Francisco Winthuyfen, ci-devant Commandant de la frégate la *Santa-Leocadia*, de 34 canons de 12 & de 6, qui a été prise le 1 Mai par le vaisseau de guerre Anglois le *Canada*, de 70 canons, de 36, de 18 & 8, a envoyé les détails suivans de son combat.

« Au point du jour, M. Winthuyfen découvrit

sous le vent une flotte de 68 voiles à deux mâts, escortée par une frégate ; & remarquant qu'elle fuyoit , il arriva avec précaution pour la reconnoître , lui faisant des signaux à cet effet. Peu de temps après il vit plus loin sous le vent un vaisseau qui , sans répondre à ses signaux , lui donnoit chasse , & ensuite trente gros vaisseaux , ce qui l'ayant confirmé dans l'opinion qu'ils étoient tous de l'escadre de l'Amiral Darby , il serra le vent avec la plus grande force de voile , faisant signal à la Bélandre le meilleur parti qu'elle pourroit : il manœuvra tout le jour , tâchant d'éviter , autant qu'il étoit possible , l'approche de l'ennemi. Sur le soir , la frégate étant restée sous le vent qui étoit tombé , Winthuyfen mit toutes ses voiles vent arrière , & fit ce qu'il put pour dérober sa marche aux Anglois , à la faveur de la nuit ; mais n'ayant pu y parvenir à cause du clair de lune , & le vent qui avoit mis sa frégate à la portée du pistolet de l'ennemi , ayant tout-à-fait cessé , il assura son pavillon & fit feu de toute son artillerie & de sa mousqueterie. L'Anglois riposta , & il s'engagea un combat que notre frégate soutint très-vigoureusement pendant une heure , malgré la disproportion des moyens de défense. Au bout de vingt-cinq minutes , M. Vinthuyfen ayant eu le bras fracassé d'un boulet de canon , se vit dans la nécessité de se retirer , & il remit le commandement , avec ordre de continuer le combat tant qu'il pourroit , à D. Juan-Perez Monte , son second , qui lui-même ayant reçu une blessure à la langue , céda à son tour le commandement à Don Joachim Moscoso. Celui-ci continua de se défendre jusqu'à ce que la frégate se trouvant tout-à-fait désarmée , & l'eau y entrant en grande quantité par les trous de deux boulets de canon à fleur d'eau & de beaucoup d'autres à travers ses flancs , il fut obligé de céder à des forces aussi supérieures. Il

eut dans le combat 20 hommes tués & 10 blessés. La frégate avoit été si maltraitée, qu'il fallut quatre jours à l'ennemi pour la mettre en état de se rendre dans le port «.

ANGLETERRE.

De LONDRES, le 21 Août.

LES nouvelles que la Cour a publiées dernièrement de l'Amérique-Septentrionale, ne sont pas aussi complètes que la Nation s'y attendoit. On s'est contenté de lui apprendre que le Lord Rawdon ayant reçu ses renforts avoit fait lever le siège de Ninety-Six, & que le Général Green s'étoit retiré dans le Nord après avoir détruit le Fort Augusta & quelques autres ; il faut recourir aux relations publiées par le Congrès pour avoir une idée des opérations de l'armée de ce Général. La lettre suivante, en date du 17 Mai, contient ces détails dont la Gazette de la Cour ne nous fera sans doute aucune part.

« Le 8 Mai Camden a été évacué par l'ennemi qui l'a abandonné avec la plus grande précipitation, après avoir brûlé la majeure partie de ses bagages & munitions, & jusqu'aux propriétés des habitants. Il a aussi mis le feu à la prison, au moulin & à d'autres maisons, de manière que toute la Ville n'est presque plus qu'un amas de ruines. Les Anglois ont laissé tous nos hommes blessés dans l'affaire du 25, montant à 31 avec 18 des leurs, & 3 Officiers, tous trop grièvement blessés pour être transportables. Les habi-

tans de la Ville assurent que l'ennemi dans cette dernière action n'a pas perdu moins de trois cents hommes tant tués que blessés, — Immédiatement après le départ de l'ennemi, nous prîmes possession de la place, & on en rasa les ouvrages, dont je vous envoie le plan. Si la Milice de Virginie étoit arrivée à tems, toute la garnison seroit tombée entre nos mains, parce que ce secours nous auroit mis en état d'investir de toutes parts l'ennemi, qui manquoit de provisions & de munitions pour soutenir un siège. Le détachement aux ordres du Général Marian, & du Lieutenant Colonel Lée, ayant empêché la garnison de recevoir les vivres dont elle avoit besoin, & particulièrement le sel dont elle étoit entièrement dépourvue. — Le 11 le poste Orange-Burg, commandé par un Colonel, ayant sous ses ordres une garnison de plus de 80 hommes & plusieurs Officiers, la plupart Anglois, s'est rendu au Général Sumpter, qui a tellement épouvanté la garnison par la manière dont il a disposé son artillerie & ses troupes; qu'il l'a déterminée à rendre un Poste très-fort, sans qu'il perdît un instant ni un seul homme. On a trouvé dans cette place une grande quantité de provisions & de munitions. — Le 12 le Fort-Morte s'est rendu au Général Marian. La garnison étoit composée de plus de 150 hommes, dont 120, tant Anglois que Hessois, & sept ou huit Officiers. La place a été investie le 8, & les approches avoient été poussées jusqu'au pied de l'abbattis avant qu'elle se rendit. La redoute extrêmement forte, étoit commandée par le Lieutenant M' Pherson, très-brave Officier. On doit de grands éloges au Général Marian & au petit Corps de Milice qui a été employé sous lui à la réduction de ce Poste. La légion, du Lieutenant-Colonel Lée & les détachemens aux ordres du Major Euton, de M.

Finley , Capitaine de l'Artillerie , & de MM Oldham & Smith , Capitaines d'Infanterie , ont montré une ardeur infatigable dans tous les travaux du siège. On a trouvé dans la place une caronade , environ 140 assortimens d'armes , une grande quantité de sel , de provisions & d'autres munitions , dont les états seront envoyés à V. E. — Lorsque nous nous sommes mis en marche de Deep-River pour Camden , j'ai écrit au Général Pickens de faire en sorte de rassembler un Corps de Milice pour assiéger Augusta & Ninety-Six , & ces deux places sont actuellement investies. Le Fort à Friday-Ferry sera investi demain matin. Le Lieutenant-Colonel Lée avec sa Légion , & quelques détachemens à ses ordres , s'est mis en marche hier au soir pour cet objet. Il a été suivi ce matin par toute l'armée. — Suivant les dernières nouvelles que j'ai eues du Lord Rawdon , il étoit alors à Nelson-Ferry , où l'ennemi avoit un Poste ; mais on en transportoit les munitions à Charles-Town , ce qui faisoit croire qu'il ne tarderoit pas à être évacué. Les Généraux Sumpter & Marian surveillent les mouvemens de l'ennemi. — Je vous envoie ci-joint des copies de différentes lettres trouvées dans les papiers du Lieutenant M' Pherson. (Ces papiers sont particuliers au Lord Rawdon , & consistent en lettres du Lord Huntingdon , qui invite le Lord Rawdon à repasser en Angleterre , & du Gouverneur Martin , qui lui écrit qu'il est fâché de le voir déterminé à partir pour raison de santé : il n'y a rien au surplus sur les affaires de l'Amérique , que ce que l'on en fait déjà ».

Le Congrès a aussi publié les détails suivans de la prise du Fort Gramby par M. H. Lée Junior.

« J'ai l'honneur de vous faire part de la reddi-

tion du Fort Gramby , & de vous envoyer une copie de la capitulation. Le Colonel Taylor , que j'ai trouvé ici avec un Corps de Milice laissé par le Général Sumpter pour incommoder & harceler la garnison , a agi avec beaucoup de vigueur & de jugement ; & il mérite une attention particulière. — Les troupes sous mon commandement , après une marche rapide du poste de Motte , sont arrivées dans cette place le 14 au soir. La position de l'ennemi étant reconnue , on rassembla les travailleurs , & l'on détermina la ligne des approches. Pendant la nuit une batterie fut élevée sur une pointe à portée du canon du Fort , sous la direction du Lieutenant-Colonel Head & du Cornette Lovel , soutenus par des détachemens de Milice du Colonel Taylor. Le 15 , à la pointe du jour , le Capitaine Finley commença une canonnade en même temps que la Légion d'Infanterie & le détachement du Capitaine Oldham prirent une portion de défense. — Les choses étant ainsi arrangées , j'ai fait sommer le Fort de se rendre , & j'ai l'honneur de vous faire passer les articles que j'ai proposés & la réponse que j'ai reçue. — Quelques momens après il y eut une entrevue entre moi & le Major Maxwell , & l'affaire s'arrangea. — Je me dispenserai de vous rien dire concernant les efforts des Officiers & la fatigue des troupes qui ont servi avec moi pendant la dernière expédition. La parfaite connoissance que vous avez de la bonne volonté , & de la bravoure des Corps , & votre disposition constante à encourager le mérite , leur assurent la récompense à laquelle ils s'attendent «.

» *Capitulation.* 1°. Le détachement du corps des Anglois avec leurs Officiers , sera prisonnier de guerre , & conduit à Charles-Town par la route la plus courte & y restera , sur sa parole , jusqu'au

temps où il pourra être régulièrement échangé.

2°. La Milice aura l'option d'accepter ce premier article & de marcher avec les Anglois jusqu'à Charles-Town, & d'y rester jusqu'à ce qu'elle soit échangée, ou de retourner chacun chez soi, sans se regarder comme prisonnier & sans être molesté dans sa propriété. 3°. Les Officiers & les Soldats de la Garnison pourront emporter leurs bagages, & on leur donnera à cet effet deux charriots. Cet article s'étend à tous les effets de propriété particulière. 4°. Les malades & les blessés qui ne sont pas actuellement en état d'être transportés, seront libres d'aller à Charles-Town, aussi-tôt qu'ils le pourront. 5°. Les Officiers pourront emporter leurs épées & leurs pistolets. 6°. La garnison commencera à marcher demain, & on lui fournira des provisions avec une escorte suffisante pour la protéger contre toute insulte & mauvais traitement. — Le Capitaine Rudolph de la légion d'Infanterie, prendra possession du Fort à midi. Et le Major Maxwell ordonnera aux Chefs des départemens de remettre les munitions des magasins aux Officiers que le Capitaine Rudolph nommera pour les recevoir.

» Prisonniers faits au fort Gramby, le 15 Mai 1781. Du régiment du Prince de Galles, 1 Major, 1 Chirurgien, 1 Sergent-Major, 4 Sergens, 5 Caporaux, 57 simples Soldats, 4 Déserteurs, 1 Homme perdu. Régiment d'Anglelilly, 1 Lieutenant, 1 simple Soldat de recrues, 8 Sergens, 4 Caporaux, 55 simples Soldats, 3 Déserteurs. Compagnie du Capitaine o Tolle, 1 Capitaine, 1 Lieutenant, 1 Sergent-Major, 2 Sergens, 75 simples Soldats, 2 Déserteurs. Milice, 1 Lieutenant-Colonel, 1 Major, 5 Capitaines, 4 Lieutenans, 3 Enseignes, 3 Sergens, 117 simples Soldats. En tout, 1 Lieutenant-Colonel, 2 Majors, 6 Capitaines, 6 Lieutenans, 3 Enseignes, 1 Chirurgien.

2 Sergens-Majors, 17 Sergens, 9 Caporaux, 309 simples Soldats, 5 Dérteurs, 1 Homme perdu.

» *Prisonniers faits au fort Motte, le 12 Mai 1781.* Anglois, 4 Capitaine, 2 Lieutenans, 2 Enseignes, 1 Sergent-Major, 1 Sergent, 3 Caporaux, 1 Tambour & Fife, 69 simples Soldats. Hessois, 1 Lieutenant, 1 Enseigne, 5 Caporaux, 1 Tambour & Fife, 51 simples Soldats. Terris, 45 suivant le rapport qu'on m'en a fait. Total, 1 Capitaine, 3 Lieutenans, 3 Enseignes, 1 Sergent-Major, 1 Sergent, 8 Caporaux, 1 Tambour & Fife, 165 simples Soldats.

» On n'a point rendu compte des prisonniers faits à Orangebourg.

» *État des munitions militaires prises au fort Gramby, le 15 Mai.* 8928 cartouches à mousquet, 192 mousquets, 16 bayonnettes, 100 boîtes à cartouches, 63 carabines rayées, 3000 pierres à fusil, 120 livres de poudre, 328 livres de plomb, 1 tambour, 3 caronades de deux livres, 1 obusier de cinq pouces & demi «.

On n'a point reçu de nouvelles postérieures des Antilles. La relation de l'Amiral Hood arrivée si tard, n'a rien appris que ce que l'on savoit. Il nous est venu en même-tems une lettre d'un Officier qui s'est trouvé à ce combat du 29 Avril, qui peut paroître curieuse après avoir lu celle de Sir Samuel.

» Quelque chose que vous entendiez dire, soyez bien sûr que dans la dernière affaire avec les François, nous avons été horriblement battus. Les François connoissent l'art de manœuvrer leurs vaisseaux tout aussi-bien que nous, pour ne pas dire mieux. En général, leurs Officiers sont aussi habiles que les nôtres, & ils font tout pour l'honneur. Le service Anglois est perdu par les jeunes gens de

qualité qu'on met à la tête de vieux Officiers pleins de courage & d'expérience, parce que leurs amis peuvent rendre des services dans le Parlement au Ministre. — Si vous entendez parler de la prise de quelqu'une de nos Isles du Vent, vous pouvez croire la chose très-possible, parce que les François sont maîtres de la mer. Sainte-Lucie est en sûreté, tant par les fortifications que par la garnison; d'ailleurs, Saint-Léger, qui en est Gouverneur, est universellement aimé & presque adoré. Il est vrai que les habitans craignent de le perdre; car rien n'est quelquefois si désagréable au Ministère qu'un Commandant populaire. — Il n'y a jamais eu d'hommes si généralement détestés que Rodney & Vaughan, qui se montrent presque partout comme des crieurs d'encan. On ne parle que de leur orgueil & de leur avarice. On prit dernièrement à Sainte-Lucie un bâtiment Espagnol qui avoit à bord une grande quantité de mulets. Saint-Léger, toujours bon, toujours humain, dit qu'il prétendoit pouvoir s'en servir, pour épargner un rude ouvrage aux Soldats qui étoient employés, comme autant de Sisyphe, à rouler de grosses pierres sur les montagnes, quoiqu'il y eût dans la Place des Nègres plus propres qu'eux à un pareil service. On répondit à ce Gouverneur que s'il se servoit des mulets, il falloit qu'il les payât. Saint-Léger jura qu'il les payeroit de sa poche, plutôt que de faire faire le métier d'Esclave à de braves Soldats ses compagnons, & effectivement il donna le prix des mulets. Ce qu'il y a de vraiment singulier, c'est que Rodney ne descend presque jamais à terre «.

Les derniers évènements paroissent avoir fait perdre beaucoup à l'Amiral Rodney dans l'opinion publique. On dit qu'il avoit avec lui un nombre considérable de trou-

pes de débarquement lorsqu'il parut à la hauteur de Tabago ; on prétend qu'il auroit pu les mettre à terre , & on demande pourquoi il n'a fait aucune tentative pour reprendre cette Ile.

« Cet Amiral , dit un de nos papiers , nous nourrit d'espérances depuis deux ans ; mais nous n'avons pas encore vu d'heureux résultats de ses promesses. Nous avons perdu la Grenade , Saint-Vincent , la Dominique & Tabago ; mais l'Amiral nous recommande de n'avoir pas peur , & il promet que la fin de la campagne sera aussi honteuse pour l'Ennemi que le commencement lui a été favorable. Ces promesses nous ont été répétées chaque année , & cependant la campagne finit chaque année par la perte d'une Ile ; de sorte que les promesses de l'Amiral sont de mauvais augure. Il promet des succès , & la Grenade est perdue : il marche sur Saint-Vincent ; il flatte l'Angleterre de l'espérance de voir cette Ile rendue à la Couronne Britannique ; mais , dans le fait , il ajoute aux regrets que nous avons de l'avoir perdue , en se tirant très mal d'une expédition téméraire & qu'il ne devoit pas entreprendre. Il rassemble son Escadre une seconde fois pour secourir Tabago ; mais il ne s'y montre que pour être témoin du déshonneur du Pavillon Britannique & du triomphe des François qui prennent cette Ile à la vue du grand Rodney ».

On lit dans un autre de nos papiers les observations suivantes.

« L'Amiral Rodney est-il un des plus grands *plaf-fours* de l'Europe , & ne se débite-t-il pas mille contes de ses vanteries à Paris , & dans les Isles Françaises & Angloises de l'Amérique. — N'est-il pas notoire que le premier Lord de l'Amirauté , qui , de l'aveu même de ses plus grands ennemis , est plein de sagacité & de pénétration , s'est absolu-

ment opposé à la nomination de Rodney, fut nommé généralement l'Amiral aux doigts longs & blancs. — Ne fut-ce pas le Capitaine Young (1) qui, en forçant de voiles, & mettant les signaux nécessaires, conduisit son commandant tout au milieu de l'escadre Espagnole, lorsqu'il ne s'y attendoit point. — Ne fut-ce point le même Capitaine Young qui, contre l'avis de son Commandant, porta un certain vaisseau à pavillon positivement sur le premier vaisseau pavillon de l'ennemi, & à moins d'une portée de boulet. — Ne fut-ce pas le Capitaine Young qui, lorsque son Commandant se plaignit que les Capitaines ne répondissent pas aux signaux & ne les exécutoient point, lui déclara, sans détour, qu'il étoit bien sûr qu'ils ne s'y conformeroient point, tant que leur Commandant ne leur donneroit pas l'exemple, en portant droit sur l'ennemi, & n'ajouta-t-il point : c'est alors qu'ils pourront & qu'ils devront vous entendre ? — L'Amiral ne donna-t-il pas des ordres contraires à ceux du Capitaine ; & au lieu de rester bord à bord du *Burgoyne*, ce qui étoit l'intention du Capitaine, le *Sandwich* n'essuya-t-il pas le feu du vaisseau pavillon dont on vient de parler, & de quatre autres, au moyen de quoi il reçut tout le mal qu'ils purent lui faire, & n'en fit aucun à l'ennemi. — Au moment que ce contre-ordre fut donné, tout n'annonçoit-il pas une défaite, & que le vaisseau de l'Amiral avoit été forcé de quitter la ligne ? — Les Capitaines de l'escadre ne venoient-ils pas l'un après l'autre à leurs postes, & ne se dispoient-ils pas à serrer bientôt de près l'ennemi ? — Le *Burgoyne* ne souffrit-il pas le canon tant pendant l'action, que par une infinité d'autres circonstances ? — N'a-t-on pas

(1) C'est le Capitaine du *Sandwich* que monte Rodney.

rapporté le propos suivant de Guichen à Bouillé, Gouverneur de la Martinique, qui étoit à bord de son vaisseau ? » Si l'Amiral vous eût pressé vous » & moi, nous aurions eu l'honneur de souper ce » soir à bord du *Sandwich*, car soyez certain » que nous n'aurions pas pu tenir vis-à-vis de lui » quelques minutes ». — M. de Bouillé n'a-t-il pas répété la même chose en présence des colons Anglois à sa table, & n'y a-t-il pas des gens à Londres qui lui ont entendu tenir ce propos plus d'une fois ? — Tous les sujets Anglois des Isles du Vent ne blâment-ils pas la pitoyable entreprise faite sur St-Vincent au mois de Décembre dernier, & cette place ne se seroit-elle pas rendue, si l'expédition eût été suivie ? La prétendue excuse qu'on ne pouvoit avoir de l'eau n'a-t-elle pas excité un rire universel ? Et de plus, n'est-ce pas à bon droit que les habitans Anglois de cette Isle ont en exécution les gens qui tantôt par leur légèreté & tantôt par leur manque de résolution, sont la cause de toutes les misères & de toutes les oppressions qu'ils éprouvent aujourd'hui par rapport aux soupçons que la France a contr'eux. — Sainte-Lucie auroit-elle pu résister, si les Généraux Grant & Meadows n'y eussent fait élever des fortifications, voyant que l'Amiral l'abandonnoit à son sort ? »

« N'est-ce pas la même négligence qui nous a fait perdre Tabago ? car cette Isle seroit encore sous la domination Britannique, si la garnison eût été protégée par l'escadre, ou si les ouvrages de Scarborough eussent été achevés, & c'est ce qu'on avoit demandé plus d'une fois à Rodney & à Vaughan. — Telles sont les questions que nous avons à proposer, & qui méritent réponse, quand ce ne seroit que pour la raison suivante : savoir, qu'on doit naturellement attendre beaucoup de celui qui doit beaucoup. — Rodney a été nommé à un

poste honorable & lucratif. Il a reçu des remerciemens de la part des deux Chambres du Parlement. — Nous sommes fâchés que le Capitaine Young n'ait pas été compris dans le vote.

» Il est rentré dans le Parlement, ayant été élu tout d'une voix député de Westminster, une des villes les plus grandes & les plus peuplées du Royaume. Il a eu une gratification annuelle de deux mille livres sterling, sur l'établissement d'Irlande, pour lui & sa famille, pour 31 ans. M. Eden, Secrétaire d'Etat d'Irlande, le fait bien.

» Il a été mis en possession des propriétés particulières de St-Eustache pour une somme de près de cinq cents mille livres sterl. — Ses partisans ajoutent qu'il sera honoré d'une Pairie Angloise. Pour nous servir de l'expression d'un grand Jurisconsulte, nous pouvons dire qu'il a contracté vis-à-vis de la Nation un engagement auquel il faut qu'il fasse honneur en dépit de tous ceux qui l'adulent & l'encensent. La réputation & le profit sont les suites des actions grandes, héroïques & utiles. Rodney a été payé d'avance, & nous pouvons prédire que tôt ou tard la Nation exigera de lui qu'il fasse la balance de son compte. Puisse-t-elle tourner en sa faveur ! c'est le desir ardent & honnête de l'Auteur des observations qui précèdent ; & en attendant il ne demande qu'à guérir ceux de ses concitoyens, qui aujourd'hui paroissent mordus de la rage de Rodney «.

Si l'on en croit quelques Gazettes, on a appris à la Jamaïque que la plus grande partie des Officiers non-brévétés & des Soldats du premier bataillon du premier Régiment d'infanterie, appelé Royal Ecofois sont morts de maladie à Sainte Lucie. On ajoute que les vaisseaux de guerre qui sont à la station de la Jamaïque sont en

si mauvais état que la *Princesse-Royale*, l'*Albion* & le *Ruby* vont revenir avec le prochain convoi, & que le *Ramillies* sera le seul vaisseau de force qui y restera pour protéger le commerce.

L'escadre qui a soutenu le combat du 5 avec les Hollandois, est rentrée partie aux Dunes & partie dans la Tamise; les vaisseaux sont bien maltraités & les équipages en pauvre état; il faut se hâter de réparer les premiers, ce qui entraînera du tems, & de remplacer les derniers, ce qui ne sera pas aisé. On compte que l'escadre dont on aura besoin pour les mers du Nord, seulement dans le cas où les hostilités dureroient au-delà de l'année présente, emploiera au moins 8000 matelots, sans compter les corvettes & cutters qu'il faudra entretenir dans ces mers contre les corsaires ennemis.

Pour cette année les embarras ne sont pas moindres; voilà l'escadre du Nord hors de service; nous avons besoin de renforcer celles de l'Amérique Septentrionale & des Isles; les vaisseaux partis avec l'Amiral Digby ne suffisent pas à ce besoin; il est impossible d'en détacher aucun de la flotte d'observation de l'Amiral Darby, que nous nous attendons à chaque instant à voir rentrer dans nos ports, depuis que nous sommes instruits de l'approche de la flotte ennemie combinée. La nôtre n'est pas en état de tenir la mer devant elle; & les secours pressans qu'il faudroit envoyer à Gibraltar & à Mi-

norque, qu'on dit aussi menacé, & où le Lieutenant-Général Murray n'a que deux vieux régimens, le 51 & le 61e, quatre compagnies franches, une compagnie d'artillerie & deux bataillons d'Hanovriens, se trouveront suspendus.

Quant à Gibraltar les inquiétudes pour cette place augmentent, & le dernier ravitaillement n'a pas été aussi efficace qu'on l'auroit désiré.

Un Officier dépêché par le Général Elliot, Gouverneur de Gibraltar, est arrivé ici le 4. Il est sorti de cette place le 13 Juillet sur un petit bâtiment, & après avoir passé au milieu de la flotte combinée, il a mis pied à terre sur la partie méridionale du Portugal, d'où il s'est rendu à Lisbonne & s'est embarqué sur la *Minerve*; Capitaine Fielding. On dit que les dépêches du Général Elliot portent en substance ce qui suit : Depuis le départ de l'escadre de l'Amiral Darby, les Espagnols ont fait un feu continuel sur la place, tant de leur artillerie que de leurs chaloupes canonnières, de sorte que les fortifications sont très-endommagées, & la ville totalement détruite. La garnison a eu 50 hommes tués & 180 blessés, parmi lesquels on compte 7 Officiers. Les troupes sont extrêmement fatiguées, & à moins que la place ne soit promptement secourue, il y a tout à craindre pour elle.

Les nouvelles de l'Inde arrivées à Bassora & adressées de là à notre Ambassadeur à Constantinople, sont aujourd'hui totalement tombées en discrédit. Depuis l'attentat commis contre le Lord Pigot, tout a été de mal en pis dans l'Inde, & tous ceux qui en reviennent ne peignent la situation de la Compagnie que comme très-

précaire. La nécessité d'y faire passer des renforts est toujours très-urgente ; on y a envoyé cette année 5200 hommes , dont le Commodore Johnstone en conduisoit 3000, consistant dans le bataillon du 42^e régiment, les régimens de Fullarton & d'Humberston, sous les ordres du Brigadier Général Meadow ; le reste étoit parti sur la dernière flotte sortie sous le convoi du *Sultan* & du *Magnanime* ; mais ces troupes sont encore loin de leur destination ; & on a lieu de craindre que Johnstone ne soit obligé de revenir, ou de se détourner fort loin de sa route pour aller se réparer.

On se rappelle le duel de M. Francis avec M. Hastings, Gouverneur général du Bengale ; immédiatement après cet événement, le premier écrivit la lettre suivante à l'assemblée des Directeurs de la Compagnie des Indes ; elle contient des notions curieuses sur l'état actuel des affaires de cette Compagnie, & sur ce qui en a été le principe.

» Les avis que vous recevrez d'un duel entre M. Hastings & moi, pourront attirer votre attention, jusqu'à certain point. Il est important, pour mon honneur & pour ma réputation, que cette affaire soit exposée avec la plus grande exactitude, à vous en premier lieu, & ensuite, par votre organe, à la Compagnie. Il est pareillement essentiel, pour les intérêts de la Compagnie, que la cause de cet événement avec tous les actes ou déclarations publiques des Membres de ce Conseil qui y ont rapport plus ou moins prochain, soient mis sous vos yeux dans toute leur intégrité. Le

seul moyen honnête & loyal de remplir cet objet, est de vous envoyer, comme je le fais, des extraits authentiques de celles de nos opérations qui y ont rapport sans aucun historique ni commentaire. — Les papiers que je vous envoie sont non-seulement nécessaires pour vous mettre au fait de la nature & du sujet de la querelle personnelle entre M. Hastings & moi, mais encore pour vous instruire de la situation des affaires de la Compagnie dans cette partie de l'Inde, & des opérations qui l'ont occasionnée en vous donnant sur ce sujet des notions qui feront une impression profonde sur vos esprits. — Nous faisons actuellement tous nos efforts pour revenir sur les fatales mesures prises depuis trois ans par ce Gouvernement & par la Présidence de Bombay. Mais je ne répondrais pas du succès, parce qu'il peut se faire qu'un bon système soit adopté trop tard, ou qu'on n'ait pas employé les moyens les plus convenables pour le faire réussir. Dans la situation où nous nous trouvons, il est très-difficile de dire quel est le plan dont on doit attendre le plus de succès, ni même quel est le plan le plus exact d'objections. On peut compter sur mes avis & sur mon assistance tant que je serai dans le Conseil; mais je ne troublerai point l'exécution des projets qui pourroient être adoptés contre mon opinion par une opposition inutile & peut-être dangereuse. Mon zèle pour prévenir les disgrâces actuelles, s'est signalé par des soins sans relâche pendant un long espace de tems, & il vous auroit été utile sur les points les plus essentiels, si ce Gouvernement y avoit donné plus d'attention, ou que vous eussiez mieux secondé mes efforts. — Mais vous avez souffert qu'on renversât les principes fondamentaux de la Compagnie; que ses instructions au Gouverneur général & au Conseil ne fussent point observées, & même qu'en diverses occasions on désobéît
impunément

impunément à vos ordres les plus précis ; vous avez accumulé d'année en année la censure sur le Gouverneur - Général & sur un autre Membre du Conseil , dans les termes les plus forts dont on se soit jamais servi envers des hommes revêtus d'emplois si éminens , & vous les avez sur-le-champ destitués. Vous avez eu la bonté d'honorer , à plusieurs reprises , le feu Chevalier John Clavering , le Colonel Mouron , M. M. Heeler & moi des assurances de l'approbation que vous donnez à nos principes & à notre conduite , & des promesses constantes de nous soutenir. Vous nous avez donné lieu d'attendre , sur plusieurs matières importantes , des ordres définitifs & des réglemens que vous ne nous avez jamais envoyés , & notamment dans une affaire de la plus grande importance , où vous nous avez déclaré » que vous » alliez vous occuper sans délai & de la manière » la plus sérieuse des mesures qu'il pourroit être » nécessaires que vous prissiez en conséquence de » ce que nous vous mandions pour rétablir l'honneur » de la Compagnie , & empêcher que de semblables abus ne se renouvellassent par la suite ». Voilà six années écoulées depuis l'institution du Gouvernement actuel , & il se trouve que les hommes dont vous avez si hautement condamné la conduite , n'ont jamais reçu aucune marque sérieuse de votre mécontentement ; mais qu'au contraire , ils ont été continués par une nouvelle nomination dans les places de confiance qu'ils occupoient. Ces mêmes principes , ces mêmes mesures que vous ne cessiez de réprover , vous les avez laissé prédominer d'année en année jusqu'à l'évènement actuel , au mépris de vos ordres & de vos instructions , malgré l'opposition la plus violente dans le Conseil , & les fortes remontrances tant publiques que particulières , accompagnées des explications les plus claires sur l'état réel

1^{er}. Septembre 1781.

b

des affaires dans ce pays ; j'ai pu trouver des documens que depuis mon arrivée ici j'ai constamment fait passer en Angleterre par tous les moyens que j'ai eu en mon pouvoir. Rappelez-vous la situation de vos affaires aussi long-tems que les efforts du Chevalier John Claving & les miens , ont pu maintenir la paix de l'Inde ; objet sur lequel , dans le premier article de nos instructions , vous nous avez ordonné de fixer notre attention , & comparez cette situation avec celle à laquelle elles sont aujourd'hui réduites par une politique toute contraire que vous avez permise , sinon même encouragée. Il ne s'est pas fait dans ce passage d'un extrême à l'autre , un seul pas dont vous n'ayez été instruit exactement & successivement. Il n'est pas arrivé un seul évènement qui ne vous ait été prédit. Je ne me charge point cependant de vous annoncer dans quel état , selon toutes les apparences , seront les possessions de la Compagnie dans l'Inde ; lorsque cette lettre vous parviendra , vous aurez reçu alors assez d'informations pour en juger vous-même. — La lutte à laquelle j'ai dévoué depuis si long-tems tous mes efforts avec tant de constance & d'inefficacité , & à laquelle j'ai sacrifié sans fruit mon repos physique & moral , est enfin terminée. D'ici à trois mois , je me propose de quitter le Bengale & de retourner en Angleterre , où peut-être ma présence sera plus utile qu'ici aux intérêts de la Compagnie.

On sait que l'Amiral Rodney & le Général Vaughan , à la prise de St-Eustache , firent arrêter les sieurs Curson & Gouverneur , Agens des Américains dans cette Ile , & les envoyèrent en Angleterre ; accusés du crime de haute trahison , ils furent transférés à New gate à leur arriv

leur affaire a été portée au Procureur-Général , & a paru si sérieuse que l'on a refusé d'accéder à la requête du sieur Curson , qui offrit caution pour se représenter & dont la santé exigeoit qu'il fût relâché. Après un long examen de divers papiers , l'un des deux a été envoyé à la nouvelle prison , comme accusé d'avoir entretenu une correspondance avec M. Adams , négociateur Américain en Hollande , & d'avoir envoyé des munitions de guerre aux Colonies : l'autre , à raison de sa santé , est resté sous la garde d'un des Messagers d'Etat.

» Il reste à présent à savoir , dit un de nos papiers , si on peut à Londres juger deux personnes qui , dans le tems de leur prétendu délit , n'étoient ni sujets , ni justiciables de la G. B. , qui même dans un pays alors ennemi , auroient été autorisés , par le droit de la guerre , à faire tout le mal possible aux Anglois ? Au moins en regardant leur conduite comme tenue dans un pays neutre & un port libre , seroient-ils encore moins coupables que tant de sujets de la G. B. qui , suivant les plaintes de Rodney , ont fait ce commerce illicite ».

On se plaint beaucoup ici de l'espionnage ; on dit qu'il est favorisé par la contrebande : le moyen le plus sûr de supprimer l'un & l'autre est entre les mains de la Législation.

» Le Danemarck , dit M. Sherlock , n'a qu'une petite part dans le commerce de l'Inde. La plus grande partie du thé qu'il importe , pass. en Ecosse & dans d'autres endroits. Il se transporte aussi

de grandes quantités de thé de la côte de France en Angleterre, quoique la Compagnie des Indes, par ses vastes acquisitions, se soit emparée par le monopole, de la plus grande partie de ce commerce. Quelle est donc cette pitoyable politique de souffrir que toutes les marchandises dont nous devrions fournir l'étranger, passent en contrebande dans ce Royaume. Mais la perte qui en résulte pour les revenus de l'Etat, n'est pas le seul tort que nous fasse la contrebande. Il paroît par le procès de la Motte, que les bâtimens contrebandiers dont la Manche est couverte, sont employés à porter des nouvelles à l'ennemi. Un de nos correspondans nous assure que dans un seul port de mer du Comté de Kent, mille familles se soutiennent par ce commerce illicite qu'ils font à la face du soleil & en dépit de tous les Officiers d'Accise & de Douane, qui se plaignent à très-juste titre que s'ils font une saisie, ils ne sont point soutenus par le Gouvernement, qui donne plutôt les mains à cette pratique, parce qu'elle verse des sommes considérables d'argent dans les poches des particuliers, ce qui diminue le revenu de l'Etat. Il y a un nombre infini de gens employés dans le commerce de contrebande qui pourroient être employés plus utilement & plus convenablement au service de mer, & le plus grand malheur de tout, c'est que nos ennemis sont informés par leur canal de tout ce qui se fait en Angleterre. On a souvent dit aux Ministres : diminuez les droits, & le revenu produira davantage, si votre intention est de supprimer la contrebande, qui ne s'accroît qu'en proportion de l'accroissement des impôts & de la multiplicité des loix pénales.

Comme les Espagnols ont rempli un de leurs objets, la réduction de la Floride

Occidentale , il y a lieu de croire qu'ils songent à attaquer St-Augustin , & par conséquent à soumettre la Floride Orientale , ce qui opérera une diversion en faveur des Américains , parce que le Lord Rawdon sera obligé de renforcer cette place aussi bien que la Georgie , & pour lors les renforts reçus en dernier lieu , pour compléter la destruction des Américains , seront employés à un autre service.

» Le Lord Germaine , dit un de nos papiers , disoit il y a quelque tems dans le Parlement , que Pensacola étoit d'une bien plus grande conséquence pour l'Angleterre qu'on ne se l'imaginait. Nous désirons que la chose ne soit pas ainsi , mais il y a tout lieu de présumer qu'avant peu son assertion ne se trouvera que trop vraie. Lorsque nous étions en possession de cette place , les Espagnols étoient obligés d'employer un grand nombre de leurs Croiseurs dans le golfe du Mexique , pour protéger leurs flottes marchandes allant à la Louisiane & dans d'autres ports du Continent , contre les corsaires qui sortoient de Pensacola ; mais comme aujourd'hui nous ne possédons pas un pouce de terrain dans la Floride occidentale , ces croiseurs seront employés à désoler notre commerce de la Jamaïque ; & D. Solano étant de retour à la Havanne , il sera impossible à notre flotte partant de la Jamaïque pour l'Angleterre , de traverser le golfe du Mexique.

On dit que le Chevalier Clinton doit revenir incessamment , & que le Lord Germaine quittera le Ministère à son arrivée ; mais il faut regarder cette nouvelle comme tous les bruits de cette espèce qui se sont répandus si souvent.

F R A N C E.

De VERSAILLES, le 28 Août.

LE 19 de ce mois la Marquise d'Aumont a eu l'honneur d'être présentée à LL. MM. & la Famille Royale par la Duchesse de Vallequier.

S. M. a nommé à l'Abbaye de Livry, ordre de St-Augustin, Diocèse de Paris, l'Abbé de Saint-Farre; à l'Abbaye de la Vieuville, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Dol, l'Abbé Duplessis, Vicaire-Général de Rennes; à l'Abbaye de Saint-André du Jan, Ordre de Cîteaux; Diocèse de Perpignan, l'Abbé Girbau, Vicaire-Général du même Diocèse; à l'Abbaye régulière de Notre-Dame de Ruisseauville; Ordre de Saint-Augustin, Diocèse de Boulogne, Dom Hurrevent, Religieux de la même Abbaye; à l'Abbaye séculière du Chapitre noble d'Andlau, Diocèse de Strasbourg, la dame de Truchsen de Rheinfelden, Doyenne dudit Chapitre.

De PARIS, le 28 Août.

UN courier arrivé de Brest a apporté à la Cour des paquets de la flotte combinée, qui ont été remis à Brest par la frégate la *Sibylle*, commandée par M. de Vintimille. Cette frégate avoit quitté l'Armée le 12, & l'avoit laissée dans le meilleur état; elle étoit alors à 120 lieues dans le sud-ouest

d'Ouessant , & faisoit route au nord. Comme nous avons une lettre de l'Amiral Darby en date du 31 Juillet , à l'occasion de la prise du *Lively* , dont il venoit de s'emparer , non loin de l'Orient , il y a apparence que Digby & son convoi étoient déjà fort loin de ces parages , lorsque l'Armée combinée s'en approchoit le 12 de ce mois. Quant à l'Amiral Darby des personnes qui ordinairement paroissent bien instruites , prétendent qu'il est rentré dans la Manche le 12 pour faire de l'eau ; mais on ne peut garantir cette nouvelle , quoiqu'elle soit très-probable ; ce n'est pas que Darby ait besoin d'eau , mais n'ayant plus rien à faire en mer , il fuit les coups qu'il pourroit y gagner.

La *Sibylle* a apporté plusieurs lettres de l'Armée ; & comme il y a sur les vaisseaux 7 à 8000 hommes de troupes , plusieurs Officiers pensent qu'ils pourroient être employés à dévaster & brûler quelques Ports , si l'Armée s'approche du canal St-George. M. de Guichen n'étoit qu'à 2 lieues du corps d'Armée lorsqu'il a expédié la *Sibylle*.

Maintenant que Digby & son nombreux convoi ont passé , on n'a plus l'espoir d'autre capture que celle de la flotte de la Jamaïque ; mais il y a apparence que celle-là ne fera partie que fort tard , & qu'elle ne sera aux attéragés d'Europe qu'au moment de l'Equinoxe , c'est à dire , lorsque nos escadres seront obligées de rentrer dans leurs

Ports respectifs ; car il est incertain encore si les Espagnols viendront à Brest.

Il faut que Digby & son convoi n'aient pas été fort vite , puisqu'ils n'étoient pas hors des Caps le 6. La frégate-corfaire l'*Aigle* qui le suivoit , s'est emparé à 3 reprises différentes de trois traîneurs ; elle en a envoyé 2 à Brest & un à l'Orient ; ce dernier vaut mieux que les autres , qui ne sont chargés que de salaisons & d'autres objets de consommation. Ils étoient destinés tous les trois pour Québec. Par un hasard assez singulier , les deux derniers bâtimens pris portent les noms de *preneurs* fort connus , le *Général Vaughan* & l'*Amiral Rodney*.

Il paroît qu'il est arrivé dans nos Ports quelques bâtimens de l'Amérique Septentrionale , dont la traversée a dû être fort courte , puisque l'on sait ici que tous les petits postes aux environs de New-Yorck ont été emportés , & que cette ville est investie par le Général Washington & l'Armée Française ; ce qui ne peut avoir eu lieu que vers le 10 ou le 12 Juillet. Comme la garnison de New-Yorck est considérable , on ne croit pas que l'on cherche à l'emporter de vive force. Il n'y aura que l'approche de M. de Grasse avec une escadre supérieure à celle que l'Amiral Rodney lui opposera , qui en bloquant la ville pourroit l'affamer & la réduire ; encore faut-il qu'il arrive avant Rodney. Les progrès du Lord Cornwallis en Virginie , Province que

la cavalerie parcourt sans trouver de résistance , paroissent à beaucoup de personnes avoir été la seule cause des mouvemens de l'Armée combinée ; elles prétendent qu'on ne cherche pas tant à attaquer ce boulevard qu'à causer une diversion favorable aux Provinces du Sud ; & véritablement le Lord Cornwallis sera obligé de dégarnir la Virginie & d'envoyer des renforts à New-Yorck , si cette ville est trop pressée. Dans quelque tems nous serons sans doute mieux instruits ; comme l'Armée du Comte de Rochambeau a avec elle un de nos meilleurs régimens d'artillerie , on peut se promettre quelques succès des attaques des principaux postes qui défendent la petite île où est située New-Yorck. Le canon ne s'est pas fait entendre , pour ainsi dire , de toute la guerre sur le Continent ; nous verrons lorsque les Anglois seront exposés à un feu terrible & meurtrier , dirigé par les plus habiles Artilleurs du monde , s'ils auront l'art de lui résister. L'intrepidité de nos troupes nous prépare à quelque action d'éclat ; elle est générale dans tous les grades , depuis l'Officier jusqu'au Soldat. La Gazette de Philadelphie du 15 Mai nous en apprend un qui mérite d'être connu.

Dans la dernière action du 16 Mars , entre M. Destouches & l'Amiral Arbuthnot , un Grenadier du Régiment de Soissons ayant eu la jambe fracturée par un boulet de canon , tira son couteau & coupa entièrement les chairs auxquelles pen-

doit sa jambe, qu'il jeta dans la mer ; après cela il s'assit pour charger son fusil, & dit : *graces à Dieu, il me reste encore deux bras & une jambe pour le service de mon Roi.* Cette anecdote est rapportée par un témoin oculaire qui l'atteste. Il seroit aisé, en parcourant nos annales militaires, de trouver beaucoup de traits d'un courage, d'un zèle & d'un sang-froid pareil dans les circonstances les plus critiques. René-Alexis le Sénéchal-Carcado, Marquis de Molac, Colonel du Régiment de Berry, infanterie, mort à l'âge de 29 ans, à la sortie de Prague, du 22 Août 1742, en a donné un exemple qu'on ne sauroit trop citer. Ce brave Officier, dont le courage, le zèle & les talens répondoient à sa naissance, tomba percé de sept coups de fusil ; ses derniers mots en tombant s'adressèrent à l'Aide-Major de son Régiment : *Monsieur, lui dit-il, faites marcher les grenadiers & tout mon détachement sur la gauche, les ennemis se portent de ce côté.* L'année précédente, il avoit été envoyé pour renforcer les troupes qui bloquoient Egra ; placé avec son Régiment dans l'Abbaye de Waldfoxen, il incommodoit beaucoup la garnison Autrichienne. M. Doffing, qui commandoit à Egra, parut faire des dispositions pour l'attaquer, & lui écrivit la lettre suivante, dans l'espoir de l'intimider. — « M., j'ai ordre de S. M. la Reine de Hongrie & de Bohême, de vous accorder une capitulation raisonnable, ou de vous forcer, à quelque prix que ce soit, en cas de refus. Il ne tiendra qu'à vous, M., d'accepter sa gracieuse générosité, ou de vous attendre à la dernière rigueur des armes. Vous êtes sage & prudent, & je ne doute pas que vous n'acceptiez l'avantage qui vous est offert ; autrement ce seroit la perte de votre Régiment, que vous conserverez pour une meilleure occasion. J'attends votre réponse, & j'ai l'honneur d'être, &c. » M. le Marquis de Mo-

lac répondit sur le champ : — » Il ne tiendra qu'à vous , M. , de faire connoissance avec moi , & les troupes que je commande ; je me flatte de vous persuader que je n'étois point dans le cas de m'attendre à votre proposition , que vous me donniez comme une faveur ; mais que je suis très-disposé à recevoir l'honneur que vous m'annoncez ; je me presse de vous répondre , pour n'avoir pas à me reprocher de vous faire perdre du tems. J'ai l'honneur d'être, &c. « — Cette correspondance rappelle celle entre le Marquis de Bouillé & l'Amiral Rodney. M. Doffing s'en tint à la menace , & ne jugea pas à propos d'attaquer le Marquis de Molac. Par la mort trop prompte de ce brave Officier , qui n'avoit point été marié , son frère , M. le Marquis de Molac , actuellement Maréchal-de-camp & Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis , lui a succédé , & est devenu le chef de la seconde branche de l'illustre & ancienne maison de le Sénéchal-Carcado ; ils étoient fils du Comte de Carcado Molac , mort en 1745 , un des plus anciens Lieutenans-Généraux du règne de Louis XIV , ayant été fait Lieutenant Général en 1708 , au siège de Lerida en Espagne , où il avoit servi avec la plus grande distinction , & l'estime & l'amitié des plus célèbres Généraux de ce tems.

Nous n'avons encore aucune nouvelle du Duc de Crillon ; jusqu'à ce que les troupes Françaises qu'on doit envoyer à Mahon , & qui , dit-on , s'embarqueront à Toulon le 20 ou le 25 du mois prochain , soient arrivées dans cette Isle , & qu'il y ait une correspondance établie entre Minorque & Marseille & Toulon , nous n'aurons que fort tard les nouvelles de cette expédition ,

parce qu'il faut qu'elles passent par Barcelonne , delà à Madrid , & de Madrid ici.

» L'*Argonaute* de 74 canons , commandé par M. de Cacqueray , écrit-on de Rochefort , a mis à la voile de ce port avec un petit convoi que l'on croit destiné pour St-Domingue. Il est plus probable que l'*Argonaute* ira d'abord au Sénégal , où il a été précédé par l'*lphigénie* & par l'*Aimable*. Le *Brave* , le dernier vaisseau qui cette année devoit sortir de ce port , sera à son tour bientôt en état de tenir la mer. On frète à force pour le compte du Roi , & avant la fin de Novembre ces armemens différens sortiront de nos ports. Il est décidé qu'on enverra des troupes dans l'Inde. Il est question de 5 à 6000 hommes que M. de Bussy se charge de conduire. Le nom de ce Général est encore trop célèbre dans l'Inde , pour ne pas espérer que sa présence n'y opère les plus heureuses révolutions ».

M. le Comte de Broglio a succombé à sa maladie ; le Maréchal son frere qui étoit en route pour se rendre auprès de lui , a appris sa mort aux Ormes où il avoit couché ce jour-là. C'étoit un Officier du plus grand mérite. Il laisse une riche dépouille à partager , il étoit Gouverneur , Commandant de Province , Inspecteur , Chevalier des ordres du Roi , &c. &c. &c.

L'arrivée de M. Hector , Commandant à Brest , & son départ précipité font soupçonner qu'il étoit venu prendre des instructions , & que les préparatifs de ce Port exigent la plus grande célérité. Les troupes sont en mouvement pour s'y rendre , & un nouveau train d'artillerie , parti de Douai ,

a la même destination. Les Régimens Suisses qui passent à Minorque , si l'on en croit le bruit public , sont la Bretagne , Royal Suédois , Lyonnois & d'Erlach , Suisse. Le Commandant de ce Corps n'est pas encore nommé , du moins il n'est pas connu , puisque le public en désigne deux ou trois.

Le corsaire la *Fantaisie* , de Dunkerque , Capitalne Pat Dawlin , Armateur M. Ager , a conduit à Morlaix 15 rançons qu'il a faites depuis le 22 Juin dernier jusqu'au 7 Juillet ; elles montent à 6350 guinées : il a réglé la valeur de la guinée à 25 livres tournois , payables à Dunkerque entre les mains de M. Ager , ce qui fera une somme de 158,750 liv.

« Le 5 de ce mois , écrit-on de Limoges , vers les 5 heures du soir , un orage , accompagné d'éclairs & de tonnerres , a répandu ici & dans les environs la consternation & l'effroi. La pluie tomboit en si grande abondance , & étoit poussée par le vent d'E. S. O. avec tant d'impétuosité , qu'elle pénéroit avec une rapidité étonnante dans l'intérieur des maisons. Presque tous les habitans ont eu des meubles ou des marchandises endommagées. L'orage a duré une heure ; la pluie pendant un certain tems a été mêlée d'une petite grêle qui a cassé beaucoup de vitres ; plusieurs cheminées ont été renversées , des couvertures de maisons enlevées , des murs écroulés , des arbres déracinés , &c. La Vienne s'est débordée extraordinairement ; les ruisseaux qui y aboutissent formoient des torrens si rapides , qu'ils entraînoient des monceaux de sable & des pierres d'une grosseur prodigieuse. Les moulins & les

maisons situées le long de la rivière , ont beaucoup souffert. Personne ne se rappelle d'avoir vu un orage plus violent que le dernier ; celui de 1761 , quoique considérable , ne fut pas à beaucoup près si désastreux. Nous trouvons dans nos annales qu'en 1213 , il y en eut un qui causa beaucoup de dommages. En 1626 , après un mois de pluie presque continuelle , il y eut le 26 Juin , un gros orage qui abbatit la plupart des vignes , détruisit les fromens , avoines , chanvres & petits bleds ; l'eau emporta le pont d'Aixe , 3 maisons voisines , les murailles du fort , 5 moulins à papier , un a bled & un à huile «.

Le Bailliage d'Amiens a rendu le 23 Juillet dernier une Sentence qui condamne le Curé de la Paroisse de Lignieres-Chatelain , en 20 livres d'amende , pour avoir fait une inhumation dans une Chapelle de sa Paroisse , lui fait défense de récidiver sous peine de plus forte amende. L'Avocat du Roi , dont les conclusions ont été suivies , avoit observé.

« Que le Curé de Lignieres se trouvoit dans le cas de la prohibition prononcée par la loi de 1778 , concernant les inhumations , puisque la Chapelle où il avoit inhumé son frère , étoit close & fermée de vitraux , & que les Fidèles s'y réunissoient pour la prière & la célébration des saints Mystères ; que la contravention étoit d'autant plus grave , que depuis très-long-tems il régnoit dans plusieurs villages du ressort , des maladies épidémiques qui faisoient de très-grands ravages ; que c'étoit pour diminuer ce fléau que la sagesse du Roi , toujours attentif à la conservation de ses sujets , avoit fait une loi expresse qu'il étoit cruel de voir enfreindre , sur-tout par les Ministres des

Autels , qui , par état , doivent donner l'exemple de la soumission aux loix du Prince , & en bons Pasteurs , n'être occupés que du troupeau confié à leurs soins ».

MM. les Officiers & Chevaliers de la Compagnie de la Milice Bourgeoise , établie par le Gouvernement , en la ville de Moret , près Fontainebleau , ont fait célébrer le 30 du mois dernier , dans l'Eglise de Notre Dame de la même Ville , une Messe pour l'heureuse délivrance de la Reine & la conservation des jours précieux de S. M. & de la Famille Royale. Ils invitèrent à cette solennité les Magistrats , le Corps Municipal & tous les Notables de la Ville ; le plus grand nombre leur fit l'honneur d'y assister.

Les personnes qui , ayant demeuré à Prague en Allemagne , auroient connu René Scales , Valet-de-chambre de M. le Comte de Nostitz , décédé le 23 Juillet 1757 , à Sainte-Marie de la Chaîne de Prague , & Anne-Charlotte Semitre , sa femme , décédée en la même Ville le 4 Janvier 1762 , sont priées de mettre à portée de se procurer les extraits-mortuaires de François & Anne-Catherine Scales , leurs filles , décedées à Prague ; la dernière après avoir épousé François-Jean Holubka , Officier de M. le Comte de Morzin ; même de les envoyer dûment légalisés à M. de Saint Paul , Notaire à Paris , rue de la Verrerie , qui remboursera les frais que l'on aura faits pour la recherche & copies de ces extraits mortuaires.

Le nommé Léonard Coudert , Laboureur , natif de ma Paroisse , se maria , le 19 Janvier 1745 , avec Léonarde Dumont , veuve de Jean Mouret , laquelle décéda le 3 Février 1750. Il épousa en

secondes nœces, le 3 Avril de la même année; Marie Bayle, veuve de Blaise Pauliat, morte le 2 Février 1763. Il se remaria pour la troisième fois, le 14 Juin suivant, avec Jeanne Noaillet, veuve Malefond, décédée le 12 Mai 1768. Coudert passa en quatrièmes nœces, le 6 Février 1769, avec Catherine Valade, veuve Pradeau, morte le 31 Octobre 1771. Le premier Juillet 1773, il se remaria avec Anne Barget, veuve Lajoie, décédée le 11 Janvier 1777. Le 27 Mai suivant, il épousa François Delarbre, veuve Albin, morte le 16 Juillet 1779. Enfin cet homme, actuellement âgé de 58 ans, a passé en septièmes nœces, le 3 de ce mois: il a épousé François Lapeyre, veuve de Léonard Faure. — Ce relevé, qui fournit une preuve convaincante du fait, a été tiré de registres de ma Paroisse.

Dans une Assemblée du Corps-de-Ville, tenue le 16 de ce mois, MM. Famin, Conseiller de Ville, & Magimel, ont été élus Echevins.

Le 18 Juillet, un feu considérable qui éclata vers les quatre heures du soir, au village de Sauqueuse, Diocèse de Beauvais, Généralité de Paris, en a détruit près d'un tiers, & malheureusement une partie des grains, déjà récoltés, s'est trouvée dans les granges qui ont été consumées. Un seul enfant y a péri. L'Abbé de Saint-Lucien, Seigneur du lieu, & le Subdélégué de la province ont pourvu aux premiers besoins des malheureuses victimes de cet incendie. Dans leur affreuse situation, elles réclament les secours des personnes charitables, qui sont priées de rendre dépositaires de leurs libéralités, le sieur Dizié, Substitut du Procureur général au Parlement de Paris, rue du Gros-chenet.

Le Prince régnant de Liechtenstein, revenant des Eaux de Spa, & retournant à Vienne, est mort à

son passage à Metz , le 18 de ce mois , âgé de 56 ans.

La Faculté de Théologie de Paris vient de publier une Censure de l'*Histoire Philosophique & Politique des établissemens des Européens dans les deux Indes*. Cette Censure , dans laquelle la Faculté de Théologie a extrait 84 Propositions , contient 114 pages in-4°. , & se trouve à Paris chez Cloufier , Imprimeur de la Faculté de Théologie , rue Saint-Jacques , vis-à-vis les Marthurins , prix 1 liv. 10 sols.

L'Université de Paris a décerné , le 7 de ce mois , les Prix selon son usage : elle a accordé le Prix d'honneur au sieur Alain-François-René Magon de Saint-Elhier , du Collège du Plessis-Sorbonne. Le Prix d'éloquence latine , fondé par Jean-Baptiste Coignard en faveur des Maîtres ès-Arts , a été remporté par Jean-François-Alexandre Lefevre. Le sujet de ce dernier Prix étoit d'établir que *l'époque de la vraie littérature d'une Nation étoit , non celle qui produisoit un plus grand nombre d'écrivains & de livres , mais celle où paroissoient les ouvrages les plus durables , & par conséquent du plus grand mérite.*

La Manufacture de velours mélangé de soie & coton du sieur François Perret , annoncée dans la Gazette du 7 Avril 1780 , ne se trouve plus au fauxbourg de la ville de Lyon ; & en conséquence d'un nouvel Arrêt du Conseil , du 12 Septembre dernier , elle est établie à Neuville en Franc-Lyonnois. Son dépôt est

toujours à Lyon , place de la Comédie ; & à Paris , chez la dame Deluqui , rue St-Denys , vis-à-vis celle du Petit-Lion , au magasin d'Italie.

Edit du Roi portant suppression de plusieurs charges en la grande & en la petite Ecurie , donné à Versailles au mois de Juin , & enregistré en la Cour des Aides le 17 Août.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , du 28 Juin , qui détermine les fonctions des Juges des Manufactures , lors de l'élection des Gardes - Jurés , & qui fixe les droits qui leur seront payés. — Autre du 8 Juillet , qui accorde une modération des droits d'entrée à Paris sur les Gazes. — Autre du 16 Juillet , qui modère à 12 sols , par muid , les frais de commission , chargement & emmagasinage pour les vins qui seront déposés à Choisy - le - Roi , dans les Magasins qui appartiennent à la Régie des Messageries.

Par Arrêt du Parlement , rendu la Grand'Chambre assemblée , le 27 Juillet dernier , M. Elie de Beaumont , ancien Avocat au Parlement , & Intendant de M. le Comte d'Artois , a été déchargé de l'accusation dans laquelle on l'avoit impliqué l'année dernière , & qu'on avoit jointe à l'affaire générale concernant l'Administration de M. le Comte d'Artois. Le Parlement l'a distrait de cette affaire , qui lui étoit absolument étrangère , par une disjonction honorable , & conforme aux conclusions de MM. les Gens du Roi. Trente-huit Magistrats formoient la Séance , & l'on assure que leur Arrêt a été unanime. Il lui a été permis de faire imprimer & afficher l'Arrêt par tout où bon lui semblera. Le Public a vu , avec satisfaction , la justice complète qui lui a été rendue.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France du 16 de ce mois , sont : 84 , 43 , 46 , 51 & 2.

De BRUXELLES , le 28 Août.

IL n'est encore question dans toutes les lettres de Hollande que du combat du 5 Août ; il est tout simple qu'une action qui fait tant d'honneur à la marine de la République occupe tous les esprits ; il est à désirer aussi qu'elle les réunisse. Elle prouve que quand elle agira de concert & qu'elle fera sérieusement des efforts , elle fera repentir l'Angleterre de s'être attirée ces ennemis de plus. Les Hollandois n'avoient que 380 canons dans ce combat , & les Anglois 610. Les premiers ont perdu le vaisseau la *Hollande* de 68 canons , qu'ils ont été obligés d'abandonner 14 heures après le combat & long-tems après que l'escadre Angloise s'étoit éloignée.

» Nous attendons avec impatience , écrit-on de la Haye , les résolutions des Etats Généraux ; on espère qu'ils s'empresseront de réparer leur perte , & de mettre de nouveaux vaisseaux en mer. Le Stathouder a écrit une lettre aux équipages de l'escadre qui s'est si bien battue ; on se flatte que cet événement doit donner une grande prépondérance à la Ville d'Amsterdam dans les Conseils , & que les armemens ne seront plus suspendus. Quelques Gazettes Hollandoises ont publié des réflexions un peu vives sur ce que les vaisseaux de la Meuse & de Zélande ne sont pas sortis en même-tems que ceux d'Amsterdam ; elles disent que quant aux premiers , le vent qui étoit favorable au contre-Amiral Zoutman , le leur étoit également , &

que quant à la dernière division , elle pouvoit s'éloigner de ses ports sans crainte que les ennemis vinssent les insulter ; car le Lord Mulgrave , depuis quelques jours , étoit retourné aux Dunes. Il seroit affreux que ce fût de dessein prémédité qu'on eût laissé sortir Zoutman seul pour l'exposer ; on préfère de croire comme le Gouvernement l'a publié , que le tems seul & d'autres circonstances n'ont pas permis aux autres vaisseaux de sortir : s'ils l'avoient pu , l'escadre de Parker étoit détruite , & son convoi en grand danger. On remarque que Parker , dans sa lettre à l'Amirauté , observe que les forces Hollandoises étoient plus considérables qu'on ne les supposoit ; cette observation en fait faire ici un grand nombre , dont quelques-unes sont étranges. Elle suppose , dit-on , que les Anglois s'attendoient en effet à ne trouver en mer que la division d'Amsterdam , & qu'ils ne la croyoient pas aussi forte «.

Le Stathouder a écrit la lettre suivante aux équipages des navires de l'Etat qui se sont battus avec tant de courage.

Nobles , Respectables , Vertueux ; nos amis & féaux. » Nous avons appris avec la plus grande satisfaction , que l'escadre de l'Etat , sous le commandement du Contre - Amiral Zoutman , quoique beaucoup plus foible en navires , canons & hommes que l'escadre Angloise du Vice - Amiral Parker , a résisté si courageusement le 5 présent à son attaque , que l'escadre Angloise , après un combat des plus opiniâtres , qui a duré depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures & demie , a été obligée de cesser & de se retirer. Le courage héroïque avec lequel le Contre-Amiral Zoutman , les Capitaines , Officiers , bas Officiers , simples Matelots & Soldats , qui ont eu part à l'action , & qui , sous la bénédiction de Dieu Tout-puissant , se sont si

bien acquittés de leurs devoirs dans ce combat naval, mérite tout éloge, & notre approbation particulière : c'est pourquoi nous avons trouvé bon, par la présente, de vous écrire pour remercier publiquement en notre nom, les susdits Contre-Amiral, Capitaines, Officiers, bas Officiers, simples Matelots & Soldats, en faisant la lecture de la présente sur chaque navire qui a eu part à l'action, & dont les Capitaines & Equipages ont combattu avec tant de courage & de valeur ; & d'en faire remettre, par le Secrétaire de la Flotte de l'Etat, une copie authentique, tant au susdit Contre-Amiral Zoutman, qu'aux Commandans des navires sous ses ordres, de la conduire desquels le susdit Contre-Amiral a eu raison d'être content, témoignant ultérieurement que nous ne doutons point, qu'eux, & tous les autres Officiers de l'Etat & Soldats, ne donnent, dans les occasions qui pourront se présenter, des marques que l'Etat ne manque point de défenseurs de la chère patrie & de sa liberté, & que l'ancienne valeur héroïque des Bataves revit encore, & ne sera point éteinte. Sur ce, Nobles, Respectables, Vertueux, nos amis & féaux, nous vous recommandons à la protection Divine. Votre affectionné ami. *Signé*
G. PRINCE D'ORANGE «,

Selon des lettres d'Amsterdam, on y a reçu avis que les établissemens Hollandois sont dans un état de défense respectable.

» La bourgeoisie au cap de Bonne-Espérance a pris les armes, & est unanimement déterminée à faire la résistance la plus opiniâtre en cas d'attaque. Les naturels du Pays informés de la guerre, ont offert de contribuer de tout leur pouvoir à la conservation de cet établissement. Il y est ar-

rivé encore ; vaisseaux de la Compagnie des Indes , richement chargés , dont deux attaqués par un corsaire Anglois , l'ont si bien reçu , qu'il a disparu pendant la nuit après qu'on eut entendu l'équipage pousser de grands cris , ce qui fait croire qu'il a coulé bas. — Une lettre de l'Isle Danoise de St-Thomas , en date du 12 Mai , porte que l'Isle de Curaçao a été mise dans un état de défense complet ; qu'il y avoit 15000 hommes sous les armes , & que les forts avoient été si bien réparés & pourvus , qu'on n'y craignoit plus une attaque ennemie «.

Si l'on a d'un côté cette perspective consolante , on n'est pas sans inquiétude en Hollande sur celle que présente , à son tour le commerce de la République.

» Toutes les Puissances de la neutralité armée , écrit-on d'Amsterdam , profitent de l'espèce de léthargie dans laquelle se trouve notre commerce. La Russie , dont les ressources augmentent chaque année , a maintenant plus de navires marchands qu'elle n'en a jamais eu ; & l'on est occupé à en construire de nouveaux dans tous ses chantiers. On observe que pendant l'année 1780 , il est sorti du seul port de Saint-Petersbourg , 15 navires Russes pour le Portugal , 14 pour l'Espagne , 14 pour la France , 18 pour l'Italie , 64 pour la Hollande , 72 pour la Suède , 30 pour le Danemarck , 6 pour Rostock , 2 pour Hambourg , 46 pour Lubeck , 9 pour Dantzick , 5 pour la Livonie , & 282 pour la Grande-Bretagne , tous chargés de productions de la Russie. Que deviendra le commerce des autres Nations , s'il est vrai , comme on croit l'avoir découvert , que la presqu'Isle de Kamtchatka n'est distante que de 40 milles des rives occidentales de l'Asie !

On a ici des lettres de l'Orient, dans lesquelles on lit les détails suivans :

» Nous venons d'apprendre, avec certitude, que les Anglois ont perdu, à la Chine, des sommes considérables, par la saisie que l'Empereur a fait faire de tout ce que possédoient les Compradors ou Courtiers, qui ont été envoyés en exil. On fait monter à 25 millions les effets saisis, dans lesquels la Compagnie Angloise est intéressée pour plus des trois quarts. Cette révolution provient de ce que les Compradors, chargés de percevoir les droits de l'Empire, tant sur les vaisseaux que sur les marchandises, n'en tenoient pas compte. En saisissant tous leurs biens, on a saisi les avances qu'ils avoient reçues des diverses Nations, sur les contrats des marchandises à livrer. L'Empereur de la Chine a fixé à 25 pour cent de la valeur les droits sur toutes les marchandises qui sortiront de ses Etats.

Nos lettres de Cadix portoient, il y a quelques jours que le Commandant Campbell & M. Deans, chef de la marine à Pensacola, avoient été envoyés prisonniers à la Havane, pour avoir contrevenu à quelques articles de la capitulation; comme il n'en étoit point fait mention dans un Journal fort exact envoyé de Madrid, on doutoit de ce fait; il se trouve confirmé par la Gazette de la Cour de Londres; ces deux Chefs ne sont point à plaindre, ils se sont mal défendus. S'ils avoient attaqué D. Bernard de Galvez, lorsqu'il descendit à l'île de Ste-Rose avec 1300 hommes seulement, ils auroient pu faire manquer l'expédition. On

est fâché qu'on ait consenti d'envoyer les prisonniers à New-Yorck ; il est certain que les Américains ne sont point alliés des Espagnols , & la garnison de Pensacola pourra servir au moment de son débarquement , & long-tems avant qu'elle soit échangée ; il auroit été à souhaiter qu'on eût envoyé les prisonniers en Europe ; mais alors il en auroit trop coûté à l'Espagne , qui s'est chargée de les faire transporter à ses frais.

La Gazette de Madrid du 15 Juin , sous la date de Lisbonne , a assuré positivement qu'il avoit été rendu par le Conseil de Portugal , le 7 Avril , un Arrêt qui déclare innocentes du crime qu'on leur avoit imputé , toutes les personnes tant vivantes que mortes , qui furent justiciées , exilées , emprisonnées , en vertu de la Sentence du 12 Janvier 1750. Aujourd'hui la Cour de Lisbonne déclare que ce paragraphe , copié d'après la Gazette d'Amsterdam , ne doit s'appliquer qu'à la première Sentence ; que la Junte de l'Inconfiance , chargée de la révision de ce procès , n'a fini sa dernière séance que le 23 Mai , mais que le résultat n'en sera peut-être jamais rendu public , & qu'il est faux que tous les accusés aient été reconnus & déclarés innocens.

Quelques papiers publics rapportent qu'il est arrivé d'Astracan à Pétersbourg , 2 hommes & une femme âgés de 30 à 40 ans , qui ont plus de 9 pieds de haut ; tous trois , ajoutent ces papiers , sont nés à Ispahan , de pères & mères de la même taille. Ces géans aussi paresseux que mal-adroits , sont logés & entretenus aux frais de la Cour. Leur nourriture est fort grossière , & il leur faut 12 à 15 heures de sommeil par jour.



JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

DANEMARCK.

De COPENHAGUE, le 11 Août.

LE 7 de ce mois 215 navires marchands ont passé le Sund & sont entrés dans la Baltique ; dans ce nombre , il y en a 108 Anglois qui étoient sous l'escorte des frégates la *Camille* de 36 canons , la *Vénus* de 24 , & la *Galathée* de 20.

On mande d'Helsingor qu'un corsaire Anglois a poursuivi & pris dans le port même d'une des isles du Cap Der-Neus , un vaisseau Américain qui s'y étoit réfugié. Cette infraction au droit des gens a été commise le 24 Juillet dernier ; elle doit sans doute attirer l'attention du Gouvernement ; en attendant elle alarme beaucoup nos Négocians qui craignent avec raison que les Américains ne trouvant ni sûreté ni protection dans nos ports , n'aillent porter leurs commissions dans ceux de la Suède.

8 Septembre 1781.

Deux navires Américains ont mouillé depuis peu dans le port de Christiansand , où ils ont débarqué deux passagers qui sont munis de lettres de change pour la valeur de 90,000 rixdalers qu'ils doivent employer à des achats ; il est important pour notre commerce que nous les engagions à ne pas porter cette somme hors du Royaume.

Le Comte de Moltke a de nouveau conduit un corsaire Anglois à Fleckeroë en Norwège. On ne fait pas si ce brave Officier quittera bientôt cette station où il rend des services très-importans ; on assure que le Lieutenant Lutken qui s'est beaucoup distingué en protégeant pareillement le commerce contre les pirateries des Anglois aux Antilles, est attendu de retour ici , & sera remplacé par le Lieutenant Harboë.

S U È D E.

De STOCKHOLM , le 14 Août.

LL. MM. sont encore au Château de Drotningholm avec le Prince Royal , & la Duchesse de Sudermanie ; il paroît qu'elles ne reviendront dans cette capitale qu'après la belle saison. Le Comte de Guemes , nouveau Ministre d'Espagne , a eu dans ce Château sa première audience du Roi & de la Famille Royale.

S. M. a nommé le Baron de Ramel , Chancelier de la Cour , à la place du Baron de Sparre , Gouverneur du Prince Royal.

A L L E M A G N E .

De V I E N N E , le 15 Août.

L'EMPEREUR est arrivé hier vers les six heures du soir , de retour de son voyage dans les Pays-Bas. Toute la haute noblesse s'étoit rendue dans cette capitale. On ne se flatte pas de posséder long-tems S. M. I. C'est par un nouveau voyage qu'elle se délasse du précédent ; elle doit partir demain ou après demain pour le camp de Prague , dont les exercices commenceront le 20 de ce mois , & dureront jusqu'au 30 ; elle sera , dit-on , accompagnée par l'Archiduc Maximilien.

On vient de publier par ordre de l'Empereur de nouveaux arrangemens relatifs au Clergé. Quatre des principales Abbayes seront , dit-on , sécularisées.

On parle aussi beaucoup d'un Edit qui défend à tous les jeunes gens au-dessous de l'âge de 27 ans de voyager dans les pays étrangers. Cet Edit ne peut que produire de grands biens en restreignant les voyages à un âge où ils sont plus avantageux , & où il y a moins à craindre pour les mœurs & pour la santé.

On apprend de Pologne que le Comte de Tyfzenhausen , Grand-Trésorier de Lithuanie , étant à la chasse , a eu le malheur de recevoir dans la jambe gauche un coup de fusil , tiré imprudemment par un homme

de sa suite. La blessure est si dangereuse ; qu'on croit qu'on ne pourra sauver sa vie sans avoir recours à l'amputation.

De HAMBOURG, le 20 Août.

Le combat glorieux du 5 de ce mois a fait le plus grand honneur à la Nation Hollandaise , & fait regretter que la République ne se soit pas mise plutôt en état de résister à l'ennemi qui l'attaquoit ; on a lieu de croire que cet événement réunira les partis divisés dans l'opinion d'opposer la force à la force , & qui auroit dû être adoptée depuis long-tems. Bien des personnes cependant craignent que celui qui veut la paix ne juge , trop-tôt peut-être , que ce combat est une circonstance favorable , & qu'on ne perde en négociations & en débats un tems précieux qu'on devroit employer à soutenir un si beau commencement. L'Angleterre ne manquera pas d'employer sa politique ordinaire pour suspendre les efforts de la République , sous l'espérance d'une paix particulière ; & celle-ci peut en effet la favoriser , en pensant trop que le combat du 5 doit rendre son ennemi moins difficile sur les conditions : elle devroit songer que c'est en continuant d'agir qu'elle en obtiendra de meilleures.

» Quant à la paix générale , elle ne paroît pas encore prochaine ; s'il faut en croire nos Politiques , elle s'éloigne de jour en jour ; les Puissances neutres voient leur commerce s'agrandir & prospérer au

milieu de la guerre actuelle, & ne paroissent pas avoir intérêt à hâter le terme de ces avantages. L'Espagne, attaquant par-tout ses ennemis, & cueillant quelques lauriers, s'affermir dans le dessein de ne rien rabattre de ses prétentions; la France, tenant aussi ses ennemis en échec dans les quatre parties du Monde, songe aux moyens de ne point ralentir ses efforts; & l'Angleterre, pressée de toutes parts, sans qu'aucun revers ait altéré ses forces & son courage, attend, avec confiance, qu'un hasard favorable redonne, à son pavillon, l'éclat qu'il a perdu; ceux qui penchent pour la paix, se trouvent bien embarrassés pour assigner quelle est la Puissance qui doit en faire les premières ouvertures ».

On mande d'Helsingor que le 13 de ce mois le tonnerre tomba sur le vaisseau de guerre Danois la *Wilhelmine-Caroline*, qui croisoit au-delà du Détroit, & y causa de grands dommages sur-tout aux mâts. On raconte que lors de la chute de la foudre un soldat, qui étoit sur ce vaisseau, s'écria : *ah ! mon Dieu, je suis mort* : tous ceux qui l'entendirent ne purent s'empêcher d'éclater de rire au milieu de l'effroi dont ils étoient saisis eux-mêmes.

» La Bavière, écrit-on de Munich, est tellement infestée de brigands, qu'ils marchent en bandes réglées sur les grands chemins, & s'avancent même jusqu'aux portes de cette Capitale. On a déjà arrêté un nombre considérable de ces malheureux; on a aggravé les peines afflictives pour les intimider. On dit que les Baillifs licentiés seront rétablis dans leurs charges; car ce n'est que depuis leur réduction que les malfaiteurs se sont tant multipliés. Pour pouvoir leur donner la chasse avec plus de vigueur,

le corps destiné à maintenir la sûreté publique, a reçu des renforts considérables. — La méthode des conducteurs électriques ou des *paratonnerres*, commence à être adoptée ici. Nulle part la raison ne sembloit la solliciter davantage; car il y a peu de pays où les orages soient si fréquens, & où la foudre cause plus de désastres. Une certaine répugnance populaire, fondée sur une fausse application des meilleurs principes de morale, & sur une connoissance imparfaite de la Physique, avoit retardé l'établissement de ce préservatif. Peu à peu le préjugé s'est dissipé. L'exemple du Souverain a ouvert les yeux, & l'expérience vient de parler en faveur de la nouveauté. L'Electeur a fait placer 17 conducteurs sur le Château de Nymphenbourg. Quinze jours après, le 3 de ce mois, un orage violent est survenu; la foudre a donné sur la pointe de la barre électrique, l'a suivie jusques dans un canal où son extrémité inférieure, disposée en forme d'étoile, étoit enfoncée de 6 pieds de profondeur. Là s'est faite une explosion terrible, semblable à celle d'une mine. Les pierres & le sable ont volé à droite & à gauche, & ont laissé le toit absolument à découvert; mais c'est à quoi s'est borné l'effet du tonnerre, uniquement dirigé sur ce point. Ce fait a accredité le paratonnerre; plusieurs personnes-ont en faire élever, notamment les Augustins; comme ce sont des Religieux, leur exemple aura du poids dans ce pays «.

I T A L I E.

De NAPLES, le 2 Août.

UNE bande de voleurs, qu'on dit au nombre de plus de 200, infeste cette Ville; il y a quelques jours qu'ils ont mis le feu à toutes les baraques ou boutiques en bois

de la place des Carmes ; & tandis qu'elles brûloient ils ont volé tout ce qui leur est tombé sous la main. Dernièrement encore dans notre Salle de Justice , pendant l'Audience , où il y avoit beaucoup de monde , ils ont eu le secret , on ne sait comment , de faire tomber quelques pierres du plafond ; tout l'Auditoire s'est effrayé , on s'est précipité vers les portes ; les voleurs se sont alors jettés dans la foule & ont enlevé toutes les montres , toutes les boîtes & toutes les bourses qui se sont trouvées à leur portée.

Il y a quelques jours , écrit-on de Messine , qu'il arriva , d'Alexandrie à Malthe , un vaisseau qui se rendoit en Barbarie avec une charge de près de 40,000 ducats , en partant de Syrie ce navire avoit à bord 11 passagers Turcs & 15 hommes d'équipage ; mais de ces 26 hommes , 12 étoient morts de la peste dans la traversée. Le Grand-Maître a fait transporter au Lazaret les 15 hommes restans , & mettre ensuite le feu au navire sans permettre qu'on en fût le moindre effet. Cet événement a déterminé le Tribunal , conservateur de la Santé à Palerme , d'interdire , pour un certain tems , toute communication avec les Maltois.

L'Académie Royale des Sciences , Belles-Lettres & beaux Arts de cette Ville , fondée par Ferdinand IV , & ouverte en Juillet 1780 , avoit élu de son propre gré , avant son inauguration , au nombre des Associés étrangers , M. Valmont de Bomare , Démonstrateur d'Histoire Naturelle à Paris. Cette élection , faite dès le 29 Mars 1779 ,

a été ratifiée & inscrite le 5 de ce mois dans la séance que cette Académie a tenue.

Le 11 Juin, écrit-on d'Alger, il est sorti de ce port huit corsaires appartenans à cette Régence barbaresque; le 1 de ce mois, il y est entré un bâtiment Danois, allant de Livourne à Ostende, & envoyé par un de ces corsaires. Ce n'est pas que les Algériens soient en guerre avec le Danemarck, puisque cette Puissance fait de grands sacrifices pour conserver la paix avec eux, & garantir son commerce de leurs pirateries. Le prétexte de l'envoi de ce navire est que dans le tems que le corsaire le visitoit, les deux bâtimens se sont abordés, & que l'Algérien a souffert par-là du dommage. Le vaisseau Danois n'a été relâché qu'après avoir payé une indemnité; nouveau moyen dont les corsaires barbaresques pourront se servir désormais pour rançonner les bâtimens francs. Cependant le Danemarck a envoyé récemment à cette Régence 500 tonneaux de poudre, 200 tonneaux de gaudron, 80,000 boulets & 600 planches. — La frégate Française l'*Aurore*, commandée par le Chevalier de Cypierre, est arrivée ici le 9 de ce mois avec 3 navires marchands qu'elle escortoît. Le principal objet de sa mission étoit de régler quelques différends survenus avec le Dey; mais l'accommodement final a éprouvé tant de difficultés, qu'on est convenu d'un délai de trois mois pour en informer la Cour de Versailles & attendre sa réponse.

De TURIN, le 22 Août.

MADAME Marie-Thérèse de Savoie, sœur du Roi, est morte la nuit du 14 au 15 de ce mois; la pompe funèbre s'est faite le 18 à 9 heures du soir. Le lendemain la Cour a

pris le deuil ; elle le portera pendant trois mois , dont six semaines en laine.

ESPAGNE.

De CADIX , le 8 Août.

L'EXPÉDITION de la Méditerranée a été contrariée par le vent d'Est & ensuite par le calme. Nous venons d'apprendre cependant qu'elle a été vue il y a deux jours entre Carthagène & Alicante ; & dans ce cas , si le vent d'Est continue , elle ne tardera pas à arriver à sa destination.

Nous n'avons reçu aucunes nouvelles de la grande Armée , depuis qu'elle s'est éloignée de nos parages ; & l'on n'est occupé ici depuis que les vaisseaux de guerre sont en mer , qu'à mettre à terre les fruits apportés par la flotte de Montevideo , estimés 25 millions de réaux , (un peu plus de 6 millions tournois).

Le Journal du camp de St-Roch ne contient que les détails ordinaires de quelques canonnades , auxquelles la place a quelquefois répondu , mais sans aucun effet.

Le Journal du siège de Pensacola , que la Cour a fait imprimer , comme elle l'avoit annoncé , contient 48 pages in-8°. Il paroît que malgré l'audace & l'activité de D. Bernard de Galvez , malgré la valeur & la constance de nos troupes , la prise de cette place eût été beaucoup retardée , si de faux avis n'avoient amené D. Joseph Solano au

secours des assiégeans. Les 8 vaisseaux qui parurent à la hauteur du Cap St Antoine , & que l'on prit pour des vaisseaux de ligne Anglois , n'en étoient pas. L'Amiral Parker en avoit envoyé 5 pour escorter la flotte de la Jamaïque , & 2 ou 3 autres avoient été du côté de Curaçao ; par conséquent on avoit eu une fausse alarme à la Havane. La garnison de Pensacola étoit composée de 1600 hommes , sans compter les Nègres & une multitude d'Indiens , répandus dans le pays & dans la campagne , qui ont fait plus de mal à nos troupes que les soldats Européens. 300 hommes s'étant sauvés pendant qu'on dressoit les articles de la capitulation , ce qui est peut-être l'un des crimes du Commandant Campbell , & les ennemis en ayant perdu quelques-uns dans les différentes attaques , le nombre de nos prisonniers n'a été que de 1347 , en y comprenant 101 femmes & 123 enfans. Nous avons eu 74 hommes tués & 198 blessés dans les troupes de terre , & 21 tués & 4 blessés dans celles de la Marine. On a trouvé dans la place ou dans les forts qui la défendoient , 4 mortiers , 143 canons , 6 obusiers & 40 pierriers. Il y avoit aussi en ustensiles & en munitions de guerre , 1623 bombes , 1530 grenades , 8144 boulets , 2142 fusils , 30,712 cartouches , 298 quintaux de poudre , &c. &c.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 28 Août.

Nous sommes toujours dans l'attente des nouvelles de l'Amérique Septentrionale. Nos papiers annonçoient, le 24, que le Lord Germaine en avoit reçu une très-importante ; il ne s'agissoit de rien moins que d'une affaire entre le Lord Cornwallis & le Marquis de la Fayette, dans la Virginie ; selon une gazette Royale extraordinaire de Rivington il y a eu 300 Américains tant tués que blessés, & 200 faits prisonniers : voici les détails que l'on donne de cette action.

Le Lord Cornwallis après s'être emparé de différens postes dans cette Province, s'étoit mis en marche le 4 Juillet pour passer la rivière James, & avoit pris son camp près de James-Town. Le 6 à midi, il eut avis de l'approche de l'ennemi. A quatre heures, les postes avancés furent attaqués ; & sur la fin du jour l'affaire devint générale ; mais la brigade du Colonel Dundas, consistant dans le 43e, le 76e. & le 80e. Régimens qui formoient l'aile gauche, ayant attaqué la ligne de Pensylvanie, & le détachement des troupes Continentales, aux ordres du Marquis de la Fayette, l'ennemi ne résista plus que quelques minutes, & il prit la fuite, abandonnant son canon. La cavalerie étoit prête à le poursuivre ; mais l'obscurité de la nuit l'en empêcha. Les Américains avoient environ 2000 hommes de troupes, tant Continentales que de milices. Le Lord Cornwallis croit que s'il eût eu une demi-heure de jour

de plus , il auroit rendu d'eux un bien meilleur compte “.

Cette action ne peut pas être regardée comme bien importante ; la nuit n'a pas permis au Lord Cornwallis de la rendre décisive. On ne cesse d'annoncer de tous côtés que nous avons de grands avantages , & il semble qu'il y ait une fatalité attachée à nos armes qui nous empêche d'en tirer parti. Malgré nos victoires la guerre continue encore dans l'Amérique Septentrionale , les Américains si souvent vaincus , & réduits aux abois dans nos papiers , se défendent toujours , & pendant qu'on nous assure qu'ils sont prêts à se soumettre , on les voit sans cesse se présenter de nouveau les armes à la main pour nous combattre. On peut juger de leurs dispositions par la lettre suivante , écrite de Charles-Town.

« La Caroline Méridionale est actuellement dans la situation la plus déplorable. Lorsque Charles-Town s'est rendue à nos armes , on eût dit que la Province , lassée des maux qu'elle avoit soufferts , étoit dans une disposition générale de rentrer sous le gouvernement Anglois. Mais à peine l'armée se fut établie à Charles-Town , que les plus terribles effets du gouvernement militaire se firent sentir. Après le départ du Général Clinton , l'Officier qui commandoit les troupes les abandonna à toute la licence imaginable. Elles entrèrent à discrétion dans les maisons , enlevèrent aux habitans toute leur vaisselle & les effets de quelque valeur. La vaisselle fut envoyée à New-Yorck. Des femmes de la première distinction furent men-

eées avec indignité. Il y en eut même à qui on arracha avec violence les vêtemens qu'elles avoient sur le corps. Toutes les marchandises qu'on pouvoit enlever, jusqu'à l'indigo, furent saisies de force dans les magasins; on n'épargna pas même des articles qui paroissent être en sûreté par leur volume & leur poids. Tout fut pillé sans distinction, avec cette différence seulement, que lorsque les pillés passaient pour inclinés en faveur des Anglois, ils pouvoient espérer d'en retirer quelques articles, c'est-à-dire ceux qui frappoient assez les yeux pour être bien distingués. Quand il fut question de payer les pillards, plusieurs des principaux habitans de la Province furent emmenés de force, sans qu'il y eût aucune charge particulière contre eux, & leurs familles laissées presque sans aucune ressource pour subsister. Les personnes les plus qualifiées furent traitées avec un dédain qui les a aliénées sans retour & les a tellement irritées, que lorsqu'elles peuvent répandre leurs plaintes dans le sein les unes des autres, elles sont accompagnées de toutes les imprécations qu'inspire le desir de la vengeance. Les femmes qui veulent parler ouvertement & qui le font souvent par des déclamations violentes contre les Officiers, ont été menacées de la prison. Les confidences particulières ne sont pas même sûres; on les livre ou retient au Bureau, suivant que l'on connoît ceux à qui elles sont adressées. Il est facile d'imaginer les conséquences d'une pareille conduite. Toute la Province, à l'exception d'une petite partie à la portée de la garnison de Charles-Town, ne sauroit passer pour soumise; il n'y a pas d'autre ville que Camden, à soixante & dix milles de Charles-Town; il n'y a même jamais eu de communication régulière entre l'une & l'autre. Les détachemens Américains s'avancent presque jusqu'aux portes de Charles-Town. Ils se sont même

emparés de plusieurs postes entre cette ville & Camden. Les Anglois ont beaucoup souffert dans leur marche circulaire de 600 milles à travers les deux Carolines. Leur perte n'est pas évaluée à guère moins de trois mille hommes, dont une grande partie a été faite prisonnière par les Américains. Les Officiers qui sont revenus sur leur parole à Charles Town, déposent unanimement que toute la campagne est ennemie des Bétrons, & qu'ils y ont peu d'amis. Dans le tems même où l'armée tenoit la campagne, les environs étoient tellement infestés de partis Américains, qu'il n'étoit pas même sûr de traverser les grandes routes de Charles-Town à Savannah. Tous les documens & papiers publics du trésor & les autres choses de conséquence de la Province, ont été sauvés d'avance & sont actuellement en dépôt à Philadelphie.

Un bâtiment arrivé de New Yorck à Bristol a apporté des lettres, selon lesquelles, lors du départ des troupes commandées par le Général Arnold, pour aller prendre possession de New Castle, le Général Washington avoit rassemblé la milice des Etats-Septentrionaux, & avoit été joint par les troupes Françoises venues de Rhode Island; que King's Bridge, situé dans Yorck-Island, étoit assiégé par des forces supérieures, & qu'en conséquence le Général Clinton avoit renoncé au dessein de se rendre en personne à la Delaware, & de mener un renfort à Arnold. L'escadre de M. de Grasse étoit attendue chaque jour sur les côtes de l'Amérique Septentrionale.

On a la relation Espagnole de la prise de Pensacola; nous n'en avons point encore

d'autres que la suivante, qui nous a été fournie par la Gazette Royale de la Caroline Méridionale du 21 Juin.

Le 9 Mars au matin, une flotte Espagnole, consistant en 38 voiles, y compris un vaisseau de 64 canons, 6 frégates, & 5 ou 6 galères à rames, parut devant la Barre de Pensacola, ayant à bord le Général de Galvez avec environ 2,500 hommes, dont la plus grande partie prit terre durant la nuit en l'Isle de Sainte Rose. Le 11, ils établirent une batterie de 6 canons, qui empêcha le navire le *Mentor*, & la chaloupe le *Port-Royal*, de mouiller aux postes les plus propres pour la défense du havre. Le 18, un brigantin armé & 3 galères à rames entrèrent dans le Chenal de la Pointe. Le lendemain, toute la flotte, excepté le vaisseau de 64 canons, les suivit, ayant vent & marée favorables, malgré le feu violent de la Redoute Royale de la Marine sur les Red Cliffs; & elle mouilla en-deçà de l'Isle de Sainte Rose. Le 22, les ennemis débarquèrent sur la Pointe-Tartare: ils furent joints par le Colonel d'Ezpeleta avec 800 hommes de la Mobile, & le 23, par 18 transports de la Nouvelle-Orléans, ayant 1300 hommes à bord. Le 26, la flotte ennemie s'avança & mouilla un peu au-dessous de la Ville, vis-à-vis la Lagune de Sutton, où elle mit, le 28, toutes ses forces à terre: elles marchèrent delà, le 30, vers Neil's-Meadows, environ à un mille & demi du Fort George: elles y furent attaquées par les Indiens, qui étoient soutenus par les troupes légères & 2 pièces de campagne, sous les ordres du Capitaine Johnston; ils les chassèrent de leur poste avec une perte considérable du côté de l'ennemi. Parmi les tués, fut un Colonel. Les Indiens emmenèrent 4 tambours en trophée, ainsi qu'un nombre de fusils. Le 12 Avril, nos troupes de la garnison firent une sortie contre,

un parti avancé de l'ennemi, & le forcèrent à se retirer. Le Général Galvez fut blessé, & nombre de ses gens tués. Dans cette occasion, nous perdîmes un Subalterne. Le 19, il parut une flotte, consistant en 11 vaisseaux de ligne & 4 frégates Espagnols; 4 vaisseaux de ligne, une frégate, un brigantin armé, & un cutter François; en tout 22 voiles, ayant à bord 3 mille hommes, y compris les troupes Marines, qui mirent pied à terre le 22 Avril. Il y a tout lieu de croire que l'arrivée de ce renfort empêcha le Général Galvez de lever le siège & de rembarquer ses troupes. La nuit du 28 au 29, l'ennemi ayant achevé un chemin couvert de l'endroit de son débarquement, jusqu'à une hauteur environ à 1500 verges de notre redoute extérieure, il y commença une batterie, qui s'ouvrit le 2 Mai, & fit, à nos fortifications, quelque dommage, qui fut cependant toujours réparé dans la nuit. Après la sortie du 12 Avril, les assiégés en firent plusieurs autres, dans lesquelles l'ennemi souffrit toujours considérablement, mais aucune d'importance jusqu'au 6 Mai, lorsque 100 hommes, commandés par le Major M'Donald, attaquèrent vers midi, la bayonnette au bout du fusil, & chassèrent 7 ou 8 cents ennemis de leurs ouvrages, qu'ils avoient avancés jusqu'à la distance d'environ 600 verges de notre redoute extérieure, firent prisonniers un Capitaine, 2 Subalternes, & 4 soldats; tuèrent 3 Officiers & environ 50 hommes; enclouèrent 5 pièces de canon de fonte, & mirent le feu aux ouvrages ennemis, avec perte seulement d'un Sergent tué & de 2 soldats blessés. Le 8 Mai, vers les 9 heures du matin, le magasin de la redoute extérieure sauta par quelque accident; & par ce désastre, la redoute, avec la plus grande partie de nos munitions d'artillerie, fut détruite entièrement, & plus de 100 hommes tués. En conséquence, l'on battit la chamade; l'on convint d'articles de capitulation; & le 11, la brave

garnison sortit de la place , au nombre de 800 hommes , y compris les Marins des deux vaisseaux , & mit bas les armes devant le Général Galvez. Elle étoit alors de quelques centaines d'hommes moindre en nombre que celui que l'ennemi convenoit d'avoir perdu durant le siège. Notre perte , dans toutes les actions , ne montoit pas au-delà de 20 hommes , jusqu'à ce que la redoute avancée sauta ; & , si ce n'eût été ce malheureux accident , il est incertain si l'ennemi auroit réussi à réduire la place , malgré sa grande supériorité. . . . Nous apprenons que le Général Campbell est résolu d'aller à New-York.

Nos nouvelles des Antilles se réduisent à ceci. Le *Sandwich* parti de la Jamaïque le premier Juillet , a mis à la voile en même-tems qu'une des divisions de la flotte qui sera de 200 voiles. Ce paquebot qui est arrivé , nous apprend qu'elle est escortée par 3 des 4 vaisseaux de ligne qui restoient à la Jamaïque ; ce qui nous fait juger que la destination de l'*Agamemnon* & du *Prothée* de 64 , partis de Portsmouth le 19 , se rendent à la Jamaïque. Si cette conjecture est vraie , l'escadre de cette station sera composée de nouveau de 4 vaisseaux , savoir , le *Ramillies* de 74 , le *St-Alban* , le *Prothée* & l'*Agamemnon* de 64. La flotte de isles est une des plus considérables qu'on ait vu sortir depuis long-tems des Indes occidentales. On attend son arrivée avec impatience ; les calculs les plus modérés en portent la valeur à 2 millions sterling. Ces richesses sont sans doute un objet très-intéressant , mais dans les circonstances présentes l'arrivée de cette

flotte nous procureroit un autre avantage ; celui de faciliter la levée de 3000 matelots dont nous avons un besoin indispensable pour envoyer à la mer 6 vaisseaux de ligne , auxquels il ne manque que du monde pour être en état d'appareiller sous peu de jours. On a lieu de craindre que le passage du Nord que cette flotte a choisi pour éviter l'ennemi , ne prolonge sa traversée , & qu'au lieu d'arriver à la fin de ce mois , elle ne paroisse qu'à la fin du prochain & peut-être plus tard ; encore faut-il qu'elle échappe à l'armée ennemie combinée dont on n'entend point parler , mais que l'on fait être en mer , & qui peut-être croise dans les parages qu'elle doit tenir pour l'intercepter.

Le 17 de ce mois , le Roi accompagné du Prince de Galles a été à l'entrée de la Tamise voir l'escadre qui a soutenu le combat du 5. Il a reçu les hommages de tous les Officiers à bord du vaisseau de l'Amiral Parker , à qui il a donné des marques particulières d'estime & de bonté , sans pourtant le créer Chevalier comme le bruit en a couru. Tous les vaisseaux de cette escadre sont dans l'état le plus déplorable. Le *Preston* a 34 boulets de 42 livres à sa flottaison , son grand mât coupé au milieu , son beau pré emporté , ses autres mâts , vergues , agrès , &c. plus ou moins endommagés ; le *Buffalo* étoit dans le même état ; celui des autres n'étoit guère meilleur ; la *Princesse Amélie* sur-tout qui n'est arrivée que long-tems après les autres ,

& dont on craignoit la perte , sera long-tems à réparer.

La Gazette de la Cour du 21 de ce mois contient la lettre suivante du Capitaine Drury , du sloop du Roi le *Caméléon* de 14 canons de 6 , 4 caronades & 90 hommes.

Ayez la bonté d'informer , Mylord , les Commissaires de l'Amirauté , qu'en conséquence de l'ordre que j'avois reçu du Vice-Amiral Drake , Commandant en chef des vaisseaux & navires de S. M. dans les Dunes , de croiser entre le Galloper , Middelburgh & le Broad Fourteens , le 14 courant , à six heures du matin , le Texel nous restant à six lieues au S. E. nous donnâmes chasse à un dogre Hollandois , appartenant aux Etats de Hollande , montant 18 pièces de 6 & 20 pierriers.

— A neuf heures moins un quart , nous nous en approchâmes bord - à - bord , & l'invitâmes à baisser pavillon devant celui de S. M. B. Sur le champ il nous envoya sa bordée , que nous lui rendîmes à l'instant , & l'action continua , nos vergues engagées les unes dans les autres , jusqu'à neuf heures & demie , alors le dogre sauta en l'air , nous touchant bord à bord : l'explosion fut si violente qu'elle fit chanceler nos gens sur leurs jambes , & la fumée qui s'éleva fut si épaisse , que pendant deux minutes , il leur fut impossible de se distinguer les uns des autres sur le pont : lorsqu'elle commença de se dissiper , nous aperçûmes que nos huniers étoient en flammes dans plusieurs endroits , particulièrement notre voile de grande hune & celle du petit perroquet que je fus obligé de faire détacher de ses vergues : cet accident étoit occasionné par les éclats enflammés des débris du vaisseau , dont l'explosion avoit couvert le nôtre ; on trouva beaucoup de lambeaux de chair humaine attachés à nos mâts & à nos

agrêts, & l'on ramassa sur le pont quelques membres des Hollandois ; nous avons tout lieu de croire que le grand mât du dogre tomba à la mer en passant par dessus nous, car nous l'avons vu flottant le long de notre vaisseau du côté de dessous le vent : son pavillon en feu flotloit sur notre bord : aussi-tôt qu'il fut possible de le faire, nous mîmes notre bateau à la mer, dans l'espoir de sauver quelques-uns des gens de l'équipage, mais nous n'en avons pu voir un seul vivant : notre pêche s'est bornée à retirer sa flamme & le chapeau d'un soldat de marine — C'est avec un plaisir infini que j'informe L. S. que dans l'action je n'ai eu que 12 hommes blessés, dont aucun, quant à présent, ne paroît l'être dangereusement. Je suis le seul Officier qui l'ait été, un éclat ayant fait à ma jambe une légère blessure, qui, très-probablement, n'aura aucune suite. — Le vaisseau a reçu des dommages considérables dans ses voiles & agrêts : je ne sache pas, jusqu'à présent, qu'il ait reçu dans son corps aucun coup dangereux, à l'exception d'un boulet, qui l'ayant percé au-dessous de la flottaison, renversa deux hommes dans la soute aux poudres, & fut se loger dans l'endroit où couche le maître. — Pour rendre justice aux Officiers & à l'équipage de mon vaisseau, je ne puis terminer cette lettre sans informer L. S. de la conduite mâle & de l'intrépidité dont ils ont fait preuve en cette occasion : elles ont des droits à mes éloges les plus marqués, ainsi qu'à mon admiration, & j'espère qu'elles les recommanderont à la faveur de Leurs Seigneuries.

Le Commodore Shirley qui, à bord du *Léander* de 50 canons, a passé le 4 de ce mois à la hauteur de Plymouth, se rend, dit-on, sur la côte d'Afrique où il est chargé d'une expédition contre les établissemens

Hollandois. Les bâtimens de transport qui sont sous son convoi , ont des troupes destinées à renforcer nos établissemens à Discove , Succondée , Commondas , &c.

Le bruit court qu'on a reçu la nouvelle que les frégates croisières de l'Amiral Darby ont rencontré & pris la frégate Françoisle l'*Emeraude* de 32 canons, détachée de l'escadre combinée pour porter des dépêches qu'elle a malheureusement jettées à la mer.

On équipe ici avec toute l'expédition possible 26 cutters des meilleurs voiliers , du port d'environ 150 à 200 tonneaux , qui après avoir pris à Woolwich Warren des chargemens en bombes , boulets & poudre , feront à tout évènement voile pour Gibraltar. On s'attend que plusieurs tomberont entre les mains des ennemis , mais on espère que quelques-uns arriveront ; & cette forteresse est dans un si grand besoin de munitions , qu'à moins qu'elle n'en reçoive un secours immédiat , il en résultera les conséquences les plus fâcheuses. Toutes les lettres particulières ajoutent encore à l'horreur des descriptions qu'on a publiées de l'état déplorable de cette place. Le bombardement ne discontinue pas , & l'effet en est terrible ; il a enfoncé la plupart des caves , dont il est impossible de fermer l'accès aux soldats , qui sont presque toujours ivres. Ce n'est peut-être pas un malheur bien grand , si , comme le disent ces lettres , les soldats lorsqu'ils

n'ont pas bû , se livrent à des murmures alarmans.

Il est arrivé au Bureau du Comte de Hillsborough un exprès venant des Indes Orientales. Il n'en vient cependant pas directement ni par le plus court chemin, puisque c'est notre Ambassadeur à Constantinople qui l'a reçu d'abord , & qui l'a expédié ici. S'il faut en croire quelques papiers , il apporte la nouvelle importante que le Chevalier Eyre Coote a remporté une victoire complète sur les troupes d'Hyder Aly ; que les débris de son Armée sont dans la plus grande détresse par le manque de provisions , & que le Chevalier Eyre Coote avoit presque obligé Hyder Aly de quitter le Carnate ; la Cour dans la gazette du 25 de ce mois a dit un mot de ces nouvelles , qui seroient en effet bien satisfaisantes si elles se confirment. En attendant on nous rassure ainsi sur le sort de Madras.

» Il est absolument impossible que les vaisseaux de guerre François approchent du Fort St-George , ou qu'ils s'emparent des bâtimens mouillés dans la rade de Madras. Il ne faut , pour s'en convaincre , que se rappeler le siège de Madras dans la dernière guerre sous la conduite de M. le Comte de Lally. Il y avoit alors dans la rade deux vaisseaux de la Compagnie & quelques autres , & quoique les François fussent les maîtres de la mer & de la côte , ils ne purent jamais les prendre ni les détruire. Les vaisseaux ennemis dont il est question dans le rapport des Directeurs , composent toutes les forces de la France dans cette partie du Monde. La plupart de ces vaisseaux sont prodigieusement sales ; mais au moyen de la nombreuse garnison qu'ils ont à

bord , leurs équipages sont assez complets. Ils ne portent point d'autres troupes de terre , & ils n'ont pas débarqué un seul homme pour favoriser les opérations d'Hyder - Aly. — Aussi - tôt que les vaisseaux de l'escadre du Chevalier Edouard Hughes auront été nettoyés & réparés , ils seront bien en état de combattre les François , si ceux-ci restent à la côte , & qu'ils n'éprouvent aucun accident de la Mousson. On sait que ce vent souffle avec la plus grande violence pendant le mois de Février , & qu'il continue jusqu'à la mi-Mars , tems auquel le Chevalier Edouard Hughes se propose de se rendre à Madras.

On dit que 2 vaisseaux de ligne & 3 frégates ont ordre d'aller se poster à la hauteur de l'embouchure de la Meuse , pour empêcher que les vaisseaux de Rotterdam ou d'Hellevoetsluis ne mettent à la voile pour renforcer l'escadre Hollandoise du Texel. Mais il n'est pas sûr qu'ils aient reçu cet ordre à tems ; & il paroît qu'à leur arrivée ces divisions seront déjà rendues à leur destination.

S'il faut en croire nos papiers , nous avons actuellement 104 vaisseaux de ligne en mer ; on en radoubé , & l'on en construit à neuf 27 autres dans nos chantiers. Outre cela chaque Province a , dit-on , résolu d'offrir au Roi un vaisseau de guerre armé & équipé , ce qui en feroit un nombre considérable ; & il seroit à souhaiter que ces bruits se vérifiassent , car nous en avons un grand besoin. On annonce comme prêts à être lancés dans le cours du mois prochain , sur

la Tamise , du chantier de Deptford , le *Goliath* , de 74 canons ; des chantiers de Rotherluthé & Blackwall , le *Gange* , le *Carnatick* , le *Bombay-Castle* , de même force ; à Portsmouth , le *Warrior* , de 74 , & à Plymouth l'*Anson* , de 64.

» Nos papiers , lit-on dans une de nos Gazettes , s'étant permis de publier quelques considérations sur l'état de la France , relativement à la situation de ses finances , on leur a répondu par un tableau de nos dettes & de nos ressources. Il se trouve que dans le moment actuel notre dette nationale se monte à plus de 5 milliards ; ainsi à 3 pour cent d'intérêts , ces cinq milliards forment une rente de 150 millions par an ; la totalité des revenus des trois Royaumes s'élève à peine à cette somme de 150 millions ; de sorte que si l'on en déduisoit les autres dépenses publiques , l'Angleterre se trouveroit devoir tout ce qu'elle vaut intrinsèquement. Cependant elle se soutient par cet esprit de patriotisme , d'enthousiasme & de liberté , qui intéresse chaque individu à la conservation de l'Etat. Il résulte de la comparaison des Finances des deux Royaumes , que la France a à cet égard un très-grand avantage sur nous.

La place de Trésorier de l'Extraordinaire des Guerres vaut en tems de guerre 50 mille livres sterling par an : celle de Trésorier de la Marine , 30 mille ; & celle de l'Auditeur de l'Echiquier , 40 mille. On prétend que le Roi a fait plus d'une fois mention de l'immensité de ces émolumens , depuis sa réconciliation avec ses frères , & l'on croit qu'après le décès de ceux qui en jouissent aujourd'hui , quelques branches de la Famille Royale en seront pourvues : on dit que le Chancelier a fortement recommandé cette mesure à S. M. , ces places étant trop lucratives pour être possédées

possédées par aucuns sujets quelconques , tandis que les revenus des frères de S. M. sont de beaucoup inférieurs.

P. S. Ce qu'on avoit prévu est arrivé. L'Amiral Darby ayant rencontré un vaisseau marchand Portugais , qui lui a dit avoir vu , le 15 , l'armée combinée de France & d'Espagne , par les 47 degrés de latitude & 10 de longitude ouest , forte de 49 vaisseaux de ligne , a repris prudemment la route de Torbay, où il est entré heureusement le 24. Sa flotte consiste en un vaisseau de 110 canons , 2 de 100 , trois de 98 , 3 de 90 , un de 80 , 10 de 74 , un de 64 , un de 60 , & 12 grandes frégates ; en tout 23 vaisseaux de ligne. Si le *Saint-Alban* , le *Dublin* , l'*Afrique* , la *Bellone* , de 74 ; le *Nonfuch* , de 64 , & l'*Assistance* , de 60 , ont reçu ordre de le joindre , comme on le dit , il n'aura pas plus de 29 vaisseaux , & ne sera pas en état de sortir pour se mesurer avec un ennemi aussi supérieur. Il y a bien des gens ici qui doutent de l'approche de cette armée ; ils veulent absolument qu'elle soit occupée de Gibraltar & de Minorque qu'elle peut prendre plus facilement qu'on nous faire beaucoup de mal ici.

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 4 Septembre.

LE Roi a nommé aux places de Grand-Croix vacantes dans l'Ordre de St-Louis,
8 Septembre 1781. d

pour le service de terre , le Marquis de Traisnel , le Comte de Choiseul Beaupré , le Comte de Fumel , Lieutenans-Généraux , & M. de Fourcroix , Maréchal-de-Camp , Commandeur dudit Ordre. Pour le service de terre , le Comte de Goyon de Vaudurand , M. du Poral , le Comte de Blot , Lieutenans-Généraux , le Comte de Barrin , le Marquis d'Ambly & M. d'Aubigny , Maréchaux de-Camp.

Le 25 , jour de la Fête , S. M. reçut , dans son Cabinet , les Grands-Croix & Commandeurs présens , & envoya aux absens ces décorations & la permission de les porter. Elle reçut les respects des Princes , Princesses & des Seigneurs & Dames de la Cour à l'occasion de la Fête.

Le 27 , les Députés des Etats de Languedoc eurent l'honneur d'être admis à l'Audience du Roi , conduits par MM. de Nantouillet & de Watronville , Maître & Aide des Cérémonies ; ils furent présentés par le Maréchal Duc de Byron , Gouverneur de la Province , & par M. Amelot , Secrétaire d'Etat , en ayant le département. La Députation étoit composée pour le Clergé de l'Evêque de Carcassone qui porta la parole ; pour la Noblesse , du Marquis de la Tourette , Baron de Tour du Vivarais , Mestre-de-Camp en second du Régiment de l'Isle de France ; pour le Tiers Etats , du Chevalier de Morgues , Député du Puy , de M. Chal-

meton , Député des Vans , & de M. de Rome , Sindyc général de la Province.

De P A R I S , le 4 Septembre.

RIEN ne transpire ni des nouvelles que l'on dit avoir été apportées de l'Armée combinée par la *Sibylle* , & ensuite par la *Néréide* , ni des ordres qui ont été donnés à ces frégates , qui ont dû partir pour la rejoindre. Il paroît qu'on n'est pas mieux instruit en Espagne de sa position actuelle , & des lieux où elle a établi sa croisière.

» Nous n'avions , écrit-on de Bayonne , en date du 25 Août , aucune nouvelle de l'armée combinée depuis son départ de Cadix , lorsqu'un cutter , qui s'en est séparé , est entré le 8 au passage ; il nous a appris que la flotte , qu'il a quittée le 12 , étoit alors à 20 lieues nord du cap Ortegal , dirigeant sa route vers Ouessant. Depuis qu'elle est en mer , elle a croisé jusqu'à 200 lieues à l'Ouest du cap St Vincent , sans avoir fait d'autre rencontre que celle d'un navire Américain , venant de Cadix. Ce cutter a été expédié par le Général , avec des paquets pour la Cour , qu'on a fait passer sur le champ à Madrid par un courrier extraordinaire. Le Capitaine du cutter rapporte encore que le jour de sa séparation , il aperçut des signaux qui indiquoient que l'on voyoit 20 voiles. La nuit survint , & il s'éloigna de la flotte. Il ajoute que l'ordre est donné à l'armée que les premiers vaisseaux qui apercevront des voiles , doivent chasser & attaquer sans attendre le ralliement , le plus ancien des Capitaines , de quelle nation qu'il soit , devant commander en pareil cas jusqu'à la réunion des chefs. Ce cutter attend au passage les paquets de la Cour , & il croit qu'il retrouvera l'armée sur Ouessant ».

Nous ne savons pas mieux ici qu'à Bayonne où l'armée combinée a établi sa croisière depuis le 12 Août ; les uns la placent à Ouessant , aux Sorlingues , les autres au cap Clear, dans le canal St-George, &c. Il est tout simple que si elle songe à intercepter les flottes attendues en Angleterre , elle se soit écartée des côtes , pour que son apparition ne donne point d'alarme , & ne fasse point expédier de bâtimens pour leur porter des avis qui les lui feroient manquer. La flotte de la Jamaïque a dû partir dans les premiers jours de Juillet ; elle sera aux attéragés d'Angleterre du 1 au 3 de ce mois ; ainsi on peut espérer qu'elle sera vue par notre Armée navale , dût-elle s'élever dans le Nord comme la dernière. M. de Guichen avec l'escadre légère , s'est chargé , dit-on , de veiller de ce côté-là. Quant à l'Amiral Darby , les lettres de Londres du 28 annoncent son retour , ainsi il est dans la Manche ; on lui donne 22 ou 24 vaisseaux. On regrette qu'il soit parvenu à regagner ses Ports sans recevoir quelques coups de canon.

On se promettoit beaucoup de la résolution du Général , de faire chasser sans ordre à l'apparition d'une escadre ou d'un convoi ; si l'Amiral Darby ressort & est apperçu le matin , & que tous les bons voiliers de l'Armée courent sur lui , selon l'ordre qu'on dit qu'ils en ont reçu , il n'est pas douteux qu'il ne soit forcé de combattre. Il pourra le faire d'abord avec avantage ; mais à la fin il faudra

bien qu'il succombe sous le nombre des escadres qui viendront l'entourer , ou qu'il abandonne les mauvais marcheurs & les vaisseaux qui auront souffert dans leurs agrêts & leur mâture.

Le Courier arrivé ces jours derniers de Madrid , n'a apporté que des dépêches relatives au commerce. On a su par lui que l'armement de M. de Crillon étoit encore le 13 devant Carthagène ; mais le vent ayant changé dans l'après-midi , il avoit continué sa route vers Mahon , où il auroit pu arriver en 3 ou 4 jours , si le vent d'ouest s'étoit soutenu. On avoit envoyé à Barcelone des ordres pour augmenter de 4 ou 5000 hommes l'armée de M. de Crillon. Un détachement des Gardes Espagnoles , & le régiment Buch , Suisse , étoient désignés pour être de cet embarquement.

On a su par un navire Suédois , arrivé à Marseille & sorti le 11 de Mahon , qu'à cette époque l'Isle étoit dans une sécurité parfaite , & qu'on ne s'y doutoit pas que l'on songeât à l'attaquer ; si cela est ainsi , M. de Crillon peut surprendre l'Isle & s'emparer de tous les corsaires ou les détruire.

Une lettre de Marseille , en date du 22 Août , porte que le navire le *César* , venant de la Martinique & entré dans ce Port , a laissé l'armement Espagnol près de Mayorgue , d'où il alloit tirer quelques renforts.

On écrit de Cadix que 2 cutters Anglois sont entrés à Gibraltar , & que suivant les

avis d'Algésiras , l'escadre Russe qui se rend dans la Méditerranée , a été vue dans le Détroit. On lit dans la Gazette de Madrid qu'une frégate Russe est entrée à Lisbonne le 4 Août, qu'elle avoit quitté l'escadre 14 jours auparavant , & qu'elle l'attendoit à Lisbonne où elle devoit venir se rafraîchir. Si c'est la même qui vient de passer dans la Méditerranée , que cette frégate annonçoit , on a lieu de croire que son mouillage à Lisbonne n'est qu'une ruse.

Les Ports de l'Océan ne nous fournissent rien d'intéressant. Il sembleroit qu'ils ignorent qu'une flotte formidable est dans leurs eaux , si l'on n'écrivoit de Brest qu'on y prépare pour elle des vins & des rafraîchissemens qu'on fera partir dès qu'ils seront embarqués.

Les troupes sont en mouvement pour se rendre en Bretagne ; au nombre des Régimens qui passent dans l'Inde , est le second bataillon d'Aquitaine , dont le Marquis de Crillon , fils aîné du Duc , est Colonel-Commandant. Il semble par les demandes que le Ministre a faites au Havre, à Nantes, à Bordeaux , &c. que cet armement n'est pas le seul qui sortira de nos Ports avant la fin de l'année. Il faut que le besoin de vaisseaux de transport soit pressant, puisque le prix du frêt offert aux Négocians ne leur ayant pas convenu , le Ministre s'est , dit-on , déterminé à acheter pour le compte du Roi , tous les navires au-dessus de 300 tonneaux , sur l'estimation

d'un Constructeur de la Marine Royale &
d'un Constructeur ordinaire des Ports.

» Nous venons , écrit-on de Saint-Jean-d'Angely , de perdre M. le Comte de Broglie , qu'une fièvre nous a enlevé la nuit du 16 au 17 de ce mois. Lorsque pour le bien & la conservation des troupes de S. M. , on s'est déterminé à évacuer les garnisons de la Rochelle & de Rochefort , pour former un camp de salubrité dans les environs de la ville de Saint-Jean-d'Angely , on ne s'attendoit pas à ce fatal événement , qui au premier coup d'œil semble détruire cette opinion. Ce Citoyen respectable paroît être , dans cette circonstance victime du bien public ; car émule du zèle de M. le Marquis de Voyer , Lieutenant-Général des Armées , Commandant dans cette Province , qui , depuis long - tems , fait les plus grands efforts pour parvenir au dessèchement des marais pestiférés qui entourent Rochefort , & dont l'air corrompu pénètre jusqu'à la Rochelle & lieux intermédiaires , ces deux Officiers généraux après avoir passé un jour à faire manœuvrer les troupes du Camp , se sont embarqués dans un canot pour suivre le cours des rivières de Boutonne & de Charente jusqu'à Rochefort ; ils ont passé onze heures dans cette navigation pendant une chaleur excessive ; ils ont fait les observations les plus importantes ; c'est-là où M. le Comte de Broglie a pris le germe de la mort ; car le lendemain de son arrivée à Rochefort , il a été attaqué par un violent accès de fièvre , qui a paru se déclarer tierce : on a voulu lui persuader de partir sans délai ; mais emporté par son ardeur , il a voulu continuer son travail ; il est tombé dans l'affaissement , c'est l'état où il a paru en descendant de voiture dans l'Abbaye de Saint-Jean-d'Angely , où on l'a fait transporter trop tard ; la fièvre est devenue continue avec des redoublemens violens

auxquels il n'a pu résister. Aujourd'hui 18, on a fait les funérailles avec toute la pompe possible, tout le Clergé a été assemblé, il n'a rien manqué aux cérémonies les plus augustes de l'Eglise ; M. le Marquis de Voyer a ordonné toute la pompe militaire & le plus nombreux cortège ; M. le Comte de la Tour du Pin, Maréchal de Camp employé, a fait le deuil ; tous les Officiers & toutes les troupes ont pris les armes & ont assisté à cette cérémonie funèbre, ainsi que toute la noblesse & les Corps Civils & Municipaux, avec tout le zèle que pouvoient inspirer le respect & l'attachement qu'ils ont voué à M. le Maréchal de Broglie & à l'illustre mort son frère.

On vient de voir à Montesquieu de Volvestre, en Languedoc, un nouvel exemple du danger de sonner pendant les orages.

Le 30 Juin, environ à 3 heures après midi, pendant qu'un orage se formoit sur la Ville, le Sonneur, accompagné de son fils & de 6 ou 7 jeunes garçons, ayant eu l'imprudence de monter au clocher, la foudre éclata aussi-tôt que les cloches commencèrent à être en branle ; & étant entrée par une lucarne, elle tua un jeune homme de 20 ans, en terrassa un autre du même âge, serpenta quelque tems autour des cloches, dont elle fit tourner la plus grosse avec une vitesse incroyable, & prit ensuite sa direction vers l'escalier, où 2 enfans de 10 à 12 ans furent trouvés morts. Le fils du Sonneur en a été quitte pour une commotion légère au bras & une égratignure au sourcil. Les autres en rentrant précipitamment chez eux, sont presque tous tombés en syncope. Un des malheureux que la foudre avoit atteints, a été rappelé à la vie par le secours des Chirurgiens : mais il a eu à la suite du traitement, des convulsions affreuses ; & il n'est pas encore tout à fait hors de danger.

On a essuyé à Centpuis , village à 3 quarts de lieue de Grandvilliers , gros bourg de Picardie , un orage , dont on nous mande ainsi les détails.

» La nuit du 10 au 11 de ce mois , le tonnerre est tombé sur le clocher de l'Eglise. Après avoir brisé le coq , il a parcouru les quatre faces du clocher , dont il a découvert la première sans endommager les lattes ; il a coulé ensuite le long de la face septentrionale , & l'a dépouillée d'ardoises , de lattes & de chevrons. De-là , en se relevant , il a fait sortir une pierre d'entablement du poids de 300 livres environ , qu'il a poussée violemment par-dessus la nef , & qui est tombée dans la cour du Curé. Un fait plus extraordinaire , c'est qu'ayant pénétré dans l'Eglise , par le toit , il est allé frapper le glacis d'une croisée du chœur , l'a soulevée , s'est introduit par le haut de cette croisée , en écartant une pierre du cintre , & a pénétré assez loin dans le mur en remontant ; une autre croisée de la nef offre le même spectacle , avec cette différence qu'il y a , dans le glacis , un trou d'environ deux pieds , & que la foudre s'étant relevée , s'est insinuée par le haut cintre , & enfin par le toit. Elle a parcouru cet espace sans mettre le feu à l'Eglise , & ne faisant que quelques dégradations , qui sont estimées 3000 livres ; les granges voisines appartenantes à la Cure n'en ont pas même souffert le plus petit dommage.

L'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts de Besançon , distribuera le 24 Août de l'année prochaine , trois Prix pour le sujet déjà proposé , de montrer que *les vertus patriotiques peuvent s'exercer avec autant d'éclat dans les Monarchies que dans les Républiques*. Elle a reçu plusieurs Mémoires , dans lesquels elle regrette qu'au mérite de la discussion , les Auteurs n'aient pas

d. 5

joint celui de l'éloquence ; elle les invite à revenir sur ce sujet qu'elle propose de nouveau , & pour lequel elle aura trois médailles de 350 liv. chacune à donner , que la bonté des ouvrages pourra la déterminer à réunir ou à diviser. — Le sujet du second Prix , qui est de 250 liv. est de déterminer *quel a été l'état des Sciences & des Lettres au Comté de Bourgogne , depuis le règne de Rodolphe-le-Fainéant , jusqu'à la réunion de cette Province à la Couronne , sous Louis XIV.* — Le troisième Prix , qui est de 200 liv. , sera donné à celui qui indiquera *les différentes espèces de Marne qui se trouvent en Franche-Comté , & la manière d'en tirer le parti le plus avantageux pour l'amélioration des champs & des prés , ainsi que pour l'utilité des Arts.* — Le Prix d'Histoire sera donné en 1783 , au meilleur Mémoire sur *l'Histoire d'une des Villes ou Abbayes de la Province.* L'Académie excepte les villes de Besançon , Vesoul , Poligny , Pontarlier , Baume-les-Dames & Quingey ; & les Abbayes de Saint Claude , Lièrè & Luxeuil , Saint-Paul & Saverney , sur lesquels on a des éclaircissemens suffisans. — Elle demande pour le Prix des Arts de la même année 1783 , *quelles sont les Manufactures que l'on pourroit établir ou perfectionner en Franche-Comté , & quels sont les moyens d'y réussir en conciliant la possibilité avec la dépense.* — L'Académie ayant reçu 250 liv. pour un prix de ces trois sujets , 1°. *La liaison intime de la Religion & de l'Ordre Social.* 2°. *Le Luxe détruit les Mœurs & les Empires.* 3°. *Les funestes effets de la Fainéantise , & les moyens de la détruire* , annonce qu'elle recevra les Discours sur ces trois sujets jusqu'au 11 Décembre de cette année.

Parmi les inventions curieuses , celle d'une cire à cacheter parfumée , par M.

Graffe , Graveur en cachet , mérite d'être distinguée ; MM. de Montigny & Macquer , chargés par l'Académie Royale des Sciences de l'examiner , en ont rendu le compte suivant à cette Compagnie.

» Quoiqu'en général la composition de la cire à cacheter ne soit point un secret , & qu'on en trouve un grand nombre de recetes dans différens livres ; ceux qui préparent cette matiere , ont chacun des recettes & des manipulations particulières qu'ils regardent comme les meilleures , qu'ils exécutent eux-mêmes , & qu'ils ne communiquent à personne. Le sieur Graffe nous a donné une connoissance entière de la composition de sa cire à cacheter ; il en a fait quelques livres en notre présence : elle nous a paru très-belle ; nous en avons fait plusieurs épreuves , en la comparant aux cires les plus belles & les plus chères de nos Fabricans , à celle qu'ils vendent sous le nom de Cire à Graveur , & sur-tout à la première qualité de cire à cacheter de Hollande , laquelle est recherchée par les curieux en ce genre , & qui se vend ici 18 liv. la livre ; celle du sieur Graffe nous a paru ne céder en rien à aucune de ces cires , en y comprenant celle de Hollande : elle s'allume & se fond facilement , sans avoir le défaut ordinaire des belles cires , qui est d'être si coulantes , qu'elles tombent en gouttes aussi-tôt qu'elles sont allumées , & ne donnent point le tems de les porter à l'endroit où l'on veut appliquer le cachet ; elle est exempte aussi d'un autre défaut de beaucoup d'espèces de cires à cacheter , même des plus belles & des plus coulantes : savoir , de ne pas conserver leur flamme , ce qui oblige de les porter plusieurs fois à la bougie pour achever le cachet. Celle du sieur Graffe conserve sa flamme jusqu'à ce qu'on l'éteigne , se parfonde & se purifie

très bien sur le papier , & prend à merveille l'empreinte du cachet , reste d'un beau lisse & d'une belle couleur , quand elle est refroidie , & enfin demeure attachée au papier , de manière qu'on ne peut l'enlever sans le déchirer : nous lui avons donc trouvé toutes les bonnes qualités qu'on peut désirer dans cette matière. — Le sieur Graffe ne fait entrer dans la composition de sa cire ordinaire , que les substances qu'on a coutume d'y employer : savoir , la résine , dite gomme - laque plate , qui doit faire la base de toute bonne cire à cacheter , avec quelques autres substances résineuses & les matières colorantes : ainsi , ce qui lui est particulier dans cette composition , consiste dans les meilleures proportions des ingrédiens & le juste degré de chaleur pour la fonte & pour le mélange. — Il en fait qui a la dureté & la fragilité ordinaire des cires à cacheter , & notamment de celle de Hollande ; mais il peut , quand on veut , la proportionner de manière , que sans perdre aucune de ses bonnes qualités , elle conserve à froid un certain degré de mollesse & de flexibilité , ce qui est assez agréable , en ce que lorsqu'on laisse tomber les bâtons de cette cire , ils ne se cassent pas , au lieu que les cires dures se brisent quelquefois en trois ou quatre bouts. — A l'égard des bonnes odeurs que le sieur Graffe donne à sa cire , l'idée de parfumer la cire à cacheter n'est pas nouvelle ; on a introduit dans cette préparation différentes matières odorantes , tels que le benjoin , le musc & autres de ce genre , mais il n'en a résulté que des odeurs d'encens , qui en général ne plaisent pas à beaucoup de personnes ; mais le sieur Graffe a perfectionné ce genre d'agrément , en produisant dans sa cire les odeurs les plus fines , comme de bergamotte , de jasmin , de rose , de fleur d'orange , d'œillet , en un mot , toutes les odeurs délicates de la parfumerie , que

jusqu'à présent on n'a pas pu allier avec la cire à cacheter ; c'est une petite sensualité tenant un peu au luxe , qui pourra plaire à un assez grand nombre de gens qui aiment tout ce qui est recherché & peu commun. — Comme l'Académie ne dédaigne rien de ce qui peut contribuer aux progrès des Arts , soit du côté de l'utilité , soit même du côté de l'agrément , nous croyons qu'elle peut approuver la cire à cacheter du sieur Graffe , laquelle réunit ces deux avantages. Fait à l'Académie , au Louvre , ce Samedi 4 Août 1781. *Signé*, DE MONTIGNY , MACQUER. — La demeure du sieur Graffe , Graveur en cachet , est rue neuve Saint-Roch , la deuxième porte cochère à gauche , en entrant par la rue Saint-Honoré , chez le Bourrelier , au deuxième , à Paris.

M. Laurent , encouragé par l'accueil que le Roi a bien voulu faire à sa gravure de la mort du Chevalier d'Assas , s'est engagé à publier dans 18 mois , à compter du 15 Août dernier , 3 gravures pour lesquelles S. M. & la Famille Royale ont souscrit. Le sujet de la première est le *Comte d'Estaing* , récompensant , à la prise de la Grenade , le brave Ouradon , Sergent du régiment de Hainaut. Le titre de la seconde , est *Louis XV après la bataille de Fontenoy* , & celui de la troisième , *Henri IV après la bataille d'Yvry*. La souscription sera ouverte pendant 6 mois. On s'adressera à M. de Fontenay , Directeur des Affiches , Hôtel de Croissy , rue Neuve St-Augustin. Le prix est de 72 liv.

Nous avons annoncé le *Jaloux endormi* , Estampe très-agréable , gravée par M. Vidal , d'après M. Moitte. Un Tableau du même Peintre en

a fourni le Pendant qui vient de paroître sous le titre de *l'Infidélité reconnue*, gravée par M. Damburn, qui mérite d'aller avec la précédente. — Cet habile Artiste a publié aussi une autre Estampe que nous nous empresseons d'annoncer ; c'est *le Roi d'Ethiopie abusant de son pouvoir*. On connoît le conte de M. de Voltaire, qui a fourni ce sujet piquant ; il a été dessiné supérieurement par MM. Monnet & Moitte. M. Vidal l'a gravé lui-même. Cette Estampe très-agréable, est la septième de celles qui font suite aux *Baigneuses surprises*. On y retrouve le même burin, la même grace, la même fraîcheur (1).

La Société Royale de Médecine, dans sa séance du 28 du mois dernier, a rendu compte de ses travaux intéressans pour l'humanité. Elle a proposé en même-tems les sujets des Prix qu'elle distribuera en 1783. Celui du premier, qui est de 400 liv., est : *quels sont les signes qui annoncent une disposition à la Pthisie pulmonaire, & quels sont les moyens d'en prévenir l'invasion & d'en arrêter les progrès*. Celui du second Prix, qui est de 300 liv., est de *déterminer par l'analyse chymique quelle est la nature des Remèdes antiscorbutiques tirés de la famille des Plantes crucifères*. — Les Mémoires pour le premier seront envoyés avant le premier Juin 1783, & ceux pour le second, avant le premier Mai de la même année, & adressés à M. Vicq-d'Azir, Secrétaire perpétuel, rue du Sépulture, à Paris. — La Société continuera de donner des Prix d'encouragement à ceux qui lui adresseront des Mémoires sur les Maladies épidémiques, & sur l'analyse & les propriétés des Eaux minérales ; sur la Topogra-

(1) Ces Estampes se trouvent chez M. Vidal, rue des Noyers, la première porte cochère à droite par la rue St-Jacques. Le prix de chacune est de 3 liv.

phie médicale des différentes Villes ou Cantons ; sur les maladies des Artisans , & sur celles des Bestiaux.

Marie Anne du Bourg de St-Polgues , épouse de M. Joseph de Monteynard-Montfrein , est morte en son Château de Felorre , en Bourgogne , le 17 Août , âgée de 33 ans.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie Royale de France , du premier de ce mois , sont : 71 , 53 , 26 , 13 , 38.

BRUXELLES , le 4 Septembre.

LES lettres de Hollande ne parlent que des honneurs rendus au Contre-Amiral Zoutman , & aux braves Officiers de son escadre qui l'ont si bien secondé dans le combat du 5 Août ; le Stadhouder lui a fait présent d'une épée ; il a demandé lui-même aux Etats-Généraux de le décorer d'une chaîne avec une médaille d'or , telles que celles que les Ministres étrangers reçoivent à leur départ , & de gratifier tous les Capitaines qui ont eu part à l'action d'une pareille médaille d'or , pendante à un ruban. Il a été élevé en même-tems au grade de Vice-Amiral extraordinaire.

Pendant que le Gouvernement s'occupe à récompenser le mérite & la valeur par des honneurs & des distinctions , les particuliers se signalent par des actes de bienfaisance en faveur des matelots blessés ; ils ont ouvert des souscriptions pour les soulager ; parmi ceux qui ont cherché à manifester leur pa-

triotisme & leur humanité par leur zèle , on doit distinguer un Apothicaire de Deventer.

» Le sieur Rempelaar , touché de compassion envers les Officiers , soldats ou matelots qui ont combattu à Doggersbank , dont les blessures se gangrènent , soit par l'extrême chaleur de la saison , soit par les matières corrosives que le canon y a , dit-on , fait entrer , vient de sacrifier généreusement , en le rendant public , un secret dont il faisoit usage depuis plus de 40 ans contre la gangrène , & qui l'enrichissoit. Voici ce secret auquel on ne sauroit donner trop de publicité. — Prenez de l'alun commun , une livre ; du vitriol blanc & du vitriol verd , de chacun une demi-livre ; du salpêtre & du sel commun , de chacun un quart de livre. Mettez le tout dans un pot de terre sur un petit feu. Après y avoir versé une suffisante quantité de vinaigre de vin , faites lui prendre consistance de miel ; mêlez-y alors une poudre faite de 3 onces de céruse , d'une once de bol d'Arménie , de 2 onces & deux dragmes d'encens , & d'autant de myrrhe. Remuez ce mélange jusqu'à évaporation , & qu'il fasse masse. Quand vous voudrez en faire usage , broyez fin 1 , 2 ou 3 onces de cette pâte , impregnez-la de 8 , 10 ou 12 onces de vinaigre commun ; trempez-y un linge ; appliquez-le sur la plaie , en renouvelant l'opération selon les circonstances , toutes les 4 , 6 ou 8 heures.

On mande d'Amsterdam que 8 vaisseaux de guerre de divers rangs ont reçu ordre , le 21 du mois dernier , de se rendre au Texel , & que plusieurs autres qui sont presque en état ne tarderont pas de les y suivre. On forme dans ce port une escadre fraîche , à laquelle les vaisseaux de la Meuse & de Zélande ont ordre de se joindre. Ceux qui ont été endommagés dans le dernier combat ; se

réparent avec beaucoup d'activité; on doit s'attendre que si les Anglois envoient une nouvelle escadre dans les mers du Nord, celle des Hollandois l'y devancera peut-être, & si elles se rencontrent, il est vraisemblable qu'il y aura une nouvelle action.

« On voit dans le public, écrit-on de la Haye, des copies d'une Requête que les Négocians de Rotterdam ont présenté à la Régence de leur ville, où ils se plaignent amèrement de la conduite du bureau d'Amirauté de la Meuse, qui après leur avoir promis une escorte suffisante pour leurs vaisseaux à envoyer dans la Baltique, promesse sur la foi de laquelle ils ont chargé 16 à 18 navires pour cette destination, a laissé néanmoins partir l'escadre du Texel sans y joindre le convoi de la Meuse, & a prévenu ensuite ces Négocians qu'il ne pouvoit donner à leurs bâtimens d'autre protection que celle de 3 petits navires de 20 à 14 canons. On assure que cette affaire fait un des objets des délibérations des Etats de la Province, qui s'assemblent presque tous les jours ».

Selon des lettres du Texel, le Patron O Trontheim, qui y est arrivé dernièrement, a déclaré qu'il avoit trouvé en mer une caisse dans laquelle il y a plusieurs pavillons Anglois. Il a cette caisse sur son bord. S'il faut en croire d'autres Patrons, ils ont vu dans la mer du Nord quantité de vergues, d'agrêts & de cadavres flottans; mais ils n'ont pu distinguer à quelle nation ils appartennoient.

Les vents violens du Nord-Ouest qui ont régné pendant quelque tems, ont causé plusieurs naufrages sur la côte de Hollande, de

puis le Texel jusqu'à l'embouchure de la Meuse.

Le 21 de ce mois, écrit-on du Texel, on vit à la pointe du jour flotter sur l'eau, a la rade de ce Port, une grande quantité de morceaux de bois, de mâts & d'autres pièces de bois, qui, peints en bleu & jaune, annonçoient la perte d'un vaisseau de guerre du premier rang. Peu après, on vit les débris de la carcasse du vaisseau, sur lesquels se trouvoient dix malheureux luttant contre la mort : aussi-tôt le navire de Guerre Hollandois le *Zwalow*, Capitaine Borger, détacha sa chaloupe, qui fut suivie d'une barque de pilote, pour voler au secours de ces infortunés : la mer étoit extrêmement agitée ; on eut cependant le bonheur d'en sauver deux ou trois. On apprit que c'étoit le vaisseau de guerre Suédois la *Sophia Albertina*, de 74 pieces de canon, commandé par M. Malmöschult. Ensuite on vit flotter le derrière du navire, une partie de la poupe & la galerie, sur laquelle il se trouvoit huit personnes. Le Capitaine Raders, commandant un vaisseau de guerre Hollandois, qui étoit au vent, y envoya sa chaloupe & les sauva, non sans un danger imminent. Le Capitaine de Reineveld, commandant un autre vaisseau de guerre, en sauva deux. En tout, le nombre des sauvés, dont on n'a pu recueillir les noms, monte à vingt-six personnes : dans ce nombre, sont le troisième Pilote, deux Caporaux, trois Canonniers, deux Matelots, le domestique du Capitaine, & quelques autres, qui ont été conduits à une auberge, où l'on a donné les ordres pour que rien ne leur soit refusé de ce dont ils peuvent avoir besoin.

Des lettres postérieures confirment ces désastres ; un bâtiment Suédois allant de Stockolm à Brest, a été aussi brisé sur le Haaks;

le Capitaine & deux hommes se sont sauvés, 14 ont péri. Un navire Portugais allant à Porto, & un autre venant de la Baltique, ont échoué, l'un près de Calantsoog, l'autre sur le Hors, isle du Texel, où la mer a jetté sur le rivage une grande quantité de munitions navales, & en particulier, 50 tonneaux de poix ou de goudron. Un bâtiment d'Emden allant de Rotterdam à Ostende, ayant fait côte près l'embouchure de la Meuse, M. Lucas, commandant une des chaloupes Garde-Côtes, qui y sont stationnées, en a retiré, avec le plus grand danger, l'équipage & sept passagers Anglois qu'il a traité à son bord avec la plus grande humanité.

Le bruit se répand, écrit-on d'Amsterdam, qu'il sera désormais permis aux Juifs de servir en qualité de matelots sur les vaisseaux de la République, il y en a déjà eu un à bord de l'*Ajax*, & qui s'est très-bien comporté pendant le combat. Cet infortuné, réduit maintenant à l'état de matelot, étoit autrefois un Négociant considérable dans l'Isle de St-Eustache avant que les Anglois s'en fussent emparés; dépouillé de tout ce qu'il possédoit, il est revenu en Europe en servant sur le bâtiment qui l'a amené, pour se défrayer de son passage qu'il n'étoit plus en état de payer. L'ardeur de la vengeance, & la nécessité de se procurer de quoi vivre, lui avoient fait prendre parti dans l'escadre du Contre-Amiral Zoutman; & pour son coup d'essai, il n'a pas été malheureux, puisqu'il a assisté à un combat «.

Le brave Baron de Bentinck est mort la nuit du 23 au 24 Août des suites de la blessure qu'il a reçue dans l'action du 5 du même mois. Il a emporté les regrets de ses concitoyens.

Tous les vaisseaux de guerre & marchands qui mouilloient à Amsterdam , mirent leurs pavillons en berne en signe de deuil. Le 28 il a été enterré dans l'Eglise neuve d'Amsterdam avec tous les honneurs dûs au grade de Contre-Amiral , auquel le Stadhouder l'avoit élevé peu de tems avant sa mort , en lui conservant le titre de son Aide-de-Camp Général.

On a parlé de la retraite du Baron de Lynden, ci-devant Envoyé des Etats-Généraux à la Cour de Stockholm , & nommé ensuite pour remplir le même poste à celle de Vienne. On avoit dit un mot de ses motifs ; on les connoîtra dans toute leur étendue , en lisant la lettre qu'il écrivit aux Etats-Généraux sur ce sujet , pour leur demander sa démission.

HH. & PP. SS. , ayant depuis 1766 l'honneur d'être député à l'Assemblée de V. H. P. de la part de la Province de Zéelande par commission permanente , je crois , sans blesser le respect en aucune manière , pouvoir m'adresser à V. H. P. , non par requête , mais par lettre , afin de faire mes sincères remerciemens de l'égard gracieux qu'elles ont eu à ma prière pour être d'mis & dispensé de la commission qui m'avoit été décernée à Vienne , à raison de certaines circonstances. — Quoique je me rappelle avec toute la satisfaction & la reconnoissance possible les marques particulières de confiance & d'approbation que V. H. P. ont données à mes efforts foibles , mais bien intentionnés pour le bien-être de la République durant ma résidence en Suède ; & quoiqu'elles servissent à m'encourager à accepter le poste qui m'avoit été conféré , d'Envoyé extraordinaire de V. H. P. à la Cour de Vienne , d'autant plus que , me trouvant

encore à Stockholm, j'avois reçu de la part de M. le Prince de Kaunitz-Rietberg, l'assurance authentique que ma nomination ne seroit point désagréable à cette Cour, ainsi que cela a été confirmé par le témoignage de M. le Baron de Reischach; j'ai été néanmoins convaincu, par un examen réfléchi de moi-même, ainsi que des circonstances où la République se trouve relativement à son administration politique intérieure, de l'impossibilité de lui rendre actuellement aucun service en pays étrangers, conformément à mon zèle bien intentionné pour la patrie, ainsi que de lui être utile avec cet effet qu'exigeroient mes sentimens patriotiques & l'importance des affaires qui peut-être seront à traiter à la Cour de S. M. I.; & qu'ainsi il étoit à préférer pour moi d'être dispensé de cette commission. — J'ai eu l'honneur de communiquer amplement à S. A. S. M. le Prince d'Orange, comme Chef éminent de cette République, les motifs qui ont dû me porter principalement à cette résolution; & je ne crains point d'exposer pareillement à V. H. P. mon grief bien fondé, à ce que je crois, & qui se réduit principalement à ceci : » Qu'étant, tant à titre de ma naissance que de ma charge, Membre de la Régence de cette République libre, je suis obligé d'aider à maintenir sa forme fondamentale de Gouvernement; savoir, l'alliance fédérative de sept Provinces souveraines, ayant à leur tête un Prince de la Sérénissime Maison d'Orange-Nassau; de récuser au contraire toute influence d'Etrangers, quelque illustre que soit leur naissance, ou quelque puissant qu'ils soient en autorité, & de m'y opposer, afin de conserver l'honneur & l'indépendance de l'Etat. — Jusqu'où donc ces sentimens de devoir & d'amour envers la patrie peuvent s'accorder avec le crédit que je crois que M. le Duc Louis de Brunswick a dans les délibérations de l'Etat; c'est ce que je laisse volontiers au jugement éclairé & équitable de V.

H. P. & de l'Union entière : c'est aussi à Elles à décider, si & jusqu'où il a été fait par le susdit Seigneur Duc, lors de la majorité de S. A. S. M. le Prince Stadhouder en 1766, des efforts pour se faire nommer & reconnoître Consultant ou Conseiller unique du Chef éminent de cette République, afin de dispenser par-là S. A. S. de se former, d'entre les Régens & les Ministres de l'Etat les plus capables & les plus affidés, un Conseil, où tous les intérêts de la République, tant à l'égard de l'intérieur que de l'étranger, seroient convenablement pesés, considérés & préparés, afin d'être mis ensuite à exécution par la puissance souveraine & exécutive ; établissement qui, approuvé & reçu dans des Gouvernemens Monarchiques & même Despotiques, paroît être d'autant plus applicable à cette République, non-seulement à raison de sa forme de Gouvernement compliquée, qu'aussi parce que l'exemple de MM. les Stadhouders précédens en démontre suffisamment la nécessité & l'utilité. — Soumettant ces réflexions que j'ai faites au jugement de mes supérieurs légitimes, je déclare au reste que je reconnoîtrai toujours de bon cœur les services singuliers que le susdit Seigneur Duc a rendus en sa qualité de Tuteur de S. A. S. durant sa minorité, comme aussi j'ai contribué dans ce tems tout ce qui dépendoit de moi, conformément à mon devoir, pour aider à alléger le poids qui lui avoit été imposé, & pour concourir à sa satisfaction personnelle. C'est aussi pour cette raison que j'ai donné volontiers mon consentement à la résolution de V. H. P. en date du 8 Mars 1766, prise à l'occasion de la majorité de S. A. S. M. le Stadhouder héréditaire, par laquelle V. H. P. ont demandé à S. M. I. en faveur dudit Seigneur Duc de Brunswick, la continuation au service de cet Etat, & l'ont obtenue, quoique suivant le peu de lumières que j'ai sur le système politique des Cours de l'Europe, & à en juger par d'autres circonstances, il n'y eût aucune

apparence que la présence & les services dudit Seigneur Duc seroient requis par la Cour de Vienne. — Je déclare pareillement que j'ai, pour le rang & les talens militaires de M. le Duc de Brunswick, comme aussi pour son illustre naissance, la haute estime que je crois être due à des Princes qui sont au service de l'Etat, & qui sont nés des Maisons les plus anciennes & les plus respectables des Princes d'Allemagne, comme de celle de Hesse & d'autres, dont la République a souvent reçu les services les plus fideles, & en recevra toujours, à ce que je m'assure, dans les occasions qui pourront se présenter. Mais ne reconnoissant pour le reste audit Seigneur Duc aucune qualité ni titre pour avoir quelque influence, même indirecte, dans les affaires qui concernent le Gouvernement politique de cette République, & persuadé néanmoins qu'il exerce une telle influence, je me vois dans la nécessité de prier par la présente V. H. P. de me dispenser pour le présent de toute mission dans les pays étrangers, tandis que j'emploierai néanmoins, dans des circonstances plus favorables, de très-bon cœur & avec tout le zèle possible, le peu de talens que je puis avoir en telle commission ou poste dont V. H. P. me jugeront capable pour la plus grande utilité de l'Etat & de la Sérénissime Maison Saxe-Weimarienne, dont les intérêts sont inséparables, & pour lesquels je proteste être animé à-la-fois de l'attachement le plus constant & le plus fidèle, & du zèle le plus sincère, comme aussi je ne cesserai jamais de donner des preuves de mon amour pour la Patrie, & du respect avec lequel je suis invariablement, &c.

*A la Haye le 26 Juillet 1771. Signé D.
W. VAA LYNDEN.*

Il court ici des copies d'une lettre de Tou-

lon en date du 19 Août , dans laquelle on lit les détails suivans sur l'état de l'isle de Minorque. Ils confirment ceux que l'on a déjà donnés , & qui prouvent que cette isle est moins que jamais en état de faire de la résistance.

» Nous avons été informés de bonne part que la garnison du fort St-Philippe sous les ordres du Général Murray , Gouverneur , est composée des 51e. & 61e. régimens , de deux bataillons Hanovriens , de 4 compagnies franches , & d'une compagnie d'artillerie. — Il y a lieu de croire que les troupes de France jointes à celles d'Espagne feront ensemble le siège de cette place ; elle n'est pas imprenable comme on l'a vu dans la dernière guerre ; & dans ce moment sur-tout , elle ne sauroit attendre la protection d'une escadre Angloise , tant que toutes les forces navales de la Grande-Bretagne , arrêtées dans l'Océan par l'armée combinée , se verront peut-être contraintes de regagner les ports des trois Royaumes. — Le régiment de Lyonnais en garnison ici , a reçu ordre de se préparer à son départ ; & nous attendons quatre autres régimens qui doivent arriver incessamment dans cette ville ; on ne doute pas que les uns & les autres ne soient destinés à passer à Minorque , cependant on ne voit faire encore aucun préparatif qui indique que cette expédition doive être si prochaine «.

P. S. » On reçoit dans ce moment une lettre écrite de Majorque en date du 18 de ce mois , à un Négociant de cette ville. Le Courier presse & le tems manque pour la transcrire ; je vous dirai seulement qu'elle annonce que M. le Duc de Crillon est arrivé à Mahon , & que la descente de son armée s'est effectuée heureusement. »

JOURNAL POLITIQUE

DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 1er. Août.

GIANIKLI-ALI, Pacha, fameux par sa fuite en Crimée, vient de rentrer par la médiation même du Khan dans les bonnes grâces du Grand-Seigneur, qui l'a rétabli dans son Gouvernement de Trébisonde.

S. H. a nommé Yzzed Méhémet, au Gouvernement de la Morée, & rendu à Iskender-Bey Méhémet-Aga, l'inspection générale du corps des Bombardiers. Il en avoit été destitué il y a quelque tems; & c'étoit Inglis Mustapha-Aga, Renégat Anglois, qui l'avoit remplacé. Iskender-Bey est petit-fils du fameux Comte de Bonneval.

La flotte qui croisoit dans la mer Blanche aux ordres du Capitan Bacha, a dirigé sa route vers la Morée.

Gendsch Méhémet Bacha à trois queues, qui l'année dernière avoit encouru la disgrâce,
15 Septembre 1781.

grace du Sultan , & perdu sa place à l'occasion des troubles de la Crimée , vient de rentrer en grace ; mais comme il ne vaque aucun Gouvernement du premier ordre , on ne lui en a donné qu'un petit dont il a été forcé de se contenter.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 12 Août.

LA fête de la Grande-Duchesse a été célébrée dans cette capitale , où elle avoit amené toute la Cour qui en est partie le lendemain pour retourner à Czarsko-Zélo.

Nos deux escadres qui l'année précédente ont croisé dans la Méditerranée , sont rentrées dans le port de Cronstadt depuis quelques jours , & on s'occupe jour & nuit à les réparer.

Les travaux pour l'établissement de plusieurs ports le long de la mer du Japon jusqu'à Kamtschatka , continuent avec la même ardeur & avec le même succès. On se flatte aussi de pouvoir prolonger la navigation depuis le golfe Lena jusqu'au golfe Persique , & de réunir par ce moyen le commerce de l'Europe à celui de l'Asie jusqu'aux endroits les plus éloignés ; si , comme on le dit , l'Amérique n'est éloignée de Kamtschatka que de 40 milles , on sent combien cette découverte est importante pour notre commerce dans cette partie du monde (1).

(1) S'il faut en croire un Journal du dernier voyage du

L'Impératrice a envoyé depuis quelque tems à la Chine plusieurs jeunes gens , qui sous la conduite d'un Archimandrite , sont destinés à apprendre la langue Chinoise & la Tartare , à Pékin , ainsi qu'à s'instruire des Sciences & des Arts de cette nation , & à essayer de fonder une correspondance qui puisse faciliter le commerce des deux Empires. Pour avancer l'exécution de ce projet , on doit proposer à l'Empereur de la Chine de recevoir un Envoyé extraordinaire Russe , qui résideroit à Pékin , & d'en envoyer un de son côté à Pétersbourg avec de jeunes Chinois qui s'instruiroient aussi des coutumes & des mœurs de l'Europe.

D A N E M A R C K.

D'ELSENEUR , le 18 Août.

IL y a actuellement 80 navires marchands Anglois dans le Sund qui y sont arrivés de la Baltique ; on y en attend encore journellement un grand nombre d'autres. On dit que 20 de ces navires ont résolu de partir ce soir même , si le tems & le vent le leur permettent , parce qu'ils se flattent qu'ils ne trouveront point actuellement de navires Anglois en mer.

Capitaine Cook qui vient d'être publié à Londres , & qui n'étant pas celui de ce fameux navigateur doit être de quelqu'un des Officiers de son équipage , l'éloignement des deux Continens de l'Asie & de l'Amérique , au 63 degré 58 minutes de latitude , & au 192e. , 10 minutes de longitude , n'est que de 12 lieues.

On prétend qu'un Capitaine de haut-bord ; Danois , dont le vaisseau a mouillé quelques jours à Flescheroen en Norwège , avec l'Amiral Parker , ayant appris la victoire des Hollandois à Doggers-Bank , a dit : » Je n'en suis pas étonné ; Parker avoit du canon , mais point d'équipages ; il ne se trouvoit pas 400 hommes sur le plus grand de ses vaisseaux «.

S U È D E.

De STOCKHOLM , le 18 Août.

ON écrit de Gottenbourg la protestation suivante , que le Capitaine Olof Hedstrom a été obligé de faire , à l'occasion des violences qu'il a essuyées dans son trajet de Bordeaux à Fiume & à Trieste.

Je partis de Bordeaux le 4 Avril avec une cargaison pour Smyrne & Trieste ; le 23 à 12 milles à l'Ouest du Cap Spigel , à cinq heures après-midi , survint un capre portant pavillon Américain , & qui se disoit tel , armé de 14 canons , autant de pierriers , & 40 hommes d'équipage ; il me héla , me tira quelques coups de canons , m'obligea de lui envoyer ma chaloupe , mes papiers , & de me rendre aussitôt à bord. A mon arrivée on m'arrêta , & on prit mes papiers ; après quoi le corsaire me fit paroître devant lui , pour m'annoncer que la cargaison étoit de bonne prise. Je m'apperçus que ma chaloupe étoit relâchée , & que ceux qui étoient dedans travailloient pour revenir au bâtiment du corsaire ; je le priai de sauver mes gens ; mais je ne pus rien gagner sur lui. — La nuit survint , le tems étoit orageux ,

& le lendemain , mon bâtiment & la chaloupe avoient disparu ; l'un & l'autre ont vraisemblablement péri misérablement. Lui ayant représenté sa barbarie à l'égard de mon équipage , il me menaça de me faire pendre si je ne me taisois. Je restai sur son bord jusqu'au 28 Avril , qu'un navire de Lubeck , venant de Bordeaux , nous rencontra : le corsaire ôta à ce Capitaine son armerie & ses habits , nous menaçant tous deux du traitement le plus sévère , si nous ne signions pas notre nom sur un papier où il n'y avoit rien d'écrit. Le même Capitaine fut ensuite obligé de me prendre à son bord , où je restai jusqu'au 29 Mai , que je rencontrai le Capitaine Erasme Heilmann. — Le 4 Juin , je rencontrai dans la mer du Nord le Capitaine Essemberg , du navire la *Composition* , destiné pour Stockholm. J'appris de lui que mon Pilote , & seulement cinq hommes de mon équipage , étoient arrivés heureusement avec mon bâtiment à Cadix. Le 24 Juin , j'ai relâché à Gothenberg avec le Capitaine Heilmann. — Vi toutes ces circonstances , & pour mettre mon bâtiment à l'abri de tout abus que l'on pourroit faire de ma signature en blanc , à laquelle le corsaire m'a forcé , j'ai protesté à Gothenbourg , comme je proteste encore , contre tout ce que pourroit faire à mon désavantage le corsaire ou le propriétaire de mon billet , déclarant nul & de nulle valeur tout ce que le corsaire voudroit prouver par ma signature. *signé OLOF HEDSTROM.*

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 22 Août.

L'EMPEREUR est parti d'ici le 19 au soir pour Pest , en Hongrie , où il va voir ma-

noëuvrer les troupes qui y sont rassemblées ; on croit que de-là il se rendra à Prague pour voir le camp qui se forme près de cette ville. Le Comte Olivier de Wallis y commande l'infanterie , & le Comte de Wurmsfer la cavalerie. Les troupes qui y sont réunies montent à 38,430 hommes , dont chacun sera fourni de 60 cartouches ; chaque canon aura 150 coups à tirer.

Un Courier arrivé ici de Pétersbourg a apporté l'avis que le Grand-Duc & la Grande-Duchesse en partiront le 11 du mois prochain ; ils sont attendus le 11 Octobre à Berlin , d'où ils se rendront dans cette Capitale.

Le Rédacteur de la Gazette de Ville avoit écrit dans une de ses Feuilles , que l'Empereur avoit permis aux Magistrats d'Anvers de faire rouvrir incessamment l'Escaut. Il vient de se rétracter par ordre de la Chancellerie Impériale.

De FRANCFORT , le 25 Août.

Nos papiers, depuis quelque tems, ne sont remplis que de plans de pacification. Il n'y a rien de plus naturel. Les oisifs en tems de paix ne parlent que de préparatifs de guerre ; il est tout simple quand elle est allumée qu'ils rêvent aussi les moyens de l'éteindre. Selon eux la Cour de Londres s'est déclarée aux Puissances médiatrices , en proposant pour fondement que chacune des parties

restera en possession de tout ce qu'elle possède actuellement dans l'Amérique septentrionale , & qu'ensuite on restituera les possessions prises de part & d'autre , celles même enlevées à la République des Provinces-Unies. Mais il n'est pas question de l'indépendance de l'Amérique , de la forteresse de Gibraltar que l'Espagne veut sans doute voir rentrer sous sa domination , & de Minorque qu'elle n'attaque pas pour l'abandonner si elle s'en empare , ou pour ne pas en exiger la cession , dès qu'une fois elle aura montré le desir de la conquérir. Cette Puissance s'est décidée tard à la guerre. Mais dès qu'elle l'a une fois commencée , il est vraisemblable qu'elle ne sera pas la première à céder ; au reste les évènements qui doivent ramener la paix ne sont pas encore arrivés. Chaque Puissance a annoncé des prétentions qu'elle est en état de soutenir , & aucune ne paroît pas encore dans la situation qui doit les rapprocher.

On dit que l'Evêque de Passau cède à la Maison d'Autriche la Seigneurie d'Obernberg avec ses droits pour une rente annuelle de 10,000 florins , & la somme de 110,000 une fois payée.

» Il est arrivé ici , écrit-on de Varsovie , un Prince Arabe âgé de 18 ans. Son intention est de se former aux Sciences , aux Beaux-Arts , & surtout d'apprendre le Dessin , la Peinture & l'Architecture militaire. Sa suite est de 30 personnes , & ses chevaux sont d'une beauté rare. Comme il vient de l'Arabie-Heureuse , il avoit fait charger

10 chameaux d'épicerie de la meilleure espèce. On dit qu'il veut rester ici pendant trois ans. Mais pour remplir les beaux projets qu'il a formés, on pourroit lui conseiller d'aller plus loin. — Une Princesse Polonoise qui s'étoit sauvée du Château où son mari la tenoit renfermée, ayant été atteinte à 40 milles de là sur les terres de Russie, & son mari escorté de 60 Ulans, ayant voulu employer la violence pour la ramener, la Régence Russe s'y est opposée, l'a prise sous sa garde, & l'a fait reconduire bien escortée dans cette Capitale, où son affaire va être examinée «.

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 24 Août.

LE Grand-Duc à l'occasion des tremblemens de terre qui ont causé dernièrement de très-grands dommages dans la Romagne, a affranchi la partie de cette province qui lui appartient de tout impôt pendant un an ; & les habitans de la partie qui appartient au S. Siège ont fait vœu de n'admettre pendant deux ans aucuns divertissemens ni spectacles publics.

« Depuis le 15 du mois dernier, écrit-on de Lisbonne, jour où nous essayâmes un tremblement de terre dont les secousses durèrent quelques secondes, la terre ne nous alarme plus. Ce jour-là & les précédens, il avoit fait une chaleur excessive, & le thermomètre de Farenheit étoit monté à 96. — Notre Monastère des Dames de Santa Juanna, un des plus riches du Royaume, & où il y a ordinairement près de 300 Religieuses, vient d'être la proie des flammes ; il n'en

subsiste pour ainsi dire plus rien , & cinq Dames y ont péri. C'est , assure-t-on , une d'entr'elles , dont l'esprit étoit égaré , qui pendant la nuit a mis le feu en trois endroits à ce beau Monastère «.

Les lettres de Rome ne nous apprennent rien si ce n'est que la seconde partie de la Diatribe intitulée : *Memoria Catholica*, vient de paroître dans cette ville même quoique la première y ait été déjà brûlée. On sait que cet Ouvrage est en faveur de la ci-devant Société.

» Le système que l'Empereur a adopté , écrit-on de Mantoue , pour restreindre les abus du pouvoir Ecclésiastique dans ses Etats , & pour ramener le Clergé au niveau des autres Citoyens sous l'autorité souveraine , va s'exécuter aussi dans la Lombardie Autrichienne. Le 27 Juillet , il a été publié dans toute l'étendue de cette Province , un Edit pareil à celui qui l'a été à Vienne il y a quelque tems , pour interdire aux Communautés religieuses toute communication avec les Supérieurs de leur Ordre en pays étranger , leur ordonnant de se former dans un délai d'un mois , en Congrégations gouvernées par leurs propres Supérieurs , sous l'inspection de l'Evêque Diocésain & l'autorité civile du Gouvernement. Il a été ordonné en même-tems à tous les Moines étrangers de sortir des Etats de S. M. I. Les naiss du Pays qui resteront , seront réunis en quelques Couvens , les autres seront supprimés ; & de leurs bâtimens , il sera formé des casernes pour soulager ainsi les citoyens de l'obligation de loger les *Militaires*.

S. A. R. le Grand Duc de Toscane toujours attentif au bien de ses sujets , s'occupe des moyens de réprimer le luxe ; on a adressé , de sa part , la lettre suivante aux Chefs des

Colléges des Nobles dans les Villes de ses Etats.

» S. A. R. voit avec douleur le luxe excessif qui s'est introduit dans les habillemens, & sur-tout dans ceux des femmes, & dont il prévoit les conséquences funestes. — Les femmes à qui leur fortune personnelle ou la complaisance de leurs maris permet de disposer d'un revenu considérable, au lieu de le consacrer à d'autres emplois plus nobles & plus utiles, ont la faiblesse de le dissiper au gré d'une vanité ridicule. Celles d'une condition égale, mais qui sont moins riches, se croient obligées, par un faux point d'honneur, de s'égalier en tout aux premières, & les femmes d'un moindre rang, par une suite de l'ambition naturelle à leur Sexe, font des efforts ruineux pour se rapprocher de celles d'un rang supérieur. Ces fantaisies dispendieuses que le luxe a introduites dans la Capitale passent dans les Provinces & jusques dans les Campagnes où elles ont des suites encore plus déplorables. — De-là, plus de difficultés pour les mariages dans tous les Etats; de-là, le défaut d'argent pour l'éducation des enfans, devoir si important, ou pour la dot des filles; la disproportion de la dépense avec les revenus, les dettes, l'infidélité à l'égard des créanciers; la diminution des capitaux pour le commerce, des fonds pour les manufactures utiles, des avances pour la culture; la ruine des familles, les divisions domestiques, les mauvaises mœurs. — Cet excès de vanité qui, dans quelques femmes n'est qu'une foiblesse méprisable, devient dans la plupart de celles qui les imitent un véritable crime, puisqu'elles ne peuvent satisfaire cette vanité qu'aux dépens de la fortune d'autrui, ou de ce qui devoit être réservé aux devoirs les plus essentiels des peres & des meres de famille. — Cependant S. A. R., fidèle au système qu'elle s'est formé de respecter la liberté des actions dans ses sujets, n'a point

voulu porter de loi contre le luxe ; elle fait d'ailleurs combien il seroit difficile de soumettre à des loix un objet dont les formes varient sans cesse , & où principalement , pour ce qui regarde la parure des femmes , le mal vient moins de la cherté des matières qui forment les parures que de leurs multiplicités & de l'abus qu'on en fait. Sa bonté pour ses sujets ne lui permettra jamais de faire des loix , qu'il seroit également facile d'éluder & de faire servir de prétexte à des vexations ; mais elle compte assez sur leur amour pour être sûr qu'ils s'empres-
 seront de seconder ses vues paternelles , & de mériter son approbation. — Comme c'est par la Noblesse que la réforme doit commencer , & que c'est à elle à en donner l'exemple aux autres classes de Citoyens , vous voudrez bien faire part aux Colléges des Nobles des intentions du Souverain. — LL. AA. RR. verront avec plaisir la Noblesse des deux sexes paroître à la Cour les jours de gala , & dans les autres occasions publiques , en habits unis ou même noirs , & dans cette simplicité d'ajustemens qui s'accorde mieux avec la vraie grandeur & les graces décentes qu'une parure recherchée & faite pour le théâtre. — Les Sujets de LL. AA. doivent penser qu'elles sont capables d'estimer les Membres de la Noblesse , non d'après leur magnificence dans les habillemens , mais d'après l'élévation de leurs sentimens , l'honnêteté de leur conduite , le bon usage de leurs revenus , & des actions d'une bienfaisance éclairée. — Au contraire S. A. R. fera entrer dans le jugement qu'elle portera du mérite de chaque individu , la modération ou l'excès de la parure , tant pour lui-même que pour sa femme ou ses filles , comme une forte présomption pour la bonne ou mauvaise conduite , pour la sollicité ou la frivolité de son esprit , pour la sagesse ou la foiblesse de son caractère , & cette présomption influera dans la distribution des graces & sur-tout dans celle des

emplois publics , qu'on ne doit donner qu'à des hommes d'un jugement sain , & qui , par leur économie dans leurs propres affaires , ont mérité que celles du Public leur soient confiées .

ESPAGNE.

De MADRID , le 20 Août.

LE Roi a fait une promotion nombreuse dans ses armées de terre & de mer pour récompenser les services de ses Officiers. Ceux dont les noms doivent être connus en France , sont D. Bernard de Galvez , D. Manuel Cagigal & D. Joseph Solano. S. M. les a élevés au grade de Lieutenant-Général. D. Bernard de Galvez , quoique fort jeune , étoit appelé à ce rang par le vœu de la nation. La France ne doit pas être indifférente aux succès de cet Officier. C'est dans ses troupes que D. Bernard Galvez a fait ses premières armes ; pendant la dernière guerre, il étoit entré comme simple Lieutenant dans le régiment d'Aumont. Il a fait un chemin rapide depuis qu'il est rentré au service de sa nation.

On attend à chaque instant quelques navires qui ont dû partir de la Havane & qui doivent amener le Gouverneur de Cuba. On ne croit pas que D. Joseph Solano vienne lui-même avec le convoi de cette île. Il lui donnera une escorte suffisante. Le reste de ses forces réuni à M. de Monteil , & aux vaisseaux que pourra laisser M. de Grasse , tentera quelque chose dans les îles.

Nous n'avons encore aucune nouvelle de M. de Crillon, mais elles ne peuvent tarder; on fait que le 13 il se mit en mouvement pour continuer sa route.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 4 Septembre.

ON n'a jamais été dans une plus grande disette de nouvelles, nos papiers pour y suppléer s'amuse à broder sur les évènements passés; s'il faut les en croire, la grande quantité de munitions détruites par nos troupes dans leurs dernières excursions en Virginie, & la défaite des troupes continentales aux ordres du Marquis de la Fayette, doivent contribuer bien efficacement à ramener cette province sous l'obéissance du Roi; mais on ne fait pas attention que cette belle victoire n'est qu'une escarmouche, qui est peu de chose de l'aveu même de nos Généraux qui se plaignent de ce que la nuit les a empêchés de profiter de leur avantage.

» Suivant les dernières nouvelles de l'Amérique, lit-on dans un de nos papiers, un grand nombre des habitans de Charles-Town, prisonniers sur leur parole, lors de la prise de cette Ville par les troupes du Roi, ont été conduits à Saint-Augustin par ordre du Lord Cornwallis. Ils ont fait de fortes représentations contre cet enlèvement, mais elles n'ont point ébranlé le Général, qui a déclaré qu'irrité au dernier point contre les habitans de cette province, qui ne cessent de se révolter, & étant

bien convaincu par les papiers qui sont tombés entre les mains depuis la défaite de l'armée rebelle, des moyens qui ont été employés par quelques habitans prisonniers sur leur parole à Charles-Town, pour exciter & fomenter la rébellion, il se trouve dans la nécessité d'ordonner au Commandant de faire transporter lesdits habitans de Charles-Town à Saint-Augustin, pour assurer la tranquillité de cette province, & qu'il faut que cet ordre soit mis en exécution.

Cet ordre prouve qu'il s'en faut de beaucoup que les habitans soient disposés à la soumission, puisqu'ils ne cessent de remuer sous les yeux même des Anglois maîtres de leur ville.

Toutes les lettres de New-Yorck annoncent qu'on s'attend journellement à une visite de la part des François & des Américains réunis, & que les premiers étoient enfin parvenus à débarquer heureusement à Long-Island.

» Le Général Washington, lit-on dans une de ces lettres, en date du 2 Juillet, remue ciel & terre, & rassemble toutes ses forces pour nous assiéger avec un renfort d'environ 4000 hommes de troupes françoises. Dans cette occasion, les habitans de la Nouvelle-Angleterre montrent beaucoup d'empressement, & se rendent en foule au camp de l'ennemi, dans l'espérance de prendre cette place; en conséquence, nous nous attendons à quelque action chaude avant qu'il soit un mois, attendu que les Rebelles nous investissent de tous côtés. Quoiqu'il en soit, s'ils ont formé sérieusement le projet de nous attaquer, comme ils nous en menacent, nos retranchemens sont si forts, & notre garnison qui, avec les milices, monte à

près de 20,000 hommes, a tant d'ardeur & de courage, que la présomption de l'ennemi pourra lui coûter cher & mettre fin à sa rébellion.

On craint ici que ce ne soit de la part de la garnison qu'il y ait de la présomption; elle est nombreuse, mais l'armée qui l'attaquera est considérable; les 4000 François qui l'ont jointe ont avec eux un régiment d'artillerie; & on fait que les artilleurs de cette nation sont les premiers du monde; ce sera la première fois de cette guerre que le canon aura agi sur le continent de l'Amérique septentrionale; & nous ne pouvons parler de ses effets que lorsqu'on les aura vus. Ce siège, s'il est entrepris, sera soutenu par une escadre, & M. de Grasse étoit attendu de jour en jour à Rhodes Island; on s'attend bien qu'il sera suivi par l'Amiral Rodney; mais il n'aura pas encore la supériorité dans ces parages; & s'il est parvenu à évier aux îles toute action décisive avec les François, il ne sera peut-être pas aussi heureux dans l'Amérique septentrionale.

On mande, lit-on dans un de nos papiers, la nouvelle suivante de Winchester en Virginie. — Un ancien soldat Hessois ayant été voir plusieurs fois les prisonniers de Saratoga, donna lieu à des soupçons contre lui. Sa conduite ayant été observée de plus près, on crut devoir s'assurer de sa personne; & pour éviter une mort prochaine, il déclara un complot tramé par les Torys, & romma entr'autres complices un Colonel, qui fut aussi arrêté sur le champ. La maison de ce Colonel ayant été investie, on y trouva beaucoup de guinées, des copies de commission, & d'autres pa-

piers qui indiquent que Charles Lée , Général Américain , devoit être le chef du complot. Un détachement de milice & de Cavalerie légère fut aussi-tôt envoyé à la maison de ce Général ; mais il avoit déjà pris la fuite , & l'on croit généralement qu'il s'est sauvé dans le camp des Anglois.

On connoît les démêlés de cet Officier avec le Général Washington , & on croit que le mécontentement a pu le porter à cette trahison. Depuis la défection d'Arnold celle-ci doit moins étonner.

On dit que le Général Vaughan est rappelé , & que le commandement général de nos forces aux isles est donné au Général Meadows qui s'embarquera incessamment pour cette station.

Les lettres de St-Christophe & d'Antigoa , du 2 & du 4 Juillet , disent que le départ de la flotte pour l'Angleterre , ne devoit avoir lieu qu'au mois d'Août ; on suppose que cette disposition a changé lorsque l'on a appris le départ de M. de Grasse pour l'Amérique septentrionale , qui a eu lieu le 5 Juillet.

Maintenant le sort de cette flotte & de celle de la Jamaïque nous inquiètent beaucoup. Il est certain que l'Amiral Darby est rentré à Torbay , & cela appuie fortement ceux qui annoncent que l'armée ennemie combinée s'approche de nos côtes , quoique maintenant on cherche à répandre du doute sur ce fait.

» Il est bien étrange que de toutes les Gazettes

qui ont paru depuis plusieurs jours, il n'y en ait qu'une qui ait articulé d'une manière positive l'apparition de l'Armée combinée, très-près de l'ouvert de la Manche, & qu'aucun des autres Papiers publics n'ait eu la hardiesse de contredire cette nouvelle. Le fait n'est cependant pas encore authentique. Si les Ministres savent qu'il est faux, pourquoi ne pas fixer l'opinion du public sur un objet aussi important; ce qu'ils peuvent faire sans s'abaisser jusqu'à contredire un article de Gazette, mais simplement en indiquant le lieu où est réellement l'Armée combinée, si elle n'est point sur nos côtes. Ils savent certainement ou du moins ils doivent savoir où est à-peu-près cette Armée. — Il est aussi bien singulier que toutes les fois que notre grande escadre est en mer, elle choisisse toujours pour rentrer dans nos Ports, le moment précis où nos flottes des Indes & d'autres également précieuses sont attendues à l'embouchure de la Manche, laissant ainsi ces flottes à la merci de l'ennemi, que l'on fait être en mer avec les forces les plus redoutables. La même chose est arrivée l'année dernière & c'est pour la seconde fois de celle-ci. La dernière flotte de la Jamaïque qui avoit pris par le Nord, dans la crainte de rencontrer l'ennemi, vient enfin d'arriver après une traversée presque aussi longue que si elle fût venue de l'Inde. Nous serions cependant encore trop heureux si celles que nous attendons n'éprouvoient pas d'autre malheur que celui-là. Il est bien singulier que nos Négocians vivent dans une telle anxiété, sans proférer la moindre plainte & sans demander la protection que vingt-cinq millions st. les autorisent certainement à réclamer.

A quoi pensent aussi tous nos Ministres de laisser la mer du Nord entièrement à la merci des Hollandois qui peuvent entrer dans la Baltique ou en sortir comme il leur plaît avec toutes les munitions navales nécessaires, soit pour eux ou pour leurs

nouveaux Alliés ! Cette circonstance ouvre enfin à leurs convois, pour les deux Indes, un passage libre par le Nord, en même-tems qu'elle leur livre nos flottes de retour qui ont pris ce chemin «.

Les incertitudes qu'on affecte de laisser à la Nation sur l'approche de l'armée combinée sont fondées sur ce que c'est le 14 Août qu'on l'a vue pour la dernière fois, que depuis ce tems, avec les vents que l'on a eus, elle auroit déjà paru sur ces parages si elle avoit eu cet objet en vue.

» Son véritable objet, dit un de nos papiers, est bien plus important qu'une invasion sur nos côtes; elle se propose de nous enfermer dans le canal, afin que nous ne puissions envoyer aucun secours à Minorque & à Gibraltar. On ne peut douter que le plan de la maison de Bourbon ne soit de s'emparer de ces deux places. Si ce projet s'effectue cette campagne, la France & l'Espagne seront en état de forcer la Grande-Bretagne à recevoir les conditions de paix qu'elles voudront leur dicter. Comme nous n'avons point d'escadre capable de faire tête à la leur, Gibraltar & Minorque ne peuvent manquer de tomber entre leurs mains, pour peu qu'elles mettent de l'activité dans leurs opérations. Dans la situation déplorable où se trouve aujourd'hui la garnison de Gibraltar, il n'est guere possible que cette place puisse résister à une attaque par mer & par terre, si elle est bien conduite; & cette clef de la Méditerranée une fois perdue, la prise de Minorque suivra bientôt, parce qu'il n'y a rien de plus aisé que de l'affamer. Ce n'est qu'en conservant la souveraineté de la mer, qu'on peut garder ces deux places; si nous la laissons échapper, nous n'avons qu'à leur dire adieu pour jamais «.

On assure que l'Amiral Darby a reçu ordre de sortir sur le champ ; on lui suppose l'ordre d'aller à Gibraltar & à Minorque , & de combattre l'ennemi par-tout où il le rencontrera. On trouve un pareil ordre un peu imprudent s'il a été en effet donné ; mais pour le rendre vraisemblable , on suppose que sa flotte est augmentée de 18 vaisseaux , dans un moment où en réunissant tous ceux que l'on destine à différentes stations , & qui n'ont pas encore leur complet de matelots , on n'en trouve que 12 , sans compter les 23 qu'avoit déjà cet Amiral. En voilà déjà 2 de moins , s'il est vrai , comme on le dit , que le *Prothée* & l'*Agamemnon* , qui sont sortis le 19 de Portsmouth , vont en Amérique joindre l'Amiral Darby. Il faudra encore en retrancher le *St-Albans* de 64 , qui , avec 2 frégates , a reçu le 20 l'ordre d'escorter le convoi de Corke pour les Isles. Comme il est question d'embarquer les bataillons tirés des régimens des Gardes à pied , à qui l'on a donné ordre de se préparer à s'embarquer le plus promptement possible , il faudra encore une escorte aux transports qui les prendront à bord.

» On croit généralement , dit un de nos papiers , que le commerce de la Balrique ne pouvant se faire qu'en été , la flotte Hollandoise doit faire une seconde tentative pour sortir du Texel , afin de se procurer des munitions navales dont elle a le besoin le plus urgent , & qu'elle ne pourra trouver ailleurs , si

elle manque la saison actuelle. — Selon une lettre de Cowe , il y est arrivé un vaisseau d'Ostende , dont le patron rapporte qu'avant son départ , on y avoit reçu la nouvelle qu'une forte escadre de vaisseaux de guerre & un grand nombre de transports étoient sortis du Texel , & qu'elle avoit été jointe devant Guernesey par quelques frégates & autres vaisseaux armés & transports , ayant à bord des troupes de Saint-Malo ; mais que leur destination étoit ignorée. — Quoiqu'il en soit de cet avis qui est peut-être faux , il a été donné ordre ici à un détachement d'Artillerie de se tenir prêt à passer aux Isles de Jersey & de Guernesey , pour relever ou renforcer un autre détachement dans cette station «.

Les Hollandois que nous avons trop affecté de mépriser quand nous leur avons déclaré la guerre , nous causent d'assez vives inquiétudes depuis que nous avons appris à nos dépens qu'ils n'ont pas oublié l'art de se bien battre. On a lieu de croire d'après plusieurs circonstances , qu'ils se proposent de faire un effort pour détruire les vaisseaux qui pourroient se trouver dans les ports de quelques-unes des villes situées sur la côte orientale de ce Royaume , & d'en mettre les habitans à contribution.

On dit que l'Amiral Hood continuera de commander en second en Amérique sous l'Amiral Digby , & que l'Amiral Graves , ira aux Isles avec le Chevalier George Rodney , quand la saison des orages sera passée.

L'*Union* , corsaire de Poole , est arrivé à Kings-Road. Il vient d'Afrique & en dernier lieu de la Barbade. Il a quitté cette

Isle le 27 Juillet. La flotte de Corke y étoit arrivée le 1 du même mois , & celle de Londres le 10. Ces deux flottes n'avoient pas perdu un seul bâtiment.

On dit que le Gouverneur Johnstone a informé le Gouvernement qu'il a pris un vaisseau Espagnol de Manille , dont la cargaison est évaluée 100,000 liv. & qu'il est arrivé à Buénos Ayres , où il y a une révolte à la tête de laquelle se trouvent deux Officiers Anglois ; cette nouvelle est sans vraisemblance depuis que l'on a appris que les légers troubles qui s'étoient élevés dans les établissemens Espagnols avoient été apaisés. Si Johnstone est à Buénos-Ayres , on sait que ce n'étoit pas sa destination ; il n'a pu renoncer à s'y rendre que forcé par l'impossibilité ; & en conséquence son affaire dans la Baie de Praya a dû lui être plus funeste qu'il ne l'a dit ; son arrivée aux Indes étoit instante , & M. de Suffren à présent est sûr de donner à sa Nation une plus grande supériorité que celle qu'elle a déjà.

On engage actuellement en Allemagne un corps de Hessois pour relever les Hanovriens qui sont à Gibraltar ; on se propose d'envoyer ceux-ci en Amérique au commencement du printems. Il s'agit de savoir si , d'ici à ce tems , ils ne seront pas prisonniers des Espagnols.

Toutes les lettres de l'Ouest de l'Irlande se plaignent des prises nombreuses faites

dans le canal , plus de 20 corsaires ennemis infestent les côtes & le commerce de ce Royaume , qui pour prévenir sa ruine totale , sollicite des secours du Gouvernement ; ceux qu'il obtient ne sont pas considérables , puisque l'Amirauté s'est contentée de répondre qu'elle avoit ordonné à M. Cooper , Capitaine du *Stag* de choisir un sloop ou un cutter pour servir d'escorte aux bâtimens qui vont de Newry à Chester & à Liverpool pour y faire le commerce des toiles.

Trois frégates & cinq cutters, excellens voiliers , ont été envoyés de Portsmouth & de Falmouth avec des Dépêches adressées aux Capitaines des vaisseaux qui escortent la flotte de la Jamaïque & des Isles , portant ordre de relâcher dans le premier port d'Irlande , & dans le cas où ils ne jugeroient pas le parti convenable ou praticable , de prendre par le nord & d'aller mouiller dans la rade de Leith. Ces bâtimens sont partis avec la plus grande diligence.

Une lettre d'Yarmouth porte , que lundi de la semaine dernière les Américains , détenus dans les prisons de cette ville , ont fait une tentative pour s'échapper ; au moyen d'une montre d'argent & de 8 guinées , ils avoient gagné la sentinelle ; à une heure du matin , le soldat leur avoit ouvert les portes , mais malheureusement pour eux , un sergent étant survenu en ce moment pour relever la sentinelle , avoit découvert leur projet , & s'étoit assuré des prisonniers , ainsi que de leur garde , qu'on va faire passer par un Conseil de guerre. L'emplette récente qu'il avoit faite d'un habit bourgeois , donne lieu de supposer qu'il se proposoit de voyager avec ses affranchis.

M. Trumbull qui a été si long-tems détenu en prison sur le soupçon qu'il avoit entretenu une correspondance criminelle avec nos ennemis , a obtenu son élargissement à condition qu'il sortira du Royaume.

Plusieurs Officiers Danois qui ont passé en Amérique , il y a environ deux ans , pour y faire quelques campagnes , sont revenus ici en conséquence des ordres du Roi de Danemarck publiés depuis quelque tems à l'effet de rappeler les Officiers , Soldats & Matelots Danois , employés dans n'importe quel service étranger. Ils n'ont fait ici aucun séjour & sont partis sur le champ pour se rendre dans leur patrie.

La flotte de la Plata , qui revient actuellement du Mexique , passe pour la plus riche que l'Espagne ait jamais attendue dans ses ports. Les remises annuelles de cette contrée , en y comprenant environ un quart en-sus qui n'est pas enregistré , afin de frauder le droit du Roi , sont portées à près de 3,904,600 liv. sterling , & comme les vaisseaux de registre , dont on attend le retour , sont chargés du produit de deux ans , la flotte qui auroit dû faire voile l'année dernière pour l'Europe , ayant été arrêtée à cause de la guerre , l'Espagne recevra , si ces vaisseaux arrivent à bon port , la somme de 7,809,200 liv. sterling ou 178 millions 496 mille livres tournois.



F R A N C E.

De VERSAILLES, le 11 Septembre.

LE 5 de ce mois la Cour s'est rendue au Château de la Muette, où elle se propose de passer quelques jours; Mesdames Adélaïde, Victoire & Sophie de France ont été pendant ce tems à leur Château de Bellevue.

La Cour a repris le 8 de ce mois le deuil à l'occasion de la mort du Duc de Brunswick; elle le portera six jours.

Monseigneur le Comte d'Artois & Madame Elisabeth de France, tinrent le 24 du mois dernier sur les fonds de baptême dans la Chapelle du Château, les enfans du Marquis & de la Marquise de Soucy, Sous-Gouvernante des enfans de France. Les cérémonies du baptême furent suppléées à ces deux enfans, dont l'un a été nommé Charles-Philippe, & l'autre Philippe-Charles, par l'Evêque de Termes, premier Aumônier de Monseigneur le Comte d'Artois, en présence du Curé de la Paroisse de Notre-Dame.

De PARIS, le 11 Septembre.

IL est arrivé dans nos ports plusieurs bâtimens de la Martinique. Les nouvelles qu'ils apportent, sont que M. le Comte de Grasse fit voile de cette isle le 5 Juillet avec toute sa flotte & le convoi de St-Domingue. Il n'a
lissé

laissé que deux frégates à Fort-Royal ; les bâtimens qui ont quitté le plus tard l'escadre , sont l'*Eau* , l'*Air* , la *Terre & le Feu* , qui ont mouillé tous quatre à Brest. Sortis de Fort-Royal le 5 Juillet avec la flotte , ils ne s'en séparèrent que le 15 après avoir dépassé Porto-Ricco , & pour ainsi dire à la vue de St-Domingue. Le convoi de M. de Grasse étoit alors de 190 navires ; ainsi lorsque tous ces bâtimens seront réunis à ceux du Cap , des Cayes , &c. & que leur chargement sera fait , ils formeront la flotte la plus riche & la plus nombreuse qui soit partie depuis long-tems des Antilles.

» Nous n'avons pas encore , écrit-on de Brest ; les lettres apportées par ces bâtimens. Si l'Amiral Rodney veut arriver avant la flotte Française dans l'Amérique Septentrionale , il pourra bien se trouver en défaut ; car on est persuadé à Saint-Domingue , par tous les apprêts qu'on voit faire , & par le rendez-vous des vaisseaux Espagnols & des troupes de cette Nation , au cap Tiburon , qu'on n'a pas encore renoncé à toute entreprise contre la Jamaïque , sur-tout si Rodney ne vient pas à son secours. Du reste , le convoi immense que conduit M. de Grasse , & celui qui déperit aux Cayes , ne trouveront pas le Cap aussi dépourvu qu'on pourroit le croire. Quantité de bâtimens sortis de Saint-Eustache , qui ont atterri à Sainte-Croix ou à Saint-Thomas , sont venus depuis peu de tems approvisionner Saint-Domingue. Il est assez singulier que tandis qu'on voit l'Amiral Rodney envoyer en Europe pieds & mains liés , des Négocians naturalisés , établis à Saint-Eustache , & qui avoient le droit d'y faire le commerce , vendre lui-même à des François , non-seulement des vivres

15 Septembre 1781.

f

& des marchandises , mais encore des munitions de guerre & des munitions navales qui , convoyées jusqu'à Saint-Thomas par ses vaisseaux , sont arrivées au Cap sans accident. Les derniers navires venus de cette manière , étoient au nombre de 21 ; ainsi il ne faut pas s'attendre que nos convois trouvent un débit bien assuré & bien profitable de leurs cargaisons , sur tout de cargaisons parties & entassées à bord des navires depuis 8 mois & même un an «.

Lorsque les lettres seront apportées par ces bâtimens ces incertitudes se dissiperont ; & les premières qui arriveront de St-Domingue détruiront peut-être les inquiétudes de nos Négocians. Quelques personnes croient que M. deGrasse n'a pas été mouiller au Cap , & qu'étant arrivé aux atterrages de St-Domingue , il a confié son convoi à 2 vaisseaux , & qu'il a fait route avec 23 autres & quelques bâtimens marchands pour Rhode-Island. Si cela est ainsi , ce dont on doute ici , les voiles apperçues sur les Bermudes par un navire de Nantes le 28 Juillet , pourroient être la flotte de M. de Grasse.

» Le brick l'*Uni* , écrit - on de ce Port , vient d'entrer dans la rivière. Il étoit parti de la Martinique le 18 Juillet , étant par le travers des Bermudes le 18 du même mois , il découvrit un convoi de 28 navires , qu'il prit pour ennemi. Un vaisseau de 50 canons s'en détacha , & le chassa depuis 4 heures du matin jusqu'à midi , qu'il reconnut l'impossibilité de l'atteindre. Plusieurs personnes de l'équipage sont persuadées que ce vaisseau étoit l'*Expériment* , & que par conséquent le convoi étoit François. Le brick , arrivé sur nos atterrages sans autre rencontre , apperçut , le 22 Août , à la

pointe du jour , une grande flotte ; il étoit alors à 15 lieues de Pennemare (entre l'Orient & Brest) ; chassé par une frégate , il lui échappa par la supériorité de sa marche , & il apprit , d'un navire Suédois , qu'il arraisonna le même jour , que cette flotte étoit celle de Darby , & qu'elle étoit composée de 23 vaisseaux de ligne. — Il dit que l'Amiral Rodney , instruit du départ de notre flotte , avoit paru le 10 Juillet , à la hauteur de Fort-Royal , avec toutes ses forces. Il suppose qu'il alloit suivre M. de Grasse , puisqu'on le vit gouverner au Nord ».

On a reçu des lettres de l'armée combinée en date du 27 & du 30 Août. Les Généraux se plaignent d'avoir eu toujours à lutter contre le vent de nord-ouest , qui les a empêchés de s'approcher trop près de la Manche , où ils auroient pu être poussés malgré eux ; ils ont croisé constamment sur les Sorlingues ; & d'après l'avis qui leur fut donné qu'un convoi se disposoit à sortir de Cork , ils coururent plus au nord , mais sans rien trouver , pas même une seule chaloupe ennemie. Le 29 Août ils apprirent par un neutre que Darby averti de son côté par un navire neutre , s'étoit pressé de retourner à Torbay. Le 30 l'Armée étoit par les 49 degrés ; & comme elle avoit reçu les paquets dont la *Sibylle* avoit été chargée à son retour , elle sera remontée plus au nord pour attendre la flotte de la Jamaïque.

» On peut se rappeler , écrit-on d'un de nos ports , que M. d'Orvilliers , pour avoir longé les côtes d'Espagne & de France , fut retardé dans sa traversée , & perdit l'espoir de joindre la flotte ennemie. D. Louis de Cordova avoit donc eu raison

de s'élever dans l'Ouest, & de porter tout de suite sur les Sorlingues, où il devoit penser que croisoit Darby. Mais le malheur attaché aux mouvemens de nos escadres combinées, a fait prendre le change à nos Généraux ; & tandis qu'ils se plaignoient du vent de nord-ouest, ce vent étoit le plus favorable qu'ils eussent pu désirer pour surprendre l'ennemi & l'entourer. Car Darby, qu'ils cherchoient vers les Sorlingues, est resté constamment depuis le 8 Août jusqu'au 15 & même au 20, sur les côtes d'Espagne, & ensuite sur les côtes de France. Il auroit fui sans doute à leur approche ; cependant si D. Louis de Cordova avoit pu le surprendre à la hauteur du cap Finistère, le 10, & sur les côtes de Bretagne, le 14, il étoit le maître, le 15, de se placer à Ouessant, & de lui fermer l'entrée de la Manche ; mais toutes ces belles spéculations ne signifient peut-être pas grand chose ; ce n'est pas sur mer qu'on peut se proposer d'en faire & de les exécuter ; la mer & les vents sont des obstacles que toute la prudence humaine ne peut éviter. A présent l'espoir de l'armée combinée n'est plus que dans la rencontre de la flotte de la Jamaïque ; mais quand même celle-ci arriveroit de bonne-heure, on sait que c'est au nord de l'Irlande qu'il faudroit l'attendre ; notre flotte ne s'élèvera pas si haut à l'approche de l'équinoxe, & il est vraisemblable qu'elle a ordre de quitter sa croisière le 12 ou le 15 de ce mois «.

Selon des lettres de Londres le 29 du mois dernier, l'Amiral Parker a demandé sa démission au Roi qui la lui a accordée, elles ajoutent que le commandement de l'escadre qui étoit sous ses ordres a été conféré au Cominodore Keith-Stewart.

Tous les avis de Nice, de Marseille, de

Cette , de Toulon , &c. sur l'expédition de M. de Crillon , étoient prématurés. Un Courier extraordinaire vient de nous apprendre que le débarquement n'a eu lieu que le 20 Août. M. de Crillon n'a point trouvé d'opposition. Le Général Murray instruit de l'objet de cette expédition peu de jours avant que l'armement fût dans les parages de son île , a eu assez de tems pour approvisionner le fort St-Philippe , de manière à ne pas craindre d'être réduit de long tems par la famine. La division Françoisse arrivera à Minorque vers la fin de ce mois. Elle y sera conduite par le Baron de Falkenhayn , Maréchal-de-Camp. Alors on pourra attaquer le fort St-Philippe ; & la garnison est trop foible pour qu'elle fasse une longue résistance.

Le Courier expédié de Madrid par l'Ambassadeur de France , nous a appris que les vaisseaux du Roi *l'Illustre* & le *St-Michel* sont entrés à Cadix ; ils avoient escorté jusqu'aux Tercères les convois des Isles & des Indes orientales , qu'ils laissèrent en très-bon état , après avoir donné une frégate au deuxième , & deux au premier. Ils revenoient dans nos ports , lorsqu'ils furent avertis , par 3 bâtimens neutres , que l'Amiral Darby étoit sur les côtes de Galice ; alors ne pouvant dépasser le cap Finistère , sans risquer de tomber dans la flotte Angloise , ils rebroussèrent chemin & allèrent mouiller à Cadix.

On a été fort surpris que ce Courier n'ait rien apporté de relatif à l'expédition de M. de Crillon ; puisqu'on savoit à Barcelonne , le 24 Août , que ce Général avoit paru devant Minorque le 20 , & que toutes ses troupes étoient entièrement débarquées le 21 , il semble qu'on ne devoit pas l'ignorer à Madrid le 29 ; mais comme c'est par le paquebot ordinaire de Majorque qu'on a su tout cela à Barcelonne , l'Intendant n'aura peut-être pas osé prendre sur lui d'instruire la Cour d'un succès dont le Général doit lui donner le premier avis. Cette nouvelle étoit venue presque en même-tems de Barcelonne & de Marseille , & ayant été donnée , quoique sans détails , par un Intendant & un Consul-général Espagnol , on la regarde ici comme très-authentique.

Le le Baron de Falkenhayn est parti le 9 de ce mois pour Toulon , où il va s'embarquer avec les troupes qui passent à Mahon. Le régiment Suisse , d'Erlach , n'est plus de cette division ; on lui a substitué le régiment de Bouillon. Comme il n'y a nuls préparatifs dans les ports de Toulon & de Marseille pour l'embarquement de cette petite armée , on étoit un peu surpris , dans ces deux ports , d'apprendre qu'elle approchoit sans qu'il y eût de bâtimens propres à la recevoir ; c'est qu'on ignoroit que les transports qui ont conduit les troupes Espagnoles vien-

droient à Toulon pour prendre les nôtres ; cet arrangement est fort sage , & sur-tout économique.

La division de nos troupes , destinées à cette expédition , sera , dit - on , portée à 14 bataillons , formant environ dix mille hommes. Ainsi , il n'est plus douteux qu'on ne veuille emporter le Fort Saint-Philippe de vive force.

» Un aviso arrivé à Cadix , a annoncé que M. de Monteil avoit fait voile , le 19 Juin , pour retourner à Saint-Domingue ; ainsi , il aura mouillé au Cap peu de jours avant M. de Grasse , & ce sera lui peut-être qui sera chargé d'escorter le convoi pour l'Europe. Celui de la Havane , attendu à Cadix avec tant d'impatience , non-seulement n'est pas en route , comme bien des gens l'assuroient , mais on ignore encore quand il aura la permission de mettre à la voile. On présume que D. J. Solano ne reviendra pas en Europe sans avoir auparavant profité de l'ardeur des Officiers & de la bonne volonté des troupes , & qu'il cherchera à seconder quelqu'autre opération aussi agréable à la Cour d'Espagne que l'expédition contre Pensacola. Il est vrai qu'il ne peut rien entreprendre contre la Jamaïque , s'il ne fait pas venir des troupes de Porto-Ricco , & s'il ne les réunit à celles que peut fournir Saint-Domingue , on soupçonne que M. de Monteil ne retournera au Cap que pour y faire les préparatifs convenables pour une expédition de cette espèce ».

On a envoyé à Toulon des ordres pour hâter la construction des vaisseaux le *Suffisant* & le *Dictateur* , actuellement sur les chantiers.

L'*Argonaute* étoit encore retenu au bas de la rivière le 18 Août par les vents contraires; il étoit prêt depuis 8 jours à mettre à la voile avec son convoi. Le *Brave* descendra la rivière à la fin du mois; & à la fin de l'année il sortira des chantiers de Rochefort 2 autres vaisseaux.

Le corsaire la *Princesse Noire*, Capitaine Macarter, écrit on de Dunkerque, parti de Brest le 30 Juillet, est arrivé à Cherbourg le 16 Août, ayant fait les prises suivantes. — Un navire de 150 tonneaux, chargé de 1400 sacs d'avoine, arrivé à Morlaix. — Le paquebot la *Britannia*, de 150 tonneaux, avec 100 passagers, chargé de thé, draps, &c. arrivé à Morlaix. — Un grand navire à trois mâts, chargé de soieries, draps, toiles, &c. estimé 25,000 livres sterling. Ce navire a été pris sous le Fort Saint-Yves, d'où le corsaire a reçu 3 boulets de 24, qui lui ont tué son second Maître d'Equipage, & un des passagers prisonniers. Cette prise n'est pas encore arrivée. — Il a chassé un corsaire de 22 canons, qui a jeté sa batterie à la mer, & s'est sauvé dans les roches des Casquets. — Il est arrivé à Cherbourg, où il a débarqué le 16, des ôrages pour 2200 guinées de rançon, & environ 200 prisonniers «.

Les frégates la *Lutine*, la *Montreal*, la *Pleyade*, & quelques autres nouvellement arrivées du Levant à Toulon, vont être armées successivement pour repartir dans le courant de ce mois. On parle aussi d'une escadre pour la Méditerranée.

Les lettres de Brest portent que le vaisseau la *Couronne* est entièrement fini, caréné & doublé en cuivre; il a dû être mis hors

(129)
du bassin le 4 de ce mois. Le *Pegase* avance. On compte que dans le courant de ce mois ou du mois prochain, il se fera dans ce port un embarquement de munitions de guerre & de bouche & même de troupes.

On parle toujours des embarquemens qui doivent être faits en différens ports ; mais il n'y a rien encore de certain sur le nombre des troupes qui passeront dans l'Inde & en Amérique. Les uns prétendent qu'on prendra 100 hommes de chaque régiment, les autres seulement 70.

M. le Comte d'Estaing ayant été Mardi dernier à l'Opéra, tout le monde se leva au moment qu'il parut dans la salle. Ce témoignage de l'affection & de l'estime publiques ne sauroit être mieux mérité ; il prouve qu'on le voyoit avec plaisir, & peut-être avec regret dans un lieu pareil.

Des choses très-utiles, lit-on dans une lettre qu'on vient de nous adresser, restent souvent ignorées, même de ceux qui ont le plus grand intérêt de les connoître, parce qu'elles sont consignées dans les ouvrages connus d'un petit nombre de personnes. Il en est ainsi sans doute du moyen d'enlever à l'eau corrompue son odeur fétide, & de la rendre potable, qu'on trouve dans un ouvrage posthume de feu M. de Courcelles, premier Médecin de la Marine à Brest, publié par M. le Chevalier de la Coudraie, ancien Lieutenant de vaisseau, puisque j'apprends dans ma retraite qu'on s'occupe à Brest de beaucoup d'essais sur un autre moyen, le même pour le fond, mais beaucoup plus dispendieux & plus embarrassant. Voici ce que dit M. de Courcelles, pag. 206 de

son Mémoire. — » L'Eau douce, qui fait une partie considérable de la boisson des équipages, étant renfermée dans la calle des vaisseaux, est sujette à se corrompre; elle devient puante & extrêmement dégoûtante. Divers particuliers, sans aucune expérience de la mer, ont imaginé de prévenir cet accident par des mélanges & des compositions aussi ridicules qu'inefficaces. Voici un moyen bien simple. Il consiste dans un tuyau de fer blanc terminé à une de ses extrémités par une calotte demi-sphérique, percée de petits trous comme une écumoire. L'autre extrémité doit être en forme de bec, pour recevoir un tuyau de soufflet. En le faisant agir, on introduit un air frais dans l'eau putréfiée, & l'on excite un bouillonnement dans toute la masse, au moyen duquel, en moins d'un quart-d'heure, & sans grande fatigue, l'eau perd sa mauvaise odeur & son mauvais goût bien plus parfaitement que lorsqu'on se contente de la fouetter avec des palettes & des mouffoires. Il en coûteroit peu d'embarquer sur des vaisseaux cette machine de l'invention de M. Haley, le Duhamel de l'Angleterre. Plus efficace que la peine de pagayer, elle est moins fatigante ».

Le séjour de Rochefort est funeste aux jeunes Officiers comme aux vieux. M. de la Tour-du-Pin, Colonel du régiment de Bourbon, infanterie, qui avoit été visiter ce port par simple curiosité, est revenu malade au Château de son père près d'Etampes, où il est mort ces jours derniers. L'état de M. de Poyanne est toujours fort alarmant; il paroît qu'on désespère de sa guérison.

» Le 21 Août, écrit-on de Blanc en Berry, le sieur Louis Bleu, marchand Epicier, & Marie-Anne Gaillard, après avoir donné pendant 50 ans l'exemple

de l'union la plus édifiante , ont renouvelé leur mariage dans l'Eglise de St-Genitours, leur Paroisse. Cette cérémonie , qui s'est faite pour la première fois ici , a attiré une foule de spectateurs. Ces deux époux n'ont actuellement , de leur mariage , que 2 filles , une petite-fille & 3 petits-fils. On sera sans doute étonné d'apprendre que la mère ayant été attaquée , quelque tems après son mariage , d'une paralysie sur la langue qui l'a laissée très-bègue , est accouchée successivement de trois filles qui sont devenues muettes ; & l'une d'elles a la douleur d'avoir reproduit son infirmité dans sa fille unique. — Il existe actuellement , dans le bourg de Bethiay , à deux lieues de cette Ville , un homme âgé 106 ans ; il se nomme Savin Remeraud. Il jouit d'une très-bonne santé ; & n'a d'autre infirmité que celle de ne pouvoir marcher α.

On lit dans une lettre de M. de St-Cir , Maître-ès-Arts & en Chirurgie à Dezaigne , en Vivarais, (qui s'est égarée dans le tems ,) qu'il règne dans le canton de cette Province & dans les environs , une épidémie qui dure depuis près de deux ans ; ce sont des fièvres putrides malignes & bilieuses. Parmi le nombre de personnes qu'elles ont enlevées à Dezaigne , au nombre de 200 , on en compte 7 d'un âge très-avancé ; M. Vernier âgé de 88 ans , Pierre Sauvage âgé de 106 , Pierre Abbatue de 105 , & Pierre Fustier de 88 ; ce dernier laisse 88 enfans , petits-enfans & arrières-petits-enfans.

» Dans la Paroisse de Saint - Prie , en Chalançon , Diocèse de Valence dans le haut Vivarais , ajoute M. de Saint - Cir , la nommée Marie Chabanne , épouse de Jean - Pierre Malfray , habitant du lieu

de la Prachayat, a mis au monde, d'une seule couche, 3 enfans mâles, qui ont été baptisés à l'Eglise Paroissiale de Saint-Prie le même jour, sans avoir été ondoysés à la maison, & qui paroissent de la meilleure santé. C'étoit un fardeau considérable que la mère portoit dans son sein; on a voulu en savoir le poids, & celui des 3 enfans pesés a été trouvé de 22 livres. Ces trois enfans, qui paroissent devoir vivre, sont relaxés du même côté «.

Aux détails que nous avons donnés de la dernière séance de la Société Royale de Médecine, nous joindrons ceux-ci.

Elle avoit proposé pour un Prix de 600 livres, qui est dû à la bienfaisance de feu Mlle Guerin, d'établir, par l'analyse Chymique, 1°. la nature des remèdes anti-scorbutiques proprement dits. 2°. Par l'observation, quels doivent être leur usage & combinaison dans les différentes espèces & complications du Scorbut. Ce Sujet étoit divisé en deux parties; les Mémoires envoyés au Concours n'ont traité convenablement que la seconde; la Société n'a adjugé en conséquence que la moitié du Prix; & réserve l'autre pour celui qui traitera le mieux la première partie du Sujet qu'elle propose de nouveau.

— Le Prix de 300 livres, annoncé pour l'indication des maladies qui règnent le plus communément parmi les troupes, pendant la saison de l'Automne; des moyens de les prévenir, de la méthode la plus simple, la plus facile & la moins dispendieuse de les traiter, a été partagé entre M. Bonté, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Thion, Médecin employé dans les Camps & Armées du Roi. La bonté des Mémoires qu'a reçus la Société, l'a déterminée à partager aussi l'accessit. — Après avoir couronné les travaux de ses Correspondans, la Société a cru devoir donner une marque publique de son estime & de sa satisfaction à M. Fauror,

Docteur en Médecine, résident près d'Arret, Paroisse de Franche-Comté. Appelé auprès de plusieurs personnes mordues par un chien enragé, il les a saignées avec autant de désintéressement que de succès ; entièrement dévoué au traitement des épidémies dont le canton qu'il habite est affligé, il a plus d'une fois fourni les alimens & les remèdes aux pauvres qui en étoient atteints. Ces détails ont été transmis à la Société par des personnes distinguées, témoins de ses bienfaits ; elle le prie de trouver bon que le Public en soit informé, & qu'elle lui offre une médaille de la valeur d'un double jeton d'or.

Un homme de lettres, qui s'occupe depuis plusieurs années, des moyens de simplifier & d'abrégier l'étude des langues, convaincu par une heureuse expérience de l'utilité de ses recherches, se propose de consacrer son temps à l'éducation de quelques jeunes gens qui, avec le desir & la volonté d'apprendre, se trouveroient, par leur âge, hors d'état de parcourir la carrière ordinaire. Cet âge est depuis quinze jusqu'à vingt ans, & même davantage. Ils sauront dans l'espace de deux années, ce qu'ils auroient appris dans un Collège, dont ils auroient suivi les exercices, tout le tems prescrit par l'usage. Pour lever tous les doutes que cette proposition peut faire naître, le Contractant, jaloux d'assurer la confiance plus solidement, autrement que par des promesses, prévient qu'il n'entend recevoir le fruit de son travail, qu'après avoir rempli les conditions auxquelles il se sera soumis. Les personnes qui désireront traiter, soit de vive voix, soit par écrit, sont priées de s'adresser à M. Taillandier, Avocat au Parlement, rue Pavée - Saint - André - des - Arts. Le prix de la pension annuelle sera de 1200 liv.

Lettres-Patentes du Roi, en forme de Déclaration,

données à Versailles le 30 Mai, & enregistrées au Parlement le 28 Août, portant désunion de l'Office de Lieutenant-général de Police à Troyes, des Offices du Bailliage de ladite Ville, pour être dorénavant exercé par un seul Officier en titre. — Autres du 24 Juin, enregistrées aussi le 28 Août, concernant les Baux à cens dans le ressort de la Coutume de Péronne, de Montdidier & de Roye. — Déclaration du Roi, donnée à Versailles le 15 Août 1781, enregistrée le 28 Août, qui ordonne la continuation de la perception de 30 sols par muid de vin entrant dans la ville & fauxbourgs de Paris, pendant cinq années, trois mois, à commencer du premier Octobre 1781, en faveur de l'Hôtel-Dieu & de l'Hôpital Général.

Arrêt du Conseil du 25 Août. » Sur le compte rendu au Roi, des opérations faites en vertu de ses ordres, par le sieur Malouet, Commissaire-Général, relativement à l'Arsenal de Marseille; S. M. a considéré que pour contribuer aux dépenses de la guerre qu'elle est obligée de soutenir pour l'honneur de son pavillon & pour protéger le commerce de ses sujets, le moyen le plus conforme au desir qu'elle a de préserver ses peuples de nouveaux impôts & d'adoucir même le poids des subsides déjà établis, est de mettre hors de ses mains les établissemens qui ne dépendant pas des anciens domaines de la Couronne, ne sont que des acquêts devenus onéreux à ses finances, ou inutiles à son service. Ayant fait vérifier l'état de son Arsenal de Marine dans la ville de Marseille, l'objet de sa destination & les titres relatifs à l'acquisition des terrains sur lesquels il a été établi, elle a reconnu que Louis XIV avoit érigé cet établissement sur des terrains achetés de divers particuliers au prix de l'estimation faite par des Experts. Que la construction, le radoub, l'équipement des Galères & la conservation des Ghiormes, étoit l'unique

objet de sa destination. Que le département des Galères ayant été supprimé en 1749, & les forçats distribués ensuite dans différens ports, l'Arsenal de Marseille étoit devenu absolument inutile au service de S. M., & onéreux à ses finances par les frais d'entretien & par le nombre d'Officiers de Marine & d'Administration qui y sont employés. Elle s'est déterminée d'autant plus volontiers à vendre cet Arsenal avec réserve des droits seigneuriaux, que cette aliénation décharge ses finances d'une dépense considérable, leur procure par la réserve des droits de lods & mutation un produit important. Qu'elle offre d'ailleurs aux acquéreurs la sûreté la plus entière, attendu que les Loix relatives aux biens appartenans au domaine de la Couronne, exceptent de la règle de l'inaliénabilité, les domaines dont les charges consomment les revenus, ceux qui occasionnent de la perte en voulant les garder, & du profit en les vendant. Que les domaines même utiles & d'un produit avantageux sont encore exceptés de la rigueur de ces Loix dans le cas de vente pour les nécessités de la guerre; exception qui donneroit dans tous les tems aux acquéreurs & à leurs représentans auprès des Successeurs de S. M., la sûreté la plus entière dans le cas même où l'Arsenal de Marseille feroit partie de l'ancien domaine de la Couronne, & où il seroit d'un produit avantageux à ses finances; mais il a été vérifié par les titres de propriété, que cet Arsenal, attaché au service des Galères, n'a jamais été uni expressément au domaine, & que c'est un acquêt dont il n'est jamais résulté de jouissance, ce qui suffit dans les principes des Loix domaniales pour qu'il demeure libre dans les mains de S. M., & qu'il eût pu être aliéné sans aucune formalité & sans pouvoir être soumis au rachat. S. M. après avoir ainsi reconnu les avantages qui résulteront de cette aliénation, & s'être assurée que les acquéreurs, leurs hoirs &

ayans cause seront possesseurs tranquilles des acquisitions qu'ils auront faites, a cru qu'il étoit digne de son amour pour les peuples, de mettre la Communauté de la ville de Marseille à portée de profiter des avantages qui pourront résulter des reventes partielles dudit Arsenal. En conséquence, S. M. a précédemment commis le sieur Malouet pour en proposer l'acquisition aux Officiers municipaux de ladite ville ; elle a vu avec satisfaction que les soins dudit Commissaire ont parfaitement répondu à la confiance qu'elle lui a accordée. Que ses sujets de ladite ville de Marseille ont manifesté dans cette occasion, pour le bien de son service, le même zèle dont ils ont donné dans plusieurs occasions les preuves les plus éclatantes. Qu'après vérification exactement faite par ledit sieur Malouet, de l'état dudit Arsenal, de l'usage auquel il étoit employé, de la valeur du terrain & des bâtimens qui y sont construits, les propositions par lui faites de la part de S. M., ont été acceptées par le Conseil municipal avec les témoignages les plus expressifs d'amour & de fidélité. Qu'en conséquence, le traité préliminaire pour parvenir à la vente dudit établissement, circonstances & dépendances, a été signé par ledit Commissaire de S. M. & les Députés dudit Conseil municipal le 13 Mars dernier. Et qu'enfin ledit Commissaire pour s'assurer que ladite ville de Marseille ne pourroit pas être lésée par les conditions dudit traité, a pris la précaution de recevoir de divers particuliers, pour la revente partielle des terrains & bâtimens du dit Arsenal, des souscriptions jusqu'à la concurrence de sept millions & quatre cents mille livres. Sur quoi S. M. nomme & commit M. de la Tour, Intendant, Commissaire départi en Provence, ou son Subdélégué, pour passer le contrat, &c. «

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 30 Juillet dernier, pour l'ouverture du droit annuel ou cen-

tième denier dû par les Officiers de Justice, Police, Finance & autres Officiers Royaux, pour l'année 1782. » S. M. ordonne par cet Arrêt que tous les Officiers de Judicature, Police, Finance, & autres, sujets à ses revenus casuels, qui n'ont pas fait le rachat du droit annuel ou centième denier, conformément aux Lettres patentes du 27 Février 1780, seront admis; comme par le passé; ainsi qu'ils ont été autorisés à le faire par les Arrêts du 19 Décembre 1780, à payer annuellement le centième denier de leurs Offices; que ledit paiement sera fait, suivant l'usage, par avance pour l'année 1782, dans le courant des mois de Novembre & de Décembre prochains, & de même pour les années suivantes, en acquittant en même-temps le montant des années précédentes dont ils seront omissionnaires; & que les Offices de ceux qui n'auront pas satisfait au paiement dudit rachat, ou dudit droit annuel, restent assujettis en cas de résignation, ou de décès, aux droits fixés par lesdites Lettres-patentes du 27 Février 1780 «.

Autre du 18 Août, qui crée une Chambre Syndicale à Metz.

Autre du 24 Août, concernant le droit d'Entrée à Paris sur le gibier & la volaille.

Autre du 31 du même mois, concernant l'Ordre de Cireaux. » S. M. ordonne que dans 2 mois, à compter du jour du présent Arrêt, le sieur Abbé Général de l'Ordre de Cireaux, les Abbés de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux & de Morimond, ainsi que les autres Abbés de chacun des Monastères Réguliers dudit Ordre, & les Prieurs des Abbayes en Commende, seront tenus, chacun en ce qui les concerne, de remettre entre les mains de M. de Tolozan, Maître des Requêtes, Commissaire-Rapporteur, des états exacts & cir-

constanciés du nombre des Religieux de leurs Monastères , ainsi que de leurs revenus actuels ».

De BRUXELLES , le 11 Septembre.

L'HEUREUSE issue du combat du 5 semble avoir donné aux esprits en Hollande une énergie qu'ils n'avoient pas avant cet événement. On assure que l'escadre qui doit sortir dans peu du Texel , pour escorter le convoi de la Baltique , sera de 16 vaisseaux de guerre , dont le nombre des vaisseaux de ligne sera plus considérable que la première fois.

» Plusieurs de nos papiers , écrit-on de la Haie , avoient dit d'une manière assez positive , que si les vaisseaux de la Meuse ne s'étoient pas joints à l'escadre de l'Amiral Zoutman , c'est qu'ils avoient reçu ordre de la laisser partir. Le Gouvernement a déjà fait démentir cette nouvelle ; & M. de Bruyn , Commandant de ces vaisseaux qui devoient se rendre de la rade de Goëré à celle du Texel , vient de déclarer dans une lettre , que dès le 14 Janvier dernier , il avoit reçu l'ordre précis d'agir hostilement contre les Anglois ; qu'il lui a été enjoint ensuite de se joindre le plutôt possible aux vaisseaux du Texel , que jamais il n'a reçu d'ordres contraires ; que s'il n'a pas quitté la rade de Goëré , c'est que tous ses efforts pour mettre en mer ont été vains. Cette déclaration est accompagnée du témoignage du Pilote , envoyé du Texel par le Vice-Amiral Harting , à M. Bruyes , & du certificat de tous les Officiers & Pilotes de son vaisseau , ainsi que de tous les Capitaines des vaisseaux de son convoi.

Les lettres de Zélande portent que le Magistrat a ordonné à tout bourgeois de 18 ans & au-dessus, excepté les membres de la Régence, les Ecclésiastiques de la religion dominante, les Memnonites & les infirmes, de s'armer à leurs frais & de se rendre tout-à-coup, quand on battra l'appel, dans les différentes places de la ville qui seront indiquées, soit pour y faire l'exercice, soit pour repousser l'ennemi en cas d'invasion. Les Memnonites rendront, suivant les circonstances, d'autres services corporels non contraires à leur secte pacifique. Cette Ordonnance n'est qu'un renouvellement d'une plus ancienne.

» Le Comte de Bentinck, écrit-on d'Amsterdam, est toujours regretté; il se flattoit encore, quelques jours avant sa mort, d'en être quitte pour la perte d'un bras, & de pouvoir, disoit-il, commander de l'autre dans la première action contre la Grande-Bretagne. Ce fut lui, qui, tout blessé qu'il étoit, remarqua le premier dans un de ces instans de demi-calme que lui laissoient ses douleurs, que le mois d'Août avoit été souvent favorable aux armes de l'Etat. En 1652, le 26 Août, disoit-il, Ruiter battit Ascue, qui avoit des forces supérieures à celles des Hollandois. Le 8 Août 1653, Tromp défit l'Anglois Monk. Ces observations n'ont pas manqué de faire faire beaucoup de recherches sur les évènements glorieux à la République, qui ont eu en effet lieu en différens tems dans le cours du même mois ».

On n'oubliera jamais un trait d'héroïsme de cet Officier dans le dernier combat. Son vaisseau, le

Batavier, de 54 canons, étoit attaqué par deux vaisseaux Anglois; dès le commencement de l'action, ce Héros avoit reçu le coup mortel; le second Capitaine soutenant le combat avec intrépidité, lui fit savoir qu'il craignoit que la supériorité de l'ennemi ne l'obligeât de reculer; mais M. de Bentinck lui fit répondre qu'il valoit mieux tout risquer, que de fuir devant l'ennemi. Tous les gens de l'équipage avoient déjà prévenu cette réponse, en déclarant qu'ils ne se rendroient jamais, & qu'ils aimeroient mieux faire couler à fond le vaisseau, que de reculer devant les Anglois.

PRÉCIS DES GAZETTES ANG. du 5 Septembre.

On dit le Parlement prorogé au 10 du mois d'Octobre prochain. Celui d'Irlande l'est au 9.

Le Bureau de la guerre vient d'expédier des ordres à toute la Cavalerie de se tenir prête à marcher sur les côtes en cas de quelque attaque de la part de l'ennemi.

90. Charpentiers ont été envoyés à Chatham à bord de l'escadre de l'Amiral Parker, pour réparer, avec toute la diligence possible, les vaisseaux qui ont été endommagés dans le dernier combat avec les Hollandois. Ils sont logés & nourris à bord, & ont triple paie.

Les flottes qu'on attend actuellement, sont les suivantes: une des Isles, une de la Jamaïque, une de l'Inde & une de la Caroline. Celle des Isles est évaluée à 2 millions sterl. & malheureusement on craint que son escorte ne soit trop foible. On ignore la valeur de celle de l'Inde; on sait seulement qu'il y a cinq vaisseaux à Sainte-Hélène, prêts à venir avec le premier convoi, & peut-être en route.

Le premier convoi qui partira pour l'Inde, sera composé de 25 voiles pour le compte de la

Compagnie. On croit qu'il mettra à la voile vers le milieu d'Octobre. — Les amis du Lord Maccartney, qui est allé dans l'Inde, ont de l'inquiétude sur son compte, parce qu'on n'a aucune nouvelle de lui depuis qu'il est parti, & qu'il s'est embarqué sur un sloop.

On assure qu'il ne faudra pas moins de 17 millions sterling pour le service de l'année prochaine, si l'on se propose de poursuivre la guerre avec vigueur.

Les dernières Lettres de la Virginie nous annoncent que la campagne de 1781 est presque finie; ainsi, comme la guerre actuelle est une guerre offensive, il est évident que nous avons dépensé 18 millions sterling pour un très-petit objet; car, comme il est impossible que le Lord Cornwallis se maintienne dans l'intérieur de la province pendant l'automne, il faudra qu'il s'établisse près de la mer, & qu'il abandonne le reste de la province, ou qu'il cherche à s'assurer une retraite à Charles-Town par la voie de Camden, ce qui mettra ce Lord précisément dans la position où il étoit en Mars 1780, quatre mois avant le premier combat de Camden, quoique nous ayons surchargé notre dette nationale de 27 millions sterling.

Le paquebot le *Cumberland*, qui apporte les dépêches du Lord Cornwallis, est attendu avec la plus vive impatience, parce qu'il y a toute raison de croire que le Général Green a fait sa jonction avec le Marquis de la Fayette peu de jours après la dernière affaire, & que cette jonction peut avoir pour nous les suites les plus fâcheuses.

On écrit d'Amérique que l'inhumanité & les vexations des Anglois à l'égard des habitans, ne

peuvent manquer de produire les effets les plus funestes , & de remettre Charles-Town entre les mains des Américains. Une pareille conduite est bien éloignée de cet esprit de douceur qui doit animer le Gouvernement Britannique pour ramener à lui les cœurs ; mais à peine se soumettent-ils , qu'ils sont provoqués à la révolte par le brigandage de nos soldats. De là vient cette aversion enracinée qu'on remarque dans la Caroline Méridionale pour notre administration ; & un Anglois , quelque honnête qu'il paroisse , court danger de la vie , s'il a l'ardeur de sortir des limites de Charles-Town. Les bâtimens chargés de riz , & qui étoient dernièrement sur le point de sortir de ce port , ont été obligés de mettre leur cargaison à terre pour l'usage de la garnison & de la ville , tant il est difficile d'obtenir des provisions du pays , & il a été mis un embargo sur les bâtimens , pour retenir les matelots & autres personnes propres à défendre la place , qui craint journellement d'être assiégée par les Américains.

La Virginie produit une grande quantité de goudron , de térébenthine , de bois de construction , & généralement de tous les articles de première nécessité pour notre marine. Si le Général Cornwallis parvenoit à subjuguier cette Province , nous tirerions des avantages considérables du recouvrement d'une branche de commerce si précieuse.

On doit envoyer avec la première flotte pour l'Amérique , 60,000 uniformes complets pour l'hiver , mais on les embarquera à bord de différens vaisseaux de force , pour empêcher qu'ils ne tombent entre les mains de l'ennemi.

Le bois de construction est si rare à New-Yorck , que tous les vaisseaux de la flotte qui est sur le point de partir pour cette destination , ont ordre

d'embarquer une certaine quantité de bois pour l'usage des vaisseaux de S. M.

Des lettres authentiques d'Amérique portent que le Chevalier Henri Clinton a écrit au Lord Cornwallis, pour lui demander quelques-unes des troupes qu'il lui avoit envoyées, parce qu'il attendoit l'arrivée du Comte de Grasse, & qu'il soupçonnoit que la flotte Française combinerait ses opérations avec celle du Général Washington pour assiéger New-York.

« Voici, lit-on dans une lettre de Chatham en Amérique, tout ce que nous avons pu apprendre de Kingsbridge. Le 5, un détachement, commandé par le Colonel Scammel, attaqua un parti de Rebelles qui, après quelque résistance, se retira, ayant eu beaucoup de tués & de blessés. On ne sait pas à quoi monte notre perte. Il est aussi question d'une seconde affaire, mais nous n'avons rien entendu dire de certain. L'armée des François & des Rebelles est actuellement aux Plaines-Blanches, & consiste en 7000 hommes, parmi lesquels on compte 2000 François, qui sont campés sur la gauche des Américains ».

On lit dans une lettre de Saint-Eustache en date du 7 Juillet, — » Je suis fâché de vous apprendre qu'en conséquence d'une proclamation du Roi, tous les effets trouvés dans cette Isle lors de sa prise par Rodney & Vaughan, ont été condamnés indistinctement, & que la vente en a été annoncée pour le 11 par des affiches. Les vaisseaux & les troupes du Roi prendront les provisions, ou du moins celles dont ils se trouveront avoir besoin ».

On vient d'apprendre la mort du Major-Général Putnam, qui, depuis le commencement de la guerre, a combattu si vigoureusement pour le parti Américain.

L'échange de la totalité des prisonniers dont on parloit depuis si long-tems , a été enfin terminé , & les transports , avec les prisonniers Rebelles à bord , étoient prêts à partir pour la rivière James & pour Philadelphie.

L'escadre commandée par le Commodore Keith-Steward , qui se trouve à Lenore , a reçu ordre , le 3 , de se rendre promptement à Torbay , & de joindre celle de l'Amiral Darby. Comme elle a le besoin le plus pressant d'être renforcée , le Commodore Keith-Steward a dû prendre , en passant , l'escadre des Dunes , & la conduire avec lui à Torbay.

La grande flotte , écrit-on de Torbay , aura bientôt fini de prendre son eau , & elle fait tous ses préparatifs pour mettre à la voile. Elle consiste en 21 vaisseaux , qui doivent être renforcés par quelques autres , qui viennent de Plymouth , au nombre de 8. Elle compte mettre à la voile à la fin de la semaine.

En conséquence d'un nouveau Règlement , on n'entrera plus dans les Chantiers de Portsmouth que par billets.

Suivant des lettres d'Aberdeen , le *Duc de Nivernois* , corsaire François de 16 canons de 9 & de 12 , & bien équipé en hommes , a coulé bas à 3 lieues de cette ville , dans un combat contre le corsaire le *Mansfield* ; tout l'équipage a péri ; à l'exception de 5 hommes qui ont été sauvés , avec beaucoup de peine , par les gens de la chaloupe du *Mansfield*.

Le Général Conway , qui arrive de son Gouvernement de Jersey , eut l'honneur , ces jours derniers , d'être admis à l'audience du Roi , & d'avoir une conférence avec S. M.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 1er. Août.

LE rappel & le rétablissement de Gianikli-Ali, de Batal-Bey son fils & de Gendisch, Méhémet Bacha, annoncent que le crédit du Capitan-Bacha commence à diminuer, & que son influence sous le Grand-Visir actuel n'est plus la même que celle qu'il avoit sous son prédécesseur. C'étoit lui qui avoit causé leur disgrâce, & rarement les grands pardonnent à ceux qui les ont desservis. Ceux-ci, & en particulier Gianikli, sont ses ennemis déclarés.

L'affaire de l'établissement des Consulats Russes dans la Moldavie & la Walachie, n'est pas encore terminée. La Porte persiste dans ses oppositions. Ne pouvant rien obtenir de M. de Stachieff, elle a pris le parti d'écrire directement au Comte de Panin, & de le prier d'employer ses services auprès de sa Souveraine pour obtenir qu'elle consente de

22 Septembre 1781.

5

laisser résider à Silistrie le Consul nommé pour gérer les affaires de Russie en Moldavie & en Walachie. La Porte allégué que le *Barat* ou la Patente du Consul a déjà été expédiée sur ce pied , & qu'il seroit désagréable de la révoquer.

Le Baron de Herbert , Internonce de la Cour de Vienne , vient de présenter à la Porte un mémoire par lequel elle lui demande qu'elle fasse restituer 5 bâtimens portant pavillon Impérial , dont les Algériens se sont emparés au mépris des Firmans de S. H. dont ces navires étoient pourvus ; & dans le cas où elle ne pourroit faire effectuer cette restitution , l'Internonce réclame une indemnité suffisante , conformément aux traités. Comme l'autorité du Grand-Seigneur sur les régences Barbaresques , n'est pour ainsi dire qu'un vain nom , cette demande ne laisse pas d'embarrasser le Gouvernement.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 12 Août.

ON dispose à l'inoculation les deux jeunes Princes fils de S. A. I. le Grand-Duc de Russie. Cette précaution salutaire ne peut que tranquilliser le Grand-Duc & la Grande-Duchesse avant le voyage qu'ils doivent entreprendre.

L'Impératrice a fait publier un nouvel Ukase en vertu duquel on établira incess-

samment dans chaque province de l'Empire des magasins de sel ; ils seront d'abord construits aux frais du Gouvernement ; mais les provinces qui en profiteront rembourseront ensuite cette dépense. On y conservera toujours une provision de cette denrée si nécessaire pour deux ans.

Le Comte de Panin dont la santé s'est parfaitement rétablie pendant le séjour qu'il a fait dans ses terres , doit , dit-on , revenir bientôt dans cette ville , où l'on croit qu'il arrivera encore la semaine prochaine.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 25 Août.

CE n'est que le 15 de ce mois qu'on a reçu ici le premier avis du combat entre l'escadre Britannique & la Hollandoise. Les Anglois établis à Helsingor , ne doutant pas que leur marine ne remportât une victoire complète , & que tout le convoi Hollandois & les vaisseaux qui l'escortoient n'eussent été pris & conduits en Angleterre , se préparoient déjà à célébrer cet événement par une fête ; ils en ont été pour leurs apprêts ; plusieurs bâtimens arrivés successivement leur ont appris & confirmé que leur marine n'est pas invincible.

Hier , écrit on d'Helsingor, jour anniversaire de la Princesse Sophie-Frédérique de Mecklenbourg-Schwerin , épouse du Prince héréditaire de Danemarck , il y eut une fête à bord du vaisseau de

guerre que l'Amiral Fontenai monte dans le Détroit du Sund. Il y eut un très-grand dîner auquel se trouvèrent plusieurs Généraux & beaucoup de personnes du premier rang, tant de Copenhague que de cette Ville ; on y vit quelques Capitaines de haut-bord Suédois & Anglois, ainsi que les Ministres étrangers. On y but les santés de cette Princesse, de son auguste époux, des deux Familles Royale & Sérénilissime au bruit de 27 coups de canon que répétèrent à l'envi tous les vaisseaux Danois, & même tous ceux de Suède qui étoient présens ; les vaisseaux Anglois furent les seuls qui se turent. — Les vingt navires marchands de cette Nation qui avoient fait voile du Sund, sans escorte, ont été forcés, par les vents, d'y rentrer. Ils ont mis de nouveau à la voile. Ce seroit une belle prise pour l'escadre Hollandoise du Texel, si elle en étoit informée, & qu'elle pût mettre en mer à tems.

On a écrit que l'escadre Angloise en entrant dans le Sund, avoit refusé au pavillon Danois le salut qu'elle lui devoit selon les traités. L'exacte vérité veut qu'on assure ici qu'il n'y a point eu de plainte portée à cet égard, & qu'il y en auroit eu certainement, si le fait avoit eu lieu.

S U È D E,

De STOCKHOLM, le 25 Août.

LES Etats-Généraux des Provinces-Unies ont établi dans ce Royaume avec l'agrément du Roi, 3 Vice-Consuls qui tous sont Suédois, & qui conserveront leurs fonctions pendant toute la durée de la guerre de la République avec l'Angleterre ; ils résident à

Gothenbourg , à Marstrand , & à Waerberg en Halland.

On a allumé pour la première fois , le premier de ce mois , un fanal à Marstrand quelques minutes après le coucher du soleil.

Le *Finlande* , vaisseau de notre Compagnie des Indes orientales , est arrivé à Gothenbourg ; c'est le troisième qui soit revenu de la Chine cette année. Il n'a perdu que quatre hommes , quoiqu'il ait été près de sept mois en mer.

La Société pour l'instruction de la jeunesse , fondée en 1778 , le premier Novembre , en mémoire de l'heureuse naissance du Prince héréditaire , s'occupe avec beaucoup de zèle & d'activité des fonctions qui lui sont confiées. On sait qu'elle a pour Président le Baron de Sparre , & pour Directeur M. Gioervell , Bibliothécaire du Roi. Elle a publié déjà quelques bons livres élémentaires pour l'usage des Colléges de ce Royaume ; elle travaille à présent à une Encyclopedie Suédoise , à un Dictionnaire François & Suédois.

P O L O G N E.

De V A R S O V I E , le 26 Août.

LE Prince Charles de Radziwill , Palatin de Wilna , n'ayant pu obtenir le paiement des deux millions de florins que lui avoit accordés la dernière Diète pour le

dédommager des pertes qu'il avoit faites pendant l'existence de la confédération de Bar , a eu recours à l'Impératrice de Russie. S. M. I. lui a adressé une lettre par laquelle elle l'assure de sa protection , & l'invite à se fixer à sa Cour jusqu'à ce qu'il soit satisfait. Ce Prince est parti avec une suite de 16 personnes sous l'escorte de 100 Chevaux-Légers Russes qui ont ordre de l'accompagner.

Le Roi toujours occupé de la liquidation des dettes de l'Etat occasionnées par la même confédération de Bar , a supprimé tout ce qui lui a paru porter dans les dépenses le caractère de la superfluité.

Le commerce Autrichien fait tous les jours de grands progrès sur la Save , & le Gouvernement a ordonné de réparer les chemins qui sont le long de ce fleuve pour favoriser davantage ce commerce. De gros bâtimens Turcs viennent aussi jusqu'à Peterwaradin prendre des chargemens de marchandises du pays.

A L L E M A G N E.

De VIENNE , le 27 Août.

L'EMPEREUR est actuellement au camp de Pest en Hongrie , on ne sait point s'il se rendra également à celui qui s'assemble à Prague. Il doit y en avoir un troisième à Brinn en Moravie , & un quatrième dans les

environs de Laxembourg , près du village de Minkindorff.

On assure que le couronnement de S. M. I. en qualité de Roi de Hongrie , se fera dans ce Royaume au mois d'Octobre prochain.

On fait ici de grands préparatifs pour la réception du Grand Duc & de la Grande-Duchesse de Russie. Les appartemens que l'on leur destine à la Cour seront ornés des tapisseries superbes de la manufacture des Gobelins que S. M. I. a reçues en présent dans son premier voyage en France. On dit que six régimens doivent marcher vers les frontières où ils se trouveront à l'arrivée de LL. AA. II. On ajoute que pour leur garde, il se trouvera un régiment à chaque station , où il y aura aussi grande table , bal ou comédie. Le Comte Brigido , Président de la Régence de la Pologne Autrichienne , a été nommé pour recevoir L. A. I. sur les frontières.

De HAMBOURG, le 31 Août.

On mande de Cologne qu'on y voit passer successivement & fréquemment des flottilles de bois de construction pour le service des Provinces-Unies , & pour celui de la France. La Hollande paroît bien décidée à n'en laisser jamais manquer , tant qu'il sera possible d'en voiturer par le Rhin , par l'Escaut , & par les autres rivières qui lient en quelque sorte les forêts de la Prusse , de la Pologne & de l'Allemagne à la France.

» Le 28 de ce mois, ajoutent les mêmes lettres, sur les deux heures de l'après-midi, il y a eu à Cologne & dans les environs un orage épouvantable, accompagné d'éclairs & de tonnerres, qui a renversé des arbres, des étables & des maisons; des meules de foin & des chaumières ont été mises en feu par la foudre. Un malheureux charretier qui se trouvoit avec ses chevaux & sa voiture au milieu de la campagne, y a été frappé à mort. On ne se rappelle pas d'avoir vu depuis long-tems un orage si violent & si destructeur ».

On dit que les privilèges que l'Empereur vouloit accorder aux Juifs rencontrent beaucoup de difficultés. Plusieurs provinces, & entre autres la Transilvanie ont fait d'humbles, mais sérieuses représentations à S. M. I. & R. sur les conséquences qui résulteroient de ces privilèges.

» L'Evêque de la ville Neuve, écrit-on de Vienne, a adressé, à tous les Ecclésiastiques de son Diocèse, une lettre circulaire en langue latine, en date du 27 Juin, pour leur ordonner l'uniformité dans les rites. Les lumières qui environnent le Trône réfléchissent par-tout leur éclat; la religion toujours respectable semble le devenir davantage par la suppression d'une multitude d'abus & de superstitions qui faisoient gémir les bons Chrétiens, & rire les esprits forts qui par un abus qu'on ne sauroit trop condamner confondent les accessoires avec le fond même du culte. On ne sauroit trop applaudir aux réglemens pleins de sagesse qu'on a publiés sur les reliques, les billets appelés de Lucas, l'acceptation des choses vouées, &c. ».

Les lettres de Constantinople n'annoncent pas, que les différens entre la Russie & la Porte soient encore près de s'arranger.

« Le seul des objets , auparavant en litige , qui paroisse aujourd'hui hors de contestation , disent-elles , c'est le passage des vaisseaux Russes qui viennent de la mer Noire. Un paquebot arrivé dernièrement de Taganrock a passé sans essuyer aucune avarie , quoiqu'il arborât le pavillon des navires de guerre de sa nation. Lorsqu'il eut mouillé dans la rade de Constantinople , les Douaniers le visitèrent avec beaucoup de discrétion ; il n'avoit point de marchandises à bord ; il apportoit seulement les dépêches de sa Cour & les lettres des particuliers. 2 vaisseaux marchands chargés de comestibles ont aussi passé. L'un s'est rendu à Smyrne, la destination apparente de l'autre est pour Alexandrie ; & l'on croit que la véritable est pour Marseille. Cette nouvelle route que se fraye la navigation de la Russie, a fait éclore plusieurs nouveaux projets de commerce ; mais comme dans toutes les entreprises de ce genre la réussite de la plupart paroît douteuse , celle de fournir de la viande fumée & salée en Russie , au département de la marine Française à Toulon peut échouer par le défaut de salaison , soit qu'on n'en ait pas l'habitude en Ukraine , soit que le sel même y ait quelque vice ».

I T A L I E.

De LIVOURNE , le 29 Août.

DEPUIS la lettre que le Grand-Duc a fait adresser à la noblesse de ses Etats pour l'inviter à le seconder dans son dessein de réprimer le luxe , il en a été publiée une autre adressée à la Députation sur les Monastères pour modérer également le luxe & les dépenses qui ont lieu lors de la vêtue des Religieuses.

« S. A. R. y déclare en substance , qu'elle a vu avec beaucoup de satisfaction le prompt effet que sa

dernière Ordonnance a produit sur ses fidèles sujets, & qu'elle espère que les filles qui se destinent à la vie Religieuse, ne se croiront pas exemptes de s'y conformer lors de leur vêtue, & qu'elles se dispenseront d'étaler au pied des Autels ce faste indécent qu'elles doivent condamner par le vœu même de pauvreté qu'elles se proposent de faire dans la suite, en conséquence la Députation sur les Monastères, est chargée de veiller à ce que les jeunes filles qui se destinent à la vie Monastique, ne fassent usage d'aucun ornement dans leurs habits, depuis leur acceptation jusqu'à la vêtue »

On mande de Milan qu'à l'occasion de la prestation de serment de ce Duché à l'Empereur, l'Archiduc a fait jeter de son Palais au peuple assemblé pour cette cérémonie, quantité de pièces de monnoie, & ensuite quelques médailles d'or, sur lesquelles on lit d'un côté : *Longobardia fides sacramento firmata*, & de l'autre les noms & les titres divers de Joseph II.

On a trouvé dans la vallée de Chiavona, au District de Ronceno, une mine de cuivre, d'argent & même d'or; selon les calculs faits d'après l'exploitation commencée, elle a donné jusqu'ici 25 livres de métal, l'un portant l'autre, sur 100 livres de minerai, peut-être produira-t-elle plus encore.

» L'insulte faite au pavillon François dans ce port; écrit-on de Tripoli de Barbarie, vient d'être réparée. La Régence a ordonné au Commandant du port de se rendre avec des témoins honorables à l'Hôtel du Consul de France, & d'y déclarer, dans les termes les plus soumis, que se repentant de sa conduite passée, il auroit désormais, pour le pavillon du Roi

Très-Chrétien , tous les égards & tout le respect qui lui sont dûs , protestant que s'il lui avoit préféré celui d'Angleterre ce n'avoit été que par imprudence , & pour avoir prêté trop légèrement l'oreille aux séductions d'un certain Consul , qu'il ne nomma pas , mais qu'on devine bien. — Un Maltois , qui pour devenir Rais ou Capitaine pirate au service de cette Régence n'avoit pas craint d'apostasier , a été pris dernièrement par une galère de Malthe , & conduit à la Valette , où il a été pendu. Il en sera de même d'un autre renégat Sicilien , qui a été également pris & envoyé à Naples il y a quelques semaines. Comme il a sacrifié au même Dieu l'intérêt , il aura sans doute la même récompense «.

E S P A G N E.

De MADRID , le 30 Août.

UN Courier expédié de Cadix & arrivé ici le 22 du mois dernier , a apporté des dépêches qui ont d'autant plus piqué la curiosité publique que la Cour n'avoit rien publié de leur contenu. On a su depuis par les lettres particulières l'arrivée d'un paquebot de la Havane qui est parti le 28 Juin & a mouillé le 18 de ce mois à Cadix. Ce bâtiment n'étoit chargé que des dépêches de la Cour & de 3 ou 4 lettres pour des particuliers. On y lit que le 24 Juin , il sortit de la Havane 2 vaisseaux de ligne pour la Vera-Cruz , où ils ont été prendre les fruits & l'argent qui s'y trouvoient , ce qui fait craindre que le convoi ne parte qu'à leur retour , au lieu d'avoir mis à la voile en Juillet comme le commerce s'en étoit flatté d'après le

besoin pressant qu'il a des fonds retenus à la Havane. L'escadre de M. de Monteil s'est éloignée de ce port le 22 Juin , & ce qui fait croire qu'elle va en droiture à St-Domingue , c'est qu'elle a emporté 700,000 piastrres. Le 26 on vit arriver une frégate de M. de Grasse qui prit 300,000 piastrres & qui repartit le lendemain. Ces lettres confirment que MM. de Navarro , Gouverneur-Général de Cuba , de Navia , Commandant des troupes , & Bonnet , Commandant de la Marine , alloient s'embarquer pour l'Europe.

Suivant les avis du camp de St-Roch les barques canonnières ont mis le feu à un magasin à poudre situé sur la pointe d'Europe. Son explosion , s'il faut en croire le rapport de plusieurs déserteurs , a coûté la vie à plus de 300 personnes.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 8 Septembre.

Nous attendons toujours avec anxiété des nouvelles de toutes les parties du théâtre de la guerre. On fait que le 31 du mois dernier la Cour reçut des dépêches du Général Clinton , de l'Amiral Rodney , du Chevalier Peter Parker , & du Commandant de Gibraltar ; jusqu'à présent elle n'en a rien publié ; & son silence produit l'effet ordinaire , de faire présumer qu'elle n'a rien de bon à annoncer. On commence à rabattre beaucoup de la prétendue victoire rempor-

tée le 6 Juillet par le Lord Cornwallis. Nous n'en sommes instruits que par la Gazette extraordinaire de Rivington , qu'on fait exagérer toujours les moindres avantages , & quelquefois en annoncer qui n'existent point. On pense que si en effet ce combat avoit eu des suites importantes , il ne se feroit pas écoulé deux mois sans qu'on eût reçu des relations directes. Tandis que les papiers vendus au Gouvernement annoncent la réduction des trois Provinces méridionales , en conséquence de cette victoire , des lettres particulières nous présentent le vainqueur pressé par les ennemis vaincus , fuyant devant eux , poussé vers Portsmouth , & réduit à la nécessité de s'embarquer , & d'abandonner la Province qu'on supposoit qu'il avoit déjà conquise.

New-Yorck ne nous offre pas moins d'incertitudes inquiétantes.

» Le 22 Juin , portent des lettres de Harford du 5 Juillet , M. de Rochambeau est arrivé ici avec la première division de l'armée à ses ordres ; les trois autres divisions sont arrivées les trois jours suivans. Le 25 il s'est mis en marche avec la première division , & les autres l'ont suivi dans l'ordre où elles sont arrivées. Jamais on n'a vu une plus belle troupe sous les armes , & jamais armée n'a été mieux fournie de tout ce qui lui est nécessaire pour une campagne. La bonne discipline des troupes , & l'attention des Officiers à empêcher qu'il ne soit fait aucun tort aux particuliers , ont rendu très agréable aux habitans le passage de cette armée dans le pays , & nous avons la satisfaction d'assurer tous nos compatriotes qu'il n'est arrivé aucun désordre. Le 2

Juillet notre armée a décampé de New-Windsor, & après avoir passé la rivière d'Hudson, elle s'est mise en marche pour les plaines Blanches, où l'on s'attend que se fera la jonction avec les troupes Françoises de Rhode-Island.

Des lettres postérieures annoncent cette jonction; mais elles ne parlent point de la mauvaise réception qui a été faite à l'Armée combinée à quelques-uns de nos postes, devant lesquels elle s'est présentée. On connoît la nature de ces postes & qu'il est difficile de les défendre, & on suppose que le Général Clinton au lieu de fatiguer & d'affoiblir inutilement sa garnison, les aura évacués pour la plupart, & réservé ses forces pour faire toute la résistance qu'il peut faire en effet avec succès dans New-Yorck. Les François & les Américains réunis n'attendoient que l'arrivée de M. de Grasse pour commencer le siège de cette place.

La flotte Françoisé ne peut avoir tardé à paroître dans ces parages. Si la Cour avoit publié quelques-unes des dépêches qu'elle a reçues de l'Amiral Rodney, nous pourrions savoir positivement l'époque du départ des forces ennemies de la Martinique, & nous pourrions calculer à-peu-près celle de son apparition sur les côtes de l'Amérique Septentrionale. On suppose ici que ce départ n'a eu lieu que le 15 Juillet, & que l'Amiral Rodney a pris sur le champ la même route. Les deux flottes ne pourront manquer de se rencontrer, & on s'attend

d'avance à la relation d'un combat. Nos papiers , pour nous rassurer sur son issue , portent les forces de Rodney à 35 vaisseaux de ligne ; mais il n'en a réellement que 31 , savoir 21 qu'il conduit avec lui , 7 qu'il trouvera sous les ordres de l'Amiral Graves , & 3 que lui mène l'Amiral Digby. Pour lui donner la supériorité on n'en donne que 31 à M. de Grasse ; mais on fait que sa flotte est de 26 , & que M. de Barras en a 8 à Rhode-Island , ce qui en fait 34.

» Samedi dernier , 30 Juin , lit-on dans une lettre de Boston du 5 Juillet , la frégate Française la *Surveillante* est arrivée ici du cap François , après une traversée de 20 jours. Le lendemain de son départ elle rencontra une frégate Angloise , & se batit vivement avec elle. La *Surveillante* eut 14 hommes tués & environ 25 blessés. Nous n'avons pas encore d'autres détails de ce combat. On dit que la *Surveillante* a apporté une grande quantité d'habits pour les troupes Françaises. — Hier 4 , l'anniversaire de la glorieuse Indépendance de l'Amérique a été célébré ici avec la plus grande pompe ».

Nos autres nouvelles de l'Amérique Septentrionale se réduisent à celles ci , que nous trouvons dans une Gazette de Philadelphie , du 11 Juillet.

» La mauvaise santé de M. Huntington , Président du Congrès , ne lui permettant pas de continuer à remplir les fonctions de cette place , M. Thomas , M' Kean a été élu pour lui succéder. — Le bruit couroit généralement il y a quelques jours que le traître Arnold , déserter de l'armée Américaine , Brigadier-Général dans l'armée Angloise , & ami de cœur du Chevalier Clinton , avoit été soupçonné d'avoir empoisonné le Major-Général Philips , mort

dernièrement dans la Virginie, & qu'en conséquence on s'étoit assuré de sa personne. — Il y a quelque tems que ce même Arnold ayant demandé à un Capitaine Américain qu'il avoit fait prisonnier, ce qu'il croyoit que ses compatriotes feroient de lui s'il avoit le malheur de tomber entre leurs mains; je crois, lui répondit celui-ci, qu'ils vous couperont la jambe dont vous boitez, & qui a été blessée dans la cause de la liberté & de la vertu, qu'ils brûleront cette jambe avec les honneurs de la guerre, & qu'ensuite ils enverroient le reste de votre corps au gibet. — Nous éprouvons ici des chaleurs excessives depuis quelques jours. Le 8 & le 9 de ce mois, le thermomètre de Farenheit a été à 94 degrés. — On apprend que dans le Maryland, depuis le 1er Mars jusqu'au 1er Juin, on a pendu 7 personnes accusées de correspondance avec les troupes du Roi, & entr'autres 2 Juives «.

En attendant les nouvelles importantes que nous ne pouvons manquer de recevoir dans peu de tems de ces contrées, nous parlerons ici d'un écrit que nous fournissent les mêmes papiers Américains; il traite une question qui intéresse également la tranquillité des Communautés particulières, & le maintien de la paix générale.

« Ayant feuilleté par hasard chez un de mes voisins les minutes imprimées de la dernière séance de l'Assemblée générale de Pensylvanie, je fus surpris de voir qu'il avoit été présenté à la Chambre une pétition, tendante à ce que les Habitans de Philadelphie fussent incorporés pour le maintien du bon ordre dans cette Ville, & telles sont les expressions de la minute, datée du 23 Mars; n'ayant point entendu dire dans les dernières excursions que j'ai faites à Philadelphie, qu'on se fût adressé à la Législation sur un objet qu'il lui est si important de connoître, je

desirai vivement d'apprendre quel en avoit été le succès. Dans cette vûe j'examinai soigneusement le reste des opérations de la Chambre jusqu'à la fin de la première semaine d'Avril; pendant tout ce tems, il n'a rien paru de nouveau sur cet objet: trouvant alors une résolution qui portoit que l'Assemblée finiroit sa session le Mardi 10, je fus sur le point d'abandonner mes recherches. Cependant je les continuai, & quel fut mon étonnement, lorsque je trouvai une résolution du 9 Avril qui portoit: « Que les Députés de la Cité formeront un Comité pour rédiger & présenter un Bill conformément à l'objet de ladite pétition, dont la teneur étoit énoncée. — Je me suis procuré depuis une copie de cette pétition qui n'a été signée que par 54 personnes résidantes principalement dans la partie haute de *Second Street*, & dans le voisinage. On auroit pu attendre que les représentans pour la Cité, en voyant une demande de cette importance provenir d'un si petit nombre d'habitans, la plûpart du même voisinage, auroient fait dans la Chambre une motion tendante à ce qu'on ordonnât de publier la pétition ou sa substance dans une Gazette, dans la vûe d'informer de ce qui s'agitoit les milliers d'habitans intéressés dans cette affaire; on devoit espérer au moins que le Comité désigné pour rédiger le Bill auroit convoqué de manière, ou d'autre ses comettans, afin qu'ils prissent connoissance de la proposition, & qu'ils concertassent le plan du Bill, s'il étoit de leur goût. — Il doit paroître un peu singulier que les Bourgs aient la fureur en ce moment de former des corporations. Reading (1), York & Carlisle ont des plans sembla-

(1) Dans le Bill pour ériger Reading en corporation de Bourg, il y a une clause qui fixe la résidence de la plupart des Officiers du Comté dans la Ville. Cet arrangement ne rendra-t-il pas, en grande partie, les habitans de Reading les seuls Maîtres de la nomination & du choix du Clerc & Schériff du Comté?

bles , dont le succès dépend de Bill soumis actuellement à l'examen de l'Assemblée. On peut cependant douter avec raison si les principes de notre gouvernement populaire admettent la formation de telles communautés , qui ne sont qu'une pure imitation de la politique de certains Etats Européens , lesquels se trouvent dans des circonstances très-différentes. Dans chaque ville considérable des Provinces-Unies il existe depuis les tems reculés des Ducs de Bourgogne , autrefois Souverains de tous les Pays-Bas , des corporations de ce genre , lesquelles jouissent de privilèges qui forment de ces Villes des Républiques distinctes en dedans de l'Etat ; circonstances très-défavorables à l'unité & à l'expédition dans les conseils nationaux ; car chacun de ces Gouvernemens formant *Imperia in Imperio* , doit être , ainsi que les Etats de la Province , consultés sur tous les objets nouveaux & importants qui se présentent dans l'assemblée des Etats-Généraux. En Allemagne , lorsque les grands Vassaux devinrent des Princes indépendans , sous le titre de Duc , Margrave , Comte , & même Archevêque & Evêque , les Corporations adoptèrent la forme & la puissance des Etats Aristocratiques. Telles sont Hambourg , Francfort , Nuremberg & autres [1]. C'est ce qui fait que l'Al-

(1) Quelques Villes de la Suisse ayant conservé , sous le Gouvernement Républicain , le système des Communautés ou Corporations , système assez convenable lorsque ce Pays étoit gouverné par les Empereurs d'Allemagne , Berne , Lucerne , Fribourg & Soleure étoient aristocratiques , c'est-à-dire , entre les mains de quelques familles opulentes , d'autres telles que Bâle , Zurich & Schaffhausen étoient démocratiques , chaque Bourgeois prenant part à l'Administration. Les Villes ont étendu leur pouvoir dérivé de l'ancien système des Corporations sur les territoires de leurs Cantons respectifs ; & les habitans des Villes , s'arrogeant toute l'autorité gouvernent les cultivateurs comme leurs sujets. En vain les Suisses , en secouant le joug de la Maison d'Autriche , bannirent-ils la noblesse ; les Villes & même dans certains cas des Plébéyens de ces Villes qui ont usurpé un

l'Allemagne est divisée en quelques centaines d'Etats, & qu'elle a une multitude de Princes, dont elle est obligée de soutenir les dépenses domestiques, chacun de ces Princes aimant le luxe, & voulant l'emporter sur ses voisins. Aussi n'est-il point de Pays d'une égale étendue qui soit aussi foible & aussi exposé à l'insulte. Dans une Monarchie dont toutes les parties sont liées étroitement ensemble, de tels établissemens sont peut-être avantageux au Peuple, en ce qu'ils tendent à restreindre & modérer la Puissance Royale, & qu'ils élèvent ces Communautés jusqu'à partager avec le Souverain le droit de législation; mais dans un état démocratique tel que le nôtre, ils tendent à le morceler en le subdivisant en de moindres Etats, dont chacun a le pouvoir de faire ses propres loix. Ils servent à unir les habitans pour des objets d'une nature locale en même tems qu'ils font naître des factions dans les Villes, relativement à des plans de peu ou d'aucune importance, & font négliger, & peut-être exclure les intérêts généraux de la Nation. En Angleterre, des gens sages & désintéressés, desireront que ces établissemens soient abolis, parce qu'ils favorisent les entraves mises à l'industrie, & parce que les représentans de ces Communautés, portent la corruption dans la Chambre des Communes. Autrefois, lorsque chaque Cultivateur & Artisan étoit le vilain, c'est-à-dire, l'Esclave du Roi ou de quelque Seigneur, c'étoit un grand privilège d'être homme libre dans une Ville; mais depuis que la Nation entière est émancipée, les Bourgs francs sont devenus sans importance, relativement à leur premier objet, & ils ont produit des inconvéniens. Quelque singulier que cela paroisse, il est pourtant vrai que

pouvoir exorbitant, secondés par l'esprit de ces anciennes Associations, ont trouvé le moyen de s'emparer de l'autorité suprême.

tandis que nos Villes s'efforcent d'obtenir ces associations , les habitans des Bourgs les plus opulens de l'Angleterre, tels que Manchester, Birmingham, &c., qu'on pourroit appeller cités à cause de leur étendue, attribuent leur prospérité & leur accroissement, à l'avantage qu'ils ont de ne point former des Corporations. Rien n'alarmeroit autant peut-être les Manufacturiers industrieux de ces Bourgs, que si on les menaçoit de leur donner des Maires & des Aldermans. Ils jouissent d'une police parfaitement bonne sous la protection de la Magistrature commune du Comté. Affranchis de toutes les entraves formées par d'absurdes loix locales & par d'injustes restrictions, n'ayant rien à craindre des factions & des disputes qui s'élèvent si communément lors des Elections annuelles des Officiers de corporation, ainsi que d'autres discussions inutiles, les habitans de ces Bourgs se livrent paisiblement & avec activité à leurs affaires, sans que rien trouble leur heureuse harmonie. Qui est-ce qui ignore qu'à Londres, cette ville dont le Lord Maire & la corporation font une si pompeuse figure dans le système politique général, les Négocians & les plus habiles Artisans évitent aujourd'hui de devenir Bourgeois, ou capables d'occuper les charges, & que la Magistrature & la Police de la Ville tombent de plus en plus, chaque jour entre les mains de gens incapables & sans importance, tant ces honneurs si vantés & les privilèges de la première Ville de la G. B., sont incommodes & tant ils sont redoutés par les individus. — Boston, ville remarquable pour le bon ordre qui y règne, n'a point d'autre plan de Police que celui qui est commun à toutes les autres Villes de l'Etat. » L'égalité des privilèges, a dit M. Hume, est la source de la Concorde. — Trenton dans le New-Jersey étoit autrefois un Bourg avec corporation ; mais les habitans ayant appris par l'expérience que leurs franchises leur

étoient plus à charge qu'elles ne valoient , ils convinrent de les laisser tomber en désuétude & par conséquent de les abroger. — Je n'ai plus qu'une observation à faire sur cet objet , c'est qu'en créant des Magistrats de corporation dans les Capitales & autres Villes , on blesse les droits des Juges actuels , établis en vertu de la constitution ils sont même exposés par ces arrangemens à être supplantés. La législation devrait s'occuper d'obtenir des habitans de chaque lieu susceptible d'être formé en corporation , un consentement qui puisse autoriser une telle innovation ; car on ne sauroit croire que des personnes qui , comme les Membres de l'Assemblée ont juré de ne point enfreindre l'acte d'union , se permettent sciemment rien qui y soit contraire. „

La curiosité publique ne trouve pas plus d'alimens dans ce qui se passe en Europe , que dans ce qui se passe en Amérique. On commence à revenir des terreurs que la nouvelle de l'approche de l'armée combinée avoit répandues. Comme elle ne s'est point encore montrée sur nos côtes , que la saison avance , & que la crainte de l'équinoxe doit la forcer à rentrer bientôt dans ses ports , nous nous flattons ici qu'elle ne se retirera pas toute entière à Brest , & que les Espagnols regagneront Cadix ; si c'est leur plan , leur séparation doit se faire plutôt , & peut-être a-t-elle eu déjà lieu maintenant. Ce qui confirme cette conjecture , c'est que l'Espagne a besoin de ses forces auprès du détroit de Gibraltar , pour empêcher les tentatives que nous pourrions faire immédiatement après l'équinoxe pour ravitailler cette

place , & pour porter des secours à Mahon que nous ne doutons plus que nos ennemis menacent , & où ils sont sans doute à présent descendus. L'éloignement & la séparation de l'armée combinée , laisseront la liberté de sortir à l'Amiral Darby que l'escadre Françoisse ne sera pas en état d'arrêter. Quelques efforts que nous ayons faits jusqu'à présent , quoique tous les vaisseaux que nous avons aient eu ordre de joindre cet Amiral à Torbay , sa flotte le premier de ce mois n'étoit que de 21 vaisseaux , elle en avoit 23 le 3 de ce mois ; tous nos papiers la portent aujourd'hui à 36 ou 37 ; mais dans ce nombre , il y en a 4 de 50 canons , & 5 qui sont de simples garde côtes très-bons pour faire nombre , & figurer dans une station tranquille , mais peu propres à tenir une place en ligne. Au reste si la séparation de l'armée combinée a bientôt lieu , ses forces quelles qu'elles soient seront suffisantes , puisqu'il n'aura point à combattre , & nous pourrons être rassurés sur le sort des flottes que nous attendons. Il se débite que le départ de la flotte qu'on attend de la Jamaïque est différé , parce que l'Amiral Rodney a cru qu'il n'étoit pas prudent d'affoiblir son escadre pour donner une escorte à cette flotte.

On ne parle presque plus aujourd'hui du voyage du Commodore Johnstone à Rio de la Plata , de la prise qu'il a faite d'un riche vaisseau Espagnol , & de la révolte qui s'est élevée

dans ces contrées , qu'il va appuyer ; il paroît que ces nouvelles n'ont été jetées d'abord dans le public que pour distraire l'attention de l'alarme causée par l'approche de l'armée combinée. Le Gouvernement n'a point donné lui-même ces intéressantes nouvelles , & on les a mises dans nos papiers sans qu'on sache qui les a reçues , & par quelle voie elles sont arrivées. Selon ces nouvelles , ce fut le premier Mai que le Commodore après avoir réparé les dommages qu'il avoit soufferts dans la rencontre avec M. de Suffren , partit de Praya ; toute sa flotte marcha de conserve pendant trois semaines , après quoi , le *Héros* de 74 & le *Monmouth* de 64 prirent la route de l'Inde avec les vaisseaux de la Compagnie , & Johnstone avec le *Romney* , l'*Isis* & le *Jupiter* , de 50 canons , les frégates la *Diane* , l'*Active* , le *Jason* , le *Mercury* , 3 sloops , un brûlot , 2 galiotes à bombes , 7 bâtimens de transport , 9 vivriers & 3 bâtimens armés en flûte , se rendir à Rio de la Plata , à l'embouchure de laquelle il arriva vers la mi Juin ; il remonta cette rivière jusqu'à 100 milles au-dessus de son embouchure , où est Montevideo , d'où l'on dit que ses lettres sont datées. Si ces détails sont vrais , on commence à regarder ici l'escadre du Commodore comme perdue ; elle peut avoir d'abord quelques succès ; mais comment les soutenir seul sans espoir de renforts qu'on ne peut lui envoyer , & exposé à voir à cha-

que instant des soulèvemens qui peuvent en un instant le priver de tous les avantages.

On n'a pas lieu d'être sans inquiétude sur le sort des vaisseaux qu'il a détachés pour escorter le convoi de l'Inde, si les François les attendent au cap de Bonne-Espérance.

» Le *Lion-Gotick*, vaisseau de la Compagnie Da-
noise des Indes, écrit-on de Lisbonne, revenant de
la côte de Malabar, & qui a touché au Cap de Bonne-
Espérance, vient de mouiller dans ce port, (le 24
Juillet). Il nous apprend que M. de Tronjolly mouil-
loit au Cap depuis le premier Mai dernier, & disoit
publiquement qu'il y étoit stationné, pour intercep-
ter une petite escadre de vaisseaux de guerre, ayant
sous son convoi des bâtimens de transport & des vais-
seaux de la Compagnie de l'Inde venant d'Angleterre,
dont il attendoit l'arrivée dans peu de tems. L'escadre
de M. de Tronjolly, consistoit en 6 vaisseaux de
ligne & 2 frégates.

On assure que la Compagnie des Indes
a reçu avis de la prise du *Swallow*, pa-
quebot sur lequel étoit embarqué le Lord
Macartney, qui se rendoit à son Gouver-
nement de Bengale. Elle n'a pas reçu de
même la confirmation des nouvelles inté-
ressantes qu'on avoit publiées de l'Inde, &
qui présentoient ses établissemens à l'abri
des attaques des Marattes

Les vaisseaux qu'elle attend de Sainte-
Hélène, sont la *Princesse Royale*, le
Sandwich, le *True Britton*, le *Walpole*,
le *Granby*, le *Fox* & le *Grafton*; les qua-
tre premiers sont, depuis quelques mois,

à Sainte-Hélène , où ils attendent un convoi. Les autres vaisseaux que l'on fait être en chemin pour revenir ici , sont le *Comte d'Oxford* , le *Hafewell* , la *Résolution* , le *Prince* & le *Duc de Kingston*.

» Les vaisseaux de la Compagnie , dit un de nos papiers sont généralement tous construits sur le même modèle ; leur port est ordinairement de 750 à 900 tonneaux ; ils montent tous 26 canons & 99 hommes d'équipage. La semaine dernière on en a lancé à l'eau deux des chantiers de la Tamise ; l'un a été nommé le *Northington* , l'autre le *Warren-Hastings* ; on les équipe avec toute la diligence possible , afin qu'ils puissent partir avec la flotte qui , à ce que l'on dit , doit appareiller vers la fin du mois d'Octobre prochain. Cette flotte est , à ce qu'on prétend une des plus considérables qui ait jamais fait voile d'Angleterre pour cette partie du monde. Indépendamment de 13 vaisseaux destinés pour les établissemens Asiatiques de la Compagnie , plusieurs navires armés en flûtes , richement chargés , feront voile avec le même convoi. On assure qu'elle ne sera pas moins de 25 vaisseaux ».

Un cachalot ou petite baleine de 21 pieds de long sur 10 de large , a paru dans la Tamise au-dessus du pont de Londres , le 29 du mois dernier , sur les 6 à 7 heures du matin. La surprise a été d'autant plus grande , qu'on n'y en avoit jamais vu. Il fallut plus de quatre heures & quantité d'affaillans , pour s'en saisir.

» Sur le grand chemin de Deptfort , dit un de nos papiers , il y a 6 jeunes femmes ou filles déguisées en hommes qui , munies de pistolets , attaquent & valisent les passans. On vient , dit-on , d'en arrêter 3 ; c'est la fille d'un certain Williams , Marchand
22 Septembre 1781. h

d'un des fauxbourgs de Deptfort ; elle avoit un habit qui lui donnoit l'air d'un garçon Boulanger «

On ne parloit plus de l'Amiral Arbuthnot depuis son arrivée ; un de nos papiers vient de le remettre ainsi en spectacle au public.

« On dit que dans la conférence de deux heures que cet Amiral a eue avec le Roi , il s'est montré un adversaire décidé de la guerre Américaine ; & qu'il a déclaré qu'il falloit ranger la réduction de l'Amérique au nombre de ces impossibilités physiques qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de vaincre ; & il a ajouté que le Général Clinton est du même sentiment que lui. Cette opinion ne s'accorde guere avec celles des personnes qui ne cessent de représenter l'Amérique comme incapable de résister plus longtemps , & les Américains comme disposés à rentrer sous la domination Britannique. Il seroit tems d'examiner lequel des deux est le plus avantageux , ou de la continuation de la guerre , ou d'une paix honorable , en reconnoissant franchement une indépendance qu'on ne sauroit plus détruire. Si cette guerre dure encore une année , il faut s'attendre à une nouvelle perte de 20 millions sterl. qui ne produiront rien. Quand quelque miracle pourroit opérer la réduction de l'Amérique , les dépenses nécessaires pour la conserver équivaudroient presque toujours à celles qu'il faudroit pour la subjuguier ; car les semences de liberté qui s'y sont répandues , éclateroient toujours à chaque instant , & fourniroient des sources intarissables de dépenses & des théâtres de sang ».

Le 6 , l'Amiral Parker a pris congé des Lords de l'Amirauté de la manière la plus amicale , & il s'est mis en route pour Torbay , où il va prendre le commandement en second de l'escadre aux ordres de l'Amiral Darby.

F R A N C E.

De P A R I S , le 18 Septembre.

ON a appris par les lettres de Brest , que les 19 vaisseaux de ligne François aux ordres de M. le Comte de Guichen; qui faisoient partie de l'Armée combinée , sont rentrés à Brest le 5 de ce mois pendant la nuit. Les vaisseaux Espagnols ont fait voile pour Cadix. Le Journal de Brest contient les détails suivans.

« Le 3 , arrivée de la frégate la *Terpsicore* , venant de Bordeaux avec un convoi de 15 à 16 voiles. — Le 4 , arrivée d'un convoi de Nantes de 27 à 28 voiles , escorté par l'*Etourdie* & l'*Epervier*. — Le 5 , arrivée de la frégate l'*Attalante* , du lougre le *Tartare* , & de la corvette l'*Alligator*. — Le même jour , à 9 heures du soir , les frégates de l'armée de M. le Comte de Guichen , sont entrées en rade , & successivement on a vu paroître pendant la nuit tous les vaisseaux de l'escadre. Les Officiers rapportent que le même jour , environ vers les 6 heures du matin , à 15 lieues d'Ouessant , l'armée Espagnole s'est séparée de l'armée Française pour retourner à Cadix. Cette séparation ne devoit se faire que du 10 au 15 de ce mois ; mais D. Louis de Cordova ayant reçu des ordres de la Cour d'Espagne , a jugé qu'il étoit à propos que les forces de sa nation se rassemblâssent dans ce moment-ci du côté de Gibraltar. En conséquence il a quitté sa croisière quelques jours plutôt. — Le vaisseau Espagnol le *Brillanté* , s'étoit égaré ; & depuis le 2 de ce mois , on n'en avoit aucune nouvelle , quoiqu'on eût envoyé plusieurs frégates à sa recherche. —

L'armée Françoisse est rentrée en bon état , ayant très-peu de malades à bord. — Le 10, la *Néréide* rentra ; c'étoit une des frégates envoyées à la recherche du *Brillanté* ; elle l'a trouvé à l'entrée de la Manche , & après avoir marché quelque tems avec lui , & l'avoir mis sur la route de l'armée Espagnole , elle l'a quitté ».

Nous avons reçu enfin les détails de l'expédition de M. le Duc de Crillon ; nous nous empressons de les transcrire ; ils sont contenus dans la lettre suivante de Mahon , en date du 22 Août.

» Avant hier (19) nous sommes débarqués dans l'Isle de Minorque , après trente jours de navigation depuis notre départ pour Cadix. D'abord les vents nous servirent très-bien , puisque dans trois jours l'armement eut passé le Détroit : il étoit composé de 105 voiles , dont 2 vaisseaux de 70 , 5 frégates , 6 chébecs & 6 bombardes. En vue de Carthagène , les vents devinrent totalement contraires , & nous obligèrent de relâcher pendant 17 jours ; lorsqu'ils nous permirent de reprendre notre route , des calmes vinrent encore la retarder ; enfin par la hauteur de Malaga les vents redevinrent favorables , & en trois jours ils nous mirent en vue de Minorque. Dans ce moment tout se disposa pour la descente ; & si les vents renforcés plus qu'il ne falloit sur les atterrages , n'eussent rendu le débarquement long & pénible , nous aurions pu surprendre encore plus l'ennemi qui n'avoit aucune connoissance de notre arrivée , & qui ne nous attendoit pas. Voici l'ordre du Commandant - Général aux Commandans de chaque division , pour les instruire de l'ensemble de l'opération , seul moyen de l'exécuter avec précision dans toutes ses parties. — Aussi-tôt que le vaisseau commandant aura tiré 23 coups de canons ,

Signal général de débarquement, je descendrai à terre à la cale de la Molquita, avec les deux brigades qui forment l'avant-garde de l'armée. J'occuperai le moins de terrain possible, pour laisser aux bâtimens de guerre le jeu de leurs canons libre pour balayer la côte. Dès que les deux brigades seront débarquées, je les formerai, & je marcherai rapidement sur quatre colonnes, si le chemin le permet, pour m'emparer des hauteurs qui se trouvent avant d'arriver à Saint-Antoine : delà je me porterai avec la même célérité jusqu'à Mahon pour y attendre l'armée, & mettant cette Ville derrière moi, j'y établirai le quartier général, lequel demeurera couvert par ces deux brigades. Je les employerai pour placer des gardes de sûreté & de police dans Mahon; je les aurai sous ma main, afin d'en tirer les détachemens nécessaires pour envoyer dans le pays, selon les circonstances. Un détachement sera fait sur le champ pour aller s'emparer de ce que l'ennemi aura pu laisser dans ses magasins & arsenaux situés sur la gauche du Port, & prendre poste à la tour des signaux : pendant cette halte à Mahon, je formerai un autre détachement pour aller, aussi-tôt que la tête de l'armée m'aura joint, s'emparer du port de Fornella & des forts qui en défendent l'entrée; ce port étant de la plus grande importance, comme le seul capable, en cas de mauvais tems, de recevoir non-seulement tous nos bâtimens de transport, mais même ceux de guerre, attendu qu'il n'est qu'à quatre lieues de Mahon. Au moment que j'aurai été joint par la brigade de Burgos, qui doit faire la tête de l'armée, en venant jusqu'à Nevy, & qui en formera la gauche dans l'investissement du Fort Saint-Philippe, je conduirai cette brigade, en suivant le chemin qui mène de Mahon au Fort Saint-Philippe, jusqu'à la Nueva Araval; d'où tournant sur la gau-

che, elle marchera jusqu'à ce qu'elle se soit appuyée au bord de la mer le long du Port, en cernant la place le plus près possible, avec l'attention néanmoins de se tenir toujours hors de la portée du canon. La brigade d'Amérique & celle de Murcie, ayant suivi celle de Burgos, elles se trouveront naturellement, en arrivant suivant l'ordre de bataille, sur le terrain qu'elles doivent occuper, la brigade de Murcie donnant la main, à la hauteur de la Nueva Araval (point de réunion) à la gauche de la brigade de Savoie sera débarquée à la cale de Alcofar, sous les ordres de Dom Louis de las Casas. Ce Brigadier a des instructions particulières, soit pour achever de la même manière l'investissement parfait du Fort Saint-Philippe, dont sa brigade formera la droite à la hauteur de l'entrée de Saint-Etienne, si l'ennemi ne fait aucune résistance, soit pour toute autre manœuvre que je crois avoir prévue & que je lui ai indiquée; mais que les circonstances & le coup d'œil du moment peuvent seules décider, dans le cas que l'ennemi se laissât tenter par l'appât que je lui présente, en nous voyant débarquer en deux corps divisés & en plein jour : ce que nous pourrions espérer de l'intrépidité du Général Murray, Gouverneur du Fort, si ce même Général n'étoit trop trop habile pour se mettre entre deux feux & s'exposer à nous voir entrer pêle-mêle avec les siens dans le Fort, si ses troupes engageoient une affaire avec les nôtres. Les logemens de MM. les Officiers Généraux seront marqués dans les maisons les plus voisines de leurs divisions derrière la Nueva Araval; MM. les Brigadiers & Colonels, camperont à leurs postes, à moins qu'il ne se trouve des maisons de campagne placées à-peu-près sur le terrain que doivent occuper leurs tentes; & tous les autres Officiers, de quelque grade qu'ils soient, camperont selon l'Ordonnance

du Roi, & ne pourroient se loger sous aucun prétexte dans aucune maison, à moins d'une permission expresse du Commandant de la division. — D'après ce plan de descente qui a été exécuté avec quelque contrariété de la part des vents, on peut juger combien il auroit eu plus de succès encore, si la brigade de Savoie qui se trouvoit au vent n'eût été obligée de différer de 36 heures son débarquement. Les deux cales de la Mosquita & d'Alcofar sont à une lieue de distance du Fort Saint-Philippe & éloignées entr'elles d'une lieue & demie. Les 2000 hommes débarqués à celle d'Alcofar, si ce débarquement se fût effectué en même-tems que celui de la Mosquita, pouvoient couper, dans leur marche sur Mahon, les troupes Angloises qui de cette place sont rentrées dans le Fort Saint-Philippe, & on voit par les instructions données à Don Louis de las Casas, que le Général avoit prévu cet événement; mais la brigade de Savoie ne put débarquer que long-tems après le corps de l'armée, & l'alerte donnée au Gouverneur du Fort Saint-Philippe, lui laissa le tems d'y faire rentrer deux bataillons, & même de forcer 500 habitans de Mahon à venir augmenter sa garnison déjà composée de 2500 hommes. Ce contre-tems a été d'autant plus fâcheux, que les deux bataillons qui étoient hors de la place, auroient pu être coupés & pris, & peut-être le Fort avec eux, si la brigade de Savoie eût pu débarquer à tems. Cependant, immédiatement après le débarquement fait à la cale de la Mosquita, le Général suivi seulement de la brigade de Catalogne, & de celle des Grenadiers à la tête de laquelle il a toujours marché, se porta avec rapidité sur Mahon, qu'il traversa sans s'y arrêter, & ensuite sur la nouvelle Araval, où il enleva deux canons que les Grenadiers conduisirent au Camp : chemin faisant il fit environ 300 prisonniers. Pen

dant cette nuit active, il plaça lui-même les gardes avancées, & fit tracer le Camp. Enfin après avoir replié les gardes avancées qui n'avoient été mises que pour faciliter toutes ces opérations, & avoir formé la ligne d'investissement du Fort St-Philippe, il partit sur les trois heures & demie du matin pour Mahon, où il soupa à quatre heures de la même matinée avec deux Officiers Anglois ses prisonniers, & les Officiers de l'Etat-Major. Dans sa première marche sur Mahon, il s'empara chemin faisant de l'arsenal, où on a trouvé une infinité d'agres, de cordages, d'appareux & de canons : l'ennemi toujours surpris de son arrivée & encore plus de son activité n'a eu le tems, ni de détruire 3 magasins, ni de retirer l'artillerie. On travaille actuellement à l'inventaire qui n'est pas fini. Les Villes & Fort de Citadella & de Fornella, se sont rendus sans se défendre : le débarquement a été fini à minuit, après avoir commencé à 3 heures de l'après-midi ; & en 24 heures, nous avons été les maîtres de toute l'Isle, à l'exception du Fort Saint-Philippe, d'où l'ennemi a tiré quelques coups de canons, mais sans nous tuer un seul homme. Il ne reste plus à notre Général, pour satisfaire à l'impatience de l'armée que de commencer le siège du Fort : nous attendons de jour en jour 4 ou 5000 hommes de troupes ; & ce renfort sera d'autant plus suffisant, que le Duc de Crillon sera parfaitement secondé par Don Carlos le Maure, Maréchal Général des Logis, chef des Ingénieurs, & par Don Torrofa, chef de l'Artillerie, & connu pour un des plus grands mineurs de l'Europe. Tout espoir de secours est fermé pour le Fort St-Philippe : la communication par terre est absolument impossible, attendu le blocus formé par l'armée, & le Port est bloqué par notre escadre. Hier, elle a pris deux bâtimens chargés de bœufs

pour St-Philippe. Le Général est allé lui-même visiter les postes dans la ville, pour voir si les ordres qu'il avoit donnés pour la sûreté & pour la police avoient été ponctuellement exécutés. A midi on a chanté le *Te Deum* dans l'Eglise Cathédrale avec convocation de tous les corps : les Chefs ont dîné chez le Général, & le même jour, il a reçu au nom de S. M. C. le serment de fidélité de tous les Etats «.

Selon d'autres lettres particulières, outre 160 pièces de canon depuis le calibre de 12 jusqu'à celui de 4, qui étoient dans le Port, les Espagnols ont trouvé des magasins immenses, des marchandises & des richesses de toute espèce, en si grande quantité, que le butin peut être comparé à celui que l'Amiral Rodney a fait à St-Eustache, & la perte des Anglois en cette occasion est pour le moins aussi considérable que celle qu'ils ont fait éprouver aux Hollandois.

Si l'on en croit une lettre de St-Dominique, adressée à une Maison de commerce, & apportée sans doute par un bâtiment particulier, M. de Monteil ni M. de Grasse n'avoient point encore paru au Cap le 25 Juillet. On n'en est pas étonné, quant au premier qui, selon les lettres de la Havane, ne pouvoit y arriver que dans les derniers jours du mois. Quant au retard de M. de Grasse, qui le 13 Juillet avoit dépassé Porto-Rico, on ne peut l'expliquer qu'en supposant, comme cela est vraisemblable, qu'il aura longé la côte du Sud, pour intercepter

h 5

les croiseurs , délivrer le convoi des Cayes & le conduire avec lui au Cap.

« Le 18 Août , écrit-on de Cadix , il est arrivé de Philadelphie un navire François qui a mis 30 jours à sa traversée. Les nouvelles qu'il nous apporte , sont que le Marquis de la Fayette , renforcé par beaucoup de milice , & réuni à un Général Américain , poursuivoit le Lord Cornwallis l'épée dans les reins , & l'avoit obligé de faire 20 milles dans un jour ; qu'Arnold , soupçonné d'avoir empoisonné le Général Philips , avoit été arrêté à New-Yorck par l'ordre du Général Clinton , & qu'un convoi Anglois parti de Cork , étoit arrivé heureusement à Charles-Town. — Le Capitaine de ce navire ajoute qu'au moment de son départ , on regardoit le Général Cornwallis comme acculé à Portsmouth , & n'ayant pas d'autre ressource que celle de s'embarquer à la hâte , s'il ne vouloit subir le sort de Burgoyne. M. de Barras étoit parti avec son escadre pour Boston , afin d'y prendre 800 matelots qui devoient renforcer les équipages des vaisseaux qui étoient en flûtes , & qu'on finissoit d'armer. Le Général Washington & M. de Rochambeau s'étoient réunis pour assiéger New-Yorck , & le Chevalier Clinton présumant ne pouvoir défendre les ouvrages avancés , les avoit abandonnés après les avoir détruits ».

Ces nouvelles font attendre avec impatience celles qui doivent les confirmer ; un bâtiment arrivé de Rhode-Island à Brest en 17 jours de traversée , étant parti le 19 Août , en confirme quelques-unes. A son départ on n'attendoit que l'arrivée de M. de Grasse pour commencer l'attaque de Kingsbridge. Quant au Lord Cornwallis ,

rien n'étoit moins fondé que sa prétendue victoire du 6 Août sur M. de la Fayette , comme les papiers Anglois l'annonçoient ; s'il avoit eu un avantage , il ne seroit pas tellement pressé , comme on assure qu'il l'est vers Portsmouth , qu'il aura été obligé de s'embarquer.

« Deux corsaires Américains , écrit-on de Bordeaux , croisant dans la baie de Biscaye , découvrirent un cutter que sa marche supérieure ne leur permit pas d'atteindre. Sur le déclin du jour les deux corsaires feignirent de s'attaquer, l'un sous pavillon Anglois , & l'autre sous pavillon Américain. Le cutter voyant le combat engagé , voulut venir au secours de celui qu'il supposoit être de sa nation ; il s'approcha en conséquence du bâtiment qui portoit pavillon Anglois ; celui-ci fit un mouvement rapide qui mit le cutter entre les deux corsaires ; ce cutter se rendit. On a su que c'étoit un aviso expédié par l'Amiral Rodney , mais le Capitaine avoit jetté ses dépêches à la mer. Il a été envoyé à Bilbao ».

Selon des lettres de Nantes, on y prépare un armement considérable pour le compte des Hollandois , & qui est destiné pour le Cap de Bonne-Espérance & les autres possessions de la République au-delà du Cap. L'avis suivant que nous nous empressons de transcrire , donnera une idée de la force de cet armement.

MM. le Séné & Compagnie , Négocians & Armateurs , ont annoncé à leurs Actionnaires , par la voie de notre Journal , qu'ils avoient pris des mesures pour fixer d'une manière invariable le départ de leur armement , au mois de Novembre prochain , &

h 6

sous une forme plus étendue & plus redoutable que celle qu'ils avoient annoncée en se procurant par eux-mêmes , au besoin , des vaisseaux tous construits. Ils se font un devoir de leur donner aujourd'hui connoissance , des noms , de la force & de l'encombrement de chacun des vaisseaux , sur la totalité desquels ils ont affecté leur mise d'actions , & qui ont été achetés tous armés de M. de Montieu , le 10 Août dernier , en exécution du traité signé par un de leurs associés , avec les Députés de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales , le 28 Juillet précédent. Ces vaisseaux sont , *Le Persée* , de 50 canons , & de 1200 tonneaux ; *l'Andromède* , de 32 , & de 800 tonneaux ; *l'Union* , de 24 , & de 700 tonneaux ; *l'Amphitrite* , de 20 , & de 430 tonneaux ; le *Petit-Cousin* , de 14 , & de 160 tonneaux ; tous armés à Nantes ; *l'Alexandre* , de 20 , & de 600 tonneaux , armé à Bordeaux ; en tout 160 canons , & 3890 tonneaux. Le commandement en chef de cette expédition est confié à M. le Breton de la Vieuville , de St.-Malo , connu par ses actions de valeur & d'éclat dans cette guerre , & qui a été très-particulièrement recommandé à MM. le Séné & Compagnie , par un Officier Général du premier mérite , M. de la Roche , Commandant de Saint-Malo.

Il y a long-tems qu'on annonce des remèdes contre la rage ; jusqu'à présent on n'en a point trouvé qui soit toujours efficace ; il ne faut pas se rebuter , sur-tout lorsqu'il s'agit d'objets aussi intéressans pour l'humanité ; & nous n'avons pas besoin d'autre apologie pour donner de la publicité à l'avis suivant.

Si quelque Médecin , ou Chirurgien , ou tout autre ami de l'humanité , vouloit acheter un secret infallible contre la rage , tant des hommes que

des animaux, il faudroit s'adresser à Madame la Comtesse de Fribois, à Rupierre, par Croisneville en Normandie. Il existe dans la Paroisse un Pay-san, possesseur de ce secret, qui, après en avoir fait usage depuis plus de soixante ans, dans un nombre infini de circonstances, n'a pas encore éprouvé qu'il ait manqué une seule fois : il garantit les animaux après la morsure, mais il guérit radicalement les hommes quelqu'ait été le nombre des accès.

Nous ne pouvons refuser de publier la lettre suivante, qui nous a été adressée de Guise le 3 de ce mois.

Monsieur, les Journaux perdroient sans doute beaucoup de leur utilité, si se bornant absolument à la partie politique, ils cessoient de vouloir faire mention de quelques affaires dont il importe aux intéressés que le public soit instruit, sur tout lorsque d'abord abusé par des faits que la calomnie & l'erreur ont pu déterminer, il est question de le ramener à une plus juste opinion sur le degré d'estime dont des Citoyens d'un certain ordre sont jaloux de jouir à ses yeux; persuadé que sur ce point nous avons la même façon de penser, j'ose croire, M., que vous voudriez bien ne pas faire difficulté d'insérer le fait suivant dans votre ouvrage. — On instruisoit criminellement au Bailliage Ducal de cette ville le procès de deux particuliers accusés du crime d'usure; des méchans, par une trame aussi noire qu'elle étoit bien ourdie, avoient trouvé le fatal secret d'impliquer dans cette affaire M. Warner, Président de l'Election, contre lequel intervint en effet le 9 Janvier dernier une condamnation qui sans le laver à la vérité, répandoit néanmoins sur son honneur & sur celui de sa nombreuse & intéressante famille, un vernis louche & injurieux, sus-

ceptible de leur faire perdre à toujours la considération dont ils jouissent à si juste titre : mais par Arrêt du Parlement rendu sur son appel de la Sentence de Guise en la Tournelle Criminelle le 22 Août dernier au rapport de M. Bruaut des Carrières. — » La Cour faisant droit sur les conclusions de M. le Procureur-Général, décharge M. Warnet des plaintes & accusations intentées contre lui à la requête du Procureur-Fiscal du Bailliage Ducal de Guise, lui permet de faire imprimer & afficher l'Arrêt par-tout où bon lui semblera..... & enjoint aux Officiers dudit Bailliage de Guise qui ont rendu la Sentence dont étoit appel, de se conformer aux Arrêts, Ordonnances & Règlemens de la Cour & sur iceux d'énoncer positivement & clairement dans leurs Sentences définitives les faits dont ils déclarent les accusés atteints & convaincus. — L'intérêt que le public avoit pris à cette affaire, n'a jamais pu être apprécié que par les félicitations que M. Warnet reçut de l'Universalité de ses concitoyens, au moment où l'Arrêt a été connu ; je ne doute pas que ceux de vos lecteurs de sa connaissance à qui cet événement n'est pas encore parvenu, n'éprouvent la même satisfaction en apprenant la justice que la Cour lui a rendu d'une voix unanime. — J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé, VIOLETTE DE BRETAGNE, Avocat.*

Nous avons annoncé dernièrement les travaux d'un homme de lettres, pour abrégé & faciliter l'étude des langues ; le succès de sa Méthode ne sauroit être plus important, puisqu'elle tend à perfectionner les Plans d'Education publique, & à la suppléer, lorsque les défauts de moyens ou d'autres circonstances n'ont pas permis

Aux jeunes gens de suivre les Cours ordinaires. Un Elève de cet homme de lettres, honnête & laborieux , nous a adressé la lettre suivante ; elle contient l'hommage de sa reconnoissance pour son Instituteur , & la preuve du succès de sa Méthode ; & c'est à ce double titre que nous la transcrivons.

« Monsieur, rien n'est si difficile à déraciner que les préjugés accrédités par le temps, sur-tout lorsqu'ils ont triomphé des efforts qui tendoient à les détruire. L'usage, par exemple, en matière d'éducation est passé en loi, & il est arrêté que pour apprendre les langues de Rome & d'Athènes, il faut passer dix mortelles années dans des classes. Pour moi, je rends grâces à la fortune de n'avoir pas fourni à mes parens les moyens d'enterrer mon enfance, dans la lugubre enceinte d'un Collège, pendant un si long espace de temps. Je n'ai commencé à étudier le Latin qu'à vingt-cinq ans, & à vingt-six, j'expliquois Horace, Virgile & Cicéron, avec autant de facilité, j'ose même dire, avec autant d'intelligence que si j'eusse resté sept ou huit années sur les bancs. Cette réussite me fit croire que le plan de M. l'Abbé B.... n'étoit rien moins qu'impraticable, & j'eus le plaisir d'amener à mon opinion plusieurs Professeurs de l'Université, que j'avois consulté sur mon entreprise, & qui furent témoins de mes succès. J'avoue qu'ils en parurent étonnés. Par hasard m'étant trouvé il y a quelques jours chez un de ces Messieurs, qui avoit rassemblé chez lui plusieurs de ses Confrères, l'un d'eux, qui ne me connoissoit pas, ayant entendu louer mon savoir-faire, soutint qu'il étoit impossible que j'eusse fait de grands progrès dans l'espace d'une année, que cela même passoit toute vraisemblance. Il ajouta, que j'avois apparem-

ment eu pour Maître, un de ces Charlatans Novateurs, dont l'espèce trop multipliée, n'existe qu'en trompant le Public, à qui leur ton scientifique en impose pour un moment. Je répondis à mon Déclamateur, qu'il n'étoit rien de tout cela : que j'avois eu pour Maître, à la vérité, un Jeune homme, mais un Jeune homme déjà nourri de la lecture des Anciens & des Modernes, plein de goût & de jugement, à qui, pour tout dire en un mot, il ne manquoit rien, que des années. J'ajoutai que la manière d'enseigner se réduisoit à faire à chaque pas une application raisonnée de ses principes, à élaguer ceux qui ne peuvent qu'embarrasser, se réservant à les faire connoître par la suite, à retrancher toutes les exceptions aux règles, (il suppose d'abord la marche de la langue parfaitement régulière), à observer les rapports des mots entr'eux & des phrases entr'elles ; enfin, à applanir les difficultés à l'aide d'une dialectique simple & lumineuse, en fournissant à son Élève adroitement & comme à son insu, l'occasion de les lever ; ce qui ne contribue pas peu à réveiller son application & à soutenir son ardeur, &c. &c. Cette petite dissertation me valut un compliment de la part de ces Messieurs. Ils parurent désirer d'apprendre le nom de mon Maître. J'allois les satisfaire, quand l'un d'eux m'arrêta pour dire à la Compagnie, qu'il avoit lu, Monsieur, dans le dernier N°. de votre Journal, une Annonce où il s'agissoit d'éducation, & que l'Auteur de l'Annonce assignoit un temps assez court, pour cet objet. J'assurai que c'étoit de lui dont il étoit question, & qu'il m'avoit même fait part du dessein où il étoit de prendre plusieurs Pensionnaires. Chacun promit de ne rien négliger pour lui fournir les moyens d'exercer son talent ; après quoi la Compagnie se sépara. Pour moi, je triomphai d'avoir fait changer d'opinion à des

gens qui n'en changent guères , & je m'en retournai fort joyeux d'avoir si heureusement signalé ma reconnoissance , en faveur d'un homme , à qui je dois , pour ainsi dire , une seconde vie. J'ai l'honneur d'être , &c. *Signé* , DE SAINT-L. R*.

Le sieur Jean Baptiste Le Roux-de Touffreville , ancien Officier de Dragons , & Gentilhomme du Pays de Caux , où il étoit Seigneur de plusieurs Terres , s'est absenté depuis vingt ans , & n'a point donné de ses nouvelles. Ceux qui pourroient en savoir , ou en procurer , sont priés de les adresser au Comte de Touffain-Richebourg , Chevalier de Saint-Louis , & Lieutenant des Maréchaux de France , à Harfleur.

BRUXELLES , le 17 Septembre.

LE Gouvernement vient d'accorder aux Magistrats d'Ostende la permission d'emprunter 400,000 florins à un intérêt raisonnable. Cette somme est destinée à l'agrandissement de cette ville & de son bassin , qui en ont besoin pour l'accroissement de son commerce. MM. Lippens & Liofinans , ont la direction des travaux relatifs au bassin.

» L'Intendant-Général de Police de cette Capitale , écrit-on de Lisbonne , informé qu'on devoit débarquer de la contrebande du paquebot qui part chaque semaine pour Londres , donna des ordres en conséquence desquels la patrouille arrêta quatre marelots employés à cette fraude , mais des compagnons de ceux-ci , au nombre de 12 , les délivrèrent à main armée , & reprirent les marchandises confisquées. La

Reine , instruite de cette violence , défendit de laisser partir le paquebot sans une permission expresse de sa part ; & ce n'est que le 7 Août qu'il lui a été permis de remettre à la voile «.

Le transport des bois de construction pour la France par l'Escaut & les autres rivières des Pays-Bas Autrichiens ne se ralentit point. On voit passer sans cesse des bâtimens qui en sont chargés , & qui sont suivis de trains flottans. Cela prouve que les Hollandois ne manquent pas de bois pour leur Marine , puisqu'ils en font passer des quantités considérables en France.

» Le vaisseau de guerre le *Zuid-Beveland* de 64 canons , écrit-on d'Amsterdam , & la chaloupe garde-côte le *Dauphin* , sont depuis le 4 de ce mois au Texel avec les navires de la Compagnie des Indes armés en guerre & en marchandises , le *Zélandois* , & le *Both*. La division de la Meuse doit y être à présent , & on espère que notre escadre pourra remettre en mer avec le convoi pour la Baltique. En attendant , nous avons la satisfaction de voir que depuis le combat du 5 Août , l'ardeur pour le service de mer s'est ranimée de plus en plus , & qu'il s'offre tous les jours un nombre considérable de matelots pour s'engager sur les vaisseaux de l'Etat. Il nous en vient de tous les côtés ; il en est arrivé 77 qui sont tous des pêcheurs de Vlaardingue , & par conséquent des hommes robustes , exercés & endurcis aux fatigues de la mer.

On prétend que 18 villes de la province de Hollande , ont été d'avis que chaque Membre des Etats est autorisé à faire au Stadhouder , telle proposition qu'il jugera convenable , relativement au Duc de Brunswick , & conformément à la constitution. On

ajoute que dans la dernière séance des Etats de Hollande, on s'est occupé sérieusement du projet d'un Comité ou Conseil privé, à donner au Prince, & qu'en cas de refus de la part de S. A. S., on procédera à la nomination des Membres qui doivent le composer. Les trois villes d'Amsterdam, de Harlem & de Dordrecht en ont entraîné un grand nombre d'autres dans leur parti; & on prévoit que cette affaire n'est pas encore terminée «.

On a appris la rentrée de la flotte combinée; elle peut faire tort aux Hollandois, qui, ayant dû sortir du 10 au 15 de ce mois, avec leur convoi, trouveront peut-être en mer des forces encore supérieures. Leur flotte est, dit-on, commandée par M. Van Braum, & on remarque que dans toute l'escadre il n'y a pas un seul des Capitaines qui ont combattu sous l'Amiral Zoutman.

Les Etats de la Province d'Overijssel ont résolu d'ériger un monument à la mémoire du brave Comte de Bentinck. Ce fut le Baron de Pallandt qui fit cette proposition aux Membres de la Noblesse dans l'Assemblée des Etats du 22 Août; le discours qu'il prononça à cette occasion mérite d'être connu.

Nobles & Puissans Seigneurs :

La République doit à la mer sa naissance, ses progrès & sa prospérité: on peut dire qu'elle est affermie sur le sang des Héros marins. Les Eglises de différentes Villes des Provinces-Unies en conservent les monumens; & le but du Souverain, en les faisant

ériger , étoit non-seulement d'éterniser les exploits des défunts, mais aussi d'animer les autres à se rendre dignes d'une gloire semblable. A la suite des outrages perfides & inouïs que l'Angleterre a fait essuyer à cette République, on voit, ainsi que dans les premiers tems, revivre le même courage héroïque : toute supériorité, si grande qu'elle puisse être, n'est pas capable de l'effrayer, & il mérite à tous égards, d'être animé par des effets qui parlent. Il se présente actuellement à nos yeux une occasion glorieuse. C'est avec la douleur la plus vive & qui pénètre mon âme, que je rappelle, que le noble & puissant Seigneur Wolter-Jan, Baron Bentinck, Capitaine de haut-bord, commandant le Batavier, vaisseau de guerre de la République, dans la dernière bataille navale, aussi sanglante qu'opiniâtre, le 5 de ce mois, entre notre flotte & celle de la Grande-Bretagne, après avoir, avec le courage & l'intrépidité la plus héroïque, défendu valeureusement l'honneur de la nation, a reçu une blessure mortelle, dont, hélas ! peut-être, il sera la malheureuse victime. Ses qualités éminentes, par lesquelles il s'est attiré l'affection & l'estime non-seulement de nous, mais aussi de tous ceux qui l'ont connu particulièrement, m'oblige de proposer à vos Nobles Puissances, s'il ne seroit pas convenable de résoudre, pour l'honneur & la mémoire éternelle de ce brave Héros, pour son courage & sa bravoure signalés au service de la patrie, de faire ériger, dans l'Eglise de Raalte (1) un beau monument, aux frais de la Noblesse ?

(1) Raalte est à quatre lieues de Zwoll ; Schonaten, maison de la famille du défunt, est de cette dépendance ; il s'y trouve le Caveau de cette famille noble qui, depuis longtems, a séance dans le corps de la noblesse d'Overyffel.

La nouvelle la plus intéressante que nous aient donné les derniers papiers Anglois, est la relâche de Johnstone à Rio-Janeïro. L'article où il est parlé de ce Commodore, donné d'abord par le *Général Advertiser*, & copié ensuite par tous les autres papiers, est si mal conçu, & si rempli d'absurdités, qu'on l'auroit entièrement révoqué en doute, s'il n'avoit pas été confirmé par Lisbonne, que Johnstone a été véritablement à Rio-Janeïro, & même qu'il s'est fait donner de force toutes les munitions navales qui lui étoient nécessaires pour mettre sa flotte en état de retourner à la mer. On peut douter de son arrivée à Monté-Vidéo; & quant à ses projets sur Buénos-Ayres, ils paroissent fort extravagans. On ne peut s'imaginer que le cabinet de Saint-James, au lieu de renforcer les escadres de l'Inde, ait voulu employer ses vaisseaux de guerre à une piraterie qui ne peut rapporter nul profit à la nation, & qui ne serviroit tout au plus qu'à enrichir quelques particuliers. Ainsi la destination de Johnstone étoit sûrement pour l'Inde; forcé de relâcher à Rio-Janeïro où il avoit envoyé gratuitement M. de Suffren, il se peut que son esprit entreprenant, & sur-tout son avidité, lui ait fait former quelque dessein sur Buénos-Ayres, où il peut être conduit par des pilotes Portu-

gais , qui connoissent la rivière de la Plata. Il aura été instruit au Brésil qu'une partie de la garnison de la place , & le Vice-Roi lui-même l'avoient quittée pour aller étouffer les restes de rébellion du Pérou ; mais il n'est pas certain pour cela que cette expédition réussisse. Johnstone arrivera dans la rivière au mois de Juin , c'est-à-dire , dans le tems de l'hyvernage , pendant que des ouragans affreux désolent la Plata. Quand même il échapperait à tous les dangers de cette navigation , & qu'il s'emparerait de Buénos-Ayres , la prise de cette place n'indemniserait pas le Gouvernement de la dépense de l'armement de Johnstone. La flotte partie dans le mois dernier , & qui vient d'arriver à Cadix , a enlevé les productions de deux années. Le Commodore sera réduit à se contenter de rançonner les habitans. Quant au projet de secourir les mécontents , il est ridicule pour ne rien dire plus. La rébellion s'est allumée bien avant dans les terres , & il faudroit que les Anglois fissent 400 lieues dans des plaines désertes , avant de parvenir à l'entrée des provinces où il peut y avoir encore des révoltés. Tout porte donc à croire que si cette expédition a lieu , les Anglois n'en retireront pas plus de fruit que de celle du lac Nicaragua.

Le Parlement qui étoit prorogé jusqu'au 13 Septembre, l'a été de nouveau jusqu'au Jeudi 18 Octobre.

Une lettre de Greshernish dans l'Isle de Sky en Ecosse, nous a donné avis que la communication entre cette Isle & celle de Long-Islet, a été interceptée pendant plus de huit jours par un corsaire François, qui étoit en station entre Dunvegan-Head & la côte occidentale. Il s'y est emparé de plusieurs bâtimens destinés pour l'Irlande, & le Maître d'un de ces navires a rapporté que lorsqu'il avoit quitté le corsaire, ce dernier avoit à bord pour plus de 3000 guinées d'otages, & que tous les Fermiers des environs du lac de Dunvegan, redoutoient fort qu'il ne mît à terre une partie de ses équipages pour les rançonner, ainsi que cela est arrivé à plusieurs autres Fermiers le long des côtes.

» Le 26 Juin, écrit-on de Mahon, en date du 28, le Général fut lui-même faire de très-près la reconnoissance du Fort Saint-Philippe; & tout est disposé pour commencer le siège dès que les renforts qu'on attend de Barcelone seront arrivés. Les troupes Angloises se sont retirées fort en désordre dans le Fort; elles ont abandonné l'arsenal & différens magasins, auxquels elles pouvoient mettre le feu; & les Officiers en se retirant de Mahon, n'ont pas même eu le tems d'emporter leurs hardes & leurs papiers. On a trouvé dans la maison de l'Ingénieur en chef, des renseignemens sur l'état & la force de la Place, les plans du Fort qui reste à réduire; on dit même que la conduite des eaux est tracée dans ces plans, de

manière à donner toutes les connoissances nécessaires pour priver dans peu la garnison de cette ressource. On ne peut qu'être étonné de la sécurité des Anglois, ou pour mieux dire, de leur indifférence. Depuis deux mois que Mahon est menacé, ils n'ont rien fait pour mettre les fruits de leurs rapines à couvert ; ils n'ont pas même approvisionné leur citadelle d'hommes & de vivres, pour la mettre en état de tenir aussi long-tems que son assiette & sa force le comporte. Les Payfans ont déposé que ce n'est qu'au moment qu'on vit paroître les vaisseaux Espagnols, que le Général Murray envoya des détachemens dans la Campagne pour enlever quelques bestiaux & quelques vivres. Aussi M. de Crillon, mande-t-il à un de ses amis, *ma plus grande surprise a été de voir Murray surpris*. Plusieurs femmes qui sont sorties du Fort de peur d'y être renfermées pendant tout le tems du siège, ont reçu du Général les politesses qui caractérisent un brave & galant Chevalier. Il leur a accordé une garde pour les garantir de la crainte qu'elles avoient d'être insultées, & cela avant même d'avoir reçu les lettres du Général Murray qui les lui a recommandées. Ces politesses jointes aux attentions du Général pour les Habitans de l'Isle, lui ont déjà valu la moitié des Mahonois. Les Forts ont commencé à faire feu de leurs batteries ; mais sans qu'ils aient causé jusqu'ici aucun dommage.

On mande de Brest que les parts de prise du convoi intercepté par M. de la Motte-Piquet, sont réglées & se payent actuellement. Le Général a 118,000 liv. ; les Officiers généraux & Commandans de vaisseaux 39,000 liv. ; les Capitaines de vaisseaux moitié de cette somme, & ainsi de suite, toujours par moitié. Chaque Matelot a 364 liv.



JOURNAL POLITIQUE DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 11 Août.

M. de Bulgakow qui vient remplacer ici M. de Stachieff, est arrivé le 7 de ce mois avec une suite nombreuse. Il a fait le trajet de Chersom dans cette capitale avec 2 paquebots Russes escortés par une frégate de sa nation. La veille il étoit arrivé un autre paquebot de Kertsch, de sorte que nous avons à présent dans cette rade 5 bâtimens portant pavillon de guerre Russe. M. de Bulgakow a d'abord fait annoncer confidentiellement son arrivée par son premier Interprète, & ensuite avec les formalités ordinaires par son premier Secrétaire. Le premier Dragoman de la Porte a été le complimenter ce matin. Il s'occupe à se procurer sa première audience du Grand-Seigneur avant le Ramazan, afin que M. de Stachieff

29 Septembre 1781.

i

puisse encore partir pendant la belle saison pour retourner à Pétersbourg.

On dit que l'affaire de la restitution des biens des habitans de la Morée, qui pendant la dernière guerre embrasèrent le parti de la Russie, & se réfugièrent sur les terres de cet Empire, est encore fort éloignée de sa fin. Quoiqu'elle ait été réglée par le dernier traité de paix, la Porte persiste dans sa résolution de ne restituer que les propriétés de ceux qui n'ont point alors quitté la Morée.

Suivant la plupart des avis que l'on reçoit d'Alexandrie & du Caire, la peste a emporté cette année le tiers des habitans de la première de ces villes, & la moitié de ceux de la seconde. La ville de Salonique n'a pas moins souffert de ce fléau, si comme on le dit, il est vrai qu'il y soit mort plus de 40,000 personnes.

R U S S I E.

De PÉTERSBOURG, le 24 Août.

ON assure que le départ de L. A. I. le Grand Duc & la Grande Duchesse est fixé entre le 15 & le 20 du mois prochain, vieux style. Ils voyageront *incognito*, sous les noms de Comte & de Comtesse du Nord.

C'est le Docteur Anglois Dimisdale qui est chargé d'inoculer les deux jeunes Grands-Ducs; il est arrivé depuis peu pour cet effet.

Nous avons annoncé l'Ordonnance de l'Impératrice pour la navigation marchande & le commerce maritime de ses sujets; elle vient de paroître, elle est divisée en neuf sections qui traitent 1^o. De la navigation en général. 2^o. Des devoirs du Maître ou Patron de navire. 3^o. De ceux du Pilote. 4^o. Du Charpentier. 5^o. Des Matelots & de toutes les personnes qui se trouvent à bord des navires. 6^o. Des engagemens à contracter entre le Maître & son équipage. 7^o. De l'affrètement. 8^o. De la propriété de navires. 9^o. Des devoirs du Courtier. S. M. I. a ajouté à cette Ordonnance le manifeste suivant.

» Les progrès considérables que le commerce de cet Empire a faits sur mer pendant les dernières années de notre règne, se manifestent par la quantité de vaisseaux qui se trouvent actuellement dans tous les ports. Notre Pavillon a obtenu des égards marqués, non-seulement chez les Nations avec lesquelles nous sommes unies par des Trairés, mais encore chez celles qui ne sont pas nos alliées. C'est avec la plus vive satisfaction que dans la position des affaires présentes, nous voyons les bâtimens Russes recherchés préférablement à tous autres. Accoutumée à protéger non-seulement nos fidèles sujets commerçans & tout ce qui a rapport au négoce, mais à lui donner encore une plus grande extension par des Ordonnances salutaires, nous avons fixé notre attention sur le défaut de Règlemens convenables & relatifs au Commerce Maritime, d'où résultoit l'inconvénient désagréable, mais forcé, de recourir souvent aux Loix étrangères, qui rarement sont applicables aux-dispositions faites & agréées dans nos Etats. A

qu'il faut encore ajouter que , comme il n'y avoit absolument rien de fixé , qui pût servir à la décision des engagemens entre les Propriétaires & les Fréteurs des navires , ou des différentes personnes qui s'y trouvent employées ; ce défaut occasionnoit plusieurs désordres & difficultés , même des discussions très-préjudiciables au Commerce. Or , pour mettre cette partie de l'Administration sur un meilleur pied , nous avons pris la peine de procurer à la navigation marchande de nos sujets des Règlemens particuliers , dont la première partie vient de sortir des presses & que nous ordonnons de publier , pour qu'ils soient exécutés. Le vœu de notre cœur & nos peines seront abondamment compensés , si la suite des tems apprend qu'il en résulte un avantage réel pour nos sujets fidèles & industrieux ; à quoi nous prenons une part particulière «.

On ne sera pas surpris de ce que l'on dit dans ce manifeste de l'accroissement extraordinaire & subit du commerce & de la navigation de la Russie , si l'on considère que dans le cours de l'année dernière , il est entré dans le seul port de Pétersbourg 554 vaisseaux , & qu'il en est sorti 575.

D A N E M A R C K.

De COPENHAGUE, le 6 Septembre.

LA flotte marchande Angloise & les 4 vaisseaux de guerre de cette nation qui doivent l'escorter , ont mis à la voile du Sund le 4 de ce mois ; le calme les a forcés de s'arrêter , & ce n'est qu'hier qu'ils ont pu continuer leur route. Il y a encore à Elsenour 150 navires marchands Britan-

riques, un vaisseau de guerre de 64 canons & 3 frégates. On dit qu'ils doivent y rester jusqu'au milieu du mois prochain. Sur deux de ces trois frégates, il se trouve 50 Angloises. On est fort étonné que les Capitaines aient consenti à les embarquer. Ils disent pour s'excuser que leurs bâtimens ayant passé plusieurs années en Amérique, reçurent en mouillant dans les ports de la Grande-Bretagne en Europe, l'ordre de se rendre dans la Baltique. Les équipages se soulevèrent; les belles Angloises avec lesquelles ils avoient fait connoissance en arrivant, ne contribuèrent pas peu à leur donner de l'humeur; on ne pouvoit les appaiser qu'en consentant qu'ils ne s'en séparassent pas; & c'est à cette circonstance que nous devons la cargaison scandaleuse qui a débarqué dans le Sund.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 6 Septembre.

ON apprend de Pétersbourg que le Prince Charles de Radziwill, Ralarin de Wilna, y est heureusement arrivé. L'escorte que lui avoit accordée l'Impératrice l'a conduit jusques dans cette capitale. Il a obtenu par-tout l'accueil le plus distingué; c'est le Prince Potemkin qui l'a introduit. L'intérêt que S. M. I. prend à son affaire lui donne tout lieu d'en espérer la plus favorable décision.

M. Botteman, dont le fils élevé en France a soutenu le 16 Juillet dernier au Collège de Mazarin à Paris, un acte public dont le Roi avoit bien voulu accepter la dédicace, n'ayant reçu que le 26 Août la thèse destinée pour S. M., se présenta à la Cour le même jour à quatre heures après midi. S. M. lui accorda sur le champ audience dans son cabinet, où elle l'a entretenu tête à tête; elle a beaucoup examiné la thèse, fait les plus grands éloges du jeune homme & remercié le pere de son attention, en l'assurant de la manière la plus gracieuse qu'elle la reconnoîtroit. S. M. avoit été déjà prévenue du succès brillant qu'avoit eu M. Botteman fils par son Ministre résident à Paris qui avoit assisté à cet acte & fait les complimens les plus flatteurs à M. Hortant qui a élevé le jeune Philosophe, & à M. Hauchecorne son Professeur.

A L L E M A G N E.

De V I E N N E, le 8 Septembre.

L'EMPEREUR arriva le 20 du mois dernier, à 4 heures du soir, au camp de Pest; à minuit on y battit la générale; & à 2 heures du matin les troupes tant infanterie que cavalerie furent sous les armes. Vers les 5 heures S. M. I. en fit la revue; les exercices eurent lieu ensuite, & ce ne fut que vers midi que les soldats regagnèrent leurs tentes. Le même jour il arriva un accident.

Le feu prit à un magasin , qui brûla , ainsi qu'une maison voisine ; l'incendie , graces aux secours qu'on y porta sur le-champ , & auxquels présida l'Empereur , ne fit pas plus de progrès. Le 22 , vers les 2 heures du matin , il y eut une nouvelle alarme , parce que le feu couvoit sous la cendre ; mais on en fut quitte pour la peur. S. M. I. revint ici le 29 , & le lendemain au soir elle est partie , accompagnée de l'Archiduc Maximilien & de plusieurs Généraux , pour se rendre à Laxembourg , d'où elle a été au camp de Minckendorff. Il y a encore deux autres camps où elle est attendue ; celui de Bohême , dans les environs de Prague , & celui de Moravie , à peu de distance de Brinn.

On dit qu'on se propose d'introduire dans nos troupes quelques nouvelles manœuvres , dont on se propose les effets les plus avantageux , & qui consistent à simplifier infiniment les anciennes.

On travaille dans notre manufacture de porcelaine à deux services de la plus grande beauté ; on dit qu'ils sont destinés au Grand-Duc & à la Grande Duchesse de Russie.

On prépare les deux grandes salles de mascarades , attenantes au manège Impérial , de manière qu'elles pourront contenir 12 à 15,000 personnes. Un grand nombre d'Etrangers ont retenu des logemens dans cette ville , où ils se proposent de passer l'hiver.

De FRANKFORT, le 10 Septembre.

L'ÉLECTEUR de Mayence a nommé une commission pour faire l'inventaire des biens de deux riches Couvens qui doivent être supprimés , comme l'ont été ci-devant les Chartreux de Mayence , ceux d'Erford & ceux de Coblentz. La Bulle du Pape qui permet cette suppression est publique ; & l'on remarque que les Princes Catholiques d'Allemagne sont exhortés à empêcher , autant qu'il est en eux , que les Protestans ne se prévalent de ces abolitions de Maisons Religieuses , pour justifier ce qu'ils firent à la réforme.

« Il y a , écrit-on de Dantzick , sur les frontières de la Pologne vers la Turquie , une espèce de sauterelles qui y font les plus grands dégâts ; elles marchent & sont , dit-on , beaucoup plus voraces que celles qui sautent. C'est aux grandes chaleurs de la saison qu'on attribue ce fléau destructeur. On craint fort que la Pologne n'en soit affligée comme elle le fut en 1690. Les sauterelles s'y répandirent en une si prodigieuse quantité , que l'air en étoit obscurci , & la terre couverte comme d'un drap noir. On en trouvoit de mortes les unes sur les autres jusqu'à 4 pieds de hauteur ; & celles qui vivoient & qui se perchoient sur les arbres étoient si nombreuses , qu'elles en faisoient plier les branches. Elles firent après leur mort autant de mal qu'elles en avoient fait pendant leur vie. L'air fut infecté de leurs cadavres ; il en résulta pour les hommes quantité de maladies contagieuses ; & tous les bestiaux qui en mangèrent avec l'herbe qu'ils païssoient dans les campagnes , en moururent presque aussitôt ».

Selon des lettres de la Suisse , la Régence de la ville de Berne y a fait arrêter un Officier au service du Canton , pour avoir engagé du monde pour le service de la Compagnie Angloise des Indes orientales. Elle a fait renouveler en même-tems les défenses rigoureuses , publiées anciennement contre les enrôlemens.

On dit que la Régence de la Pologne Autrichienne a fait annoncer que par une lettre de l'Ambassadeur de la Cour de Vienne à Constantinople , on étoit informé que le Grand Seigneur avoit envoyé aux Bachas de Belgrade & d'Alep un firman , par lequel il déclare exemptes de tout impôt au passage des frontières Ottomanes , les marchandises que les Marchands Autrichiens feront passer à Constantinople & à Smyrne.

I T A L I E.

De LIVOURNE , le 31 Août.

LE Capitaine Demetrio Jancovich , arrivé hier de Mahon dans ce Port , a débarqué 40 personnes , qu'il a transportées ici de cette Place ; dans leur nombre se trouvent Madame Murray , épouse du Gouverneur de Minorque ; l'épouse du Capitaine du Port de Mahon , & quelques autres Dames Angloises ; elles ont quitté cette Isle à l'arrivée de l'Escadre Espagnole.

Le 25 de Juillet dernier , écrit-on de Naples , il se tint ici un Conseil d'Etat pour des affaires de

Justice. Les Avocats des pauvres y sollicitèrent la grace de quelques criminels , en conséquence de l'heureuse naissance du dernier Prince Royal D. Joseph. Mais le Roi crut devoir leur refuser ce qu'ils demandoient. Ces espèces de pardons , en laissant espérer à des coupables quelque occasion semblable d'obtenir leur grace , multiplient les crimes & compromettent la sûreté publique. — Les mêmes lettres ajoutent que l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de cette ville , a envoyé des lettres d'aggrégation à 4 hommes de Lettres François , MM. d'Alembert , de la Lande , Thomas & de Villoison «.

Nos lettres de la côte de Barbarie annoncent une rupture prochaine entre la Régence de Tripoli & la République de Venise. On n'en connoît d'autre cause que l'avidité du Bey , fils du Pacha. Il s'intéresse beaucoup , pour subvenir à ses dépenses , aux pirateries que les corsaires de son père exercent dans le Levant. Il croit que ces corsaires feroient de plus grands profits , si la guerre étoit déclarée aux Vénitiens , dont les vaisseaux sont ordinairement nombreux & richement chargés.

ESPAGNE.

De CADIX , le 8 Septembre.

LA nouvelle du débarquement de nos troupes dans l'isle de Minorque est arrivée ici ; elles n'ont trouvé aucune opposition ; & il paroît à la manière dont les Anglois ont été surpris , que si l'expédition n'avoit été ni retardée ni contrariée comme elle l'a

été par les vents , les piquets qui étoient à Mahon , à Fornelle , & à la Nueva-Aroval , auroient été interceptés , & peut-être auroit-on aussi surpris le Fort St-Philippe.

Aussi-tôt que le Roi a été instruit que ses troupes occupoient Minorque , & que les Habitans de cette isle s'étoient empressés de se ranger sous sa domination , S. M. a ordonné des réjouissances publiques. Elle a daigné témoigner en même-tems au chef de cette expédition combien elle étoit satisfaite de ses premiers succès ; & elle lui a envoyé la Toison d'Or. Il ne s'est rien passé d'intéressant à Mahon depuis le jour de la descente jusqu'à la fin du mois dernier. Les forts étoient bien investis , mais on n'en avoit encore attaqué aucun , parce que la mer ayant été toujours fort houleuse , on n'avoit pu mettre la grosse artillerie à terre. On s'occupoit de ce débarquement le 29 , ainsi que de retirer de la mer tout ce que les ennemis y avoient jetté. On découvroit chaque jour de nouveaux magasins remplis de marchandises & de toute sorte de munitions appartenant au Gouvernement. On prétend que l'inventaire qu'on en dresse & qui sera rendu public , nous étonnera par la quantité d'objets que les ennemis étoient parvenus à rassembler dans ce petit coin de terre. Lorsque les renforts que M. de Crillon attend seront arrivés , le fort St-Philippe sera attaqué en règle , & les troupes ont tant d'envie de

se distinguer , qu'il ne seroit pas étonnant , malgré l'habileté du Général Murray , que ce poste ne fût emporté en moins de tems & avec moins de perte que n'en éprouvèrent les François , parce qu'aujourd'hui la garnison en est bien moins nombreuse , & bien plus mal composée & approvisionnée que lors du dernier siège.

A N G L E T E R R E.

De L O N D R E S , le 15 Septembre.

IL y a aujourd'hui 8 jours que le paquebot le *Speedy* est arrivé de New-Yorck , & la Cour n'a publié encore aucune des dépêches qu'elle a reçues du Général Clinton. Cependant ce paquebot qui est parti de Shandy Hook le 31 Juillet, eût pu apporter des nouvelles intéressantes. A cette époque on devoit savoir à New-Yorck quelles avoient été les suites du combat donné le 6 dans la Virginie , & dans lequel la Gazette de Rivington nous donne l'avantage. Nous n'en avons d'autres détails encore que ceux que nous donnent les papiers imprimés sous l'influence de nos Généraux ; la Gazette de New-Yorck nous présente encore l'extrait suivant du *Freemans Journal* de Philadelphie

Extrait d'une lettre de King-William County, à environ 50 milles de Williamsbourg. — L'ennemi a pillé différentes personnes dans les environs de Williamsbourg ; il est actuellement campé à James-Town ;

nous attendons d'un jour à l'autre une action générale. Le Général a livré, le 6, un combat, où il a eu 200 hommes tant tués que blessés. Il nous manque 12 Officiers. L'ennemi s'est emparé de deux pièces de canon. Nous en avons repris une, & nous aurions pareillement repris l'autre, si nous avions eu des chevaux pour l'emmener. La perte de l'ennemi monte à plus de 300 hommes. Il n'y a que trois de nos brigades qui aient combattu. — Le Gazetier de New-Yorck ajoute ici par apostille. — « Il n'a fallu au Colonel Dundas, que deux minutes pour battre, avec deux Régimens nouvellement levés, les meilleures troupes des Américains, qui n'ont échappé à une destruction totale, que par la rapidité de leur fuite & l'obscurité de la nuit. Le Marquis de la Fayette n'osant attendre notre armée, s'est replié sur les derrières de la Colonie, & on n'a pas eu de ses nouvelles depuis cette action où notre perte n'est qu'une bagatelle.

Pour juger de cette action, il faudroit avoir les dépêches du Lord Cornwallis; s'il n'a point écrit encore, il faut croire que l'action entière *n'est qu'une bagatelle*. Si, comme on le dit, il a écrit, pour confirmer ses avantages dans la Virginie, pourquoi le Gouvernement ne publie-t-il pas ses lettres? Ce seroit la meilleure manière de détruire les bruits qui se répandent qu'il est dans la détresse, & qu'il a besoin de renforts pour se maintenir dans la Province où on lui attribue de si grands avantages, ou pour aller tenter quelque entreprise ailleurs.

Ces renforts ne peuvent plus lui venir de New-Yorck, où tout confirme que le

Général Clinton s'attend à être attaqué. Pour nous rassurer on nous dit que ce Général est fort tranquille ; que l'Armée Française & Américaine qui étoit à la fin de Juillet aux Plaines Blanches, n'est que de 7000 hommes, dont 2000 François ; il n'est pas vraisemblable qu'avec une si petite Armée les ennemis tentent le siège d'une place, où l'on prétend que nous avons plus du double. Une pareille garnison ne se renferme pas dans des murs devant des forces aussi inférieures ; les Gazetiers qui cherchent à nous tromper, devroient du moins être plus adroits. Ils se démasquent trop grossièrement pour ne pas inspirer de la défiance sur tout ce qu'ils débitent. On ne croit pas en conséquence au peu de liaison qu'ils disent exister entre les Officiers François & les Officiers Américains. Cette mésintelligence seroit une raison de plus au Général Clinton de les chercher avec toutes ses forces, & de les forcer à combattre.

S'il faut en croire quelques-uns de nos papiers, qui ne nous inspirent pas plus de confiance que ceux de New-Yorck, l'escadre de Sandy-Hook étoit le 31 Juillet supérieure à l'escadre Française mouillée à Rhode-Island. Les François & les Américains attendoient M. de Grasse ; on se flattoit que l'Amiral Rodney le précéderoit.

» Le Général Anglois, ajoute-t-on, paroît fort tranquille sur l'attaque de New-Yorck du côté de terre, malgré les efforts réunis du Comte de

Rochambeau & de Washington ; mais il craint que les renforts destinés pour Rodney , ne le joignent pas assez à tems pour faire , du côté de la mer , la résistance qui seroit nécessaire pour la conservation de la place. L'Amiral Rodney est attendu à New-Yorck le 3 Août ; & dans le cas où l'ennemi renonceroit au projet d'attaquer cette ville , il sera fait aussi-tôt , dans la Délaware , une expédition que l'Amiral Anglois secondera. Le commerce de Philadelphie avec la Havane , est le plus précieux qu'aient actuellement les Américains ; c'est par ce seul moyen qu'ils se procurent des espèces en échange de leurs productions. Il s'agit de détruire ce commerce , & on se flatte d'en venir à bout avec l'aide de nos flottes «.

Nos nouvelles des Isles sont encore bien vagues. Selon les lettres que nous avons reçues de France , c'est le 5 Juillet que M. de Grasse est parti de la Martinique ; selon ce que nous rapporte le *Roebuk* , arrivé des Isles du Vent , après avoir appareillé de St-Eustache le 4 Août , l'escadre François est partie beaucoup plus tard.

» Le Comte de Grasse a remis à la voile de la Martinique le 27 Juillet avec 25 vaisseaux de ligne , & une flotte marchande considérable. On croit généralement qu'il doit la convoyer jusqu'à St-Dominique , escorter ensuite la flotte destinée pour l'Europe , jusqu'à une certaine latitude , & aller enfin à Rhode-Island. L'Amiral Rodney , avec 20 vaisseaux de ligne , a aussi quitté les Isles peu de tems après les François , & on ne doute pas qu'il ne soit allé en droiture à New-Yorck. Le même paquebot nous apprend que la flotte destinée pour l'Angleterre , a mis à la voile le premier Août , sous l'escorte du *Panther* , de 60 canons , & de deux frégates «.

Nous approchons du tems où les nouvelles de l'Amérique Septentrionale deviendront intéressantes. En attendant , on revient à celles que l'on publie de Buenos-Ayres , & dont le Gouvernement ne dit cependant pas un mot.

On apprend de Lisbonne , disent plusieurs de nos papiers , que le Commodore Johnstone a détaché le Capitaine Mac-Donald , pour convoyer un paquebot jusqu'à une certaine latitude , où il doit débarquer l'Ecclésiastique qui nous a informé l'hiver dernier de la rebellion des peuples de l'Amérique méridionale. Ce Prêtre doit les encourager , par l'assurance de la prochaine arrivée de notre escadre , qui , indépendamment des troupes qu'elle leur amène , leur fournira 40,000 armes propres à ce pays-là. Les Espagnols , privés par-là de l'or & de l'argent que leur fournit l'Amérique , ne trouveront pas de grandes ressources chez eux ».

Ces belles spéculations peuvent en imposer à la multitude ; mais elles paroîtront bien ridicules à ceux qui réfléchissent & qui connoissent un peu la position des lieux qu'on dit le théâtre de la révolte , la difficulté d'y arriver , l'espace immense de déserts qu'il faut parcourir , en s'éloignant des vaisseaux qui sont la ressource de l'armée que Johnstone sacrifieroit à cette expédition. Son avidité a déjà été trompée ; en arrivant , il a trouvé que les fruits de deux ans de cette partie de l'Amérique , étoient déjà partis pour l'Europe , & par conséquent hors de ses atteintes. Les richesses qu'il espéroit acquérir

par le pillage , se borneront à quelques extorsions ; il rançonnera tout ce qu'il pourra. Son parti le plus sage après cela , est de remettre en mer & de s'éloigner pour conserver le fruit de ses brigandages. En attendant il aura manqué le but de sa véritable expédition. Il devoit se rendre dans l'Inde , où il étoit important qu'il se rendît avant le Commandeur de Suffren , pour nous conserver la supériorité si nous l'y avons , ou pour nous la donner si nous ne l'y avons pas. Sa conduite paroît au moins inexplicable , elle ne peut être excusée que dans le cas où il auroit eu la liberté de changer sa destination ; ce qui seroit bien étrange dans un moment où l'on fait que le Gouvernement ne pouvoit lui en donner d'autre que pour l'Inde. Cependant nos affaires dans cette contrée semblent prendre une tournure plus avantageuse ; la Compagnie a reçu , le 12 de ce mois , des dépêches de l'Inde , apportées par le Capitaine Uppléby , qui étoit parti de Bombay le 7 Avril. Selon ces lettres le Major M'Cormick ayant été détaché par le Général Goddard , avec ordre d'attaquer un corps considérable de Marattes , les atteignit le 20 Mars , & remporta sur eux une victoire complète ; il ne leur tua ni ne leur blessa pas moins de 7 à 8000 hommes , & leur enleva quantité de canons , d'éléphants , de chevaux , de chameaux & de munitions

de toute espèce. On espéroit que l'Amiral Hughes , qui étoit encore à Bombay avec son escadre , en partiroit le 25 Avril pour se rendre à la côte de Coromandel , où le Général Sir Eyre Coote , a non-seulement remporté une victoire complète sur le redoutable Hyder-Aly , mais a encore repris sur lui , ou est à la veille de reprendre toutes ses conquêtes , après l'avoir forcé de retourner précipitamment dans ses Etats. Le Général Anglois l'a suivi , & menace même plusieurs forteresses placés sur les frontières de ce terrible ennemi.

Le bruit se répand d'un autre côté que le Comptoir Hollandois de Phulta dans le Bengale , est tombé , sans coup férir , entre les mains des troupes de notre Compagnie , où l'on dit que l'on a fait un butin immense.

On attend avec impatience la publication des dépêches qu'a reçues la Compagnie ; elles nous offriront la relation de tous ces évènements , auxquels nous ne nous attendions assurément pas , & qui peut-être paroîtront moins brillans dans la relation même. Quoiqu'il en soit , ces avis ont produit un effet avantageux pour la Compagnie ; ses actions ont monté d'un & demi pour cent. Ils ont rassuré sur la plupart des bruits qui s'étoient répandus depuis quelque tems , & qui sembloient confirmés par quelques lettres de Lisbonne.

Le vaisseau Portugais le *Prince du Brésil*, revenant des Indes Orientales, & en dernier lieu de Goa, est rentré dans le Tage le 21 Août. Il a à bord le Capitaine & les autres Officiers du vaisseau de guerre Anglois que montoit le Vice-Amiral Sir Edouard Hughes; ce qui fait croire que ce navire, qui est le *Superbe*, de 74 canons, a coulé bas. Parmi les nouvelles qu'apporte le vaisseau Portugais, étoit celle que le Chevalier Hughes se trouvoit, avec son escadre, au Bengale, d'où la mousson l'empêchoit d'aller au secours de Madras, assiégé du côté de terre par les troupes d'Hyder-Aly, & par l'escadre Française du côté de la mer. Il se trouvoit dans le port cinq vaisseaux de la Compagnie des Indes, & plusieurs autres plus petits. On prétendoit que les Officiers Anglois qui ont fait le voyage sur ce navire Portugais, convenoient tous unanimement que nos affaires dans les contrées étoient dans la position la plus critique & la plus alarmante.

On avoit besoin de l'arrivée du Capitaine Uppléby, pour détruire l'impression qu'avoient faite ces fâcheuses nouvelles. La relation qu'il apporte paroîtra vraisemblablement demain ou après; on peut juger de l'impatience avec laquelle elle est attendue.

On prétend que l'express de Bombay a annoncé le départ prochain d'une flotte de

vaisseaux de la Compagnie, mais qu'elle attendoit un convoi plus fort, parce qu'elle a appris qu'une escadre Françoise & Hollandoise étoit mouillée au Cap.

On avoit dit que l'Isle de Sainte-Hélène avoit été prise; cette nouvelle ne s'est pas confirmée; mais on n'est pas sans inquiétude sur cette place, depuis que l'on sait qu'il y a une escadre Françoise au Cap de Bonne-Espérance, & qu'elle doit avoir été renforcée par celle de M. de Suffren qui a des troupes avec lui; pour nous rassurer, on présente ainsi dans nos papiers la situation de cette Isle.

» La Compagnie des Indes a dépensé depuis quelques années plusieurs milliers de livres sterl. pour fortifier l'Isle de Ste-Hélène. On a élevé plusieurs nouvelles batteries, dont la plupart ont des canons de fonte. Les deux seuls endroits de débarquement dans l'Isle, sont la vallée de Rupert & celle de St-James. Dans celle-ci est la résidence du Gouverneur; à l'entrée est un fort considérable avec une belle rangée de canons de fonte de 32 liv. de balles. Ce fort est flanqué par une batterie inaccessible, établie sur le rocher de Munden. Tous les vaisseaux qui veulent mouiller devant la ville doivent passer de près sous cette batterie. La garnison de la Compagnie est composée ordinairement de 400 hommes. Il y en a actuellement près de 700, compris un corps d'artillerie, deux compagnies ayant été envoyées il y a quelques mois, comme un renfort ».

Les inquiétudes que nous avons au sujet de Minorque sont enfin réalisées. La Gazette ordinaire de la Cour du 11 de ce

mois , a publié ainsi l'invasion de cette Ile par les Espagnols.

» Ce matin il est arrivé, au Bureau du Comte d'Hillsborough, l'un des principaux Secrétaires d'Etat de S. M., un Messager chargé pour S. S. d'une lettre de Sir Horace Mann, Baronnet & Chevalier de l'Ordre du Bain, Envoyé extraordinaire de S. M. à Florence, dans laquelle en étoit incluse une autre du Lieutenant-Général Murray, Gouverneur de Minorque, datée du Château Saint-Philippe, le 19 Août, portant que dans la matinée du même jour 19, une division de la flotte & des transports Espagnols se portoit vers la partie Orientale du Port de Mahon, dans l'intention, à ce que l'on supposoit, de débarquer les troupes de ce côté, tandis qu'une autre division paroilloit gouverner vers la partie Occidentale du même Port : le Gouverneur ajoute qu'il avoit été instruit quelque tems auparavant de l'intention de l'ennemi; qu'il étoit parfaitement préparé à le recevoir; que la garnison étoit dans un état de santé excellente, ainsi que dans les meilleures dispositions, & qu'il ne doutoit nullement de pouvoir faire une résistance vigoureuse.

La Gazette de la Cour ne dit pas tout; elle annonce seulement que les Espagnols faisoient des dispositions pour débarquer, & que le Général Murray en faisoit pour se défendre. On sait que le débarquement a été effectué sans résistance; que l'Ile a été soumise à l'arrivée de l'ennemi, & que nous n'y possédons plus que le fort Saint-Philippe, qui peut tenir très-long-tems, si la garnison est nombreuse, & si elle est bien munie; si elle ne l'est pas, nous ne

voyons guère comment on pourra l'approvisionner & la renforcer.

Nous n'entendons plus parler de la flotte combinée qui nous a inspiré d'abord tant d'alarmes , & qui a fort exercé nos troupes & nos milices sur les côtes d'Irlande , où on leur a fait faire une multitude de mouvemens pour s'opposer à une descente qu'on n'a tentée nulle part , puisque nulle part la flotte ennemie ne s'est montrée. On suppose qu'à présent elle s'est éloignée de nos côtes ; l'approche de l'équinoxe doit la contraindre de se rapprocher de ses ports. L'Amiral Darby qui s'étoit précédemment réfugié à Torbay , peut maintenant sortir librement ; au lieu de 40 vaisseaux qu'on disoit qu'il avoit , il paroît que tous les renforts qu'il a reçus & qu'on a pu lui donner , se sont réduits à porter son escadre à 24 ou 26 vaisseaux de ligne. Il se préparoit à appareiller de Torbay le 11 & le soir il étoit sorti du port ; mais contrarié par les vents , il a été forcé d'y rentrer ; il y étoit encore le 14 mouillé sur une ancre ; son escadre est de 26 vaisseaux , 8 frégates & 3 brûlots. Ceux du Commodore Keirh Stuart ne le joindront point ; ils sont réservés pour agir contre l'escadre du Texel ; mais ils ne sont pas encore approvisionnés ; du moins hier il leur manquoit encore bien des choses. On n'espère plus qu'il arrête l'escadre Hollandoise &

son convoi au Texel ; on fait qu'elle y étoit prête & rassemblée le 9 de ce mois ; & depuis ce tems elle doit être partie. Ce sera près de la Baltique qu'il faudra chercher la première ; pour le second , il sera en sûreté. On s'attend à se mesurer encore avec les Hollandois ; & comme le premier combat donne beaucoup d'incertitude sur l'issue du second , on ne seroit pas fâché que ce que l'on dit soit vrai ; que les ports de Norwege soient ouverts à nos vaisseaux de guerre comme à nos bâtimens marchands ; les uns & les autres pourront y trouver un asyle en cas d'accident. On ajoute que la même faveur a été accordée aux Hollandois.

Pour nous rassurer sur la crainte que nous avons que l'escadre Hollandoise ne sorte avant la nôtre , & qu'elle ne soit plus nombreuse , la plupart de nos papiers ne manquent pas de nous donner les nouvelles suivantes : Le 11 , le Lieutenant Furnival du cutter le *Burg* , arriva à l'Amirauté avec des dépêches du Chevalier Hyder Parker , en date du 10 Septembre , dans la station du Texel. On assure qu'il informe l'Amirauté qu'il avoit alors sous ses ordres tous les vaisseaux qui composent sa division , & qu'elle étoit assez formidable pour en imposer aux forces que les Hollandois peuvent lui opposer ; il lui apprend encore que les cutters sous ses ordres , se sont emparé de plusieurs bateaux

pêcheurs Hollandois par lesquels il a appris qu'il y avoit la plus grande disette de munitions navales dans les Arsenaux du Texel. On attribue entr'autres causes ce déficit, au retardement de la flotte de la Baltique chargée de mâts, de cordages, &c. Selon les mêmes rapports, les vaisseaux tant sur les chantiers qu'en réparation dans le Port, sont pareillement négligés. Les Sur-Intendans ont fait en vain à ce sujet des représentations aux Etats-Généraux. On leur a répondu tant que l'escadre Angloise intercepteroit la navigation des vaisseaux de la République, il seroit impossible de remédier aux inconvéniens dont ils se plaignent. Le Chevalier Hyder Parker fait espérer à l'Amirauté qu'il sera en état de lui rendre bon compte des flottes qui reviennent dans les Ports de cette République, comme aussi d'empêcher les Hollandois de faire parvenir à ces flottes des informations relativement aux forces dont il a le commandement, & à sa position.

Le Gouvernement a donné ordre de mettre en liberté les prisonniers de guerre qui prouveront qu'ils étoient Sujets des Puissances neutres. C'est en conséquence de cet ordre que 60 Danois qui étoient dans le Château de Shrewsbury ont été relâchés.

Le Lord George Gordon l'a emporté sur ses concurrens à la place de Député au Parlement pour la ville de Londres. Il vient d'être nommé. On s'attend que son fanatisme

me donnera encore quelque spectacle scandaleux à l'Angleterre ; il a demandé du moins la permission de présenter au Roi un Ouvrage qui intéresse la Religion , & on lui a fait dire qu'il pouvoit l'offrir à S. M. à son lever. En conséquence , il s'est rendu le 14 au Palais de Saint-James ; c'étoit la première fois qu'il y paroissoit depuis l'illumination du 6 Juin 1780 ; lorsqu'il s'est mis en devoir de notifier à S. M. l'objet de sa mission , il a eu la mortification d'en recevoir la réponse suivante : *Je n'ai rien à faire ni avec vous , ni avec votre livre.*

F R A N C E.

De VERSAILLES , le 25 Septembre.

LE 2 de ce mois le Roi a nommé l'Abbé Radix , Chanoine de l'Eglise de Paris , & Conseiller de Grand'Chambre du Parlement de Paris , à l'Abbaye de Notre-Dame de la Prée , Ordre de Cîteaux , Diocèse de Bourges , sur la présentation de Monseigneur le Comte d'Artois , en vertu de son appanage.

LL. MM. & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du Comte de Grammont , Capitaine du Régiment Dauphin , Dragons , avec la Comtesse Eugénie de Boilgelin , Chanoinesse de Remiremont.

De PARIS , le 25 Septembre.

ON apprend de Brest que les vaisseaux qui doivent être réparés , sont rentrés dans le port , & que le 11 de ce mois le *Hardi* étoit

29 Septembre 1781. k

déjà dans le bassin. On croit que l'*Alexandre*, le *Lion* & l'*Indien* vont désarmer pour être mis en flûtes. Selon les mêmes lettres, les différens piquets des troupes qui étoient à bord de l'escadre, ont été mis à terre pour se rafraîchir. Ils seront ensuite incorporés dans les régimens destinés à être embarqués & dont le complet sera alors de 1800 hommes. Il y avoit peu de malades sur l'escadre, & rien n'empêcheroit d'envoyer aujourd'hui, 10 ou 12 vaisseaux, si on le jugeoit nécessaire.

Ce fut le 8 à 6 heures du soir, & non le 10, que la *Néride* & l'*Emeraude*, qui avoient été à la recherche du vaisseau Espagnol le *Brillant*, rentrèrent à Brest après l'avoir trouvé à l'entrée de la Manche, & l'avoir mis sur la voie de l'escadre de la nation. Ces deux frégates rencontrèrent aussi heureusement une corvette Espagnole, qui cherchoit l'armée combinée, & qui lui apportoit des ordres de la Cour de Madrid. Cette corvette a également repris la route de Cadix.

Le même jour les frégates la *Friponne* & la *Gloire*, ainsi que la *Terpsicore*, la *Tourterelle*, le cutter l'*Aigle*, & les gabarres la *Porteuse*, l'*Ecluse* & la *Paysanne*, mirent à la voile pour convoyer des bâtimens à Bordeaux.

Les lettres du 15 ne parlent que de l'activité qu'on met dans l'armement des navires destinés à transporter nos troupes.

» Nous apprenons, écrit-on de Toulon, par

un bâtiment qui a touché à Barcelone , que le 3 , une frégate Espagnole débarqua dans ce port un Officier qui prit sur le champ la poste pour se rendre à Madrid. On ignoroit ce qu'il alloit annoncer à la Cour. Les lettres particulières de l'armée portoient que M. de Crillon ayant été à la Tour des signaux , pour reconnoître le Fort Saint-Philippe , fut blessé à la tête d'un éclat de pierre que détacha un boulet tiré du Fort. Le Général ne faisoit pas beaucoup d'attention à cette légère contusion ; mais sur les instances des Officiers , & d'après le conseil de ses Chirurgiens , il s'est déterminé à se faire saigner. Tous les canons que les ennemis avoient jettés à la mer , & les navires qu'ils avoient fait échouer , étoient hors de l'eau & remis à flot , & l'on découvroit tous les jours des effets appartenans au Roi d'Angleterre , que le Commandant avoit achetés à différens particuliers. Il faut que la Place ne soit pas trop bien approvisionnée , & que les troupes prévoient & craignent une défense pénible , puisqu'elles désertent par bande : on dit qu'il est déjà venu au camp près de 400 Hanovriens ; le Commandant les avoit fait sortir pendant la nuit , pour rapporter dans le Fort beaucoup de choses qu'il avoit été obligé de laisser au dehors le jour de la descente des Espagnols. Au lieu de retourner dans la Place , les soldats ont mieux aimé passer dans le camp ennemi , où ils ont été bien reçus. Quoiqu'il en soit de cette nouvelle peu vraisemblable , & que nous ne garantissons point , on leur fait dire que le Fort est défendu par 300 pièces de canons , qu'on augmentera jusqu'à 500 , & par 60 mortiers. La garnison n'est plus actuellement que de 1500 hommes , & de 500 matelots , qui montoient les trois frégates qui s'étoient réfugiées sur les glacis de la Place , où les Espagnols ont été les enlever ; ainsi tous ces canons & ces

mortiers seront inutiles au Général Murray, s'il n'a pas plus de bras pour les servir ».

Les régimens qui passent à Mahon seront portés à 1500 hommes, & à Toulon comme à Brest, on ne choisit pour les augmentations qui se font dans les régimens destinés à s'embarquer, que les hommes de bonne volonté des régimens voisins.

L'arrivée d'un paquebot de Buénos-Ayres, dans un des ports des Asturies, lit-on dans une lettre de Cadix, a donné lieu à beaucoup de conjectures, & nous attendons avec impatience le prochain Courier de Madrid qui peut-être nous instruira de l'objet des dépêches que la Cour aura reçues par cet avis. Elles piquent d'autant plus la curiosité qu'elles doivent confirmer ou détruire la nouvelle répandue par les Anglois de l'apparition du Commodore Johnstone avec son escadre, de ces côtes.

Les cosaires la *Victoire*, de Dunkerque, & l'*Aigle*, de Calais, ont envoyé à Brest 2 prises qui sont entrées dans la rade le 9 à 6 heures du soir; ce sont 2 bâtimens Anglois sortis de Cork, & chargés de fruits.

Le Roi a accordé à la veuve de M. le Comte de Broglie, 15,000 liv. de pension, 10,000 à son fils aîné, & 11,000 que partageront les deux autres enfans.

Le 19 du mois d'Août dernier, à trois heures du matin, on a essuyé à Milly en Gâtinois, & aux environs, un orage affreux, accompagné de tonnerre, qui, en deux heures, a inondé plusieurs fermes établies sur le haut de la ville de Milly; on a vu venir de ces hauteurs plusieurs torrens de vingt à vingt-cinq toises de large, croissant de moment en moment, & entraînant dans la vallée quantité d'effets & ustensiles de campagne; l'eau

ayant pénétré & submergé les maisons du Faux-bourg de Saint-Pierre, a forcé ceux qui y demeuroient, d'en sortir avec leurs bestiaux, & d'abandonner leurs grains & récoltes, qui ont été presque entièrement perdus. On ne sauroit peindre la confusion des premiers momens ; l'alarme étoit générale, le danger pressant. Plusieurs personnes auroient été noyées, sans la présence d'esprit, la force & le courage de quelques autres, même des principaux de la Ville, qui sont montés à cheval, & ont enlevé du milieu des eaux des enfans, des femmes & des malades. — Pour comble de malheur, le 17 Septembre à 4 heures après-midi, un second orage, plus terrible que le premier, a achevé de dévaster le même canton de la Paroisse de Milly; dans les fermes, tout a été inondé, le bled perdu dans les granges, toutes les volailles emportées, quelques bestiaux noyés & plusieurs bâtimens écroulés ; les torrens qui descendoient de ces fermes, ont tout entraîné ; on ne voit que des abîmes, tous les chemins sont rompus, la plaine n'est couverte que de sable, de graviers & de pierres ; enfin, ce que les habitans du Faux-bourg de Saint-Pierre avoient préservé lors du premier orage, a été détruit par ce dernier, qui les réduit à la plus affreuse misère : tant de désastres n'offrent à ces malheureux habitans que le triste spectacle de leur ruine, & leur ôte toute espérance de forcer la terre à de nouvelles productions pendant quelques années.

Les infortunées victimes de ce désastre ont des droits à la bienfaisance du Souverain ; nous ne pouvons que les recommander à la charité publique ; elles n'en sont pas moins dignes que les malheureux habitans de Venles qu'un incendie a ruinés. Les détails que nous donnâmes de ce triste évè-

nement dans le Journal du 18 Août dernier n'étoient pas exacts ; un témoin oculaire nous a fait passer ceux-ci.

» Le 6 Juillet, le feu prit à huit heures trois quarts du soir, à une maison située au milieu du bourg, par la négligence d'une femme, qui faisoit sécher du lin dans la cheminée. A dix heures & demie, le feu s'étant répandu en forme de croix, l'embrasement devint général, sans qu'on pût y apporter aucun secours ; chacun s'occupoit de la conservation de sa vie & de ses effets : il n'eût rien épargné sans les secours très-promptes de M. Jollin, Subdélégué à Saint-Vallery ; de M. de Veulles, Garde du Roi ; de M. Angot, Officier Municipal à Saint-Vallery ; de plusieurs habitans de cette Ville, des Canonniers Gardes-Côtes, sous la conduite de l'Inspecteur de l'Artillerie ; de M. de Tourrents, Chef de division ; M. le Seigneur, Capitaine ; & M. Cotelle fils, Lieutenant. 128, tant maisons que granges, qui renfermoient 171 familles, à 5 personnes par famille, ont presque tout perdu. On a évalué la perte au plus bas à 400,000 liv., sans compter celle des Fabriquans de Rouen, qui faisoient travailler pour leur compte. Le Subdélégué fit passer le lendemain 1500 livres de pain à ces familles errantes sur les côtes. Les jours suivans, le Cardinal de la Rochefoucault, Archevêque de Rouen, l'Abbé de Clerci, Vicaire-Général, &c. leur ont procuré les secours les plus nécessaires, &c. »

Une lettre de Bulles nous fournit les détails suivans d'un autre incendie.

» Le 1 de ce mois, vers les deux heures après midi, le feu prit au village de Menil-sur-Bulles, près Clermont en Beauvoisis, & y a réduit en cendres cinquante-six maisons. Ce n'est que vers les cinq heures du soir qu'on parvint à couper la communication des flammes, & à préserver le

reste du village. Les Cavaliers de Maréchaussée de Clermont en Beauvoisis, arrivèrent alors, & donnèrent aussi-tôt des ordres aux Syndics des villages qui avoisinoient le plus celui-ci, pour que les habitans de chaque Paroisse se trouvassent le lendemain à cinq heures du matin, avec leurs chevaux, charrettes, & des tonneaux remplis d'eau pour achever d'éteindre le feu qui brûloit encore sous les décombres des maisons. Cependant le 3 de ce mois, on n'avoit pu y parvenir totalement : cet accident fut causé par l'imprudence d'un habitant, qui avoit tiré un coup de fusil dans sa cour. Le feu du Ciel étoit déjà tombé sur quatre maisons de ce village le 11 Mai dernier ; & en une seule année, en voilà 60 de détruites. Deux hommes ont été blessés dangereusement, & on les trouve si maltraités, qu'on a lieu de craindre qu'ils ne puissent se rétablir «.

Les évènements funestes semblent se multiplier depuis quelque tems ; en voici un qu'on nous mande de Verdun.

» Un loup, probablement enragé, après être sorti des bois des environs de Clermont, & avoir fait beaucoup de mal aux bestiaux qu'il a attaqués, s'est jetté sur le berger du village d'Autrecourt, & après une lutte également terrible & funeste, il a enfin arraché à ce malheureux berger une partie de la mâchoire, & lui a fait quantité d'autres morsures. Cet animal furieux ne l'a quitté que pour se jeter sur un enfant. Le berger a encore eu assez de courage pour voler à la défense de cet infortuné ; il a forcé le loup à lâcher prise & à prendre la fuite ; mais il a fait beaucoup de dégâts sur la route, mordant hommes & troupeaux. Arrivé au village de Recourt, il s'est jetté sur un berger du lieu, qui l'a combattu longtemps, & qui enfin a terrassé ce cruel animal, &

l'a tué à coups de couteau, la seule arme. Il l'a chargé alors sur ses épaules, & l'a apporté à son village. Malheureusement ce brave berger a été mordu à la gorge & au bras ; & on a tout lieu de craindre, si l'animal étoit enragé. Le premier berger, plus dangereusement blessé, a été transporté chez M. Ponselin, Chirurgien de M. le Prince de Condé, qui se charge de le soigner. Le second est à l'Hopital de Verdun.

Nous avons rendu compte de l'intrépidité, du sang froid & de l'intelligence avec lesquels François Bonnardel, Patron du port de Vienne en Dauphiné sauva le 25 Juin dernier M. de Moncamp, Lieutenant des Maréchaux de France & son épouse, qui faillirent à périr sur le Rhône, enfermés dans leur chaise qui disparut aussi-tôt que ce brave Patron les en eut retirés. On sait aussi que le lendemain il s'exposa à de nouveaux dangers pour chercher la voiture qu'il retrouva à trois quarts de lieue de Vienne, & dont il tira un porte-manteau contenant 6600 livres qu'il rapporta à M. de Moncamp. La bravoure & l'honnêteté du Patron viennent de trouver la plus honorable récompense dans les actes suivans.

» Du Mardi 28 Août 1781, à deux heures après midi, dans la salle de l'Hôtel-de-Ville de Vienne, où étoient assemblés MM. Joseph-André Genet de la Raucoliere, Maire ; J. F. Bouthier, Joseph-Louis Lambert, Jacques Petrequin & Pierre Bert, Echevins. — François Bonnardel, Patron sur le fleuve du Rhône, résidant en cette ville, a présenté aux Officiers municipaux la Lettre que lui a écrite l'Intendant de cette province, en date du 24 de ce

mois, avec une Ordonnance qui lui assure de la part du Roi une pension annuelle & viagère de 100 liv. pour gratification, & en récompense de l'action courageuse par laquelle il a sauvé, la nuit du 25 Juin dernier, plusieurs personnes distinguées, du naufrage dans le fleuve du Rhône, pour lors débordé, & auquel il venoit lui-même d'être exposé, s'étant heureusement échappé dans un frêle bateau, & au premier cri de secours jeté par les susdits naufragés, n'ayant pas craint de courir de nouveaux risques pour les tirer des flots. Nous empressant de consacrer à jamais un monument aussi mémorable d'un courage héroïque & plein d'humanité d'un de nos concitoyens, ainsi que de la bienfaisance d'un Roi, vraiment père de ses peuples, & à qui on pourroit décerner d'avance le surnom de *Bienfaisant*, & de l'empressement de l'Intendant à procurer des récompenses au mérite & à la vertu, nous avons unanimement arrêté que les susdites Lettre & Ordonnance seront enregistrées, pour y avoir recours le cas échéant; que l'événement dont il s'agit, & copie de la Lettre relative, seront envoyés aux Rédacteurs des Papiers publics ».

La lettre de l'Intendant de Grenoble est du 24 Août & conçue ainsi.

Patron Bonnardel. » La belle action que vous avez faite le 25 Juin dernier, au moment du naufrage des sieur & dame de Moncamp, m'a paru si merveilleuse, à cause des circonstances qui l'accompagnèrent, que je ne vous dissimule pas la peine que j'ai eue à y ajouter foi; mais les témoignages avantageux qui m'en sont venus de toutes parts, m'ont paru si positifs, qu'il ne m'a pas été permis de douter que vous ne fussiez un des plus braves hommes de votre profession. Je n'ai plus alors hésité d'en rendre compte au Ministre du Roi; & Sa Majesté, après avoir admiré l'excès de votre courage & de votre intelligence, dans la belle ma-

œuvre que vous avez si heureusement exécutée ; me fait ordonner de vous en témoigner sa satisfaction , & de vous assurer , pour tout le cours de votre vie , une pension annuelle de 100 liv. Je me hâte de vous adresser l'Ordonnance en vertu de laquelle vous en toucherez sur le champ la première année , & de vous assurer de toute la satisfaction que j'éprouve de me voir , dans cette occasion , l'organe des volontés d'un Maître adoré , qui fait si bien honorer le mérite & récompenser la vertu. Dans mon prochain voyage à Vienne , je me ménage deux grands plaisirs , celui de voir finir le pont de la Gère , & plus encore celui de faire connoissance avec le brave Bonnardel , dont le nom illustre la Patrie ; il y sera plus durable que le beau monument auquel nous travaillons depuis si long-tems.

Signé , PAJOT DE MARCHEVAL , &c. — Vu la lettre à nous écrite le 16 Août dernier , par ordre exprès de S. M. , en considération de la belle & mémorable action du Patron Bonnardel , dans une manœuvre qu'il a exécutée sur le Rhône le 25 Juin 1781 , & dont le succès a sauvé la vie à plusieurs personnes distinguées. Nous ordonnons au sieur Geoffroi d'Assy , Caissier de la caisse commune des Recettes générales , ou au sieur Faure son Commis , servant près de nous , de payer , des fonds libres de la capitation de la présente année , au nommé Bonnardel , Patron sur le Rhône , la somme de 100 livres , pour la première année de la gratification annuelle que S. M. a bien voulu accorder audit Bonnardel , en récompense de l'action courageuse & mémorable qu'il a faite , en retirant plusieurs personnes du naufrage arrivé sur le Rhône le 25 Juin dernier ; & en rapportant par ledit sieur Geoffroi d'Assy la présente Ordonnance , ladite somme de 100 liv. lui sera passée & allouée par-tout où il appartiendra ».

Le Pensionnat du Collège de la ville d'Eu, dont nous avons annoncé le *Prospectus* & le règlement dans notre Journal de l'année dernière, n'est point un de ces établissemens qui n'ont qu'une existence passagère : le zèle de MM. les Administrateurs du Collège & les travaux de MM. les Professeurs ont répondu aux vues sages de S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthièvre, & de S. E. Monseigneur le Cardinal de la Rochefoucault, qui en sont les protecteurs. Les pensionnaires ont été très-bien tenus. Les exercices publics ont mérité l'applaudissement des personnes les plus distinguées, M. le Comte de Lannoi, Lieutenant Général des Armées du Roi, Gouverneur & Commandant de la Ville & Comté d'Eu, a honoré de sa présence celui de la distribution générale des Prix, & a couronné les jeunes vainqueurs. La pension n'est que de 300 liv. pour l'année scholastique. Le Règlement ou *Prospectus* du Pensionnat se distribue gratuitement au Collège, & M. le Principal l'envoie aux personnes qui le lui demandent. La rentrée se fera dans les premiers jours d'Octobre.

On a fait dernièrement à Saint-Severin la cérémonie annuelle de la distribution du Prix institué par M. Artau, & appelé *Loterie des Filles sages*. Des personnes respectables ont secondé le zèle du Curé, & se sont réunies à lui pour augmenter la récompense qui étoit destinée à la vertu.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, dans son Assemblée publique du 25 Août dernier, a proposé pour sujet du Prix qu'elle doit distribuer le 25 Août 1783, l'*Eloge de Gresset*. Le Prix est une médaille d'or de la valeur de 300 livres. Les ouvrages seront adressés, francs de port,

avant le premier Juillet, à M. Baron, Avocat, Secrétaire perpétuel de l'Accadémie.

L'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, avoit, cette année, deux Prix à distribuer : un extraordinaire d'une somme de deux mille livres, dont M. l'Intendant & un Citoyen estimable ont contribué à former les fonds ; & le Prix courant fondé par M. le Duc de la Force, consistant en une médaille d'or de la valeur de trois cents livres. — Elle avoit destiné le Prix extraordinaire à l'Auteur qui proposeroit le moyen de prévenir, dans l'usage ordinaire d'allaiter les *Enfans-Trouvés*, les dangers qui en résultent, soit pour ces *Enfans*, soit pour leurs *Nourrices*, & par une suite nécessaire, pour la population en général ; ou bien qui indiqueroit la *Méthode* la meilleure, & en même-temps la plus économique, de suppléer au lait de femme, pour la nourriture de ces *Enfans*. Et le second, à cette question : *Quels sont les Insectes qui attaquent les différentes espèces de Vignes, soit dans le temps de la durée totale de cette Plante, soit dans les différentes époques de sa végétation ? Et quels sont les moyens les plus simples & les plus efficaces de les détruire, & de remédier à leurs effets destructeurs ?* — 1°. Quand cette Compagnie proposa le premier de ces deux sujets, elle vit, & ne se dissimula point toute l'étendue de l'obligation que le bien de l'Etat & l'intérêt de l'humanité lui prescrivoient également, lorsque le temps seroit venu de dispenser la Couronne, & d'apprécier les moyens qui lui seroient proposés pour remplir ses vues ; elle sentit qu'alors tout lui feroit un devoir de ne point s'arrêter à de simples probabilités, à de pures spéculations, & même de s'exposer au reproche (si elle pouvoit le craindre), de réserver trop fréquem-

ment la distribution de ses Prix , plutôt que de courir le risque de compromettre un des intérêts les plus essentiels de la Société , en consacrant , par son suffrage , une méthode d'allaiter les Enfants-Trouvés , dont rien ne garantiroit la sûreté & les avantages. Aussi avoit-elle prévenu les Auteurs qui voudroient entrer en lice , qu'elle n'accueillerait aucun des moyens qu'ils auroient à proposer , qu'autant qu'ils seroient établis sur l'expérience , & que les succès en seroient bien & dûement certifiés. — Aucun des Auteurs dont l'Académie a reçu les ouvrages , n'ayant rempli cette condition , elle eût été en droit de leur fermer dès aujourd'hui le concours. Mais entraînée , & par l'importance du sujet , & par le desir de contribuer , autant qu'il est en elle , à la recherche d'une découverte pour laquelle tant de vœux se réunissent depuis si long-temps , elle a seulement suspendu de prononcer sur les Pièces qui lui ont été envoyées ; & assumant sur elle l'obligation que leurs Auteurs ont négligée , elle a voulu faire faire sous ses yeux l'essai des méthodes qui , parmi celles que la Médecine & la Chymie même se sont empressées de lui présenter , lui ont paru , au premier coup d'œil , les plus praticables & les moins sujettes à inconvénient (1). Dès-lors elle a vu ainsi son engagement s'agrandir , & naître le besoin qu'elle avoit pour elle-même , d'une prolongation de délai , qui lui donnât un temps-suffisant pour interroger l'expérience , & pour recevoir des éclaircissemens qu'elle a cru devoir demander sur quelques usages étrangers qu'on lui ci-

(1) M. l'Intendant , par une suite de cet amour pour le bien public & de ce zèle qui le portèrent à contribuer à la formation de ce Prix , a bien voulu , étant , cette année , Directeur de l'Académie , lui procurer aussi & lui faciliter les moyens de faire ces essais.

toit. Elle a donc remis la distribution de ce Prix au 25 Août 1785. Cependant ne voulant pas profiter seule de ce nouveau délai qu'elle prend, & désirant y faire participer, soit les Auteurs qui ont déjà concouru, soit tous autres qui voudroient encore se mettre sur les rangs, elle les avertis qu'elle recevra les Supplémens, Corrections, ou nouveaux Mémoires qu'ils voudront lui envoyer, jusqu'au premier Août 1782, exclusivement; les renvoyant, au surplus, pour l'énoncé de la Question, le développement des motifs qui la firent proposer, & les conditions imposées aux contendans à son Programme du 19 Mars 1778. — 2°. A l'égard du second sujet, l'Académie n'ayant reçu aucun Ouvrage qui le concernât, elle a été obligée d'en réserver le prix, & elle l'a réuni aux deux mille livres destinées à la question concernant l'allaitement des Enfans-Trouvés, pour ajouter par là une marque honorable à la récompense promise à celui qui l'aura résolue de la manière la plus satisfaisante.

L'Académie propose pour l'année 1782, 1°. un prix double, réservé en 1779 : *Existe-t-il quelque indice sensible qui puisse faire connoître aux Observateurs les moins exercés, le temps où les Arbres, & principalement les Chênes, cessent de croître, & où ils vont commencer à dépérir ? Et ces indices (à supposer qu'il y en ait), ont-ils généralement lieu, & affectent-ils nécessairement les Arbres, dans quelque sorte de terrains qu'ils soient venus ?* — 2°. Un prix simple réservé en 1780 : 1°. *Quelle est la loi hydraulique, qui, en fixant la hauteur d'eau nécessaire pour le jeu des Moulins, préserveroit les fonds riverains d'inondation ; & , s'il n'existe point de loi pareille qui puisse être générale, & s'appliquer à toutes les différentes espèces de Moulins à eau, placés sur quelque rivière que ce soit, quelles*

sont les loix particulières qui conviendront à chaque espèce?..... 2°. Les circonstances du poids de l'eau , de son volume , & de sa pente étant données , de quelle espèce doit être un Moulin , pour produire le plus grand effet ? 3°. Pour le Prix courant : L'Eloge de M. de Montesquieu. — 4°. Pour un Prix extraordinaire de trois cents livres : Indiquer les Ouvrages qui traitent du *Leſti Minctio* (incontinence d'urine pendant la nuit) ; quelle est la cause , ou manifeste ou cachée de cette infirmité ; quels en sont les principes , qu'elle soit habituelle ou par périodes régulières , ou à des intervalles inégaux ; quels sont les différens remèdes qui ont été proposés pour la guérir , & ceux enfin qu'une expérience constante peut faire regarder comme spécifiques. — Pour l'année 1783. Un Prix simple , réservé de 1777 & 1780 : Comment la ville de Bordeaux tomba au pouvoir des Romains ; & quels furent , sous leur domination , l'état , les loix & les mœurs de ses habitans. — Les Prix simples & ordinaires , fondés par M. le Duc de la Force , sont une Médaille d'or , de la valeur de trois cents livres : les doubles sont composés d'une pareille Médaille , & de trois cents livres en argent.

L'Académie ne reçoit les Pièces au concours que jusqu'au premier Avril de chaque année , lorsqu'elle n'a pas fixé d'autre terme aux Auteurs. Elle rejette celles qui sont écrites en d'autres langues qu'en françois ou en latin , & celles dont les Auteurs se font connoître , ou directement , ou indirectement. Les Paquets seront affranchis de port , & adressés à M. DE LAMONTAIGNE, Conseiller au Parlement , & Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Les personnes qui conservent depuis long-tems dans leurs mains des polices & coupons d'actions sur l'armement de MM. le Séné & Compagnie , sans avoir fait remettre le montant dans aucunes des caisses préposées par ces Armateurs , à Paris & dans

les Provinces, pour la sûreté & la facilité des souscripteurs, sont instamment priées de vouloir bien renvoyer, le plutôt possible, ces polices & coupons auxdits sieurs le Séné & Compagnie, rue Bailleul, à Paris, qui leur représentent de nouveau que leurs dispositions actuelles ne s'accordent point avec l'augmentation d'aucun Actionnaire, à moins qu'il ne fût question d'un surcroît de mise, qui ne pourroit être refusé, & qu'ils attendent la rentrée de ces polices & coupons pour achever le tableau des intéressés à cet armement, & faire passer à chacun d'eux un précis de l'expédition avantageuse dans laquelle leurs fonds sont employés. Jusques-là ils peuvent seulement assurer que ce tableau ne sera représentatif que de 50 à 60 mille livres, & que leur intérêt particulier comme Armateurs, est aujourd'hui au-dessus de 200,000 livres dans l'expédition totale, évaluée d'abord à 2 millions. Retenus par les bornes du Journal, ils se font un devoir d'en offrir chez eux les plus amples connoissances aux Intéressés, ainsi que des dispositions qui seront ultérieurement prises.

Charles, Comte de Broglie, Marquis de Ruffec, Seigneur de Canchie, &c. Lieutenant-Général des Armées du Roi, Chevalier de ses Ordres, Gouverneur de Saumur & du Saumurois, Commandant en chef pour le Roi dans la Province de Franche-Comté, & précédemment Ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté auprès du Roi & de la République de Pologne, est mort à St-Jean-d'Angely le 16 du mois dernier.

Les numéros sortis au tirage de la Loterie royale de France du 17 de ce mois, sont 42, 75, 62, 49, 18.

De BRUXELLES , le 25 Septembre.

SELON les lettres de Hollande le Stadhouder a été au Texel faire la revue de l'escadre qui y étoit assemblée, & qui a mis à la voile le 11 de ce mois ; elle a dû être jointe par les vaisseaux qui étoient au Vlie , & les navires marchands qui se rendent dans la Baltique. Comme la division de la Meuse avoit mis en mer le 10 à six heures du soir , on ne doute point qu'elle ne l'ait encore renforcée ; les Hollandois en présentent le tableau suivant :

Le *Prince Guillaume*, de 74 canons ; le *Sud-Beveland*, de 64 , la *Princesse-Royale*, & le *Glinthorst*, de 54 ; l'*Amiral de Tromp*, de 50 ; & les vaisseaux de la Compagnie des Indes le *Schoonderloo*, le *Ganges*, le *Zee-Paard*, le *Holland*, le *Voorberg*, le *Zeeuw*, le *Both*, le *Juva*, de 50. Le *Phénix*, de 44 ; le *Jason*, la *Bellone*, d'Amsterdam, le *Zéphir*, le *Médenblick*, la *Concorde*, la *Thétis*, de 36 ; la *Vigilance*, & l'*Ajax*, de 24 ; la *Bellone*, de la Meuse, de 20 ; l'*Expédition*, de 18 ; le *Dauphin*, de 16 ; le *Kemphaan*, la *Promptitude*, l'*Espion*, de 12. En tout 28 bâtimens de différentes grandeurs ; ils sont sous les ordres du Contre-Amiral Van-Braam.—Selon des lettres d'Amsterdam, on travaille avec beaucoup d'ardeur dans les chantiers de cette Ville, d'où il sortira bientôt un vaisseau de 74 canons, 2 de 64, & un de 44.

L'affaire de la Ville d'Amsterdam avec le Duc de Brunswick n'est pas encore près de se terminer ; les principales Villes de Hollande & de Westfrise ont déjà donné leur avis, & la plupart tendent à justifier la démarche de la Ville d'Amsterdam. Le Quar-

tier de Westergo a fait les propositions suivantes à l'assemblée des Etats de Westfrise.

Le Quartier de Westergo se voit indispensablement obligé , à raison de la situation critique où notre Pays se trouve , de donner sérieusement en considération aux Quartiers : Qu'attendu qu'il est plus que suffisamment connu à chaque Membre de l'Etat qu'il règne parmi les bons Citoyens , tant grands que petits , une méfiance & un mécontentement universel , relativement à la direction principale des affaires , spécialement à cause de l'administration défectueuse de la marine de la République ; méfiance & mécontentement auxquels la façon d'envoyer en mer des vaisseaux , un à un , & la dispersion d'une partie considérable des forces navales de l'Etat , peu de jours avant que l'Angleterre déclarât publiquement la guerre à la République , paroissent malheureusement , ainsi que divers autres événemens arrivés avant & après , n'avoir que trop contribué ; que de cette défiance & mécontentement , il est résulté une haine à-peu près générale contre la personne & le ministère du Seigneur Duc de Brunswick , qui , comme Conseiller de S. A. le Seigneur Prince Stadhouder-Héréditaire , est soupçonné être la cause principale de l'administration défectueuse des affaires ; que de cette défiance & mécontentement des bons habitans , on peut craindre les suites les plus funestes pour le repos public & pour la constitution légitime de cet Etat , qu'il est du devoir de tout Régent bien intentionné de travailler à prévenir , autant qu'il lui est possible. Le susdit Quartier de Westergo représente si , en conséquence , il ne seroit pas à propos de mettre , par une mission , lesdites observations sous les yeux de S. A. le Seigneur Stadhouder-Héréditaire , & de témoigner que L. H. P. , pour prévenir les suites pernicieuses qui sont à craindre de cette défiance & de ce mécontentement

des habitans en général , soit pour la tranquillité publique , soit pour la constitution légitime de l'Etat , ne peuvent se dispenser de supplier , de la manière la plus affectueuse & la plus pressante , S. A. S. de vouloir persuader , de la manière la plus efficace , le Seigneur Duc de Brunswick de ne plus se mêler de la direction des affaires , & de quitter la République.

S'il faut en croire quelques lettres d'Amsterdam , le bruit se répand que le Duc de Brunswick paroît décidé à faire un voyage en Pays étranger. Les uns , ajoutent ces lettres , attribuent cette résolution à un motif de santé , les autres à quelque considération politique.

La guerre actuelle a donné lieu d'examiner en Angleterre l'origine & la nature des liaisons politiques qui se rencontrent entre cette Puissance & la Hollande. On a fait aussi le même examen en Hollande , & à quelques observations qui se ressentent des préjugés Britanniques , on a opposé celles-ci.

« Quand les Pays-Bas s'élevèrent fièrement contre la tyrannie Espagnole , qu'après avoir essayé leurs forces , ils crurent devoir se déclarer indépendans , l'Angleterre leur donna les mêmes secours qu'elle reproche actuellement à d'autres Puissances d'avoir donné aux Américains. Elle soutint d'abord par des secours secrets , ensuite par une alliance publique , les rebelles des Pays-Bas contre leur légitime Souverain. Il est vrai que les Belges se plaignoient d'être les objets de la tyrannie des Espagnols ; mais les Américains ne forment - ils pas les mêmes plaintes à l'égard de la G. B. ? Elle assure que les Américains ne sont pas dans le cas d'oppression ; les Espagnols assuroient aussi la même chose à l'égard des Bel-

ges, Ainsi commencèrent les liaisons Angloises avec la République. Belgique, dont l'indépendance fut reconnue solennellement à la Trêve de 1609; enfin, sans retour & sans restriction, à la Paix de Munster, par la seule Puissance qui pouvoit la lui contester. — A peine la République des Pays-Bas-
 Unis commençoit à respirer, après une guerre de 30 ans, qu'elle trouva son plus grand ennemi dans l'Angleterre. Depuis 1650 jusqu'en 1674, ces deux Etats maritimes furent presque toujours engagés dans des guerres : ces guerres furent les plus vives & les plus sanglantes qui jamais ont eu lieu sur les mers. — Ce fut l'ambition de Louis XIV & la politique de Guillaume III, qui cimentèrent la nouvelle Union des deux Etats. Guillaume, devenu Roi de la Grande-Bretagne, en détrônant son beau-père, les réunit, pour ainsi dire, par l'impulsion uniforme qu'il donnoit d'un côté en qualité de Stadhouder. Les deux Etats n'avoient alors que le même intérêt, l'abaissement de la Puissance Françoise; mais ce Prince, plus sublime dans ses projets, qu'heureux dans l'exécution, presque toujours infortuné dans les opérations militaires, mourut avant d'avoir atteint au comble de ses vœux. Les ligueurs qu'il avoit formés, achevèrent ce grand ouvrage au-delà de ses espérances. Et la Paix d'Utrecht, quoiqu'elle laissât un Prince de la Maison de Bourbon sur le Trône d'Espagne, concilia les choses de façon que la France n'a plus, dans la suite, offert à l'Europe la Puissance redoutable de Louis XIV. L'Angleterre s'attribue toute la gloire de ce succès, quoique ses alliés n'y aient pas eu moins de part qu'elle, & que le Prince Eugène ait bien autant fait que le Duc de Marlborough. La Paix d'Utrecht eût même été plus avantageuse, si l'Angleterre n'avoit été la première à abandonner ses alliés. La position de la Grande-Bretagne, relativement à la France, semble en faire deux éternelles ennemies. Ce seroit

donc son intérêt de ménager la Hollande ; mais les intérêts du commerce , souvent plus puissans que ceux de la politique , n'ont cessé d'élever des orages entre deux Nations que bien des motifs devoient réunir. — On dit que s'il étoit possible de former une Union solide entre l'Angleterre & la Hollande , ces deux Etats auroient toujours une influence décidée sur la France. C'est sans doute cette fausse politique qui porta la Hollande à s'engager dans la guerre de 1740 ; mais qu'en est-il résulté ? La Grande - Bretagne fut-elle en état de défendre ses alliés ? Les François ne forcèrent-ils pas leurs barrières , ne furent-ils pas sur le point de pénétrer jusques dans le sein de la République. Cette invasion lui causa un dommage qui n'est pas encore réparé ; & bien loin d'y gagner , les Anglois y perdirent beaucoup ; car pour forcer les François à quitter le territoire de leurs alliés , ils furent obligés de leur céder les conquêtes qu'ils avoient faites sur eux en Amérique. C'est donc une politique erronée que de supposer qu'il y a une alliance naturelle entre l'Angleterre & la Hollande. Il devrait sans doute y avoir une alliance éternelle entre la Hollande & tous les Etats de l'Univers ; car la guerre est le plus grand des fléaux pour un Etat maritime & commerçant. A considérer les choses sans partialité , les Hollandois sont aussi intéressés à ménager l'alliance de la France , que celle de l'Angleterre. Il s'élève actuellement une nouvelle Puissance dans le monde politique. C'est la tyrannie ou la démence de la Grande-Bretagne qui lui a donné naissance : elle se forme de ses débris. N'est-ce pas dans l'Angleterre un excès de folie que de provoquer les plus grandes Puissances maritimes de l'Europe ? Ne sont-elles pas alors intéressées à cimenter l'établissement de cette nouvelle Puissance ? L'Amérique ne devient-elle pas , par toutes les circonstances de la jonction & des intérêts réciproques , l'allée naturelle des Provinces Unies ?

On apprend de Flessingue , que le corsaire François le *Sans - Peur* , Capitaine Fall , qui , après avoir soutenu pendant quelques heures un combat très-vif contre deux cutters Anglois , s'étoit retiré dans cette rade , vient de mettre en mer pour continuer sa croisière.

ERRATA. Les détails que nous avons donnés dans le Journal du 15 de ce mois de la séance de la Société Royale de Médecine , du 25 Août , réparent les omissions faites dans le compte que nous avions déjà rendu de cette même séance dans le Journal précédent du 8 du même mois. Il s'y est glissé quelques fautes d'impression aisées à corriger. Par exemple , en parlant de M. Fauror , Docteur en Médecine , on lit : *Appelé auprès de plusieurs personnes mordues par un chien enragé , il les a saignées avec autant de désintéressement que de succès ;* il faut lire , *soignées.*

PRÉCIS DES GAZETTES ANG. du 17 Septembre.

» L'Amirauté a reçu avis de l'un de ses Résidens dans le Nord , qu'une quantité considérable d'artillerie & d'autres munitions a été embarquée depuis peu , à bord des vaisseaux Suédois , Danois & Prussiens , ce qui est contraire aux articles positifs de leurs propres traités , & que ces bâtimens doivent mettre à la voile sous peu de jours. En conséquence le Commodore Keith Stewart a reçu ordre de veiller avec le plus grand soin sur eux , s'il les découvre , de les envoyer dans nos Ports.

Hier au soir , un exprès a apporté à l'Amirauté la nouvelle de l'arrivée de 50 bâtimens venant de la Balrique , à la rade de Yarmouth , ces vaisseaux sont sortis du Sund le 4 , & s'étoient séparés il y a quelques jours des vaisseaux destinés pour Leith & Hull. Cette flotte composée de 150 voiles étoit escortée par deux frégates.

Une lettre de Saint-Christophe, du 30 Juillet, porte en substance que le Général Waughan va retourner en Angleterre, & que l'Amiral Rodney se prépare à se rendre à une destination ignorée sur un seul vaisseau. Il y est dit aussi, que 15 vaisseaux ont ordre d'aller joindre l'Amiral Digby en Amérique, & que l'Amiral Hood en prendra le commandement. Le mauvais état de la santé de l'Amiral Rodney, fait présumer qu'il revient en Angleterre. Le retour de cet Amiral se confirme de plus en plus. Il revient dit-on avec le Général Waughan sur la frégate le *Borée*.

Le paquebot le *Daschwosd*, nous a appris que la flotte des Isles a mis à la voile pour l'Angleterre le premier Août. Cette flotte peut arriver du 25 au 30 Septembre.

Le Général Washington a établi son quartier de Dobbs'ferry à Broux à 2 mille de Kingsbridge. On dit qu'il y attend l'arrivée de l'escadre de M. de Grasse pour attaquer New-Yorck par terre, tandis que celui-ci en fera autant du côté de la mer. On assure que 24 pilotes côtiers d'Amérique ont appareillé de Rhodes-Island pour les Isles Françaises. — Les dernières lettres de New-Yorck disent que le Chevalier Clinton ne craint rien pour cette place, & que si Washington l'attaque, c'est pour cacher quelque autre projet. En effet elle est actuellement si bien défendue, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on la puisse prendre. D'autres assurent que le Général Clinton est dans l'intention de présenter le combat aux ennemis s'ils approchent trop près de New-Yorck. On dit qu'il a 18,000 hommes effectifs.

Les partisans les plus déclarés du Ministre conviennent que New-Yorck est dans la situation la plus critique, & ils tremblent du sort qui semble menacer cette ville. Les habitans de la Caroline ont prouvé clairement qu'il faut peu compter sur la loyauté & sur l'amitié des Américains, toutes les fois qu'il s'offre quelque occasion de favoriser les vues du

Congrès ou leur système d'indépendance. Nous avons tout lieu de mettre la plus grande confiance dans la vigueur & dans l'activité du brave Rodney , mais si le Comte de Grasse & le Général Washington investissent conjointement New - Yorck quelques jours avant l'arrivée de l'Amiral , comme la chose est très-probable , il ne faudra rien moins que tout les talens reconnus du Général Clinton pour résister aux efforts réunis d'une attaque par terre & par mer & aux intrigues sourdes des ennemis presque publics du Gouvernement , dans la ville même.

Le Fort Stanwix a été certainement évacué ou détruit par les Rebelles , qui ont abandonné tous leurs établissemens sur la partie supérieure de la rivière Mohawk. — Ces jours derniers , il est arrivé ici plusieurs bâtimens de Pensacola. La flotte partie de cette place pour notre port , & à bord de laquelle sont les troupes & les habitans de Pensacola , consiste en 15 voiles. Le reste est attendu à toute heure. On dit qu'un Officier subalterne a été détaché de Pensacola pendant le siège , avec un parti pour prendre poste dans un petit Fort près de la Nouvelle-Orléans , & que quoiqu'il ait été attaqué vivement par les Espagnols , il ne s'étoit pas encore rendu lors du départ de la flotte.

On écrit de Gorée que le navire le *Joseph & Mary* , Capitaine Anderson a été brûlé pendant la nuit par les Naturels , tandis que l'équipage dormoit. Le navire a été entièrement consumé , & tous les gens ont péri , à l'exception du Capitaine & de trois hommes qui se sont sauvés à terre & qui ont manqué d'être massacrés avant de pouvoir gagner le Fort.

Le sieur Keliy a trouvé un secret pour mettre le feu à un vaisseau à une distance donnée. Le Bureau de l'Artillerie , à qui il a fait part de cette découverte , n'en a point voulu profiter , par la raison que les inventions tendantes à la destruction de l'espèce humaine , sont déjà trop nombreuses.

JUN 4 - 1937



